

1-8



EX BIBLIOTHECA
Jacobi-Mariæ-Hieronymi
MICHAU DE MONTARAN,
Supremæ Curiæ Parisiensis honorarii Senatoris, Libellorum supplicum Magistri, Commercii Præfecti, &c. &c.

REMARQUES CRITIQUES SUR LES OEUVRES D'HORACE.

Avec une nouvelle Traduction.

TOME HUITIE'ME.

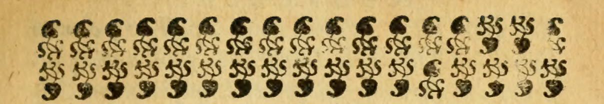


A PARIS,

Chez { DENYS THIERRY, ruë S. Jacques, à la Ville de Paris.
ET
CLAUDE BARBIN, au Palais, ſur le Perron de la Sainte Chapelle.

M. DC. LXXXIX.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.



REMARQUE

SUR LE TITRE

DES EPISTRES.

QUOY *qu'on ait donné aux Pieces de ces Livres le titre de* Lettres, *ou d'*Epiſtres, *elles ne laiſſent pas de pouvoir eſtre appellées des Satires, comme celles des deux Livres précedens. Le nom qu'elles ont aujourd'huy a eſté pris, ſans doute, de la derniere Epiſtre du Livre ſecond, où il a écrit à Julius Florus :*

—ne mea ſævus
Jurgares, ad te quod epiſtola nulla veniret.

Afin que vous ne puſſiez me gronder de ce que je ne vous écrivois point. *Mais le nom de Lettre eſt un nom general qui convient à toutes ſortes d'Ecrits, de quelque nature qu'ils ſoient, quand on les adreſſe à quelqu'un. Ainſi dans les deux premiers Livres, les deux Satires qu'Horace adreſſe à Mecenas, peuvent*

fort bien eſtre appellées des Epiſtres, comme parmi les Satires de Lucilius il y en avoit pluſieurs qui auroient pû porter le meſme nom. Celle-cy, par exemple,

—ſalutem fictis verſibu' Lucilius
Quibus poteſt impertit totumque hoc ſtudiosè, &
Sedulò.

Lucilius, dans ces vers, ſouhaite ſanté & proſperité à tous ceux à qui il peut; & il fait ce ſouhait de tout ſon cœur.

Et celle-cy :

Virtus, Albine, eſt pretium perſolvere verum.

Albinus, la vertu conſiſte à donner à chaque choſe ſon juſte & veritable prix.

Et celle cy encore :

Quo me habeam pacto, tamen etſi non quæri', docebo.

Je vous diray l'état de ma ſanté, quoique vous ne m'en demandiez pas des nouvelles.

On ne peut pas douter que ce ne ſoient de veritables Epiſtres, auſſi bien que les Satires que Perſe, tres-exact imitateur d'Horace, adreſſe à Plòtius Macrinus, à Annæus Cornutus, & à Cæſius Baſſus. Les Savans qui ont pretendu que ces Epiſtres d'Horace n'avoient rien de commun avec ſes Satires, & qu'elles ne pouvoient eſtre compriſes ſous ce nom general,

ont fondé ce sentiment sur ce qu'Horace loüe Mecenas & ses autres amis dans ses Epistres; ce qui ne convient point du tout, disent-ils, à la Satire; & c'est ce qui les trompe: les loüanges peuvent estre aussi bien la matiere de la Satire, que les railleries; comme on a pû le voir par le petit Traité que j'en ay fait. Lucilius, qui passoit pour l'inventeur de cette sorte de Poëme, ne faisoit pas toûjours la guerre au vice dans ses Satires, il y loüoit aussi tres-souvent la vertu. Horace luy-mesme n'a-t-il pas loüé Auguste & Mecenas dans les siennes? Et Perse n'a-t'il pas loüé Cornutus? Mais voicy ce qui décide entierement la question, personne ne doit estre mieux crû que ce Poëte, sur le nom qu'il faut donner à ses derniers Livres. Il les appelle luy-mesme Sermons, *c'est à dire* Discours, *ou* Satires, *dans la Lettre qu'il écrit à Tibulle.*

Albi nostrorum sermonum candide judex.

Et aprés luy les Anciens les ont citez sous le nom de Satires, comme Suetone dans la vie de ce Poëte.

Ce n'étoit pas là la difference qu'on devoit établir entre les Satires & les Epistres; Il y en a une plus essentielle, & plus digne de nostre curiosité. Il falloit faire voir qu'Horace s'estant aperçû que le defaut de ceux qui avant luy avoient entrepris de combatre les vices, & de donner des preceptes pour la vertu, venoit de ce

qu'ils n'avoient gardé aucun ordre ni aucune methode, il a voulu rendre ſon Ouvrage plus complet, & mieux ſuivi; & pour cet effet il a divisé & rangé ſa matiere avec beaucoup de jugement. Il a mis d'abord ſes deux premiers Livres de Satires, parce que dans le premier il travaille à déraciner les vices; & que dans le ſecond il s'efforce d'arracher les erreurs & les fauſſes opinions. Aprés ces deux Livres, viennent les Epiſtres, qui peuvent fort bien eſtre appellées la ſuite de ſes Satires; & il les a miſes aprés les Satires, parce qu'il s'attache à y donner des preceptes pour la vertu, & à allumer dans nos cœurs l'amour qu'elle merite. Ainſi ces qua- Livres ſont un cours de Morale entier & fait. Les deux premiers ſont proprement Ελεγκτικοὶ, *pour parler comme les Platoniciens, c'eſt à dire* deſtinés à redarguer & à refuter. *Et les deux derniers ſont* Διδακτικοὶ *&* Παραινετικοὶ, *c'eſt à dire,* deſtinés à inſinuer & enſeigner. *Dans cette diviſion Horace ſuivoit les maximes de Socrate, qui n'enſeignoit jamais rien qu'il n'euſt auparavant déraciné du cœur de ſes diſciples tout ce qui pouvoit eſtre contraire aux ſentimens qu'il leur vouloit inſpirer, & cette methode eſt tres-conforme à la nature & à la raiſon. Il faut arracher d'un champ toutes les épines & les méchantes herbes, & le bien preparer avant que d'y ſemer le bon grain. Un*

bon Medecin tâche de dissiper & de chasser les mauvaises humeurs de son malade, avant que de luy donner les alimens solides pour luy faire revenir la santé avec l'embonpoint. C'est, sans doute, de cette pratique des Medecins que Socrate & Platon ont pris ces purifications, ou plûtost ces purgations dont il est tant parlé dans leurs Livres. Il y a sur cela un beau passage dans le Sophiste de Platon, où un Etranger dit à Teetete : Mon fils, ceux qui pratiquent cette maniere de purgation dont je parle, sont du sentiment des Medecins, & ils croyent que comme le corps ne peut se bien nourrir d'une viande solide avant qu'on ait chassé toutes ses mauvaises humeurs qui pourroient la corrompre : tout de mesme, l'ame ne peut profiter d'une pure & saine doctrine avant que celuy qui a soin d'elle, ait reduit son malade à avoir de la honte, qu'il en ait arraché toutes les opinions contraires aux verités qu'il luy veut enseigner, & qu'il l'ait rendu si pur & si net, qu'il ne pense savoir que ce qu'il sait veritablement, & rien davantage. *Socrate ne suit pas seulement cette methode dans chaque Dialogue, où il refute toûjours avant que d'enseigner : il lie aussi par là plusieurs Dialogues ensemble, comme Horace a lié ces quatre livres ; Par exemple, ces trois Dialogues, le* Theetete, *le* Sophiste, *& le*

Politique, *ne sont, à proprement parler, qu'un mesme Traité, comme un fort savant homme l'a remarqué avant moy. Dans le premier, Socrate refute un grand nombre de définitions qu'on fait de la Science : dans le second il tourne en ridicule plusieurs définitions du Sophiste : & dans le troisiéme il établit ce que c'est que l'Homme Politique, ou l'Homme d'Etat. Cela explique admirablement le dessein d'Horace. Ses deux premiers Livres de Satires sont les purgations* καθαρμοὶ, *dont il se sert pour combatre nos passions, & pour nous délivrer des erreurs dont nous sommes remplis : & les deux derniers sont les enseignemens,* μαθήματα, *la doctrine pure & saine, qu'il fait succeder à ces maladies de l'ame, dont il nous a gueris. C'est pourquoy ces deux derniers Livres plairont toûjours davantage à ceux qui se trouveront libres de toutes sortes de faux préjugés.*

EXTRAIT

EXTRAIT DU PRIVILEGE du Roy.

PAr grace & privilege du Roy, en datte du 25. Septembre 1680. Signé, LE PETIT, regiſtré ſur le Livre de la Communauté des Marchands Libraires & Imprimeurs de Paris; le 30. d'Octobre 1680. Signé, C. ANGOT, Syndic : Il eſt permis au Sieur D. A. E. P. de faire imprimer par tel Imprimeur qu'il voudra choiſir, le Livre par luy composé; intitulé: *Notes Critiques ſur les Oeuvres d'Horace, avec une nouvelle Traduction*; & ce pendant le temps & eſpace de ſix années, à commencer du jour que leſdites Oeuvres ſeront achevées d'imprimer pour la premiere fois ; avec défenſes à toutes perſonnes d'en vendre d'autre impreſſion, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, & de trois mille livres d'amende.

Ledit Sieur a cedé le droit dudit Privilege à DENYS THIERRY, *&* CLAUDE BARBIN, *Marchands Libraires à Paris, ſuivant l'accord fait entr'eux.*

Achevé d'imprimer le 1. de Juillet 1689.



Q. HORATII FLACCI
EPISTOLARUM
LIBER I.
AD MÆCENATEM.
EPISTOLA I.



RIMA *dicte mihi, summa dicende camœna,*
Spectatum satis, & donatum jam rude, quæris,
Mæcænas, iterum, antiquo me includere ludo.
Non eadem est ætas, non mens. Vejanius, armis
Herculis ad postem fixis, latet abditus agro;



LES EPISTRES D'HORACE.

LIVRE I.

A MECENAS.

EPISTRE I.

MECENAS que j'ay chanté dans mes premiers Vers, & que je dois chanter encore dans mes derniers, aprés m'avoir éprouvé tant de fois, & malgré un congé obtenu dans toutes les formes, vous cherchez à m'engager de nouveau dans mon ancienne lice; mais je n'ay plus ni le même âge, ni les mêmes sentimens. Le Gladiateur Vejanius aprés avoir une fois consacré ses armes à la porte du Temple d'Hercule, vit retiré dans sa petite maison de campagne, pour n'estre pas si sou-

Ne populum extrema toties exoret arena.

Est mihi purgatam crebro qui personet aurem,

Solve senescentem mature sanus equum, ne

Peccet ad extremum ridendus, & ilia ducat.

Nunc itaque & versus, & cetera ludicra pono:

Quid verum atque decens, curo & rogo, & omnis in hoc sum:

Condo & compono quæ mox depromere possim.

Ac ne forte roges, quo me duce, quo lare tuter:

Nullius addictus jurare in verba magistri,

Quo me cumque rapit tempestas, deferor hospes.

Nunc agilis fio, & mersor civilibus undis,

Virtutis veræ custos rigidusque satelles:

vent obligé de demander grace au peuple au bout de l'arene, aprés avoir vaincu son ennemy. J'entens incessamment à mes oreilles une voix qui me dit fort clairement : Si tu es sage, laisse de bonne heure en repos le cheval qui commence à vieillir, de peur qu'enfin il ne vienne à battre du flanc dans quelque grande occasion, & qu'il ne perde toute la gloire qu'il a acquise. Voilà pourquoy je quitte presentement les Vers, & tous les frivoles amusemens qui les accompagnent: Je ne m'attache plus qu'à connoistre le vray & l'honneste : je tâche de m'en instruire par toutes sortes de voyes, & je m'occupe à cela tout entier : C'est à dire que j'amasse & que j'arrange des tresors dont je puisse faire à l'heure mesme un bon usage. Et afin que vous ne me demandiez pas sous quel Chef & dans quelle Compagnie je suis enrollé, je vous diray que sans m'assujetir à obeïr aux ordres de celuy-cy ni de celuy-là, je sers également par tout où la tempeste me jette. Tantost je me plonge dans la mer du monde, & deviens homme d'Etat, tel qu'un rigide sectateur de Zenon

Nunc in Aristippi furtim præcepta relabor,
Et mihi res, non me rebus submittere conor.
Ut nox longa, quibus mentitur amica; diesque
Longa videtur opus debentibus: ut piger annus
Pupillis, quos dura premit custodia matrum:
Sic mihi tarda fluunt, ingrataque tempora, quæ spem
Consiliumque morantur agendi gnaviter id quod
Æque pauperibus prodest, locupletibus æque,
Æque neglectum pueris senibusque nocebit.
Restat ut his ego me ipse regam solerque elementis.
Non possis oculo quantum contendere Lynceus,
Non tamen idcirco contemnas lippus inungi:

& qu'un zelé partiſan de la vertu la plus auſtere. De là je paſſe inſenſiblement ſous l'étendart d'Ariſtippe ,& je tâche de me ſoûmettre les choſes ſans leur eſtre jamais ſoûmis. Autant qu'une nuit paroiſt longue quand une Maîtreſſe manque à un rendez-vous qu'elle a donné ; qu'un jour d'Eſté paroiſt long à des ouvriers qui doivent fournir leur journée ; & que l'année eſt longue pour de jeunes pupilles qui ſont detenus ſous la dure tutelle d'une mere avare ; autant me paroiſſent longs & ennuyeux tous les momens qui en retardant mes deſſeins & mes eſperances, m'empêchent d'executer courageuſement ce qui eſt auſſi utile aux riches qu'aux pauvres, & qui eſtant negligé , nuit également aux jeunes gens & aux vieillards. Aprés tout le temps que j'ay perdu, il ne me reſte que la conſolation de m'entretenir moy-même de ces penſées qui ſont comme les elemens de la ſageſſe : Tu ne ſçaurois avoir la vuë ſi bonne que Lyncée ; il ne faut pourtant pas laiſſer de remedier au mal que tu as aux yeux : & parce que tu ne peus jamais parvenir à avoir la force

Nec, quia deſperes invicti membra Glyconis,
Nodoſa corpus nolis prohibere chiragra.
Eſt quodam prodire tenus, ſi non datur ultra.
Fervet avaritia miſeroque cupidine pectus?
Sunt verba & voces, quibus hunc lenire dolorem
Poſſis, & magnam morbi deponere partem.
Laudis amore tumes? ſunt certa piacula, quæ te
Ter pure lecto poterunt recreare libello.
Invidus, iracundus, iners, vinoſus, amator:
Nemo adeo ferus eſt ut non miteſcere poſſit,
Si modo culturæ patientem commodet aurem.
Virtus eſt, vitium fugere: & ſapientia prima,
Stultitia caruiſſe. vides, quæ maxima credis
Eſſe mala, exiguum cenſum, turpemque repulſam,

& la ſoupleſſe de l'invincible Glycon, voudrois-tu par cette raiſon ne pas travailler à te garantir de la goute? On peut toûjours avancer juſqu'à un certain poinct, s'il n'eſt pas permis d'aller plus avant. Ton cœur eſt-il embraſé par l'avarice & par les deſirs? Il y a des paroles & des chants qui peuvent appaiſer ce feu, & emporter une grande partie de ta maladie. Es-tu enflé d'orgueil, & bouffi de l'amour des loüanges? Il y a dans les livres de certaines expiations qui eſtant luës trois fois, pourront diminuer conſiderablement cette enflure. Qu'on ſoit envieux, colere, pareſſeux, adonné au vin, perdu d'infames débauches, en un mot l'homme du monde le plus brutal, on peut enfin s'adoucir, ſi l'on écoute patiemment les avis qu'on nous donne : car le commencement de la vertu c'eſt de fuir le vice; & le premier degré de la ſageſſe c'eſt de n'avoir plus de folie. Tu vois quelles peines d'eſprit & de corps on eſt obligé de prendre pour éviter deux choſes que l'on croit les plus grands de tous les maux; un petit revenu, & la honte d'un refus. A toute

Quanto devites animi capitiſque labore.
Impiger extremos curris mercator ad Indos,
Per mare pauperiem fugiens, per ſaxa, per ignes:
Ne cures ea quæ ſtulte miraris & optas,
Diſcere, & audire, & meliori credere non vis?
Quis circum pagos & circum compita pugnax
Magna coronari contemnat Olympia, cui ſpes.
Cui ſit conditio dulcis ſine pulvere palmæ?
Vilius argentum eſt auro, virtutibus aurum.
O cives cives, quærenda pecunia primum eſt,
Virtus poſt nummos. hæc Janus ſummus ab imo
Perdocet: hæc recinunt juvenes dictata ſeneſque

heure, en tout temps on est prest d'aller trafiquer au bout des Indes pour fuir la pauvreté au travers des ondes, des feux & des rochers; & lors qu'il s'agit d'apprendre à ne se pas soucier des choses que l'on admire sottement, & dont on fait l'objet de ses desirs, on ne veut ni écouter ni croire ses Maistres. Où seroit le Gladiateur de campagne, qui estant accoûtumé à combattre dans les bourgs & dans les villages, refuseroit d'aller estre couronné aux grands Jeux Olympiques, sur tout si on luy avoit fait esperer & qu'on se fust engagé à luy faire avoir le prix sans qu'il se donnast aucune peine, & sans qu'il s'exposast au moindre danger? L'or est plus precieux que l'argent, la vertu est plus precieuse que l'or. Mais d'un autre costé on nous crie: Romains, il faut chercher l'argent avant toutes choses, & la vertu aprés l'argent. Voilà les leçons que l'on donne continuellement depuis le haut jusques au bas de la ruë de Janus, & que l'on entend repeter incessamment aux vieillards & aux jeunes gens, qui ont tous sous le bras leur

Lævo ſuſpenſi loculos tabulamque lacerto.
Si quadringentis, ſex ſeptem millia deſunt,
Eſt animus tibi, ſunt mores, & lingua fideſque,
Plebs eris. at pueri ludentes, Rex eris, aiunt,
Si recte facies. Hic murus aëneus eſto,
Nil conſcire ſibi, nulla palleſcere culpa.
Roſcia, dic ſodes, melior lex, an puerorum
Nænia, quæ regnum recte facientibus offert,
Et maribus Curiis & decantata Camillis?
Iſne tibi melius ſuadet, qui rem facias rem,
Si poſſis, recte: ſi non, quocumque modo rem:
Ut propius ſpectes lacrymoſa poëmata Puppî:

bourſe de jettons & leur porte-feüille. N'eſt-il pas vray que s'il vous manque ſeulement deux cens écus pour parfaire la ſomme qui donne l'entrée aux Charges, quoyque vous ayez du courage, de bonnes mœurs, de l'eloquence, & de la bonne foy, vous ſerez le dernier du peuple? Mais les enfans, par une maxime bien plus ſage, diſent dans leurs jeux meſme: Vous ſerez Roy ſi vous faites bien. Que ce ſoit là noſtre retranchement, & une muraille d'airain pour nous, d'avoir la conſcience nette, & de ne rien faire qui puiſſe nous forcer à pâlir. Dites-moy, je vous prie, la Loy de Roſcius, qui ordonne qu'il faut avoir tant pour entrer dans les Charges, eſt-elle meilleure que le refrain de la chanſon des enfans, qui donne l'empire à ceux qui ont bien fait, de cette chanſon qui a eſté chantée & pratiquée par les Curius & par les Camilles? Celuy qui nous conſeille d'amaſſer du bien par de bonnes voyes, ſi cela ſe peut, ſinon par toutes ſortes de voyes, afin que nous puiſſions voir de plus prés les touchantes tragedies de Puppius, nous donne-t'il un meil-

An qui Fortunæ te reſponſare ſuperbæ
Liberum & erectum præſens hortatur & optat?
Quod ſi me populus Romanus forte roget, cur
Non, ut porticibus, ſic judiciis fruar iiſdem,
Nec ſequar, aut fugiam, quæ diligit ipſe, vel odit:
Olim quod vulpes ægroto cauta leoni
Reſpondit, referam, Quia me veſtigia terrent
Omnia te adverſum ſpectantia, nulla retrorſum.
Bellua multorum es capitum, nam quid ſequar? aut quem?
Pars hominum geſtit conducere publica: ſunt qui
Cruſtis & pomis viduas venentur avaras,
Excipiantque ſenes, quos in vivaria mittant.
Multis occulto creſcit res fœnore. verum
Eſto aliis alios rebus ſtudiiſque teneri:

leur conſeil que celuy qui n'a d'autre but que de nous mettre en état de tenir teſte à la Fortune ſans plier jamais ſous ſes coups, & qui nous y exhorte par ſon exemple? Que ſi le peuple me demande par avance pourquoy je ne fais pas des choſes les meſmes jugemens que luy, puiſque je me promene dans les meſmes portiques; & pourquoy je ne cours pas aprés ce qu'il aime, & ne fui pas ce qu'il hait: je luy répondray ce que le Renard fort aviſé répondit au Lion malade: C'eſt que je ſuis épouvanté de voir toutes les traces des beſtes qui ſont entrées chez toy, & de n'en voir aucune qui marque qu'elles en ſoient ſorties. Tu es une beſte à pluſieurs teſtes, car que ſuivre, ou à qui m'attacher? Ceux-cy n'aſpirent qu'à eſtre Fermiers generaux; ceux-là ne ſongent qu'à prendre à l'hameçon d'un preſent des veuves avares, & des vieillards ſans enfans; & les autres font profiter leur argent par une uſure cachée. Cependant à la bonne heure qu'ils euſſent tous differentes inclinations, & que l'un fuſt mené par une choſe, & l'autre par une autre,

Iidem eadem possunt horam durare probantes?

Nullus in orbe sinus Baiis prælucet amœnis,

Si dixit dives, lacus & mare sentit amorem

Festinantis heri. cui si vitiosa libido

Fecerit auspicium, cras ferramenta Teanum

Tolletis, fabri. lectus genialis in aula est?

Nil ait esse prius, melius nil cœlibe vita.

Si non est, jurat bene solis esse maritis.

Quo teneam vultus mutantem Protea nodo?

Quid pauper? ride, mutat cœnacula, lectos,

Balnea, tonsores: conducto navigio æque

Mais

Mais le mesme homme peut-il estre une heure entiere dans les mêmes sentimens? Si un grand Seigneur s'avise de dire qu'il n'y a point de lieu au monde qui approche de la beauté & de l'*amenité* de Bajes, sur l'heure même le lac Lucrin & la mer voisine sentent l'empressement d'un Maistre qui va bâtir. Les fondemens sont-ils jettez? Si cet homme si amoureux de Bajes va prendre un desir vicieux & dereglé pour un augure qu'il doit suivre, dés le lendemain les Ouvriers n'auront qu'à transporter leurs outils dans quelque campagne aride, comme celle de Teanum. Est-il marié? il trouve qu'il n'y a point de vie si heureuse que celle de garçon. Est-il garçon? il jure qu'il n'y a de gens heureux que ceux qui sont mariez. Quelle chaisne assez forte peut-on trouver pour retenir un Protée si changeant? Et que fait donc le pauvre? me direz-vous, cela va vous faire rire: Il change de chambre, de meubles, de bains, de Barbiers; & dans la barque qu'il loüe pour s'aller promener, il baaille & s'ennuye

Nauſeat ac locuples, quem ducit priva triremis.
Si curtatus inæquali tonſore capillos
Occurri, rides: ſi forte ſubucula pexæ
Trita ſubeſt tunicæ, vel ſi toga diſſidet impar,
Rides: quid, mea quum pugnat ſententia ſecum?
Quod petiit, ſpernit? repetit quod nuper omiſit?
Æſtuat, & vitæ diſconvenit ordine toto?
Diruit, ædificat, mutat quadrata rotundis?
Inſanire putas ſolennia me: neque rides,
Nec medici credis, nec curatoris egere
A Prætore dati: rerum tutela mearum
Quum ſis, & prave ſectum ſtomacheris ob unguem
De te pendentis, te reſpicientis amici.

tout comme le riche qui se promene dans une Gondole qui est à luy. Si je me presente devant vous les cheveux mal faits, si vous me voyez la robe mal mise, ou une chemise usée sous une tunique neuve, vous ne manquez jamais de vous mocquer de moy. Eh quoy, quand je ne suis pas un seul moment d'accord avec moy-mesme, que je quitte ce que j'ay recherché avec empressement, & que je recherche ce que j'ay rejetté avec mépris, que vous voyez que ma vie n'est qu'un flux & reflux continuel, & une suitte de contradictions manifestes, que je ne fais que bâtir & abattre, que je change un quarré pour un rond, & un rond pour un quarré? vous traitez cela de folie ordinaire & commune; vous ne vous mocquez point de moy, & vous ne croyez pas que j'aye besoin ni de Medecin, ni de Curateur: vous, dis-je, qui d'ailleurs m'honorez de vostre affection, qui estes mon unique appuy, & qui ne pouvez supporter qu'un homme qui est aussi attaché à vous que je le suis, ait seulement un ongle mal fait. En

Ad summam, sapiens uno minore est Jove : dives,
Liber, honoratus, pulcer : rex denique regum :
Præcipue sanus, nisi quum pituita molesta est.



fin *pour revenir à mon ſujet, & pour dire en peu de mots tout ce qui m'oblige à m'appliquer à l'étude de la Sageſſe:* le Sage ne voit que Jupiter au deſſus de luy ; il eſt riche, libre, comblé d'honneurs, beau & bien fait, & pour ſa ſanté elle eſt merveilleuſe, à moins qu'il ne ſoit incommodé de la pituite.



REMARQUES

SUR LA PREMIERE EPISTRE

DU LIVRE I.

MECENAS s'étoit ſouvent plaint à Horace, & luy avoit fait des reproches de ce qu'il avoit ceſſé de faire des Vers Lyriques : & Horace luy écrit icy pour s'excuſer. Il luy dit donc qu'à l'âge où il eſt, ces vains amuſemens qui l'ont occupé pendant ſes jeunes années, ont fait place à des ſoins plus utiles & plus preſſans, qu'il n'a plus d'amour que pour la Philoſophie, qui ſeule peut luy enſeigner la verité, & former ſes mœurs ; & que tout ce qui l'empeſche de faire quelque progrés dans une ſcience ſi neceſſaire aux jeunes gens & aux vieillards, luy devient inſupportable. Sur cela il prend occaſion de faire voir les grands avantages que cette étude de la Sageſſe procure aux hommes en leur apprenant les pernicieux effets de l'ambition, & les ſuites malheu-

reuſes qu'a d'ordinaire l'envie déme-ſurée d'amaſſer du bien ; & en les convainquant par mille & mille experiences, que les honneurs & les richeſſes ne peuvent nullement procurer le veritable bonheur ; & que ceux qui les diſpenſent ſont beaucoup moins ſages que les enfans, qui dans leurs jeux meſme donnent toûjours les premieres places à ceux qui ont mieux fait que les autres. Il parle enſuite de l'inconſtance, qui nous empeſche de connoiſtre noſtre veritable bien, & de nous y arreſter. Il ajoûte à cela une peinture tres-agreable de l'aveuglement des gens du monde, qui ne manquent jamais de ſe mocquer de leurs amis, s'ils ont un méchant habit, une robe mal miſe, ou les cheveux mal faits ; & qui, ſi ces meſmes amis ſont inconſtans & dereglez dans leurs deſirs, s'ils joüent tous les jours un nouveau perſonnage, & s'ils condamnent le ſoir ce qu'ils ont approuvé le matin, non ſeulement ne leur font pas la guerre de ces defauts, mais n'y prennent pas ſeulement garde ; parce que ces vices ſont trop ordinaires & trop communs : ils ſont accoû-

tumez à voir des eſprits de travers, mais une robe de travers leur eſt inſuportable. Il finit par l'enumeration des biens qui ſuivent ordinairement la ſageſſe, ſelon le ſentiment des Stoïciens. Mais il leur donne en paſſant un ridicule qu'ils ont bien merité; & par ce ridicule il prouve fort bien ce qu'il a dit, qu'il ne s'entêtoit point de toutes les maximes des Philoſophes, & qu'en prenant dans leur doctrine ce qui l'accommodoit, il abandonnoit le reſte, & ne ſe rendoit qu'à la verité, en quelque lieu qu'il la trouvaſt, ou dans l'Ecole d'Epicure, ou dans celle de Zenon. Il ne faut pas oublier une choſe qui me paroiſt tres-remarquable; c'eſt que cette premiere Epiſtre répond directement à la premiere Satire, où il a auſſi traité de l'inconſtance & de l'avarice. Icy il ajoûte à ces deux dereglemens de l'ame celuy de l'ambition, parce qu'à le bien prendre l'ambition n'eſt qu'une branche de l'inconſtance, & qu'une eſpece d'avarice plus rafinée que l'avarice ordinaire.

1. *Prima dicte mihi, ſumma dicende camena*] On a cru que ces Epiſtres avoient

avoient eſté faites aprés toutes les Odes & aprés toutes les Satires ; mais on verra manifeſtement le contraire dans la ſuite de ces Remarques ; où je prouveray qu'il y a des Odes & des Satires qui ont eſté faites aprés pluſieurs Epiſtres. Ce qui a trompé ces Savans, c'eſt ce qu'Horace dit icy : *O vous qui avez eſté chanté dans mes premiers Vers, & qui le devez eſtre encore dans mes derniers.* Il n'étoit pourtant pas difficile de voir que cette Piece eſt un des derniers Ouvrages d'Horace, qui ne l'a miſe à la teſte de ſes Epiſtres que pour en faire une eſpece de dedicace, comme il a fait dans les Livres precedens. Il imite icy ce que Virgile avoit dit à Auguſte dans la VIII. Eclogue :

A te principium tibi deſinet.

Ce qui eſt pris d'Homere : ἐν σοὶ μὲν λήξω, σεο δ᾽ ἄρξομαι. *Je finiray par vous, & je commenceray par vous.* Et Horace traite par là Mecenas comme une Divinité que l'on doit invoquer au commencement & à la fin de ſes Ouvrages. Je ne ſuis pas content de la maniere dont on a expliqué ce premier

Vers ; *prima camœna* n'eſt point icy la premiere Ode, *Mecænas atavis edite regibus* : ni *ſumma camœna* n'eſt point cette Epiſtre ſeule. Horace a des vuës plus grandes & plus generales. Il partage ſa Poëſie en deux, en Lyrique & en Morale. Comme il a chanté Mecenas dans la premiere, il veut auſſi le chanter dans la derniere. Ce ſens-là me paroiſt plus noble & plus beau.

Spectatum ſatis] *Spectatus*, éprouvé, c'eſt un terme emprunté ou de l'argent qu'on éprouve, ou des Gladiateurs qui ont ſouvent combatu avec ſuccés. Terence dans l'Andriene, *Enimvero ſpectatum ſatis putabam : Enfin je crus que je l'avois aſſez éprouvé.*

2 *Et donatum jam rude*] Quand les Maiſtres d'armes donnoient leçon à leurs Gladiateurs, ils les faiſoient combatre avec des fleurets, comme on fait aujourd'huy dans nos Salles d'armes : & quand ces Gladiateurs avoient ſervi trois ans dans l'arene, on leur donnoit leur congé : ou ſans attendre meſme ces trois années, lors qu'ils donnoient en quelque occaſion des marques extraordinaires de leur adreſſe & de leur courage, le peuple leur

faisoit donner ce congé sur le champ même. La marque de ce congé étoit un de ces fleurets, qui n'estoient pas de fer comme les nostres, mais de bois ; car Polybe les appelle *ξυλίνας μαχαίρας*; Dion, *ξίφη ξύλινα*, *épées de bois*; & Capitolin *baculos*, des bâtons. Ceux qui avoient receu ce fleuret étoient appellez *rudiarii*, & ils étoient entierement libres : ou s'ils étoient esclaves, on les retenoit pour estre les Maistres des autres. Ils avoient l'employ des *Lanistæ*, & ils portoient toûjours ce fleuret pour marque de leur Maistrise. Cette comparaison d'Horace est fort belle : Il compare la Poësie Lyrique à un Amphitheatre, & les Poetes à des Athletes, à des Gladiateurs : & comme dans l'amphitheatre il y avoit des regles exactement observées, pour empescher qu'un homme ne vieillist, comme on dit, sous le harnois, & qu'il ne combatist lorsque ses forces seroient amorties & qu'il ne pourroit plus donner de grands plaisirs aux spectateurs ; il en doit estre de mesme dans la Poësie Lyrique. Un Poëte qui a paru avec succés, doit se servir du

privilege de l'âge, qui eſt pour luy ce que le fleuret eſtoit pour les Gladiateurs ; & ne plus paroiſtre dans cette lice quand les années ont glacé ſes eſprits.

3 *Iterum antiquo me includere ludo*] Les Gladiateurs appellez *Rudiarii*, c'eſt à dire qui avoient eu leur congé, ne pouvoient plus eſtre forcez à combatre ; mais on en voyoit tous les jours qui pour de l'argent retournoient dans l'arène, & s'expoſoient encore aux meſmes dangers. Suetone dit de Tibere qu'il donna deux combats de Gladiateurs au peuple ; l'un en l'honneur de ſon pere, & l'autre en l'honneur de ſon ayeul Druſus : le premier dans la Place Romaine, & l'autre dans l'Amphitheatre, où il fit revenir des Gladiateurs qui avoient eu leur congé, & auſquels il promit deux mille cinq cens écus de recompenſe. *Munus gladiatorium in memoriam patris, & alterum in avi Druſi dedit, diverſis temporibus ac locis : primum in foro, ſecundum in amphitheatro : Rudiariis quoque quibuſdam revocatis, auctoramento centum millium.* Ainſi la comparaiſon d'Horace eſt fort juſte & fort bien ſuivie.

Antiquo me includere ludo] On appelloit *ludum* le lieu où les Gladiateurs s'exerçoient, & celuy où ils combatoient. Le mot *antiquo* prouve bien que cette Epiſtre fut faite long-temps aprés qu'Horace eut ceſſé de faire des Vers Lyriques, & par conſequent c'eſt un de ſes derniers Ouvrages.

4 *Non eadem eſt ætas, non mens*] Il ne ſuffiſoit pas de dire, *non eadem eſt ætas, je n'ay plus le meſme âge*; il falloit ajoûter, *nec mens, ni le meſme eſprit*. Quand l'âge marche ſeul, & que l'eſprit demeure derriere, il n'y a point de folie dont les hommes ne ſoient capables : il faut toûjours que l'âge & l'eſprit aillent enſemble, & qu'ils marchent d'un pas égal.

Veianius armis Herculis ad poſtem fixis] Horace veut autoriſer ſa retraite par l'exemple d'un celebre Gladiateur appellé Veianius, qui aprés avoir combatu long-temps avec ſuccés, & avoir merité ſon congé, ſe retira dans une petite maiſon de campagne, & eut la prudence de ne plus s'expoſer à combatre. Ce Veianius deſcendoit peut-eſtre de ces Veianiens

habitans du pais des Falisques, dont il est parlé dans Varron.

5 *Armis Herculis ad postem fixis*] Il a esté remarqué ailleurs que quand on renonçoit à quelque métier ou à quelque art, on avoit accoûtumé d'en consacrer les instrumens au Dieu qui presidoit à la chose qu'on abandonnoit. Voilà pourquoy Veianius avoit consacré ses armes à Hercule; car Hercule estoit le Dieu des Gladiateurs. Auprés de tous les Amphitheatres il y avoit une Chapelle d'Hercule: & dans les lieux où il n'y avoit point d'amphitheatre, on plaçoit ordinairement les Temples de ce Dieu dans le Cirque. Vitruve dans le 1. Livre: *Herculi, ubi gymnasia aut amphitheatra non sunt, in Circo. Il faut placer les Temples d'Hercule dans le Cirque, lors qu'il n'y a ni amphitheatre ni lieux d'exercices.* Il paroist mesme par un passage de Varron, qu'anciennement quand on recevoit un Gladiateur, la ceremonie se faisoit dans la Chapelle d'Hercule, *ad Herculis Athletæ facti erant.* Sur tous les lieux d'exercices il y avoit aussi une figure d'Hercule qui tenoit sa massuë.

Latet abditus agro] Le mot *abditus* marque une retraite entiere & sans retour ; comme dans Terence , *senex rus abdidit se : nostre bon homme s'est retiré aux champs*. Mais ce mot n'est pas toûjours pris en bonne part.

6 *Ne populum extrema toties exoret arena*] Ce Vers est assez difficile; c'est pourquoy on ne l'a pas entierement éclairci. Pour le bien entendre, il faut savoir seulement que quand un Gladiateur qui avoit eu son congé, se laissoit tenter ou par l'envie de combatre, ou par les recompenses qu'on luy promettoit, & qu'il revenoit sur l'arene; il ne dépendoit pas de luy d'en sortir quand il vouloit : il falloit qu'il gagnast la faveur du peuple, & que le peuple l'en retirast. C'est pourquoy ce Gladiateur aprés avoir heureusement combatu, alloit au bout de l'arene prés du lieu où estoit le peuple, & là il le prioit de luy procurer son congé. C'est ce qu'Horace a voulu dire par *extrema arena*, & c'est une particularité que le vieux Commentateur n'a pas oubliée. *Gladiatores*, dit-il, *petituri rudem ex media arena consueverunt se ad crepidinem Circi*

ita conferre proximos ut possent populum tristi vultu exorare : stabat autem populus ad podium unde fere spectabat, ibique consuetudinis erat stantem Gladiatorem petere missionem. Ce Veianius donc ne paroissoit plus dans l'amphitheatre, de peur d'estre obligé de faire ce qu'il avoit fait tant de fois, de demander grace au peuple. Cela suffit pour détromper ceux qui au lieu d'*exoret*, avoient voulu lire *exornet*, qui est entierement ridicule, comme Torrentius l'a fort bien vû.

7 *Est mihi purgatam crebro qui personet aurem*] Horace imite icy les manieres de Socrate, qui dit dans le Theagés, que par une grace particuliere des Dieux il avoit toûjours avec luy un genie qui l'accompagnoit depuis son enfance : que ce genie estoit une voix divine, & que quand cette voix se faisoit entendre à luy, elle le détournoit toûjours de ce qu'il avoit pensé ; jusques là mesme que si ses amis luy proposoient quelque chose pour luy demander conseil, & qu'il entendist en mesme temps cette voix, c'estoit une marque seure qu'ils ne devoient pas faire ce qu'ils luy propo-

ſoient. Cela donne beaucoup de grace à ce paſſage : ce genie d'Horace n'eſtoit que ſa propre raiſon, & c'eſt cette raiſon que Simplicius appelle *le pedagogue* qui regle & modere les deſirs de l'ame, quand elle s'abandonne à ſes appetits comme un enfant.

Purgatam aurem] Une oreille purgée & netoyée de toutes ſortes de ſaletés, & par conſequent tres-diſpoſée à entendre cette voix divine. Ce *purgatam* eſt encore pris de la Philoſophie de Socrate ; & Horace fait une manifeſte alluſion à ces purgations dont il a eſté parlé dans la Remarque ſur le titre de ces Epiſtres. Cela meritoit d'eſtre remarqué. Perſe a imité ce paſſage quand il a écrit dans la Satire V. *Purgatas inſeris aures fruge Cleanthea. Tu ſemes la doctrine de Cleanthe dans des oreilles que tu as purgées & preparées.*

Perſonet aurem] Le verbe *perſonare* eſt actif en cette occaſion, & cela eſt aſſez remarquable. Virgile a dit de meſme de Cerbere.

Cerberus hæc ingens latratu regna trifauci
Perſonat.

8 *Solve ſeneſcentem maturè ſanus equum*] Ce ſont les paroles que le Genie d'Horace fait retentir à ſes oreilles. Et il emprunte une metaphore des courſes de chariots dans les Jeux Olympiques. Les chevaux qui ont remporté le prix dans ces courſes, ne doivent plus ſe preſenter aux barrieres quand ils ſont vieux. Horace avoit ſans doute en veuë ces beaux Vers d'Ennius dans le XVIII. Livre de ſes Annales:

Sicut fortis equus ſpatio qui forte ſupremo
Vicit Olympia, nunc ſenio confectu quieſcit.

Maintenant accablé de vieilleſſe il ſe repoſe comme un genereux Courſier qui à la fin de ſa courſe a heureuſement remporté le prix. Ciceron fait bien connoiſtre la nobleſſe de cette comparaiſon, quand il dit, *ſua enim vitia inſipientes & ſuam culpam in ſenectutem conferunt, quod non faciebat is cujus modo mentionem feci, Ennius, & equi fortis & victoris ſenectuti comparat ſuam. Les fous rejettent leurs vices & leurs fautes ſur la vieilleſſe, ce que ne*

faisoit nullement cet Ennius dont j'ay déja parlé, qui compare sa vieillesse à celle d'un genereux Coursier qui a esté couronné aux Jeux Olympiques. Solvere, dételer, détacher du char. *Sanus.* Si tu es sage, si tu as du sens, ou estant devenu sage. Il faut sous-entendre *factus.*

9 *Et ilia ducat*] *Ilia ducere* se dit d'un cheval qui devient poussif, & qui bat du flanc.

10 *Nunc itaque & versus*] Voilà une obeïssance bien prompte, & c'est l'effect & la suite du mot *purgatam aurem.* Quand nostre ame est purgée & dégagée de toutes les passions, & que rien ne l'empesche d'estre penetrée des avis salutaires qu'on nous donne, elle obeït sans hesiter.

Versus & cetera ludicra] Les Vers Lyriques, les Vers d'amour, & toutes les folies qui vont à leur suite, comme les galanteries, les débauches, les festins, les courses de nuit. Torrentius s'est fort trompé à ce passage, & on voit bien par là qu'il n'a point du tout connu le dessein de cette Lettre.

11 *Quid verum atque decens*] Voilà

les deux choſes qui doivent faire toute l'étude & toute l'application des hommes ; la verité & l'honneſteté, ou *ce qui eſt ſeant à l'homme*, que les Grecs appellent πρέπον, & les Latins *decens* & *decorum*. La premiere dépend de cette partie de la Philoſophie qui conſiſte dans la contemplation & dans la connoiſſance des choſes ; & l'autre dépend de celle qui conſiſte dans la pratique des vertus : & celle-cy eſt viſiblement la fille de la premiere ; car c'eſt la verité qui chaſſe les vices & qui produit les vertus ; comme Platon le dit admirablement dans le VI. Livre de la Republique : ſes termes meritent d'eſtre rapportez, pour leur grande beauté. Ἡγουμένης δ' ἀληθείας οὐκ ἄν ποτε, οἶμαι, φαῖμεν αὐτῇ χορὸν κακῶν ἀκολουθῆσαι, Πῶς γάρ ; ἀλλ' ὑγιές τε καὶ μέτριον ἦθος, ᾧ καὶ σωφροσύνην ἕπεσθαι. *Quand la verité eſt noſtre guide, il ne ſe peut & nous n'oſerions le dire, que la troupe ou la cohorte des vices ſe trouve à ſa ſuite : car comment cela ſeroit-il poſſible? Mais au contraire elle eſt toûjours accompagnée des bonnes mœurs & de la ſageſſe, qu'elle produit immanquablement.* On peut voir toute l'étenduë

du mot *decens* dans le premier Livre des Offices, où Ciceron prouve que ce mot renferme la pratique de toutes les vertus, & de tout ce qui eſt digne de l'excellence de l'homme.

Curo & rogo, & omnis in hoc ſum] Horace exprime admirablement la ſoif qu'il avoit de la verité & de la vertu. *Curo* marque le ſoin qu'il prenoit de s'en inſtruire par luy-meſme & par ſon propre travail. *Rogo* fait voir qu'il ne ſe contentoit pas de ſes propres lumieres, & que pour arriver à la connoiſſance qu'il cherchoit, il demandoit le ſecours de ceux qui y avoient fait quelque progrés. Et *omnis in hoc ſum* témoigne qu'il ne pouvoit ſouffrir que rien d'étranger vinſt partager ſes ſoins & interrompre ſon étude. Ces trois moyens ſont les ſeuls que les hommes ayent pour parvenir à la connoiſſance de la verité : mais il faut les joindre tous enſemble ; car ſi on en laiſſe un, les deux autres ſont inutiles. C'eſt à cela que toute la vie de Socrate a eſté uniquement occupée, & c'eſt de luy qu'Horace avoit apris ce chemin.

12. *Condo & compono quæ mox de-*

promere possim] Ce n'est qu'un vain & inutile travail que d'acquerir des connoissances, quand ces connoissances n'operent pas les actions qui en sont la fin ; & ceux qui les acquierent sont entierement semblables à de grosses nuées qui dans un temps de secheresse passent sur nostre teste sans verser ces eaux salutaires dont elles sont inutilement remplies, & qui feroient renaistre l'esperance des Laboureurs, *Nubes & pluviæ non sequentes.* Horace ne faisoit ces utiles provisions que pour s'en servir dés le moment qu'il les avoit faites. Mais il faut bien remarquer les termes dont il se sert, *condo & compono.* Il ne dit pas seulement *condo, j'amasse, je serre en lieu seur :* car ces richesses entassées sans ordre & sans choix, sont aussi inutiles que la pauvreté. Il ajoûte, *& compono*, qui marque l'arrangement & l'ordre, qui sont comme les clefs qui nous rendent veritablement les maîtres de ce que nous avons amassé.

Quæ mox depromere possim] *Mox*, tout à l'heure, sans attendre un moment : *depromere*, tirer comme on tire d'une dépense tout ce qui est necessaire pour la vie.

13 *Ac ne forte roges quo me duce*] Il appelle *chefs* les auteurs de chaque ſecte, ἄρχοντας.

Quo lare tuter] Il dit icy *quo lare*, dans quelle maiſon, comme il a dit *Socraticam domum* dans l'Ode 29. du Livre 1. *la maiſon* de Socrate pour la ſecte de Socrate : & cela vient de ce qu'on appelloit les ſectes des Philoſophes *familias*, des familles.

14 *Nullius addictus jurare in verba magiſtri*] *Addicti* ſe diſoit proprement des debiteurs que le Preteur avoit adjugez à leurs creanciers, qui en pouvoient diſpoſer à leur volonté. On appelloit auſſi *addictos* les Soldats qui en s'enrollant preſtoient le ſerment entre les mains de leur Capitaine. C'eſt en ce dernier ſens qu'Horace dit icy, *nullius addictus jurare in verba magiſtri* : & cette idée luy eſt venuë du mot *duce*, qui eſt un terme de milice. Theodore Marcile avoit cru qu'Horace faiſoit icy alluſion à la couſtume des Philoſophes, des Rheteurs, & des Grammairiens, qui exigeoient le ſerment de leurs diſciples quand ils les recevoient dans leurs Ecoles. Mais je croy que cette couſtume eſtoit in-

oüie du temps d'Horace, & qu'elle n'avoit jamais esté pratiquée ni par les Grecs ni par les Romains. Les premiers ne faisoient prester serment qu'aux Juges & aux Medecins. Si les Philosophes l'avoient exigé de leurs disciples, Aristophane n'auroit pas oublié de donner ce ridicule à Socrate. On verroit dans les nuées ce Philosophe faire jurer entre ses mains Strephiade & Phidippide. Le serment étoit un peu plus en usage parmy les Romains. Cependant je suis persuadé qu'on ne trouvera aucune preuve que ni les Grammairiens, ni les Rheteurs, ni les Philosophes l'ayent receu de leurs disciples avant le temps que j'ay marqué. Ce que ce savant homme dit pour authoriser son opinion, que le mot *Magister*, *Maistre*, convient plûtost à un Docteur qu'à un homme de guerre, est détruit par le seul titre de *Magister equitum*, que les Romains donnoient au General de la Cavalerie, comme nous donnons celuy de *Grand-Maistre* à celuy qui commande l'Artillerie.

Jurare in verba Magistri] Horace n'estoit dévoüé ni asservi à aucune secte

secte, il prenoit dans chacune ce qui luy estoit propre & qui luy paroissoit vray ; une longue experience luy ayant fait connoistre le fort & le foible de toutes les sectes, il avoit sceu profiter admirablement de la liberté qu'il s'étoit acquise par son travail : aussi ne falloit-il pas estre moins libre de préjugés qu'il l'estoit, pour écrire comme il a fait contre les Philosophes, & pour refuter leurs fausses opinions : car s'il avoit eu toûjours une secte affectée, il n'auroit jamais écrit avec tant de succés contre les sectes opposées à celle dont il auroit fait profession ; parce que l'on auroit toûjours pu croire que ses railleries ne venoient pas tant d'un esprit persuadé & convaincu de la verité, que d'un esprit de parti. Le sçavant Heinsius a cru qu'Horace se declare icy sectateur de la secte Eclectique, comme qui diroit *de la secte du choix*, que Potamo d'Alexandrie fonda à Rome ayant la mort d'Auguste. Mais je doute qu'Horace eust jamais entendu parler de ce Potamo ; & il est certain qu'avant luy l'indépendance qu'il professoit estoit fort connuë. Ciceron la prati-

quoit long-temps auparavant ; car il écrit au commencement de ſon quatriéme livre des Tuſculanes, *ſed defendat quidem quod quiſque ſentit ; ſunt enim judicia libera : nos inſtitutum tenebimus, nulliſque unius diſciplinæ legibus aſtricti, quibus in Philoſophia neceſſario pareamus, quid ſit in quaque re maximè probabile, ſemper requiremus. Mais que chacun défende ſon ſentiment ; car les jugemens ſont libres : pour nous, nous conſerverons noſtre coûtume, & ſans nous aſtraindre à ſuivre les loix d'une ſeule ſecte, pour leur obeïr neceſſairement, nous rechercherons toûjours ce qu'il y a de plus probable dans chaque ſujet.* Lambin a eu tort de croire qu'Horace & Ciceron ſuivoient en cela la doctrine des Academiciens; car il n'y a rien de plus oppoſé à leurs maximes, qui conſiſtoient à combatre toûjours le ſentiment des autres, & à ne declarer jamais le leur : *Hic enim erat mos patrius Academiæ, adverſari ſemper omnibus in diſputando.* Ciceron, dans le 1. livre de l'Orateur. D'ailleurs les Academiciens n'avoient-ils pas leur Fondateur?

15 *Quo me cumque rapit tempeſtas*

deferor hospes] Ce Vers est fort beau, mais il a esté mal expliqué. Horace compare les Philosophes à des gens qui sont sur la mer, & qui par consequent doivent estre preparez à vivre dans tous les païs où la tempeste les pourra jetter, comme s'ils y étoient naturalisez. Cette mer où sont les Philosophes, c'est le monde : les vents & les tempestes ce sont les affaires & les accidens, qui obligent quelquefois un Philosophe à se mesler dans le commerce, & à devenir homme d'Etat; & quelquefois luy permettent de vivre dans une retraite aisée & commode. Il faut donc qu'un Philosophe sache se démesler de ces deux differens états qui partagent la vie des hommes; & c'est ce qu'Horace savoit faire admirablement. Ciceron s'estoit servi de la mesme figure dans le II. livre de ses Questions Academiques, où en parlant de ceux qui sont attachez à une seule secte, il dit : *Et ad quamcumque sunt disciplinam quasi tempestate delati, ad eam tanquam ad saxum adhærescunt. Et dans quelque secte que la tempeste les ait portez, ils y demeurent comme sur un rocher.* Il y a de l'appa-

rence qu'Horace avoit ce paſſage devant les yeux.

16 *Nunc agilis fio , & merſor civilibus undis*] Horace exprime fort bien icy l'adreſſe & la ſoupleſſe qu'il faut avoir pour vivre dans le monde, & pour ſe tirer heureuſement de tous ſes embarras; *agilis fio :* ſi l'on n'a cette agilité, pour me ſervir de ſon terme, on eſt perdu ſans reſſource.

Et merſor civilibus undis] Cette expreſſion eſt née du Vers precedent. Il appelle *civiles undas* toutes les affaires & tous les ſoins dont il parle dans la Satire VI. du Livre II.

—— aliena negotia centum
Per caput & circa ſaliunt latus.

De tous coſtez je ſuis aſſailli de mille affaires qui ne me regardent point. Ce qu'Horace dit icy *civiles undas*, Quintilien dit *civilia officia. Militiæ-ne utiles an civilibus officiis ?* Declamat. CCLXVIII.

17 *Virtutis veræ cuſtos rigiduſque ſatelles*] Il dit qu'il ſe plonge dans les affaires de la vie civile, en homme entierement attaché à la vertu, & comme un Stoïcien rigide & ſevere. Car

les Stoïciens permettoient à leur Sage de se mesler de l'administration de la Republique ; ils l'y exhortoient mesme. Quintilien, *hi nos ad administrationem Reipublicæ hortantur.* Et ils trouvoient fort mauvais qu'un homme qui ne devoit se regarder que comme une petite partie d'un tout, voulust se tirer de cette societé qui engage tous les hommes à des devoirs reciproques, pour aller faire seul un tout à part, contre l'ordre qui leur paroissoit si sagement & si generalement établi par la Providence. C'est pourquoy Ciceron fait dire par Caton dans le III. livre de fin. *Cum autem ad tuendos conservandosque homines hominem natum esse videamus : consentaneum est huic naturæ ut sapiens velit gerere & administrare Rempublicam. Puisque nous voyons que l'homme est né pour défendre & pour conserver les autres hommes, il est convenable à cette naissance que le sage veüille se mesler des affaires, & exercer les principaux emplois.*

Rigidusque satelles] Horace s'appelle icy le satellite & le gardien de la vertu, comme il a appellé Charon

le satellite des enfers, dans l'Ode XVIII. du Livre II.

— nec satelles Orci
Callidum Promethea
Revexit auro captus.

Le satellite des enfers n'a jamais pû estre gagné par argent pour repasser le rusé Promethée.

18 *Nunc in Aristippi furtim præcepta relabor*] De la secte des Stoïciens, qui vouloient que le Sage menast une vie active, Horace passoit à celle d'Aristippe qui avoit fondé la secte Cyrenaïque, & qui faisoit consister toute sa Philosophie à vivre pour soy-mesme, à ne se soucier de rien, à user de tout, & à chercher la volupté par tout où elle pouvoit estre. On peut voir son portrait dans l'Epître XVII. de ce Livre. Ce passage est remarquable en ce qu'Horace appelle manifestement *preceptes d'Aristippe* la doctrine d'Epicure, dont il avoit toûjours fait profession. Et c'est ce qu'on peut confirmer par un passage de Lucien, qui dit qu'Epicure avoit esté disciple d'Aristippe. Mais il ne faut pas prendre cela à la lettre, comme si

Epicure n'avoit rien ajoûté aux ſentimens de ſon Maiſtre; car on pourroit prouver le contraire fort aiſément.

Furtim præcepta relabor] Il dit *relabor, je retombe*, parce qu'il avoit toûjours ſuivi la ſecte d'Epicure : car Horace avoit plus de quarante-ſept ans qu'il eſtoit encore Epicurien. Ce n'eſt pas là ce qui fait la difficulté de ce paſſage, c'eſt le mot *furtim.* Si par ce mot Horace a voulu dire, comme on l'a pretendu, que quand il retombe de la ſecte des Stoïciens dans celle d'Ariſtippe, il le fait à la dérobée, & en ſe cachant aux yeux des hommes. Il fait icy une choſe de tres-mauvais ſens de s'en vanter : d'ailleurs il détruit par là tout l'edifice qu'il a deſſein de bâtir, & dont il a jetté de ſi beaux fondemens dans les Satires. Mais ce n'a jamais eſté ſa penſée. Par le mot *furtim* il a voulu faire entendre qu'en repaſſant des ſentimens de Zenon à ceux d'Ariſtippe, il ne faiſoit pas comme ceux qui paſſent, pour me ſervir de noſtre proverbe, du blanc au noir; mais inſenſiblement, & ſans qu'il paruſt de contrarieté dans ſa

conduite. En effet, en choisissant ce qu'il y avoit de meilleur dans chaque secte, il en avoit fait un corps de Morale fort suivi; & il seroit ridicule de penser qu'il fust tombé dans le defaut dont il parle dans son Art Poëtique:

——ut turpiter atrum
Desinat in piscem mulier formosa superne.

Il y seroit pourtant tombé, si ce que l'on a dit estoit veritable.

19 *Et mihi res, non me rebus submittere conor*] Afin qu'on ne puisse pas croire que quand il dit qu'il retombe dans les preceptes d'Aristippe, il donne dans tous les defauts de sa Morale, & se plonge sans aucune retenuë dans toutes sortes de voluptez; il a soin d'expliquer dans ce Vers ce qu'il choisissoit dans les sentimens de ce Philosophe. *Je tâche*, dit-il, *de me rendre les choses soumises, & de ne me soumettre pas moy-mesme aux choses.* En effet, voilà ce qu'il y avoit de meilleur dans la secte d'Aristippe & dans celle d'Epicure, de pouvoir se servir indifferemment de tout sans estre jamais asservi à rien. Une preuve de cette indépendance

dépendance c'eſt ce qu'Ariſtippe dit à ceux qui luy reprochoient qu'il étoit entierement poſſedé par Laïs, ἔχω κ'οὐκ ἔχομαι. *Je la poſſede, mais je n'en ſuis pas poſſedé*; comme Ciceron le rapporte dans une Lettre à Pætus : *ſed tamen ne Ariſtippus quidem ille Socraticus erubuit, cum eſſet objectum habere eum Laïda.* Habeo, *inquit*, non habeor *à Laïde.* Cette doctrine d'Ariſtippe peut eſtre excellente avec les bornes qu'elle doit avoir, mais elle ſeroit dangereuſe pouſſée à un certain poinct, & meneroit à ces ſentimens impies qui ont eſté malheureuſement renouvellez de nos jours.

20 *Ut nox longa quibus mentitur amica*] Horace ne pouvoit donner une plus grande idée de l'ardeur qu'il avoit pour la Philoſophie, qu'en la comparant à l'impatience d'un homme qui attend ſa Maiſtreſſe qui luy a promis de l'aller trouver la nuit ; & il en pouvoit parler par experience, témoin ce qu'il dit dans la Satire v. du Livre I.

Hic ego mendacem ſtultiſſimus uſque puellam

Ad mediam noctem expecto. somnus tamen aufert
Intentum Veneri.

Je fus assez sot pour passer la plus grande partie de cette nuit-là sans dormir, en attendant une jeune fille qui m'avoit promis, & qui me manqua de parole. Mais enfin le sommeil vint fermer mes yeux, que l'amour avoit tenu trop longtemps ouverts, &c.

21 *Diesque longa videtur opus debentibus*] Ce qu'Horace appelle icy *opus*, c'est ce qui est appellé dans le Digeste *Officium diurnum* : car il met *opus* pour *opera*. Il y a pourtant cette difference entre l'un & l'autre, que *opus* est l'ouvrage, ce qui resulte du travail d'un homme ; & *opera* est le travail qui parfait l'ouvrage. Terence a conservé à ces deux mots leur propre signification dans ce Vers de l'Heautontimorumenos :

Quod in opere faciundo operæ consumis tuæ.

Dans le Droit il y a un Titre *de operis libertorum* , & non pas *de operibus*. Mais avant Horace Ciceron avoit mis tout de mesme *opus* pour *opera*.

Ut piger annus] *Piger*, pareſſeux, pour long, qui coule lentement.

22 *Quos dura premit cuſtodia matrum*] Il parle des pupilles, qui, quoique ſortis des mains de leurs tuteurs, ne laiſſent pas d'eſtre encore ſous la garde de leur mere, comme Seneque dit en parlant du fils de Martia : *Pupillus relictus ſub tutorum cura uſque ad decimum quartum annum fuit ſub matris cuſtodia ſemper.* Il n'eſt pas neceſſaire qu'Horace ait mis icy *matres*, les meres pour les marâtres, comme Cruqius l'a pretendu.

23 *Sic mihi tarda fluunt*] C'eſt une metaphore priſe du cours des rivieres.

24 *Quæ ſpem conſiliumque morantur*] Parce que le mot *ſpes* eſt vague, & qu'il regarde le futur, Horace ajoûte *conſilium*, qui marque une choſe preſente, & un deſſein formé ſans aucune remiſe. D'ailleurs il joint ces deux mots, *ſpem* & *conſilium*, pour nous inſtruire de cette verité conſtante, que tout ce qui nous dérobe les momens que nous avions pris pour nous donner à l'étude de la ſageſſe, & à la pratique des vertus, emporte

auſſi en meſme temps toutes nos eſperances; car l'avenir eſt incertain, & nous ne ſommes maiſtres que du preſent. C'eſt dans cette penſée qu'Epictete a dit admirablement, παρὰ μίαν ἧτταν καὶ ἔνδοσιν ἢ ἀπόλλυται προκοπὴ, ἢ σώζεται. *Par une perte & par un ſeul petit delay, vous gagnez ou vous perdez tout le progrés que vous pouvez faire.*

25 *Æque pauperibus prodeſt, locupletibus æque &*] Voicy en deux vers une loüange excellente de la ſageſſe; car puiſque ſa recherche eſt également utile aux riches & aux pauvres, & que le mépris qu'on en pourroit faire, ſeroit également funeſte aux jeunes & aux vieux; il s'enſuit de là par une demonſtration tres-evidente, qu'elle eſt la ſeule qui puiſſe faire le bonheur des hommes; & que tout le reſte leur doit eſtre indifferent.

26 *Æque neglectum pueris ſenibuſque nocebit*] Car cette Philoſophie qui traite des vertus eſt proportionnée à tous les âges, les enfans n'en ſont pas moins capables que les vieillards; &, comme diſoit Montagne, elle a des diſcours pour la naiſſance des hommes comme pour la decrepitude.

27 *Restat ut his ego me ipse regam solerque elementis*] On a toûjours mal expliqué ce passage, & le savant Heinsius a eu tort de croire que par le mot *elementis* Horace a fait allusion aux Elements de Potamo, qui avoit fait στοιχείωσιν les elements de sa Philosophie. Horace n'a jamais eu cette pensée. *Elementis* ne se rapporte point à ce qui precede, mais à ce qui suit; c'est pourquoy il faut mettre deux points aprés ce mot

Restat ut his ego me ipse regam soler-
que elementis:

Car les elemens dont il parle, ce sont les reflexions suivantes : *Non possis oculo, &c. Nec quia desperes, &c. Est quodam prodire tenus, &c.* Et il appelle avec raison ces reflexions *des elemens*, parce que c'estoit ces principes qui luy avoient servi d'introduction. Mais ce n'est pas là ce qui fait la difficulté de ce passage; elle consiste dans une ellipse fort familiere à Horace, qui ne s'amuse pas toûjours à lier son discours. Il prévient icy tout d'un coup l'objection que Mecenas pouvoit luy faire, qu'il prenoit bien

tard le parti de s'appliquer à l'étude de la Sageſſe, & qu'à l'âge où il eſtoit, & menant une vie ſi tumultueuſe & ſi embaraſſée, il ne pouvoit pas eſperer d'y faire un fort grand progrés.

28 *Non poſſis oculo quantum contendere Lynceus*] Voicy ce qu'Horace appelle les elemens de ſa Philoſophie; & ce ſont des raiſonnemens tres-ſimples & tres-naturels. Mais tout naturels & tout ſimples qu'ils ſont, ils marquent aſſez que celuy qui les fait eſt déja fort avancé dans l'étude de la Sageſſe; car un veritable Philoſophe eſt le ſeul qui puiſſe bien comprendre la neceſſité qu'il y a de ſuivre la raiſon, quelque tard qu'on s'en aviſe, le moindre retardement eſt toûjours funeſte, & comme Heſiode l'a fort bien dit;

Αἰεὶ δ' ἀμβολιεργὸς ἀνὴρ ἄτῃσι παλαίει.

Tout homme qui aime à differer, a toûjours à combattre contre ſes malheurs. Ce paſſage me fait ſouvenir d'une fable d'Eſope, qui dit qu'un homme s'eſtant aſſis ſur le rivage de la mer pour compter ſes ondes, & s'eſtant mépris au compte, il s'affligeoit au

lieu de recommencer : Mais le Renard qui voyoit ses regrets, luy dit : Mon amy, pourquoy t'affliges-tu tant pour les ondes qui sont passées? compte seulement celles qui passent, il y en a encore assez pour toy.

Oculo quantum contendere] C'est ainsi qu'il faut écrire ce passage, & non pas *oculos contendere*, comme on avoit mal corrigé. *Contendere oculo*, & *contendere oculos* sont deux choses bien differentes : *contendere oculos*, c'est *attacher sa veuë, appliquer ses yeux* : & *contendere oculo*, c'est *faire à qui aura de meilleurs yeux, à qui verra de plus loin* ; & c'est de quoy il s'agit dans ce passage.

Lynceus] C'est Lyncée fils d'Aphareus, dont il est parlé dans la seconde Satire du Livre 1. Il avoit trouvé les métaux, c'est pourquoy on disoit de luy qu'il avoit de si bons yeux, qu'il voyoit dans les entrailles de la terre. Il y avoit aussi un autre Lyncée, qui du Port de Carthage voyoit & comptoit les navires d'une Flote qui partoit de Sicile.

29 *Non tamen idcirco contemnas lippus inungi*] Horace prend icy deux

exemples qui le touchoient de plus prés que ceux qu'il auroit pû prendre ailleurs : car il avoit mal aux yeux, & estoit assez infirme. Dans la v. Satire du Livre 1. il parle du soin qu'il prenoit de ses yeux.

Hic oculis ego nigra meis collyria lippus
Illinere.

Je fus obligé de mettre là du collyre sur mes yeux.

30 *Nec quia desperes invicti membra Glyconis*] C'est ce que disoit Epictete : οὐδὲ γὰρ Μίλων ἔσομαι καὶ ὅμως οὐκ ἀμελῶ τοῦ σώματος. *Je n'auray jamais la force de Milon, mais je ne laisseray pas d'avoir soin de ma santé.* Ce Glycon étoit un Philosophe, qui en combatant sans cesse avec les Athletes avoit acquis une force invincible, & une complexion ou habitude de veritable Athlete, comme Diogene Laërce dit de luy, εὐέκτης τήν τε πᾶσαν σχέσιν ἀθλητικὴν ἐπιφαίνων. Il estoit aussi appellé ὠτοθλαδίας, c'est à dire qui avoit toûjours les oreilles déchirées des coups qu'il recevoit ; & ἐμπνὴς, parce qu'il étoit toûjours froté d'huile. Son veritable nom estoit Lycon, mais Laërce dit

qu'on y ajoûta un G, pour marquer la douceur de ſon langage, comme Heinſius l'a fort bien remarqué.

32 *Eſt quodam prodire tenus, ſi non datur ultra.*] Si les hommes ne pouvoient combatre leurs vices qu'aprés eſtre parvenus au plus haut degré de la ſageſſe, ils auroient ſujet de perdre courage en chemin. Mais heureuſement tous les pas qu'ils font vers le ſommet de cette rude montagne, ſont autant de victoires qu'ils remportent ſur l'ennemy. D'ailleurs la ſageſſe n'eſt autre choſe que l'eſprit de Dieu; & pourveu qu'on en ſoit éclairé, comme diſoit Pythagore, un ſeul de ſes rayons ſuffit pour chaſſer les tenebres de noſtre ame, & pour nous délivrer de tous les maux dont nous ſommes environnez.

33 *Fervet avaritia miſeroque cupidine pectus*] Il compare l'avarice à un feu; & cette comparaiſon eſt fort juſte, car l'avarice n'eſt jamais contente, & le feu ne dit jamais, c'eſt aſſez. *Ignis verò nunquam dicit, ſufficit.* Il y a cette difference entre l'avarice & la cupidité, que l'avarice peut n'aller qu'à épargner ce que l'on a, & que

la cupidité va toûjours à desirer ce qu'on n'a pas. Voilà pourquoy Horace les met icy ensemble, pour exprimer toute la force de cette passion.

34 *Sunt verba & voces*] Ce passage est pris mot à mot de l'Hippolyte d'Euripide, où la Nourrice dit à Phedre :

Εἰσὶν δ' ἐπῳδαὶ καὶ λόγοι θελκτήριοι.

Il est des chants & des discours qui adoucissent le mal. Verba des paroles, des discours, *voces* des chants. Et Horace, aussi bien qu'Euripide, fait allusion aux paroles & aux enchantemens appellez ἐπῳδαὶ, dont les premiers Medecins, qui joignoient la magie à la Medecine, se servoient dans toutes leurs cures : car ils estoient persuadez que les maladies du corps venoient de l'ame, comme les fluxions des yeux viennent de la teste. C'est pourquoy en appliquant les remedes convenables au corps, ils employoient aussi ceux qui estoient propres à l'ame, c'est à dire *verba & voces*, ces enchantemens, ἐπῳδάς. Et ces enchantemens n'estoient que de beaux discours qui pouvoient faire naistre la temperance dans l'ame de ceux qui

les écoutoient ; aprés quoy il n'eſtoit pas mal-aiſé de redonner la ſanté au corps, comme dit fort bien Platon dans le Charmidés.

Quibus hunc lenire dolorem] Horace appelle l'avarice *une douleur* ; & cela me paroiſt aſſez remarquable.

35 *Et magnam morbi deponere partem*] Quand une maladie eſt invéterée, & qu'on ne commence que tard à la traiter, on ne peut pas toûjours eſperer de la guerir entierement ; mais c'eſt toûjours beaucoup d'en guerir une partie, & d'arreſter tous les deſordres qu'elle cauſeroit.

36 *Laudis amore tumes*] C'eſt le propre de la loüange d'enfler ; c'eſt pourquoy Horace a dit dans la v. Satire du Livre II.

Creſcentem tumidis infla ſermonibus utrem.

Enflez toûjours cette outre du vent de vos loüanges. Mais cette enflure ne fait qu'augmenter celle que l'amour de la loüange cauſoit auparavant : car l'amour de la loüange, qui n'eſt autre choſe que l'orgüeil, χαῦνοι τὴν ψυχὴν, καὶ πρὸς τὸ ἐκτὸς ἕλκει, *enfle l'ame, & l'attire au dehors*, com-

me dit fort bien Simplicius. L'amour de la loüange est comme le feu que le vent r'anime.

Sunt certa piacula] *Piacula* sont ce que les Grecs appelloient καθάρματα, les purgations dont on se servoit pour expier ceux qui avoient commis des crimes ; & les paroles & les parfums θυμιάματα, qu'on employoit pour délivrer & exorciser ceux qui estoient possedez par quelque demon. Et ce mot convient fort bien aux remedes dont les Philosophes se servent pour purger nostre ame de ses vices. Par exemple, pour corriger ou chasser l'amour de la loüange, les purgations, *piacula*, dont les Stoïciens se servoient, estoient à peu prés celles-cy. Que la loüange est un son inutile, un vain phantôme qui naist & s'évanoüit dans un moment : Que la renommée la plus étenduë n'est qu'un oubli, si l'on prend garde à tous les lieux qu'elle n'a pû penetrer, & à tous les hommes, ou plûtost à tous les peuples qui l'ignorent : Que tout ce qui est beau, l'est par luy-même sans aucun secours, & sans que la loüange fasse une partie de sa beauté ; & qu'ainsi ce qui est loüé ne pouvant

devenir ni plus beau ni plus laid par cette loüange, il doit eſtre indifferent à un homme d'eſtre loüé, mais non pas de faire des choſes loüables. Enfin que ſi l'on conſidere l'inconſtance de l'eſprit humain, on connoiſtra évidemment qu'on eſt injuſte & fou de ſouhaiter que tous les hommes conſpirent à dire & à penſer toûjours du bien de nous, lors qu'ils ne ſauroient eſtre d'accord um ſeul moment ſur eux-meſmes. L'Empereur Marc Antonin diſoit admirablement : *Tu veux eſtre loüé d'un homme qui ſe maudit luy-meſme trois fois dans une heure? Tu veux plaire à un homme qui ſe déplaiſt à luy-meſme? car peux-tu croire qu'un homme ſe plaiſe à luy-meſme, quand tu vois qu'il ſe repent preſque de tout ce qu'il fait?* Tous ceux qui ſont entêtez d'un vain deſir de gloire, diſent comme Alexandre : *O Atheniens, ſi vous ſaviez ce que je ſouffre pour eſtre loüé de vous!* Mais ceux qui connoiſſent que la veritable gloire ne conſiſte qu'à bien faire, diſent : *O Atheniens, ce n'eſt pas pour eſtre loüé de vous que je ſuy le penible chemin de la vertu;* mais pour la vertu ſeule, & pour me ren-

dre plus conforme à celuy dont je porte l'image. Je travaille à vaincre, pour demeurer Seigneur & Maiſtre, & non pas pour ſervir à une vaine opinion. Le mot d'Alexandre eſt une preuve bien ſenſible de ce qu'Horace a dit dans la III. Satire du Livre II.

—quem cepit vitrea fama
Hunc circum tonuit gaudens Bellona cruentis.

Quiconque ſe laiſſe ébloüir à l'éclat de la reputation, plus fragile que le verre, on peut dire que Bellone, qui n'aime que le ſang & que le carnage, luy a fait tourner l'eſprit.

37 *Ter purè lecto poterunt*] Il dit *ter*, trois fois, en riant, & en faiſant alluſion à la vaine ſuperſtition des Stoïciens, qui tenoient le nombre ternaire pour myſterieux & ſacré. C'eſt pourquoy Chryſippe dit dans Lucien, que l'on ne ſçauroit eſtre ſage ſans s'eſtre purgé trois fois le cerveau avec de l'hellebore.

Puré] Ce mot eſt né du mot *piacula*: car avant que d'approcher de ces Myſteres, on avoit ſoin de ſe purifier. Et Horace fait en meſme temps alluſion aux purgations dont il a déja eſté parlé.

Recreare] C'eſt un mot emprunté de la magie & de la Medecine, car c'eſt proprement *faire revenir*, *ἀναψύχειν*, *redonner la vie*. Et cela convient fort bien à la Philoſophie, qui redonne la vie à l'ame en la purgeant de ſes vices.

38 *Invidus*] De tous les Philoſophes Payens, les Stoïciens ſont ceux qui ont donné les meilleurs remedes contre l'envie : car ils ſe ſont attachez à faire voir que c'eſt une paſſion, une affection vicieuſe, qui naiſt de l'ignorance, & qui ſuit toûjours de faux biens en les prenant pour des biens veritables. En voicy la preuve, qui a la force d'une demonſtration. Dieu a mis dans la main de l'homme ce qui peut faire ſon veritable bonheur : Tout ce qui n'eſt pas en ſon pouvoir n'eſt qu'un bien imaginaire; comme les richeſſes, la reputation, les grandeurs. Or eſt-il que perſonne ne s'aviſe d'envier ce qui dépend de luy & qu'il a en ſa puiſſance: il eſt donc conſtant que l'envie ne s'attache jamais qu'à de faux biens; & que ceux qui ne cherchent qu'à eſtre libres, ne peuvent eſtre ſujets à

cette passion. C'est dans cette veuë qu'Epictete disoit : ἐὰν γὰρ ἐν τοῖς ἐφ' ἡμῖν ἡ οὐσία τοῦ ἀγαθοῦ ᾖ, οὔτε φθόνος, οὔτε ζηλοτυπία χώραν ἕξει. *Car si tu es une fois bien persuadé que l'essence de nostre bonheur consiste dans les choses qui sont en nostre puissance, ni l'envie, ni la jalousie n'auront plus de lieu, &c.*

Iracundus] La colere ne peut plus avoir de lieu dés qu'on est persuadé, comme les Stoïciens, que tout ce qui est hors de nous ne nous peut faire aucun mal, & que ce qui nous blesse n'est autre chose que nostre opinion, ou le jugement que nous faisons de ce qui nous arrive. Epictete : ὅταν οὖν ἐρεθίσῃ σέ τις, ἴσθι ὅτι ἡ σὴ ὑπόληψίς ἠρέθισε. *Quand quelqu'un te met en colere, ce n'est pas celuy que tu en accuses, mais ta seule opinion.* Salomon appelle la colere *iram stulti*, la colere du fol; car elle vient toûjours de la foiblesse & de l'ignorance; c'est pourquoy les enfans y sont tres-sujets. Quand Homere dit dans le 18. Liv. de l'Iliade, que la colere met quelquefois en fureur les Sages, il parle en Poëte, & non pas en Philosophe. Voicy le passage, qui merite bien d'estre rapporté.

—χόλος, ὅς τ' ἐφέηκε πολύφρονά περ χαλεπῆναι
Ὅς τε πολὺ γλυκίων μέλιτος καταλειβομένοιο
Ἀνδρῶν ἐν στήθεσσιν ἀέξεται, ἠΰτε καπνός.

La colere qui met souvent les sages hors de leur assiete ordinaire, & qui plus douce que le miel, s'enfle & s'augmente dans le cœur des hommes comme la fumée.

Iners] Pareſſeux, qui n'aime qu'à dormir & qu'à ne rien faire : ce qui eſt manifeſtement contre l'ordre de la nature, qui a créé l'homme pour le travail, afin qu'il s'applique à l'avancement de la ſocieté. Quand on refuſe d'obeïr à la voix de cette mere commune, on déchire ce lien qui ne fait de tous les hommes qu'une ſeule famille; & c'eſt eſtre injuſte de vouloir joüir des biens qu'elle fait, ſans luy payer le tribut qu'elle demande. C'eſtoit un peu le defaut d'Horace, & il avoit bien de la peine à s'en corriger.

Vinoſus] C'eſtoit encore un defaut d'Horace, d'aimer un peu le vin, comme il nous le dit luy-meſme. Il n'y a-

point de malheur que l'excés du vin ne puisse causer aux hommes, sans compter qu'il abrutit leur raison. C'est pourquoy Salomon disoit dans ses Proverbes : *Ne intuearis vinum quando flavescit, cùm splenduerit in vitro color ejus ingreditur blandè, sed in novissimo mordebit ut coluber, & sicut regulus venena diffundet. Ne regarde point le vin quand sa couleur plaist aux yeux, & qu'il brille dans le verre : il coule agreablement quand tu le bois, mais à la fin il mord comme un serpent, & répand son venin comme un basilic.* Les Carthaginois défendoient l'usage du vin aux Magistrats, & à ceux qui portoient les armes. Sous la Loy il estoit deffendu aux Sacrificateurs; & Platon veut que les Magistrats prennent grand soin que dans les Festes on ne passe pas les bornes de la sobrieté, & qu'ils empeschent que les hommes ne convertissent en poison un remede que Dieu leur a donné pour entretenir la force & la santé, & pour nourrir dans leur cœur la joye & l'esperance.

Amator] Horace estoit d'un temperamment fort enclin à l'amour;

Damaſippe luy reproche dans la Satire III. du Livre II.

Mille puellarum, puerorum mille furores.

Mais enfin l'étude de la Philoſophie adoucit ce naturel vicieux & corrompu, & il en eut obligation aux Stoïciens, qui avoient plus contribué que les autres à luy faire voir que l'amour eſt une folie, ou plûtoſt une veritable fureur ; & que le plus ſeur moyen de s'en guerir eſt de peſer les faux plaiſirs qu'elle donne, avec les veritables déplaiſirs dont elle eſt toûjours ſuivie.

39. *Nemo adeò ferus eſt*] Par ce mot, *ferus*, il compare ceux qui ſont poſſedez par les paſſions dont il parle, à des beſtes ſauvages : & c'eſt ce qui me fait ſouvenir d'un mot d'Alexandre, qui ordonna qu'on fiſt mourir comme beſtes ſauvages nées pour la ruine des hommes, deux Macedoniens accuſez d'avoir violé les femmes de quelques Soldats. Ce qu'Horace dit icy, prouve fort bien la verité de ce que j'ay avancé ſur le dix-huitiéme Vers, qu'en retombant dans la doc-

trine d'Ariſtippe, il ne donnoit pas dans les defauts de ſa Morale, & ne ſe plongeoit pas dans toutes ſortes de voluptés.

40 *Si modo culturæ patientem præbeat aurem*] *Cultura* eſt un mot emprunté de l'Agriculture, & qui convient parfaitement à l'eſprit. *Cultura animi Philoſophia eſt.* Ciceron. *La Philoſophie eſt la culture de l'eſprit.*

41 *Virtus eſt vitium fugere*] Horace imite icy les manieres de Socrate, qui aimoit les définitions courtes; & il dit en trois mots ce que Lucilius avoit dit avant luy en treize Vers fort imparfaitement. *La vertu c'eſt d'éviter le vice.* Cette définition eſt fort bonne dans le ſens qu'il l'employe. Lactance a pourtant tâché de la combatre. *Sed ineptè*, dit-il, *Horatius, quod eam contrariò terminavit, ut ſi diceret, bonum eſt quod malum non eſt. Cùm enim quid ſit virtus neſcio, ne vitium quidem quid ſit ſcio. Mais Horace a fait ridiculement, en ce qu'il définit la vertu par ſon contraire; comme s'il diſoit, le bien eſt ce qui n'eſt pas le mal; car lorſque je ne ſay pas ce que c'eſt que la vertu, je ne ſay pas non plus ce que c'eſt que le*

vice. Mais quelque respect que j'aye pour ce Philosophe, j'oseray dire qu'il n'a point du tout connu la pensée d'Horace, qui sous le mot de *vice*, comprend toutes les passions qui troublent l'ame, & l'empeschent d'agir conformement à son origine. Quand il dit donc, *la vertu c'est de fuir le vice*, cette definition est juste, & il n'est pas necessaire que l'esprit aille chercher ce que c'est que vice, le cœur a fait dans un moment tout ce chemin, & il entend ces trois mots aussi clairement que tout ce que Lactance ajoûte pour les mieux expliquer. Il n'étoit pas difficile de sentir qu'Horace suit dans cette definition la mesme methode que son pere avoit suivie dans les preceptes qu'il luy avoit donnez, qui estoit de commencer toûjours par la fuite des vices. On peut voir la Satire IV. du Livre I. Vers 105.

Et sapientia prima stultitia caruisse] Le commencement de la sagesse c'est d'estre exempt de toute sorte de folie. C'est la mesme definition que la precedente, les Grecs l'appellent *κατ' ἀφαίρεσιν τοῦ ἐναντίου*, *par le retranchement du contraire.* Nostre cœur est une

citadelle que la ſageſſe ou la folie doivent neceſſairement occuper ; quand l'une la tient , l'autre l'aſſiege ; & quand les troupes de l'une en ſortent, les troupes de l'autre s'en emparent en meſme temps. La ſcience & l'ignorance font la meſme choſe à l'eſprit. S. Hieroſme avoit en veuë ce paſſage d'Horace quand il écrivoit , *Prima namque ſapientia eſt caruiſſe ſtultitia ; ſed ſtultitia caruiſſe non poteſt , niſi qui intellexerit illam.*

42 *Vides quæ maxima credis eſſe mala*] Ce raiſonnement dépend de ce qui precede. Horace a dit qu'il n'y a point d'homme ſi corrompu qui ne puiſſe ſe corriger, s'il veut écouter patiemment les avis qu'on luy donne, *ſi modo culturæ patientem præbeat aurem.* Car la premiere choſe qu'il faut faire pour revétir les vertus , c'eſt de dépoüiller les vices ; ce qui ne peut ſe faire que par la ſoûmiſſion & par la docilité. Et c'eſt bien la moindre choſe que l'on puiſſe apporter de ſon coſté, que cette patience & cette attention. Cependant on voit tous les jours des gens qui s'expoſent à toutes ſortes de dangers pour fuir la pauvreté , & pour parvenir aux

Charges ; & qui ne veulent pas ſeulement ſe donner la peine d'entendre quand on veut les corriger de leurs préjugés vicieux, & leur faire connoître l'inutilité, la vanité, & les pernicieux effets des choſes qu'ils admirent, & qu'ils deſirent par conſequent. Cela ne vient que de la fauſſe opinion où ils ſont, que la pauvreté & le mépris ſont les plus grands de tous les maux, & que l'admiration & les deſirs ne ſont tout au plus que des maux tres-mediocres.

43 *Exiguum cenſum*] Un petit revenu, qui n'eſtoit pas ſeulement incommode, mais qui empeſchoit même de parvenir aux Charges & aux Dignités, comme il va le dire tout à l'heure.

Turpemque repulſam] Il appelle le *refus* honteux, pour ſe conformer au ſentiment du vulgaire ; car pour luy il eſtoit d'un ſentiment oppoſé. Le refus ne peut jamais eſtre honteux quand il ne vient que du caprice du peuple accoûtumé à juger preſque toûjours mal de tout, qui donne les honneurs à ceux qui en ſont les plus indignes, & qui ne juge des hommes que par

leurs vains titres, & jamais par leur vertu, comme il est dit dans la Satire VI. du Livre I.

——populo qui stultus honores
Sæpe dat indignis, & famæ servit ineptus.

Qui stupet in titulis & imaginibus. *Dans l'esprit du peuple mesme, qui accoûtumé, comme vous savez, à se tromper en tout, donne souvent les honneurs à ceux qui en sont les plus indignes; qui se rend sotement esclave de la renommée, & qui n'admire que les grands titres, & les portraits d'une longue suite d'ayeux.*

45 *Impiger extremos curris mercator ad Indos*] Du temps d'Horace il n'y avoit qu'une partie des Indes qui fust bien connuë, & peu de Marchands avoient esté jusques au bout; ils n'avoient de commerce que dans la partie qui est en deçà du Gange. Voyez le quinziéme Livre de Strabon.

46 *Per ignes*] Ce mot comprend les excessives chaleurs de l'Esté, & tous les dangers où les Voyageurs s'exposent, en un mot tout ce qui est compris dans ces deux Vers de la Satire premiere.

cum

——*cum te neque fervidus æſtus*
Demoveat lucro, neque hyems, ignis,
mare, ferrum.

Au lieu que ni les brulantes chaleurs de l'Eſté, ni les frimats de l'Hyver, ni les mers, ni le fer, ni le feu ne ſauroient t'empeſcher de courir inceſſamment aprés ton gain.

47 *Ne cures ea quæ ſtulte miraris & optas*] Horace joint icy, *miraris & optas, tu admires & tu deſires*, parce que l'admiration eſt toûjours la mere des deſirs. C'eſt pourquoy il dit dans l'Epiſtre VI. *que la ſeule choſe qui puiſſe rendre l'homme heureux, c'eſt de ne rien admirer.*

Nil admirari propè res eſt una, Numici,
Solaque quæ poſſit facere & ſervare beatum

On peut voir là les Remarques.

48 *Diſcere & audire, & meliori credere non vis.*] Il paroiſt beaucoup plus aiſé d'écouter les preceptes de la Philoſophie, que de courir juſqu'au bout du monde au travers d'un nombre infini de dangers. Mais noſtre foibleſſe & noſtre ignorance ſont ſi grandes qu'elles nous font preſque toûjours

prendre le parti le plus difficile & le plus faux.

Meliori] A celuy qui eſt plus ſage que toy, & qui par conſequent peut te donner les avis qui te ſont le plus neceſſaires.

49 *Quis circum pagos & circum compita pugnax*] Y a-t-il un ſeul de ces Gladiateurs qui vont combattre dans les Bourgs & dans les Villages, qui refuſaſt de s'aller faire couronner aux Jeux Olympiques, s'il eſtoit bien aſſuré d'y remporter facilement le prix. Il compare tacitement les hommes, qui pour des recompenſes fort legeres, s'expoſent à de grands dangers, à ces Gladiateurs de campagne, qui pour gagner ſeulement leur vie, alloient combattre à outrance dans tous les Bourgs. Et les hommes qui pleins d'une noble fierté n'aſpirent qu'à des choſes vertueuſes, il les compare à ceux qui alloient combattre aux Jeux Olympiques, pour gagner une couronne qui leur devoit procurer des honneurs preſque divins. Cette comparaiſon eſt parfaitement belle.

Circum pagos & circum compita pugnax] Les Gladiateurs eſtoient com-

me font aujourd'huy les Comediens; avant que d'aller à Rome, ils faiſoient leur apprentiſſage dans les villes des Provinces, & dans les bourgs, comme les Comediens avant que de venir à Paris; & parce que dans tous les lieux où ils paſſoient il n'y avoit pas toûjours d'amphitheatre, ils combattoient dans les places publiques & dans les carrefours.

50 *Magna coronari contemnat Olympia*] *Coronari Olympia* eſt une phraſe Greque, στεφανοῦσθαι Ὀλύμπια, pour dire, eſtre couronné dans les combats Olympiques. On ſous-entend ἆεθλα, *certamina*: & Horace les appelle grands, *magna*, parce que c'eſtoit les Jeux les plus celebres de toute la Grece. Pindare a dit de meſme, *μεγάλων ἀέθλων ἁγνὰν κρίσιν, le ſaint jugement des grands Jeux.*

51 *Cui ſpes, cui ſit conditio dulcis ſine pulvere palmæ*] Il ne ſe contente pas de dire, *cui ſpes*, qui auroit eſperance; il ajoûte, *cui conditio*, qui ſeroit même aſſuré de gagner le prix, & à qui on auroit promis poſitivement de le couronner. Cette circonſtance ſert infiniment au but d'Horace, & met

dans un fort grand jour la folie des hommes, qui s'exposent à ces dangers certains pour des choses fort legeres, ausquelles mesme ils ne sont pas asseurez de réüssir, & qui ne veulent pas seulement se donner la peine de recevoir la couronne que la Sagesse leur offre, & qui seule peut les rendre heureux. C'est pourtant la Sagesse qui a seule dans sa main droite la longueur des jours, & dans sa gauche les richesses & la gloire: *Longitudo dierum in dextera ejus, & in sinistra illius divitiæ & gloria.* C'est elle seule *quæ dabit capiti tuo augmenta gratiarum, & corona inclyta proteget te.* Salomon, Proverb. chap. 3. & 4.

Sine pulvere] C'est à dire sans aucun danger, sans coup ferir; & c'est pour exprimer l'ἀκονιτὶ des Grecs.

52 *Vilius argentum est auro, virtutibus aurum*] C'est ce que la Sagesse crie aux hommes: Vous courez les mers pour gagner de l'or & de l'argent, & vous ne voulez rien faire pour acquerir la vertu; cependant la vertu est plus precieuse que tout l'argent & que tout l'or du monde. C'est ce que Salomon dit dans le mesme sens, &

en suivant la mesme figure : *Melior est acquisitio ejus negotiatione argenti & auri primi & purissimi, fructus ejus pretiosior est cunctis opibus, & omnia quæ desiderantur, huic non valent comparari. L'acquisition qu'on fait de la sagesse est meilleure que tout l'or & l'argent que l'on gagne dans le commerce ; ses fruits sont plus utiles & plus purs, elle est plus precieuse que toutes les richesses : & tout ce qui peut estre l'objet des desirs des hommes ne sauroit luy estre comparé.*

52 *O cives, cives, quærenda pecunia primum est*] Si la Sagesse crie d'un costé aux hommes, *la vertu vaut mieux que l'or*; la folie leur crie d'un autre costé, *l'or vaut mieux que la vertu.* Et comme la Sagesse est seule, & que la Folie a toûjours aprés elle une foule de gens qui repetent ce qu'elle dit ; il ne faut pas s'étonner si la voix de la premiere n'est pas entenduë, & si celle de l'autre est suivie. Tout ce passage est fort beau, mais le tour, qui en est fort brusque, a esté cause qu'on ne l'avoit pas bien éclairci.

54 *Virtus post nummos*] Il faut repeter *quærenda*. La Folie n'ose pas dire qu'il ne faut pas chercher la vertu,

elle ſe découvriroit trop par là : mais elle dit qu'il faut la chercher aprés l'argent ; & que quand on eſt bien riche on peut travailler à eſtre vertueux. C'eſt un mot de Phocylide, *δεῖ ὅταν τῷ ἤδη βίος ᾖ, ἀρετὴν ἀσκεῖν. Il faut travailler à acquerir la vertu quand on a déja de quoy vivre.* Le peuple ne comprend pas que la vie n'eſt veritablement vie que par la vertu, & que le vice eſt une veritable mort.

Hæc Janus ſummus ab imo] Il y avoit à Rome une ruë qui eſtoit la ruë des Banquiers, & qu'on appelloit *la ruë des Janus*, ou *des deux Janus*, parce qu'à chaque bout il y avoit une ſtatuë de ce Dieu. On peut voir ce qui a eſté remarqué ſur le 18. Vers de la III. Satire du II. Livre.

——poſtquam omnis res mea Janum
Ad medium fracta eſt, aliena negotia curo.

Depuis que j'ay perdu tout mon bien dans la ruë de Janus, n'ayant plus d'affaires pour moy-meſme, je me meſle des affaires des autres.

55 *Perdocet*] Enſeigne d'un bout à l'autre, & du ſoir juſqu'au matin. C'eſt la force de *perdocet*.

Hæc recinunt juvenes dictata senesque] Ce mot, *dictata*, fait le ridicule de ce passage ; Horace veut faire entendre par là que ces gens-là reçoivent & redisent ce beau mot, comme les Ecoliers reçoivent & repetent les leçons que leurs Maistres leur dictent.

56 *Lævo suspensi loculos tabulamque lacerto*] Ce vers est repeté de la VI. Satire du Livre I. où il dit que les Centurions envoyoient leurs enfans à l'Ecole pour apprendre à compter, & que ces enfans portoient eux-mêmes leur porte-feüille & leur bourse de Jettons. On peut voir là les Remarques.

57 *Si quadringentis sex septem millia desunt*] Ce passage n'est pas difficile par luy-mesme ; mais comme le raisonnement d'Horace n'est pas lié, cela a fait qu'on s'y est mépris, & que l'on a cru qu'il falloit lire,

Sed quadringentis sex septem millia desunt.

Mais s'il vous manque, &c. comme si c'estoit le peuple qui, pour excuser l'amour qu'il a pour l'argent, & tout ce qu'il fait pour en gagner, répon-

dift à Horace : *Vous parlez bien à vôtre aise, mais s'il me manque seulement deux cens écus à la somme qu'il faut avoir pour entrer dans les Charges, j'en seray exclus, quelque honneste homme d'ailleurs que je puisse estre.* Mais ce n'est pas là le sens. C'est Horace qui parle ; il veut faire voir la fausseté de cette maxime, *virtus post nummos*, que la vertu doit marcher aprés l'argent: & pour en venir à bout, il prouve que ceux qui ont établi cette Loy, qu'il falloit avoir une certaine somme pour estre admis aux Charges, étoient moins sages que les enfans, qui agissant dans leurs jeux par les mouvemens d'une nature qui n'est pas encore corrompuë, donnoient les principales places à ceux qui avoient le mieux fait, & nullement à ceux qui estoient le plus riches. Voicy son raisonnement. *S'il vous manque six ou sept mille sesterces*, c'est à dire cent cinquante ou cent soixante & quinze écus, *pour parfaire les quatre cens mille*, c'est à dire les dix mille écus, *qui sont necessaires pour monter aux Dignités, quelque probité & quelque vertu que vous puissiez avoir, vous demeurerez dans*

vostre bassesse. Mais parmi les enfans, celuy qui a la vertu necessaire, & qui fait bien son devoir dans le jeu qui les occupe, monte aux premieres Charges, quelque pauvre qu'il soit. Et par consequent la vertu est plus estimable que les richesses, & les enfans sont plus sages que ces graves Legislateurs, & que tous ceux qui suivent aveuglément leurs maximes.

Quadringentis] Quatre cens mille sesterces, c'est à dire dix mille écus, qu'il falloit avoir pour estre Chevalier ; mais on doubla bien-tost la somme.

Sex septem] *Six ou sept.* Car il faut bien se garder de joindre *sex* avec *quadringentis*, cela est ridicule.

58 *Est animus tibi*] Quoyque vous ayez du courage, &c. Il a dit de même dans l'Ode IX. du Livre IV. *Est animus tibi, &c.*

59 *At pueri ludentes*] Il n'y a rien de plus propre à confondre la politique des hommes, que les raisonnemens tirez des jeux des enfans. Socrate s'en est servi quelquefois avec beaucoup d'adresse : mais ce qui montre plus que tout la sagesse & la force

de ces raiſonnemens, c'eſt que Nôtre-Seigneur meſme n'a pas dédaigné de s'en ſervir, comme dans ce beau paſſage de l'onziéme Chapitre de S. Matthieu, où pour confondre l'opiniâtreté & l'endurciſſemẽt des Juifs, il employe une comparaiſon tirée des enfans qui ſont aſſis dans une place, & qui crient à leurs compagnons, & leur diſent: *Nous vous avons joüé de la flûte, & vous n'avez pas dansé: nous vous avons chanté des airs lugubres, & vous n'avez point pleuré.* Cela ſuffit pour faire ſentir la beauté de ce paſſage, & la ſolidité du jugement qu'Horace fait.

Rex eris, aiunt, ſi rectè facies] On avoit crû qu'Horace fait alluſion à un jeu que les enfans joüoient en Grece & en Italie, & qu'ils appelloient βασιλίνδα. Mais cela ne peut eſtre, parce qu'à ce jeu c'eſtoit le ſort & non pas l'adreſſe qui décidoit de la Royauté. Il parle aſſurément du jeu appellé οὐρανία, comme Muret l'a fort bien remarqué; & il avoit ſans doute en veuë un beau paſſage de Platon, qui fait dire par Socrate dans le Theethete: ὁ μὲν ἁμαρτὼν καὶ ὁ ἂν ἀεὶ ἁμαρτάνῃ καθεδεῖται, ὥσπερ φασὶν οἱ παῖδες σφαιρί-

ζοντες, ὄνος. ὃς δ' ἂν περιγένηται ἀναμάρτητος, βασιλεύσει ἡμῶν καὶ ἐπιτάξει ὅ τι ἂν βούληται. *Celuy qui manquera, & autant de fois qu'il manqnera, s'ira asseoir comme un asne, pour me servir des propres termes dont les enfans se servent quand ils joüent à la paume. Et celuy qui ne manquera point, sera nostre Roy, & nous commandera tout ce qu'il voudra, &c.* Quand les enfans joüoient à ce jeu, ils jettoient une balle en l'air, & celuy qui l'attrapoit le plus souvent avant qu'elle eust touché à terre, étoit le Roy : & celuy qui la manquoit, estoit appellé l'asne, & il estoit obligé de quitter le Jeu. Horace applique cela, avec beaucoup d'esprit, à la vertu, qui ne dépend point du caprice du peuple, & qui brille toûjours d'un éclat que rien ne sauroit ternir; comme il a dit dans l'Ode II. du Livre III. & dans l'Ode IX. du Livre IV.

60 *Hic murus aëneus esto*] Comme s'il disoit : Pour combattre l'avarice & le vain desir de gloire, & pour vous défaire de ceux qui vous disent que la vertu doit aller aprés les richesses, opposez-leur cette forteresse, &

tenez-vous ferme dans ce retranchement, que le ſouverain bien de l'homme c'eſt d'avoir ſa conſcience pure & nette, & de n'avoir rien à ſe reprocher. Imitez les enfans, faites bien, & mépriſez tout le reſte.

Aëneus] Un habile Critique a trouvé mauvais qu'on n'euſt pas recherché pourquoy Horace avoit dit, *une muraille d'airain* : car chacun ſe fait des difficultés à ſa mode, & demande des remarques proportionnées à ſon goût. Il a donc voulu faire luy-même cette penible recherche ; & ayant lû heureuſement un paſſage de Vegece, qui appelle *une muraille d'airain* des Soldats armez de pied en cap, qui couvrent les autres, il a crû que c'étoit ſon veritable fait, & que la muraille d'airain de Vegece eſtoit la même que celle d'Horace. Mais rien n'eſt plus éloigné. Il ne faloit pas beaucoup creuſer pour trouver que les Anciens diſoient des murailles d'airain ou de fer, pour des murailles tres-fortes. C'eſt ainſi que Virgile a dit :

——*Cyclopum educta caminis*
Mœnia.

Des murailles ſorties des fourneaux des

Cyclopes. Et dans un autre endroit:

——stat ferrea turris ad auras

61 *Nil conscire sibi nulla pallescere culpa*] Il explique le *rectè facies* du vers precedent. Car celuy *qui fait bien* a toûjours sa conscience pure, & il n'y a point de triste souvenir qui puisse l'épouvanter. C'est ce qu'il a dit dans l'Ode XXII. du Livre I.

Integer vitæ, scelerisque purus.

Celuy dont la vie est innocente, & qui n'a point de crime à se reprocher. Cette façon de parler, *nil conscire sibi*, est belle & forte: *ne savoir rien de soy-même, n'estre complice de rien avec soy-mesme.* ὁ μηδὲν ἑαυτῷ ἄδικον συνειδὼς, comme dit Platon dans le premier Livre de sa Republique. Le passage merite d'estre rapporté tout entier, à cause de son elegance & de sa beauté. τῷ δὲ μηδὲν ἑαυτῷ ἄδικον ξυνειδότι ἡδεῖα ἐλπὶς ἀεὶ πάρεστι, καὶ ἀγαθὴ γηροβό-φος, ὡς καὶ Πίνδαρος λέγει. Χαριέντως γάρ τοι, ὦ Σώκρατες, τοῦτ' ἐκεῖνος εἶπεν, ὅτι ὃς ἂν δικαίως καὶ ὁσίως τὸν βίον διαγάγῃ, γλυκεῖα οἱ καρδίαν ἀτάλλοισα γηροτρόφος συναορεῖ ἐλπὶς, ἃ μάλιστα θνατῶν πολύστροφον γνώμαν κυβερνᾷ. *Celuy qui n'a aucune injustice à se reprocher, passe sa vie avec*

l'Esperance qui le soûtient & le nourrit dans sa vieillesse, comme dit Pindare: car Socrate, ce grand Poëte, a dit avec beaucoup de grace & d'elegance, que celuy qui vit saintement & justement, a toûjours pour sa compagne la douce Esperance, qui luy remplissant le cœur de joye, le nourrit & le soûtient dans sa vieillesse. La douce Esperance, qui plus qu'aucune autre Divinité, gouverne l'esprit changeant de tous les mortels.

62 *Roscia, dic sodes melior lex an puerorum*] Il a fait voir par un exemple si sensible, que ceux qui preferent les richesses à la vertu, sont moins sages que les enfans; qu'il est persuadé qu'il n'y a point d'homme, quelque entêté qu'il soit de cette folle maxime, qui ose soûtenir que la Loy *Roscia* vaut mieux que le refrain de la chanson des enfans, dont il vient de parler, *Rex eris si rectè facies: Tu seras Roy si tu fais bien.* La Loy *Roscia*, qui avoit esté faite par L. Roscius Otho, Tribun du peuple, assignoit les premieres places à ceux qui avoient un certain bien, comme quatre cens mille sesterces, dix mille écus; & elle portoit expressément, qu'aucun Affran-

chi ni fils d'Affranchi ne pourroit estre fait Chevalier. Ainsi Roscius donnoit les Dignités à la naissance & aux richesses, & nullement à la vertu : au lieu que les enfans les donnoient à la vertu, sans avoir aucun égard aux richesses.

An puerorum nenia] *Nenia* signifie proprement une chanson plaintive, ce que l'on chantoit aux enterremens, pour pleurer les morts. Mais on n'a pas laissé de se servir de ce mot pour toutes sortes de chansons badines, comme Arnobe appelle *Nenias* les chansons que les Nourrices chantoient pour endormir les enfans. Cela venoit sans doute de ce que toutes les reprises de ces chansons finissoient par le mesme refrain, comme la chanson de ces enfans, dont la fin estoit toûjours *Rex eris*, *tu seras Roy*. Et comme dans Callimaque la chanson que les enfans & le peuple chantent à Apollon, finit toûjours par ce refrain, Ἰὴ Ἰὴ Παιῆον, *Jo Jo Paan*. Horace a dit dans l'Ode XXVIII. du Livre III.

Dicetur merita nox quoque nenia.

Nous ne manquerons pas par nos chansons de remercier la Nuit de tous les plai-

ſirs qu'elle nous aura donné.

64 *Et maribus Curiis & decantata Camillis*] Ce vers peut recevoir deux explications ; car il peut ſignifier ſimplement que *Curius* & *Camillus* avoient chanté cette chanſon dans leur enfance : ainſi ce ne ſeroit que pour vanter l'antiquité de cette chanſon, & pour faire voir que dans ces vieux temps de la Republique on accoûtumoit de bonne heure les enfans, dans leurs jeux meſme, à donner tout au merite, & à compter les richeſſes & la naiſſance pour rien. Il peut ſignifier auſſi que ces grands Hommes avoient ſuivi dans la conduite de leur vie ces maximes qu'ils avoient appriſes eſtant enfans. Mais je croy qu'il faut joindre ces deux ſens, le paſſage n'en eſt que plus beau.

Maribus Curiis] Il parle de Man. Curius Dentatus, & de M. Furius Camillus, qu'il appelle *mâles, mares*, à cauſe de leur courage & de leur vertu. Camillus ſauva Rome, & défit tous les Gaulois trois cens ſoixante ans avant la naiſſance de Noſtre-Seigneur, & ſoixante & douze ou ſoixante & quinze ans aprés Camillus, Man. Curius Dentatus triompha des Samnites, des

des Sabins, des Lucaniens; chassa Pyrrhus de l'Italie, & répondit aux Ambassadeurs des Samnites, qui vouloient le corrompre: *J'aime mieux manger ces raves dans mes assiettes de terre*, (car ils trouverent qu'il faisoit cuire luy-mesme des raves sous les charbons) *& commander à ceux qui ont toutes les richesses du monde.* Horace a fait un bel eloge de ces deux grands personnages dans l'Ode XII. du Livre I.

65 *Isne tibi melius suadet, qui rem facias*] Ceux qui, comme Roscius, regloient les rangs & les dignités à proportion du bien que chacun possedoit, portoient par là les hommes à tout sacrifier pour acquerir les richesses, qui seules pouvoient les faire distinguer. Mais ceux qui, comme les enfans, ne donnent ces rangs & ces dignitez qu'au merite, obligent par là les hommes à mépriser les richesses & la fortune, pour ne suivre que la vertu.

67 *Ut propius spectes lacrymosa poëmata Puppi*] Pour avoir les premieres places dans le Theatre, selon la distinction que Roscius en avoit faite.

Lacrymosa poëmata Puppi] Ce Puppiu est un Poëte Tragique, in-

connu d'ailleurs. Il ne nous reſte de luy que ces deux vers, qu'Acron nous a conſervez.

Flebunt amici & bene noti mortem meam ;
Nam populus in me vivo lacrymavit ſatis.

Mes amis, & tous ceux qui me connoiſſent, pleureront ſeuls ma mort : car le peuple a aſſez pleuré pendant ma vie. Il paroiſt par là qu'il eſtoit tres-propre à émouvoir les paſſions ; c'eſt pourquoy Horace appelle ſes Tragedies *lacrymoſa*, qui font pleurer. Mais peut-eſtre auſſi que ce *lacrymoſa* eſt un mot ſatirique, comme nous dirions les pitoyables Tragedies, les lamentables Tragedies : car ce qui fait pleurer le peuple eſt ſouvent fort mauvais.

68 *An qui Fortunæ te reſponſare ſuperbæ*] *Reſponſare, reſiſter, tenir teſte*, comme il a dit dans la Satire VII. du Livre II.

Reſponſare cupidinibus, contemnere honores
Fortis, & in ſe ipſo totus teres atque rotundus
Externi ne quid valeat per leve morari.

Qui a la force de resister à ses passions, & de mépriser les honneurs; qui est tout renfermé en luy-mesme, & qui ne donne aucune prise à rien d'étranger.

Fortunæ superbæ] *A la Fortune superbe*, c'est à dire insolente, méprisante, & dont Horace a fait ce beau portrait dans l'Ode XXIX. du Livre III.

Fortuna sævo læta negotio, &
Ludum insolentem ludere pertinax

La Fortune qui se plaist dans sa cruauté, & qui est toûjours constante dans son insolence.

69 *Præsens hortatur & optat*] Le mot *præsens* fait une des grandes beautés de ce passage; car il signifie *qui ne nous abandonne jamais*, qui se tient là prés de nous pour nous secourir, & pour nous fortifier dans toutes nos foiblesses. En effet la sagesse est un secours qui ne manque jamais; c'est une ressource toûjours seure: au lieu que la folie, quand elle a une fois engagé les hommes, elle les abandonne enfin à leur desespoir.

Hortatur & optat] Horace ne se contente pas de nous dire que la Sagesse nous exhorte à sacrifier la fortune à

la vertu ; il ajoûte, *& optat*, qu'elle n'a d'autre veuë que cela, qu'elle ne ſouhaite que cela, qu'elle ne travaille uniquement qu' à cela, & que c'eſt là le ſeul but où elle viſe pour l'amour de nous. Au lieu que la folie ne ſouhaite que pour l'amour d'elle-meſme, de nous voir ſacrifier la vertu à la fortune.

70 *Quod ſi me populus Romanus fortè roget cur*] Horace prévient fort plaiſamment la demande que les Romains en fureur pouvoient luy faire pour ſavoir de luy ce qui luy faiſoit prendre la liberté de condamner une Loy auſſi ſagement établie que la Loy de Roſcius, & le reſpect que tout le peuple avoit pour elle. Ce n'eſt pas à un particulier à condamner un uſage ſi generalement ſuivi, & fondé ſur des autorités ſi ſpecieuſes. Quoy, pretendre que de graves Legiſlateurs ſont moins ſages que les enfans ? Voilà les preventions ordinaires au peuple.

71 *Non ut porticibus ſic judiciis fruar iiſdem*] Le peuple s'imagine que parce que l'on reſpire le meſme air que luy, qu'on marche ſur la meſme terre, & qu'on eſt dans dans l'enceinte des mê-

mes murs, il faut auſſi avoir les mêmes penſées, approuver ce qu'il approuve, & condamner ce qu'il condamne. Mais le Sage raiſonne bien differemment, ſon eſprit n'eſt pas l'eſclave d'un uſage, quand il eſt convaincu que cet uſage eſt contraire à la juſtice & à la raiſon. C'eſt ce que diſoit le ſage Empereur Marc Antonin, dans ce beau precepte qu'on n'a pas aſſez bien éclairci : Ὁμοθάμνειν μὲν, μὴ ὁμοδογμάτειν δέ. *Il faut eſtre branche du meſme arbre, mais n'avoir pas les mêmes opinions.* Cette idée eſt tres-belle, tous les hommes compoſent un meſme arbre, ils ne doivent jamais ſe ſeparer du trone ; mais comme l'eſprit eſt d'une nature differente, le Sage luy conſerve ſa ſuperiorité, & le rend indépendant, ſans rompre le lien de la ſocieté, qui le fait membre d'un même corps.

Nec judiciis fruar iiſdem] Le Sage ne fait pas des choſes le meſme jugement que le peuple. Celuy-cy eſtime les honneurs & les richeſſes, & le Sage ne connoiſt d'autres honneurs ni d'autres richeſſes que la ſageſſe, la juſtice & la ſainteté. Quand le peuple

vante le bonheur des Princes & des Rois, le Sage, comme dit tres-bien Socrate, croit entendre vanter le bonheur d'un Berger qui tire beaucoup de laict de ſon troupeau, avec cette difference pourtant que le Berger trait un beſtail doux & apprivoiſé, & que les Princes ont à traire un animal feroce & dangereux. Quand le peuple admire les richeſſes d'un homme qui poſſede vingt mille arpens de terre, le Sage, qui eſt accoûtumé à avoir le monde entier devant ſes yeux, croit qu'on parle d'un grain de ſable. Si le peuple fait grand cas d'un homme qui montre des titres de nobleſſe depuis ſon dixiéme ayeul, le Sage ne trouve là que miſere & que petiteſſe, parce qu'il porte ſa veuë ſur cette ſuite innombrable d'ayeux qui ont précedé celuy qui a commencé à ſe faire connoiſtre. Enfin tout ce que le peuple admire en gros, & ſans y faire de reflexion; le Sage le diviſe, pour en conſiderer toutes les parties; & il eſt impoſſible que cet examen ne donne du mépris pour tout ce qui ne vient pas de la vertu.

72 *Nec ſequar aut fugiam*] *Sequar*

répond à *diligit*, & *fugiam* à *odit*.

73 *Olim quod vulpes ægroto cauta leoni*] Cette fable d'Esope est admirable & tres-connuë. Un Lion accablé de vieillesse, & ne pouvant plus aller chercher la proye, eut recours à la ruse. Il fit semblant d'estre malade, & se coucha dans son antre, où il se nourrissoit des animaux qui alloient le visiter. Le Renard qui n'avoit pas jugé à propos de se tant haster, sentit ce piege; il ne laissa pas pourtant d'y aller, mais se tenant hors de l'antre, il demanda d'un peu loin à ce bon sire des nouvelles de sa santé. Le Lion luy dit qu'il estoit fort mal, & luy demanda pourquoy il n'entroit pas. Le Renard luy répondit sans façon, *parce que je voy bien les traces de ceux qui sont entrez, mais je ne voy pas celles de ceux qui sont sortis*. L'application qu'Horace fait de cette fable est tres-ingenieuse & tres-solide. Le Lion c'est la Republique, & le Gouvernement; les animaux ce sont les particuliers; le Renard c'est le Sage. Le peuple se laisse étourdir par les grandes promesses qu'on luy fait de le rendre heureux, & il croit que les richesses & les hon-

neurs sont le souverain bien de l'homme; il suit donc ces faux biens, & neglige le veritable; mais la fin de cela est qu'il se trouve dans un abysme de maux dont il ne sauroit plus se retirer. Le savant Muret a fort bien vû qu'Horace avoit emprunté cette application de Lucilius, qui disoit dans sa trentiéme Satire, en parlant du peuple & du gouvernement de la Republique:

Deducta tunc voce leo, cur tu ipsa venire
Non vis huc? * * * * *
Quid sibi vult? quare fit ut introversus & ad te
Spectent atque ferant vestigia se omnia prorsus.

Le Lion luy dit alors d'une voix foible: Pourquoy ne voulez vous pas entrer icy? Le Renard luy répondit sagement: *Que veut dire cela? & d'où vient que les traces des animaux qui vous sont allez voir sont toutes tournées de vostre costé?*

76 *Bellua multorum es capitum*] Le peuple n'est pas seulement un Lion, c'est un monstre à plusieurs testes, qui ne sont jamais animées par le même-

me esprit. Platon l'appelle *θηρίον πολυκέφαλον*.

Nam quid sequar aut quem) Comment le peuple pourroit-il procurer la veritable felicité, puisqu'il n'est pas mesme d'accord avec luy-mesme, & que pour parvenir à ce bonheur qu'il promet aux autres, il n'a point de route certaine, & qu'ils prennent tous differens chemins. La dissention est toûjours la marque de l'ignorance & du mensonge; & pour estre heureux, il faut suivre la verité qui, comme Pindare l'a fort bien dit, est le fondement & le principe de toutes les vertus, & par consequent la source de la souveraine felicité.

77 *Pars hominum gestit conducere publica*] C'est ce que nous disons prendre les Fermes, les Partis, comme les dixmes, les entrées, les tributs; ces derniers seuls montoient à plus de cent cinquante millions par an. Il y avoit outre cela le vingtiéme, le vingt-cinquiéme & le centiéme denier. Le vingtiéme denier estoit la taxe que payoient ceux à qui il arrivoit des successions ou des legs par testament. Le vingt-cinquiéme estoit la taxe que

le Prince prenoit ſur tous les eſclaves qu'on vendoit ; ce qui montoit à une ſomme fort conſiderable : & le centiéme denier eſtoit ce que l'on payoit pour toutes les choſes qu'on vendoit. Si l'on joint à cela les amendes & les confiſcations, quelles richeſſes ont jamais égalé celles de l'Empire Romain ?

78 *Cruſtis & pomis viduas venantur avaras*] Dans la v. Satire du Livre II. Horace a parlé de toutes les cajoleries que l'on mettoit en uſage auprés des Veuves & des Vieillards, pour avoir part à leur teſtament.

79 *Excipiantque ſenes quos in vivaria mittant*] Il regarde ces Vieillards qu'on prend à l'apaît, comme de gros poiſſons que l'on prend pour les jetter dans des viviers, d'où l'on eſt bien aſſuré qu'ils ne pourront échaper. Et il ſuit la figure dont il s'eſt déja ſervi dans la Satire v. du Livre II.

Plures annabunt thynni, & cetaria creſcent.

Comptez que voilà pluſieurs poiſſons qui croiſſent pour vous, & que vos viviers ſe garniſſent.

80 *Multis occulto creſcit res fænore*]

Occultum fœnus, une uſure cachée, c'eſt à dire deffenduë par les Loix, & par conſequent exceſſive. Il y avoit à Rome des uſuriers qui prenoient cinq pour cent par mois. On peut voir les Remarques ſur le paſſage de la Satire 11. du Livre 1.

Quinas hic capiti mercedes exſecat atque
Quanto perditior quiſque eſt, tanto acrius urget.

Il donne ſon argent à cinq pour cent par mois, dont il ſe paye par avance; & plus il voit qu'un homme eſt perdu, plus il eſt ardent à le ruiner.

81 *Eſto aliis alios rebus ſtudiiſque teneri*] Ce ſeroit peu de choſe que les hommes fuſſent en differend entr'eux, s'ils eſtoient toûjours bien d'accord avec eux-meſmes: car parmi le grand nombre de ceux qui ont pris divers chemins, on pourroit croire qu'il y en a qui ont trouvé celuy de ſe rendre heureux, ſi on leur voyoit toûjours continuer la meſme route. Mais la vie de chacun d'eux en particulier eſt une ſuite continuelle de contradictions monſtrueuſes, & de déplorables repentirs: ce qui eſt une preuve certaine

& évidente qu'ils n'ont nullement trouvé le bonheur qu'ils promettent aux autres.

82 *Iidem eadem possunt horam durare probantes?*] L'Empereur Marc Antonin pousse si loin cette malheureuse contradiction que tout le monde sent en soy-mesme, qu'il dit en quelque endroit, qu'il est naturel à l'homme de ne pouvoir estre une heure sans se maudire trois fois; & de ne pouvoir faire une seule action qui ne soit suivie d'un repentir.

83 *Nullus in orbe sinus Baiis prælucet amœnis*] Il prouve cette contradiction par des choses sensibles, & dont on voyoit tous les jours des exemples. Baïes, aujourd'huy Baïa, un des plus agreables lieux du monde, entre Cumes & Naples, au fond du golfe de Pussole, & celebre par ses bains & ses étuves, qu'on recherchoit & pour la volupté & pour la santé. C'est pourquoy tout le rivage & le golfe même estoient remplis de maisons superbes, que les Romains y faisoient bastir à l'envi les uns des autres. Strabon appelle ces maisons *βασιλείας, des Palais.*

Prælucet] *est préferable, plus beau,*

plus aimable. Il a employé de mesme le verbe *prænitere* dans l'Ode XXXIII. du Livre I.

—cur tibi junior
Læsa præniteat fide.

De ce que cette infidelle vous préfere un nouveau venu.

84 *Si dixit dives*] Voilà le ridicule. Le peuple ne juge jamais des choses par luy-mesme, il suit ordinairement le caprice des gens de qualité, & veut imiter toutes leurs manieres, aussi bien pour les bâtimens que pour la table. C'est comme il a dit dans la Satire II. du Livre II.

——ergo
Si quis nunc mergos suaves edixerit assos,
Parebit pravi docilis Romana juventus.

J'ay donc raison de conclure de là, que si quelqu'un s'avisoit de publier que les Plongeons sont excellens rotis, toute la Jeunesse Romaine, trop docile pour le mal, ne manqueroit pas d'applaudir à cette nouveauté, & de suivre ce goust.

Lacus & mare sentit amorem festinantis heri] Cela exprime admirablement la précipitation de ces impatiens, qui

n'ont pas plûtoſt entendu parler des beautés de Baïes, que ſans conſulter davantage, ils vont faire de grandes jettées dans la mer & dans le lac voiſin, pour y aſſeoir leurs Palais. C'eſt ce qu'il a dit dans la I. Ode du Livre III.

Contracta piſces æquora ſentiunt
Jactis in altum molibus; huc frequens
Cæmenta demittit redemptor
Cum famulis, dominuſque terræ
Faſtidioſus.

Les poiſſons ſentent la mer retreſſie par les grandes maſſes de pierres que l'on a jettées dans ſon ſein. Par tout ſur le rivage on ne voit que des Entrepreneurs, que des Ouvriers & des Maiſtres, qui dégoûtés de la terre ferme, font de ſuperbes baſtimens dans la mer. Ce lac dont Horace parle, eſt le lac Lucrin, qui joignoit Baïes, comme le rapporte Strabon.

85 *Cui ſi vitioſa libido fecerit auſpicium*] On ne ſauroit trouver d'expreſſion plus heureuſe, ni qui contienne plus de ſens & plus de raiſon. Mais il faut la bien faire entendre. *Vitioſa libido, un deſir vicieux*, c'eſt à dire un deſir corrom-

pu, qui vient du caprice, du dégouſt & du déreglement, & non pas de la neceſſité. Celuy qui a ce deſir, *laborat ſuo vitio*, & non pas *vitio rerum*, comme Horace s'explique dans la Satire II. du Livre I. Par exemple, ce Riche dont il eſt icy queſtion, cherche un beau lieu pour bâtir, on luy parle de Baïes, il eſt ravi, il va donc retreſſir la mer par les fondemens d'un Palais magnifique. Ces fondemens ne ſont pas plûtoſt jettez, que ſon inconſtance & le déreglement de ſon eſprit le portent à ſe dégoûter de la mer, & à ſouhaiter d'avoir ſa maiſon dans la terre ferme. Voilà un deſir vicieux, parce qu'il ne vient pas de la nature. Et comme tous les deſirs qui viennent de noſtre corruption nous ſont plus chers, & ont plus de force que ceux qu'excite la vertu, l'amour propre nous les déguiſe ſous des apparences trompeuſes, & nous leur obeïſſons comme à une neceſſité, ou plûtoſt comme à une autorité abſoluë qui prend dans noſtre cœur la place de la Religion. C'eſt pourquoy Horace dit, *fecerit auſpicium*, que ces deſirs corrompus ſont les auſpices que ſuit cet in-

conſtant, & qui reglent toute ſa conduite. Ses deſirs ſont le Dieu auquel il obeït. Virgile, qui eſtoit auſſi grand Philoſophe que grand Poëte, a expliqué admirablement les deux principes de toutes nos actions, dans ces vers du IX. Livre de l'Eneïde, où Niſus dit:

—Diine hunc ardorem mentibus addunt,
Euryale, an ſua cuique Deus ſit dira cupido?

Euryalus, ſont-ce les Dieux qui nous inſpirent cette ardeur? ou nos propres deſirs prennent-ils dans noſtre cœur la place d'un Dieu?

86 *Teanum*] Ville dans la Campanie, ou Terre de labour au deſſus de Baïes. Elle eſtoit auſſi fort celebre par ſes bains d'eau chaude, & on l'appelloit *Teanum Sidicinum*, pour la diſtinguer d'une ville de meſme nom, qui eſtoit dans la Poüille.

87 *Lectus genialis in aula eſt*] *Lectus genialis* c'eſt le lict de nopces que l'on dreſſoit pour la nouvelle mariée, & que l'on appelloit *genialis*, parce que l'on invoquoit le Dieu *Genie*, qui préſidoit à la generation. Horace dit

que ce lict estoit *in aula*. Mais *aula* est icy pour *atrium*, la sale qui estoit à l'entrée de la maison, & où l'on avoit les images de ses ancestres, comme dans l'ancien Glossaire, *αὐλὴ*, *atrium*. Il paroist par beaucoup d'endroits de l'antiquité, que le lict de la nouvelle mariée estoit toûjours dans cette sale, parce que c'estoit le lieu où elle devoit se tenir ordinairement pour filer & pour faire des étofes. Arnobe dans le II. Livre: *Matresfamilias vestræ in atriis operantur domorum, industrias testificantes suas. Vos femmes travaillent dans la sale de l'entrée, pour faire voir à tout le monde qu'elles ne sont pas oysives.* On avoit un grand respect pour ce lict, on le gardoit pendant que la femme pour qui il avoit esté dressé estoit en vie; & quand le mari se remarioit il en faisoit tendre un autre. C'est pourquoy Ciceron traite de crime atroce l'action de la mere de Cluentius, qui devenuë éperduëment amoureuse de son gendre, l'épousa, & se fit tendre le mesme lict qu'elle avoit dressé deux ans auparavant à sa propre fille, & dont elle la chassa: *Lectum illum genialem, quem biennio*

antè filiæ suæ nubenti straverat, in eadem domo sibi ornari & sterni, expulsâ atque exturbatâ filiâ, jubet. C'est de ce changement de lict dont Cornelie parle à ses enfans dans la derniere Elegie de Properce:

Si tamen adversum mutarit janua lectum,
Et sederit nostro cauta noverca toro;
Conjugium, pueri, laudate & ferte paternum.

Si vous voyez qu'on change le lict de nopces qui est dans la sale, & qu'une marâtre prenne ma place, gardez-vous de blâmer ce second mariage de vostre pere. Dans ce passage de Properce, *adversus lectus* est le mesme que *lectus genialis* : & il estoit appellé *adversus*, parce qu'on le mettoit vis-à-vis de la porte. Laberius parle de ce lict dans ses *Compitalia.*

Nunc lentus es tu, nunc tu susque deque fers.
Materfamilias tua in lectulo adverso sedet
Servis sex tantis vernulis nefariis.

Tu te tiens là les bras croisez, & tu ne te mets nullement en peine de voir ta sem-

me assise sur son lict de nopces au milieu de six grands Esclaves plus méchans les uns que les autres.

88 *Cœlibe vita*] *Cœlebs* est un mot Grec, il signifie qui n'a point de lict nuptial, comme il a esté expliqué ailleurs. Horace a dit *cœlebs vita*, comme Catulle *cœlebs lectus*.

90 *Quo teneam vultus mutantem Protea nodo*] Protée estoit fils de Neptune, & Roy d'Egypte. Il avoit l'art de prophetiser, mais il refusoit toûjours de répondre à ceux qui le consultoient ; & pour échaper à leurs poursuites, il prenoit toutes sortes de formes. Le seul secret d'en tirer des réponses, c'estoit de le lier si bien qu'il ne pust plus échaper, & de l'obliger par là à reprendre sa premiere forme, & alors il rendoit des oracles certains. Les Philosophes ont expliqué cela de nostre ame, qui estant d'une nature toute divine, pourroit connoistre l'avenir, si elle n'estoit entierement maistrisée par les passions qui luy font prendre toutes sortes de formes. Le seul moyen de la faire retourner dans son premier état, c'est de la lier si bien avec les chaisnes de la

vertu & de la raison, que ses vices ne puissent plus ni la défigurer, ni la corrompre.

91 *Quid pauper?*] Il semble que cette inconstance, ce dégoust & ce déreglement dont Horace parle, ne devroient estre le vice que des riches. Mais cela est si attaché à la nature humaine, que les pauvres n'y sont pas moins sujets. Ils font en petit ce que les autres font en grand, & la corruption est égale dans les uns & dans les autres. Aprés qu'Horace a donc parlé du déreglement des riches, il introduit Mecenas qui luy demande : *Et le pauvre est-il plus sage? Quid pauper?* Et c'est peut-estre pour dire, Et vous-mesme faites-vous mieux que ceux dont vous vous moquez? Le Poëte répond, *ride: mutat cœnacula, lectos, &c.* Et il y a bien de l'apparence qu'il dit cela de luy-mesme, car Horace estoit fort inconstant, & il se dégoûtoit bien-tost des choses qu'il avoit le plus aimées, comme son valet le luy reproche dans la VII. Satire du Livre II.

Romæ rus optas, absentem rusticus urbem

Tollis ad aſtra levis.—

Quand vous eſtes à Rome, vous voudriez eſtre aux champs; & quand vous eſtes aux champs, voſtre inconſtance vous porte à ne vanter que le ſejour de Rome.

Mutat cœnacula] *Cœnacula* ſont proprement les chambres les plus hautes de la maiſon, celles qui ſont ſous les tuiles; & à Rome auſſi bien qu'icy, c'eſtoit l'habitation des pauvres; comme Suetone a dit du Grammairien Orbilius: *Orbilius ſub tegulis habitare ſe faſſus. Orbilius a avoüé qu'il logeoit ſous les tuiles*, c'eſt à dire *in cœnaculo.* Comme le riche change d'apartement, le pauvre veut changer de chambre, & avoir ſa chambre d'hyver & ſa chambre d'eſté. Horace appelle plaiſamment ſon logement *cœnaculum*, par rapport au logement ordinaire des gens pauvres.

Lectos] Il parle des licts de table; car les Romains avoient des licts pour toutes les ſaiſons. Comme en Grece ceux qui eſtoient les plus delicats & les plus magnifiques, ſe piquoient d'avoir de la vaiſſelle d'argent fort peſante pour l'hyver, & d'autre fort le-

gere pour l'eſté. Cela paroiſt manifeſtement par une Comedie du Poëte Alexis, où l'on parle d'un Bourgeois qui eſtoit ſi vain, que quoy qu'il n'euſt pas pour une piſtole d'argenterie chez luy, il appelloit tout haut ſon unique valet en luy donnant mille noms, pour faire croire qu'il avoit pluſieurs valets; & luy ordonnoit de ne pas ſervir ſa vaiſſelle d'hyver, mais celle d'eſté.

—Παῖ Στρομβιχίδη μὴ τῶν χειμερινῶν
Ἡμῖν παραθῇς, ἀλλὰ θερινῶν ἀργυρωμάτων

Le luxe & la delicateſſe qui eſtoient du temps d'Horace, augmenterent beaucoup dans les ſiecles ſuivans: car on eut des bagues & des pierreries pour l'eſté, & d'autres plus groſſes & plus peſantes pour l'hyver. C'eſt pourquoy Juvenal a dit de Criſpinus:

Ventilat æſtivum digitis ſudantibus aurum.

92 *Balnea*] Il change de bains, il veut avoir ſes bains pour l'eſté, & ſes bains pour l'hyver.

Tonſores] Il a des Barbiers qui ſervent par quartier, comme les Va-

lets de chambre chez les Princes.

Conducto navigio æque nauseat ac locuples] Les Romains qui estoient riches, avoient presque tous des Barques ou de petits Vaisseaux pour la promenade : & les pauvres qui n'en pouvoient avoir en propre, en loüoient pour avoir la satisfaction de faire comme eux. Aussi dans le Rudens de Plaute, Gripus n'est pas plûtost devenu riche, qu'il songe à avoir un Vaisseau pour se promener.

Pòst animi causâ mihi navem faciam, atque imitabor Stratonicum;
Oppida circumvectabor. —

Aprés cela je feray bastir un navire pour me divertir ; j'imiteray Stratonicus, j'iray me promener de ville en ville.

93 *Æque nauseat ac locuples*] *Nauseare* signifie proprement estre incommodé du branle du vaisseau, estre dégoûté, avoir envie de rendre ce que l'on a pris, &c. Mais ce mot exprime aussi admirablement les dégousts de l'ame, lors qu'un homme qui fait tout ce qu'il peut pour contenter ses passions, n'en sauroit pourtant venir à bout, & traisne par tout avec luy ses chagrins, ses dégousts & son incons-

tance. Car, comme il l'a dit dans l'Ode XVI. du Livre II.

Scandit æratas vitiosa naves
Cura.

Le souci, qui naist toûjours d'un naturel vicieux & corrompu, monte avec nous sur les vaisseaux.

94 *Si curtatus inæquali tonsore capillos*] Horace veut dire: Puisque les vices dont je viens de parler sont si naturels à l'homme, & qu'ils sont même la seule cause de son malheur, ne vaudroit-il pas mieux s'attacher à luy en faire la guerre & à l'en corriger, que de s'amuser à le railler & à le reformer sur un exterieur qui ne peut tout au plus que choquer les yeux, & qui devroit estre indifferent à un homme sage? C'est pourtant tout le contraire, nos meilleurs amis ne prennent garde qu'à cet exterieur, & ne sont pas choquez de nos vices, parce qu'ils sont trop ordinaires & trop communs. C'est la liaison naturelle de ce passage. On a eu tort de lire *curatus* au lieu de *curtatus*. Le mot *inæqualis* demande necessairement le dernier.

Inæquali tonsore] *Tonsor* peut estre icy

icy pour *tonsura*, comme *textor* pour *textura*, & *artifex* pour *artificium*. Mais j'aime encore mieux croire qu'Horace a dit *inæqualis tonsor, un Barbier inégal*, pour un Barbier qui n'a pas la main seure, la main égale, & qui coupe les cheveux en échelle. Les premiers Romains portoient les cheveux fort longs, comme cela a esté remarqué ailleurs. On commença à les faire couper l'an de Rome CCCCLIV. & on les porta fort courts; mais on avoit grand soin de les faire bien couper. Ovide dit dans l'Art d'aimer:

Nec malè deformet rigidos tonsura capillos:
Sit coma, sit docta barba resecta manu.

Que vostre barbe & vos cheveux soient bien faits: ayez toûjours le Barbier le plus habile.

95 *Si fortè subucula pexæ trita subest tunicæ*] *Subucula*, l'habit de dessous, ὑποδύτης. C'estoit proprement une chemise de lin; c'est pourquoy on l'appelloit *linea*; & la tunique qu'on mettoit par dessus estoit, par cette raison, appellée *superaria*, ἐπενδύτης. *subucula trita*, une chemise usée, *tunica*

pexa, une tunique neuve qui a tout ſon poil, ἀκρόμαλλος.

Vel ſi toga diſſidet impar] C'eſt ce qu'il dit dans la Satire III. du Livre I. *toga defluit*, c'eſt à dire qu'elle pend plus d'un coſté que d'autre, que d'un coſté elle balie la terre, & de l'autre elle ne paſſe pas le genou. On peut voir là les Remarques.

96 *Quid mea cum pugnat ſententia ſecum*] Dans la Satire VII. du Livre II. Horace a fort bien peint ſon inconſtance, & la contrarieté de ſes ſentimens, en ſe repreſentant tantoſt partiſan du vice, & tantoſt amoureux de la vertu : comme un homme

Qui jam contento, jam laxo fune laborat:

qui tantoſt reſiſte à ſes paſſions, & tantoſt ſe laiſſe entraiſner ſans faire de reſiſtance. Cette inégalité d'ame eſt bien plus vicieuſe que l'inégalité d'une robe, & que celle des cheveux.

98 *Æſtuat*] *Æſtus* ſignifie proprement le mouvement que cauſe le flux & reflux de la mer : & de là *æſtuare* ſe dit de ceux qui ſentent dans leur cœur des mouvemens contraires, & qui ſont cruellement combatus.

Et vita disconvenit ordine toto] Toute sa vie n'est qu'un dérangement continuel, & une suite de contrarietés monstrueuses. On peut voir les Remarques sur le 25. vers de la Satire VII. du Livre II.

99 *Diruit, ædificat, mutat quadrata rotundis*] Dans la Satire III. du Livre II. Damasippe reproche à Horace la folle dépense qu'il faisoit en bâtimens.

——*primum*

Ædificas, hoc est longos imitaris &

Premierement vous bâtissez, c'est à dire, vous voulez imiter les Grands. Et il luy dit ensuite: *Est-il juste que vous fassiez tout ce que fait Mecenas, & que nonobstant la grande difference qu'il y a, vous tâchiez d'aller de pair avec luy, & de le surpasser mesme, s'il estoit possible?*

100 *Insanire putas solennia me, neque rides*] *Insanire solennia*, c'est avoir une folie qui est commune à tout le monde. On sous-entend le mot πάθη. Voilà le funeste aveuglement des hommes, ils croyent que l'on se porte bien quand on n'a que la maladie de tout le monde, & ils sont toûjours

en état de dire à leur ami ce que Stertinius disoit à Damasippe dans la III. Satire du Livre II.

—pudor, inquit, te malus urget
Insanos qui inter vereare insanus haberi.

C'est une sotte honte d'apprehender de passer pour fol quand on vit avec des fols. Malheureuse consolation dans les maladies de l'ame! On peut voir là les Remarques.

101 *Nec curatoris egere à Prætore dati*] Les fols estoient mis sous la curatelle de leurs parens; & s'ils n'avoient point de parens, ou qu'ils n'en eussent que d'incapables, le Preteur en nommoit un. Voyez le §. III. du XXIII. Chap. du I. Livre des Instit. de Justinien.

102 *Rerum tutela mearum cum sis*] C'est un reproche plein de douceur & de tendresse. Vous estes mon protecteur & mon Dieu tutelaire, cependant vous ne me corrigez que de certains defauts qui ne sont pas fort importans; & vous laissez croistre dans mon cœur des vices essentiels, dont les effets ne peuvent estre enfin que tres-funestes. Ce ne sont pas là

des marques d'une veritable amitié. La veritable amitié doit porter les hommes à ſupporter les defauts de leurs amis, & à combatre leurs vices : & vous faites tout le contraire, vous ſouffrez mes vices, & vous combattez mes defauts. Voyez les Remarques ſur la Satire III. du Livre I. où Horace enſeigne admirablement de quelle maniere on doit excuſer & déguiſer les defauts de ſes amis.

104 *De te pendentis, te reſpicientis amici*] Si d'un coſté Horace adoucit les reproches qu'il fait à Mecenas, par la maniere tendre avec laquelle il parle de l'attachement qu'il a pour luy : d'un autre coſté il agrave par là l'injuſtice de Mecenas, de laiſſer un ſi bon ami & un ſi fidele ſerviteur dans un eſtat ſi déplorable, & de ne luy pas donner les conſeils qui pourroient le corriger : car il n'y a rien de ſi fort pour nous retirer du vice, que les avis & les remonſtrances d'un veritable ami.

106 *Ad ſummam ſapiens uno minor eſt Jove*] Horace revient icy à ſon ſujet ; & pour ne pas ennuyer Mecenas par un plus long détail des raiſons qui

l'avoient porté à quitter tous ces vains amuſemens qui avoient occupé toute ſa jeuneſſe, & à s'appliquer à l'étude de la vertu ; il luy dit : *Enfin pour tout dire en deux mots, le Sage ne reconnoiſt que Jupiter au deſſus de luy.* Mais ce ſoubreſault, qui eſt fort bon dans les vers Latins, eſt inſuportable dans une traduction Françoiſe ; c'eſt pourquoy j'ay ajoûté quelque choſe pour l'adoucir, & pour faire une eſpece de liaiſon. *Ad ſummam*, c'eſt à dire enfin : pour le faire court, pour tout dire en general. C'eſt ce qu'on diſoit autrefois *en ſomme*, & qu'on dit encore *ſomme toute.* Car c'eſt une expreſſion tirée des comptes, lors qu'on raſſemble divers articles pour en faire un total. Cruquius s'eſt lourdement trompé à ce paſſage. Il a cru qu'Horace avoit dit *ad ſummam ſapiens, celuy qui eſt ſavant à amaſſer des ſommes d'argent* ; comme on a dit *ſapiens ad quæſtum.* On ne ſauroit rien voir de plus ridicule. Horace finit cette Epître comme Ciceron a fini le troiſiéme Livre *de finibus. Quod ſi ita eſt ut neque quiſquam niſi bonus vir & omnes boni beati ſint, quid Philoſophia magis*

colendum, aut quid est virtute divinius? S'il est donc vray qu'il n'y ait d'heureux que les gens de bien, qu'y a-t-il que l'on doive plus cultiver que la Philosophie, & de plus divin que la vertu?

Uno minor est Jove] Il y avoit des Stoïciens qui soûtenoient que le Sage estoit égal à Dieu, & qu'il pouvoit disputer avec luy de la felicité. Et c'étoit mesme le sentiment d'Epicure, qui dit: Ἑτοίμως ἔχω καὶ τῷ Διὶ ὑπὲρ εὐδαιμονίας διαγωνίζεσθαι, μᾶζαν ἔχων καὶ ὕδωρ. *Pendant que j'auray de l'eau & du pain, je seray toûjours prest à disputer de la felicité avec Jupiter.* Mais Horace qui faisoit profession de choisir ce qu'il y avoit de vray dans toutes les sectes, suit icy le parti des Philosophes plus moderez, qui reconnoissant que Dieu est le seul Sage, reconnoissoient en mesme temps que c'est luy seul qui donne & qui oste la sagesse; & qu'ainsi les hommes doivent toûjours se tenir sous la dépendance de cet Estre souverain. Horace dit au peuple Romain, dans l'Ode VI. du Livre III.

Diis te minorem, quod geris, imperas.

Souviens-toy que tu ne regnes que parce

que tu reconnois des Dieux au dessus de toy. Cela est encore plus vray du Sage.

Dives] Le Sage est seul riche, parce qu'il possede la veritable source des richesses, & qu'il n'a besoin de rien. Caton dit dans le troisiéme Livre *de finib. bon. & mal.* de Ciceron: *Sapiens rectius dives quàm Crassus, qui nisi eguisset, nunquam Euphratem nullâ belli causâ transire voluisset. On dira justement qu'il est plus riche que Crassus; car si Crassus ne se fust senti pauvre, il n'auroit pas porté la guerre au delà de l'Euphrate sans aucun sujet.* On peut voir les Remarques sur la Satire III. du Livre I.

107 *Liber*] Il est seul libre, parce qu'il se possede luy-mesme, & qu'il est le maistre de ses passions. Le même Caton: *Rectè solus liber, nec dominationi cujusquam parens, neque obediens cupiditati: rectè invictus, cujus etiamsi corpus constringatur, animo tamen vincula injici nulla possint. Il est seul veritablement libre, car il n'est soûmis à personne, & n'obeït point à ses passions. Il est invincible, car lors même qu'on lie & qu'on garote son corps,*

on

on ne ſauroit retenir ſon eſprit dans les chaînes. Le Sage répond à ceux qui le veulent mettre dans les fers, ce qu'Horace dit à la fin de l'Epiſtre XVI.

Ipſe Deus ſimulatque volam, me ſolvet, opinor.

Je ſuis perſuadé que Dieu viendra me délivrer quand je l'appelleray à mon ſecours.

Honoratus] Car les veritables honneurs ſont ceux qui viennent de la vertu, & les ſeuls qui ne finiſſent jamais. Voyez l'Ode II. du Livre III. & l'Ode IX. du Livre IV.

Pulcer] Le Sage eſt le ſeul beau, parce qu'il n'y a de veritable beauté que celle de l'ame. Caton : *Rectè etiam ſapiens pulcer appellabitur; animi enim lineamenta ſunt pulchriora quàm corporis. Le Sage peut auſſi fort bien eſtre appellé beau, car les traits de l'ame ſont plus beaux que ceux du corps.*

Rex denique Regum] Voilà un titre bien ſpecieux. Le Sage eſt le Roy des Rois. Et ce ſont ces ſortes de titres dont les ignorans ſe moquent, comme dit fort bien Caton, *irrideri ab*

imperitis solent. Mais quand ils sont bien entendus, on en découvre la verité. Les Rois, entant que Rois, ne sont pas toûjours les maistres d'eux-mesmes ni de leurs peuples; & le Sage est toûjours le maistre de ses passions. C'est pourquoy Salomon a dit : *Melior est qui dominatur animo, suo expugnatore urbium.* La couronne des Rois est sujette aux caprices de la Fortune, comme il le dit dans l'Ode XXXIV. du Livre I.

——hinc apicem rapax
Fortuna cum stridore acuto
Sustulit, hic posuisse gaudet.

La Fortune avec un bruit éclatant enleve le diadême de dessus la teste de l'un, & se plaist à en couronner la teste de l'autre. Mais la couronne du Sage ne peut jamais luy estre ostée. Les Rois ont besoin du conseil des hommes sages pour gouverner leurs Estats : Euripide :

Σοφοὶ τύραννοι τῶν σοφῶν συνουσίᾳ.

Mais le Sage se suffit à luy-mesme.

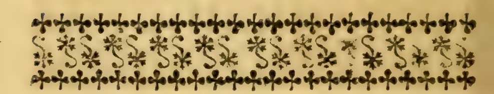
108 *Præcipuè sanus, nisi cùm pituita molesta est*] Les Stoïciens poussoient si loin les avantages de leur Sage, qu'ils

ſoûtenoient non ſeulement qu'il étoit heureux dans les tourmens, mais qu'il joüiſſoit d'une ſanté parfaite dans ſes plus grandes maladies. Horace qui n'étoit pas homme à donner dans des paradoxes ſi outrez, finit cette Epiſtre par une raillerie qu'il fait d'une opinion ſi contraire à la nature. Il dit fort plaiſamment que le Sage ſe porte fort bien quand il n'eſt pas malade, & qu'il n'eſt pas incommodé de quelque fluxion. Et le ridicule qu'il donne par là aux Stoïciens, prouve encore ce qu'il a dit au commencement de cette Epître, qu'il n'épouſoit les ſentimens d'aucune ſecte, & qu'il prenoit par tout ce qui luy paroiſſoit vray.

Nullius addictus jurare in verba Magiſtri.

Niſi cùm pituita moleſta eſt] Il ne dit pas que le Sage eſt ſain quand il n'a pas la fiévre, ou quelque autre mal conſiderable; mais qu'il eſt ſain quand il n'eſt pas incommodé de la pituite: ainſi bien loin de donner dans le ſentiment des Stoïciens, qui ſoûtenoient que les plus grandes maladies n'alteroient pas la ſanté du Sage; il eſt perſuadé que cette ſanté eſt alterée

par le mal le plus leger, par une simple pituite, qui ne peut passer pour



AD LOLLIUM.

EPISTOLA II.

TROJANI *belli scriptorem, maxime Lolli,*
Dum tu declamas Romæ, Præneste relegi:
Qui, quid sit pulcrum, quid turpe, quid utile, quid non,
Plenius ac melius Chrysippo & Crantore dicit.
Cur ita crediderim, nisi quid te detinet, audi.
Fabula, qua Paridis propter narratur amorem
Græcia Barbariæ lento collisa duello,
Stultorum regum & populorum continet æstus.
Antenor censet belli præcidere causam,

une maladie, mais pour une incommodité.



A LOLLIUS.

EPISTRE II.

LOLLIUS, pendant que vous faites admirer à Rome vostre éloquence, je relis à Preneste l'Ecrivain de la guerre de Troye : lequel enseigne beaucoup mieux & avec plus de suite que Chrysippe & que Crantor, ce qui est honneste ou deshonneste, utile ou pernicieux. Si vous n'avez rien de plus important à faire, écoutez un moment les raisons que j'ay d'en juger ainsi. L'Histoire qui nous apprend que l'amour de Pâris pour Helene arma si long-temps la Grece contre l'Asie, est un fidele tableau des mouvemens insensez des Rois & des peuples. Dans le Conseil des Troyens Antenor est d'avis d'oster au plûtost la cause de la guerre. Que croyez-vous que Pâris

Quid Paris? ut ſalvus regnet, vivatque beatus,
Cogi poſſe negat. Neſtor componere lites
Inter Peleiden feſtinat & inter Atreiden:
Hunc amor, ira quidem communiter urit utrumque.
Quicquid delirant Reges, plectuntur Achivi.
Seditione, dolis, ſcelere, atque libidine & ira,
Iliacos intra muros peccatur & extra.
Rurſus, quid virtus, & quid ſapientia poſſit,
Utile propoſuit nobis exemplar Ulyſſem:
Qui domitor Troiæ, multorum providus urbes
Et mores hominum inſpexit: latumque per æquor,
Dum ſibi, dum ſociis reditum parat, aſpera multa
Pertulit, adverſis rerum immerſabilis undis.
Sirenum voces & Circæ pocula noſti:

réponde à cette propoſition ? Il declare, que quelque bonheur qu'on luy promette, & de quelque eſperance qu'on le flate, on ne le portera jamais à y conſentir. Dans l'Aſſemblée des Grecs, Neſtor fait tous ſes efforts pour accorder le differend qui eſt entre Agamemnon & Achille. Le premier eſt aveuglé par ſon amour, & ils ſont tous deux également maiſtriſez par la colere. Et ce qui arrive de ce deſordre, c'eſt que les Sujets portent la peine des folies des Rois. Enfin & dans la Ville & dans le Camp on ne voit que ſeditions, que fraudes, que crimes, que brutalité, que fureur. Voilà pour l'Iliade. Mais d'un autre coſté, dans l'Odyſſée, pour nous apprendre ce que peuvent la vertu & la ſageſſe, Homere nous propoſe fort utilement l'exemple d'Ulyſſe, qui aprés avoir ſaccagé Troye, voyagea dans pluſieurs pays, & s'inſtruiſit des mœurs de pluſieurs peuples ; & qui pendant qu'il travailloit à ramener chez luy ſa Flote victorieuſe, ſouffrit ſur la mer des maux ſans nombre, & ne put jamais eſtre ſubmergé par les flots de l'adverſité. Vous connoiſſez les chants des Sirenes, &

Quæ ſi cum ſociis ſtultus cupiduſque bibiſſet,
Sub domina meretrice fuiſſet turpis & excors:
Vixiſſet canis immundus, vel amica luto ſus.
Nos numerus ſumus, & fruges conſumere nati,
Sponſi Penelopæ, nebulones, Alcinoique
In cute curanda plus æquo operata juventus,
Cui pulcrum fuit in medios dormire dies, &
Ad ſtrepitum citharæ ceſſatum ducere curam.
Ut jugulent homines, ſurgunt de nocte latrones:
Ut teipſum ſerves, non expergiſceris? atqui

les breuvages de Circé; si ce Heros avoit suivi l'exemple de ses compagnons, & qu'il eust bu dans la coupe de cette Enchanteresse comme un fol, & comme un homme qui ne songe qu'à assouvir sa passion; il seroit demeuré là honteusement asservi à une Courtisane, & auroit vécu comme une beste qui se veautre dans la fange, & qui n'aime que l'impureté. Nous pouvons nous reconnoistre dans les vivans portraits que ce Poëte fait de ces hommes qui ne sont bons qu'à faire nombre, & qu'à consumer inutilement les biens de la terre; de ces poursuivans de Penelope; de ces débauchez; enfin de cette Jeunesse de la Cour d'Alcinoüs, toûjours trop appliquée à faire bonne chere, & à vivre dans les plaisirs; & qui ne trouvoit rien de plus beau que de dormir jusqu'à midy, & d'aller ensuite chercher à calmer ses chagrins par la danse & par la musique. Les voleurs se levent en plein minuit pour égorger les hommes; & vous, lors qu'il s'agit de vostre propre conservation, vous ne sauriez vous lever? Cependant si vous refusez de courir quand vous estes encore en parfaite santé, on

Si noles ſanus, curres hydropicus: & ni
Poſces ante diem librum cum lumine, ſi non
Intendes animum ſtudiis, & rebus honeſtis:
Invidia vel amore vigil torquebere. nam cur,
Quæ lædunt oculos, feſtinas demere: ſi quid
Eſt animum, differs curandi tempus in annum?
Dimidium facti, qui cœpit, habet: ſapere aude:
Incipe. qui rectè vivendi prorogat horam,
Ruſticus expectat dum defluat amnis: at ille
Labitur, & labetur in omne volubilis ævum.
Quæritur argentum, puerisque beata creandis
Uxor, & incultæ pacantur vomere ſylvæ:
Quod ſatis eſt, cui contigit, hic nihil amplius optet.

vous forcera de courir quand l'hydropisie sera formée : & si avant la pointe du jour vous ne demandez de la lumiere & des livres, si vous n'appliquez vostre esprit à l'étude de la vertu, & à la meditation des choses honnestes; vous serez devoré par l'Amour ou par l'Envie, qui ne vous permettront pas de fermer l'œil. Dites-moy, je vous prie, d'où vient que vous vous hastez tant de guerir le mal que vous avez aux yeux, & que vous differez des années entieres de remedier à celuy qui vous consume l'ame? C'est avoir fait la moitié du chemin que d'avoir bien commencé : ayez le courage d'estre vertueux, commencez. Celuy qui remet d'une heure à l'autre à bien vivre, est semblable au Villageois de la Fable, qui attendoit, pour passer, que le fleuve eust achevé de couler : mais le fleuve coule encore, & coulera jusqu'à la fin des siecles. On ne s'occupe qu'à amasser du bien, qu'à chercher une jeune femme pour avoir des enfans, & fonder une maison; & qu'à défricher des terres, pour augmenter son revenu. Mais celuy qui a le necessaire ne doit rien souhaiter davantage.

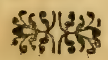
Non domus, & fundus, non æris acervus & auri
Ægroto domini deduxit corpore febres,
Non animo curas. valeat possessor oportet,
Si comportatis rebus bene cogitat uti.
Qui cupit, aut metuit, juvat illum sic domus, aut res,
Ut lippum pictæ tabulæ, fomenta podagram,
Auriculas citharæ collecta sorde dolentes.
Sincerum est nisi vas, quodcunque infundis, acescit.
Sperne voluptates: nocet empta dolore voluptas.
Semper avarus eget: certum voto pete finem.
Invidus alterius macrescit rebus opimis:
Invidia Siculi non invenêre tyranni
Majus tormentum. qui non moderabitur iræ,
Infectum volet esse, dolor quod suaserit & mens,
Dum pœnas odio per vim festinat inulto.

Ni une maiſon ſolidement établie, ni les terres, ni les monceaux d'or & d'argent ne pourront jamais guerir la fiévre de leur Maiſtre, ni calmer ſes chagrins. Il faut ſe bien porter pour bien joüir des proviſions que l'on a faites. Cette maiſon, ces terres, & tous ces autres biens ſervent autant à un homme devoré par le deſir ou par la crainte, que les tableaux ſervent à celuy qui a aux yeux une douleur continuelle: que les fomentations ſoulagent la goute, ou que l'harmonie d'un concert eſt agreable à des oreilles tourmentées par les douleurs d'un abcés. Si un vaiſſeau n'eſt bien net, tout ce que vous y verſez s'aigrit. Fuyez la volupté. La volupté nuit, on ne manque jamais de l'acheter par des douleurs cuiſantes. L'avare eſt toûjours pauvre: mettez une borne à vos deſirs: l'envieux maigrit en voyant la proſperité des autres. Jamais les Tyrans de Sicile n'ont inventé un ſupplice plus cruel que l'envie. Celuy qui ne maiſtriſera pas ſa colere, ſe repentira toſt ou tard d'avoir écouté ſa douleur & ſon emportement pour ſe vanger de ſon ennemy. La colere eſt

Ira, furor brevis eſt. animum rege: qui niſi paret,
Imperat: hunc frænis, hunc tu compeſce catena.
Fingit equum tenera docilem cervice magiſter
Ire viam quam monſtrat eques. venaticus ex quo
Tempore cervinam pellem latravit in aula,
Militat in ſylvis catulus. nunc adbibe puro
Pectore verba puer, nunc te melioribus offer.
Quo ſemel eſt imbuta recens, ſervabit odorem
Teſta diu. Quod ſi ceſſas, aut ſtrenuus anteis,
Nec tardum opperior, nec præcedentibus inſto.



une fureur de peu de durée : rendez-vous le maistre de vostre esprit, il est ou vostre tyran, ou vostre esclave : donnés-luy un frein, chargés-le de chaînes. Un Escuyer dresse un jeune Cheval à obeïr à la main qui le guide: Depuis qu'un jeune Chien de chasse a aboyé dans une cour aprés une peau de Cerf, il combat dans les forests contre les bestes. Dés aujourd'huy, pendant que vostre esprit est tendre & pur, remplissez-le de ces maximes; profitez de ces momens pour vous mettre entre les mains des meilleurs Maîtres. Un vaisseau conserve long-temps l'odeur de la premiere liqueur qu'on y a versée. Je vous declare que *dans ce chemin de la vertu où je vous appelle*, comme je ne vous attendray point si vous demeurez derriere, je ne tâcheray pas non plus de vous atteindre si vous me devancez.



REMARQUES

SUR LA SECONDE EPISTRE DU LIVRE I.

HORACE estant à la campagne, & ayant relu l'Iliade & l'Odyssée d'Homere, prend de là occasion d'écrire à Lollius, pour le fortifier contre l'envie, l'avarice, la débauche, & l'emportement, qui estoient les vices ausquels il voyoit que Lollius étoit le plus porté. Mais il luy donne ses avis avec tant d'adresse, qu'il semble n'avoir d'autre but que celuy de luy proposer de quelle maniere il faut lire ce Prince des Poëtes Grecs, & le profit que tout le monde doit faire de cette lecture. Toutes ses précautions furent pourtant inutiles ; il falloit des remedes plus violens pour guerir un temperament comme celuy de Lollius, qui, bien loin de se corriger, ne chercha qu'à déguiser ses vices. Cette Epistre est parfaitement belle. Elle fut faite long-temps avant l'Ode IX.

du

du Livre IV. comme on le verra dans les Remarques.

1 *Trojani belli ſcriptorem*] La guerre de Troye n'eſt pas le ſujet de l'Iliade, c'eſt la ſeule colere d'Achille; mais comme Homere attache ſon ſujet à cette fameuſe guerre, dont il raconte les principaux évenemens dans ſes Epiſodes, il en eſt regardé comme l'Hiſtorien.

Maxime Lolli] C'eſt le meſme Lollius à qui Horace adreſſe l'Ode IX. du Livre IV. Il fut Conſul, General d'armée, & Gouverneur de Caïus Ceſar, petit-fils d'Auguſte. Toutes ces grandes qualitez, qui luy avoient attiré la confiance de ce Prince, & l'eſtime des Romains, n'empeſcherent pas que ce ne fuſt le plus vicieux & le plus corrompu de tous les hommes. Mais il ſut ſi bien cacher ſes vices, que les Romains ne furent détrompez que long-temps aprés la mort d'Horace. On peut voir ce qui a eſté remarqué ſur l'Ode IX.

Dum tu declamas Romæ] Ce paſſage prouve inconteſtablement que Lollius eſtoit encore jeune quand Horace luy écrivit cette Epiſtre : car c'eſtoit

la couſtume de tous les jeunes gens, quand ils commençoient à entrer dans le monde, de deffendre en Jugement les malheureux que l'on vouloit opprimer. Comme il a dit de Q. Fabius Maximus, dans l'Ode I. du Liv. IV.

Namque & nobilis & decens
Et pro ſolicitis non tacitus reis.

Maxime eſt d'une naiſſance illuſtre, il eſt jeune, de bonne grace, bienfait; & ſon eloquence eſt l'appuy des malheureux. Cette Epiſtre eſt donc par conſequent fort anterieure à l'Ode IX. du Livre IV. qui fut écrite aprés le Conſulat de Lollius, & lors qu'il eſtoit déja Gouverneur du petit-fils d'Auguſte.

Præneſte] Preneſte, ville du Latium, ſur une montagne, à dix-huit milles de Rome. C'eſt un lieu froid. C'eſt pourquoy Horace y alloit ſouvent paſſer les plus grandes chaleurs de l'Eſté.

3 *Qui, quid ſit pulcrum, quid turpe, quid utile, quid non*] Ce jugement d'Horace eſt certain. L'Iliade & l'Odyſſée ſont deux tableaux tres-parfaits de la vie humaine, où tout ce qui eſt digne de loüange & de blâme, utile & pernicieux, en un mot tous les maux que la folie peut produire, & tous les

biens que la sageſſe peut cauſer, ſont repreſentez avec une admirable varieté. Mais tout le monde ne peut pas mettre ces tableaux dans leur veritable jour: & quand ils ſont mal placez, au lieu d'y voir ces beautez naturelles que les plus grands Maiſtres ne peuvent s'empeſcher d'admirer, on n'y découvre que des ombres, & une épouvantable confuſion. C'eſt pourquoy Platon banniſſoit Homere de ſa Republique, & ce jugement m'a toûjours paru merveilleux. Cet homme divin connoiſſoit parfaitement la portée du peuple, & il ſavoit bien que les ignorans ne pourroient démeſler une verité utile au travers d'une fiction ingenieuſe, & d'une fine imitation.

Quid pulcrum, quid turpe] *Pulcrum*, καλὸν, *beau*, c'eſt à dire qui merite l'amour & la loüange de tous les hommes. *turpe*, αἰσχρὸν, ce qui merite la haine & le mépris. Le premier regarde la juſtice, & l'autre l'injuſtice, qui ſont toutes deux le fondement & le ſujet de l'Iliade & de l'Odyſſée, comme Platon l'a fort bien dit.

Utile quid non] *Utile*, *honneſte* & *beau* ſont toûjours ſynonymes dans le

langage des Philoſophes, qui ne reconnoiſſent rien d'utile que ce qui eſt honneſte.

4 *Plenius ac melius*] On diſpute beaucoup ſur le premier mot de ce vers, pour ſavoir s'il faut lire *plenius* ou *planius*. Le ſavant Torrentius & Theodore Marſile ſe ſont déclarez pour *planius*, c'eſt à dire *plus ouvertement, plus clairement*; parce qu'Homere n'enſeigne que par des exemples, qui ſont toûjours moins obſcurs & moins embaraſſez que les preceptes. D'ailleurs Theodore Marſile pretend que par le mot *planius*, Horace ſe moque des ſubtilitez obſcures des Stoïciens & des Academiciens. Cela peut eſtre ſoûtenu avec beaucoup de vraiſemblance; cependant comme il me paroiſt que les exemples dont Homere ſe ſert pour nous inſtruire, ne ſont pas ſi clairs ni ſi ſenſibles, qu'ils ſont abondans & bien remplis, j'aime mieux *plenius*. Dans les preceptes que les Academiciens & les Stoïciens ont donnez, il y a toûjours quelque choſe à deſirer. Ce ſont de petites ſources dont il faut ramaſſer toutes les eaux pour trouver dequoy étancher ſa ſoif. Au lieu qu'Ho-

mere a une abondance merveilleuſe, c'eſt un fleuve toûjours profond.

Et melius] Comme le mot *plenius* marque l'abondance & la richeſſe des caracteres qu'Homere a formez, & qui peignent la vie entiere des hommes; *melius* marque les graces merveilleuſes de ſes peintures, & l'utilité qu'on en peut tirer. Ce qu'Horace dit icy qu'Homere enſeigne mieux que les Philoſophes ce qui eſt utile ou pernicieux, a ſi fort choqué Scaliger le pere, qu'il n'a pû s'empeſcher de faire de cette Epiſtre ce jugement, dans le VI. Livre de ſa Poëtique: *Horace eſt ſi inepte dans ſa ſeconde Epiſtre, que les Savans ne peuvent le ſouffrir. Car qui oſeroit dire que les badineries d'Homere ſont plus utiles que les preceptes des Philoſophes? Agamemnon fait-il donc fort bien lors qu'il refuſe une fille à ſon pere? eſt-ce là ce qu'il faut ſuivre? &c.* Pitoyable prévention! Il n'y a rien de plus juſte ni de mieux fondé que la préference qu'Horace donne icy à Homere. Les preceptes des Philoſophes ſont ordinairement ſecs & ſteriles; mais la fable qui déguiſe la verité ſous une fiction bien entenduë, a pour

tous les hommes des charmes merveilleux. Si Horace avoit dit d'Esope ce qu'il dit d'Homere, Scaliger n'auroit pas eu raison de s'en étonner. Or Homere a sur Esope un avantage tres-considerable : c'est qu'ayant fait comme luy une fable, pour la rendre plus utile, il l'a reduite à une parfaite imitation qui instruit par les exemples, lesquels ont toûjours plus de force que la fable pour persuader ; comme Aristote en a fort bien jugé dans le II. Livre de sa Rhetorique. Le refus qu'Agamemnon fait de rendre Chryseïs, est une de ces fautes instructives qu'Horace appelle les fureurs des Rois insensez.

Chrysippo] C'est le Philosophe Chrysippe qui succeda à Zenon, & qui fut le soûtien du Portique. Il en a esté assez parlé dans les Satires. Il avoit fait un nombre prodigieux de livres qui se sont tous perdus.

Crantore] Crantor grand Philosophe Academicien. Il avoit esté disciple de Xenocrate. Ciceron parle tres-avantageusement d'un petit Ouvrage qu'il avoit fait sur le deüil, *de luctu*. *Sed ego*, dit-il dans sa consolation,

Crantorem sequor, cujus legi brevem illum quidem, sed verè aureum, & ut Panætio placuit, ad verbum ediscendum, de luctu librum, quo acutè universam doloris medicinam complexus est. Pour moy je marche sur les pas de Crantor, de qui j'ay lû un petit livre à la verité, mais un livre tout d'or, & comme disoit fort bien Panætius, un livre que l'on doit apprendre mot à mot. C'est le livre qu'il a fait sur le deüil; dans lequel il a renfermé tous les remedes qu'on peut apporter à la douleur. Il dit la mesme chose dans le II. Livre des Questions Academiques. Ce livre du deüil est le mesme qu'il appelle *le livre de la consolation*, dans le I. Livre de ses Tusculanes: *Simile quiddam est in consolatione Crantoris.*

5 *Cur ita crediderim nisi quid te detinet, audi*] Horace parle icy à Lollius, comme à un jeune homme qui n'a pas encore beaucoup d'experience ni beaucoup d'étude, & à qui par consequent ce qu'il vient de dire d'Homere devoit paroistre nouveau. Les jeunes gens qui lisent Homere, le lisent comme un Roman, où l'on ne cherche pas tant le profit que le plaisir;

6 *Fabula quæ*] *Fabula* μῦθος, la diſpoſition du ſujet, l'arrangement de toutes les matieres qui doivent entrer dans la compoſition d'un Poëme, σύνθεσις τῶν πραγμάτων; en un mot *la fable:* car le ſujet de l'Iliade n'eſt pas moins une fable que les ſujets qu'Eſope a traitez. La ſeule difference, c'eſt qu'Eſope fait parler des animaux, & qu'Homere fait parler des hommes: & que l'un fait une fable morale, & l'autre une fable raiſonable.

7 *Græcia Barbariæ*] *Barbare* ne ſignifie qu'étranger. *Barbaria* eſt icy la Phrygie: comme dans l'Ode IV. du Livre II. *Barbaræ turmæ, les troupes Barbares*, pour les troupes Phrygiennes.

Lento colliſa duello] *Collidere* ſe dit proprement de deux corps qui ſe choquent & qui ſe froiſſent. *Duellum* pour *bellum:* car *duellum* eſtoit le propre terme; il ſignifie le combat de deux partis qui diſputent la victoire. De *duellum* on a fait enſuite *bellum*; comme de *duis* on a fait *bis*; de *duonum*, *bonum*; de *duidens*, *bidens*. Horace appelle cette guerre de Troye *lentum*, longue, parce qu'elle dura dix ans.

8 *Stultorum regum & populorum continet æstus*] En effet l'Iliade represente admirablement les folies que font les Chefs & les peuples tant du costé des Grecs que du costé des Troyens.

9 *Antenor censet belli præcidere caussam*] Il commence par les Troyens. Et tout cet endroit est pris du septiéme livre de l'Iliade. Antenor dit dans un Conseil qui se tient dans la haute Ville, à la porte du Palais de Priam : *Escoutez-moy, Troyens, Dardaniens, & vous Chefs des troupes auxiliaires, que je vous dise les sentimens de mon cœur. Allons sans perdre temps, rendons aux Grecs leur Helene, avec toutes les richesses qui ont esté enlevées avec elle. Car c'est contre la foy des sermens que nous avons repris les armes ; & je suis persuadé que nous attirerons sur nous de tres-grands malheurs, si nous ne faisons ce que j'ay dit.* Pâris luy répond : *Antenor, vous dites là des choses qui ne me sont pas fort agreables ; & si vous vouliez vous pourriez ouvrir un meilleur avis. Mais s'il est vray que vous ayez parlé serieusement, il faut donc que les Dieux vous ayent osté vostre prudence ordinaire. Et moy je declare à tous les*

Troyens, & je leur dis en face, que je ne rendray jamais ma femme. Pour ce qui est des richesses que nous avons amenées d'Argos, je consens qu'on les rende, & qu'on y en ajoûte encore d'autres pour contenter les Grecs. Ces passages sont fort beaux, & prouvent admirablement la pensée de Socrate, qui dit dans le premier Alcibiade, que les malheurs que causa la guerre de Troye, comme ceux que causent toutes les autres guerres, ne viennent que du different que l'on a sur le sujet du juste & de l'injuste, qu'il est bien difficile d'éclaircir; & que c'est ce different qui a produit les deux Poëmes de l'Iliade & de l'Odyssée. Ταῦτα ποιήματα ἐστὶ περὶ διαφορᾶς δικαίων τε καὶ ἀδίκων.

10 *Quid Paris? ut salvus regnet, vivatque beatus*] On a expliqué ce vers fort differemment. Les uns ont mis le poinct interrogant à la fin:

Quid Paris, ut salvus regnet, vivatque beatus?

Que fait Paris pour conserver sa vie & pour vivre heureux? Il dit qu'il ne sauroit se resoudre à la rendre. Les autres laissent la ponctuation ordinaire, mais ils l'expliquent, *Que fait Paris? il dit*

qu'il ne ſauroit ſe reſoudre à rendre ſa femme, ſans laquelle il ne ſauroit eſtre heureux. Enfin il y a un troiſiéme parti de ceux qui prennent cet *ut* pour *quamvis*, & qui l'expliquent de cette maniere: *Que fait Paris? quoyque ce ſoit le ſeul parti qu'il y ait à prendre pour conſerver ſa vie & pour vivre heureux, il ne ſauroit pourtant ſe reſoudre à rendre Helene.* Les deux derniers ſens me paroiſſent fort bons.

11 *Neſtor componere lites*] Comme du coſté des Troyens il y a un homme juſte, qui va à terminer les differends en rendant Helene; il y en a un autre du coſté des Grecs, qui ne tâche qu'à appaiſer le démeſlé qui s'éleve entre Achille & Agamemnon.

13 *Hunc amor, ira quidem communiter urit utrumque*] Voicy un jugement d'Horace qui eſt tres-remarquable. En parlant d'Achille & d'Agamemnon, il dit que l'amour brûle le dernier, & que l'un & l'autre ſont également enflamez de colere. Achille n'eſt donc point amoureux. Et cela eſt vray. Homere qui connoiſſoit parfaitement les paſſions, avoit fort bien vû que celle de l'amour ne pouvoit

occuper un homme du caractere d'Achille. Auſſi dans la plainte qu'il fait à ſa mere aprés avoir rendu Briſeïs aux Herauts que le Roy avoit envoyez, il ſe contente de dire :

Ἤ γάρ μ' Ἀτρείδης εὐρυκρείων Ἀγαμέμνων
Ἠτίμησεν. ἑλὼν γὰρ ἔχει γέρας, αὐτὸς ἀπούρας.

Le fils d'Atrée, le puiſſant Agamemnon m'a deshonoré en m'enlevant luy-meſme le preſent que les Grecs m'avoient fait. Et enſuite :

Τὴν δὲ νέον κλισίηθεν ἔβαν κήρυκες ἄγοντες
Κούρην Βρισῆος, τήν μοι δόσαν υἷες Ἀχαιῶν

Les Herauts viennent d'emmener de ma tente la fille de Briſeïs, que les Grecs m'avoient donnée. Achille n'eſt ſenſible qu'à l'affront qu'on luy faiſoit en luy oſtant un prix dont on avoit honoré ſa valeur ; l'amour n'a aucune part à ſes plaintes. Il n'en eſt pas de meſme d'Agamemnon, il aimoit Chryſeïs ; voicy comme la paſſion s'exprime :

—— ἐπεὶ πολὺ βούλομαι αὐτὴν
Οἴκοι ἔχειν· καὶ γάρ ῥα Κλυταιμνήστρης προβέβουλα

Κουριδίης ἀλόχου. ἐπεὶ οὔ ἑθέν ἐστι χερείων
Οὐ δέμας, οὐδὲ φυὴν, οὔτ' ἂρ φρένας, οὔτε τι ἔργα.

Parce que j'aime beaucoup mieux l'avoir dans mon Palais ; car je la préfere mesme à la Reine Clytemnestre. Aussi n'est-elle en rien inferieure à cette Princesse, ni en beauté, ni en vertu, ni en esprit, ni en adresse des mains pour les beaux ouvrages. Il estoit fort important de distinguer ces deux caracteres d'Achille & d'Agamemnon : car on s'y est souvent trompé, en croyant qu'Homere avoit fait Achille amoureux de Briséïs. Horace n'avoit garde de faire cette faute. Mais, dira-t'on, dans l'Ode IV. du Livre II. Horace dit manifestement qu'Achille aimoit Briséïs.

Ne sit ancillæ tibi amor pudori
Xanthia Phoceu, prius insolentem
Serva Briséïs niveo colore
Movit Achillem.

Que l'amour que vous avez pour une Esclave ne vous fasse point rougir, Phoceus, avant vous le superbe Achille aima sa belle Captive Briséïs. Ce n'est pas la mesme chose : dans l'Ode

Horace parle en Poëte galant, qui donne un beau nom au commerce qu'Achille avoit avec son Esclave. Et dans cette Epistre il parle en Philosophe, qui sçait faire la difference des passions qui peuvent, ou qui ne peuvent pas entrer dans le caractere du Heros qu'Homere a chanté.

14 *Quidquid delirant Reges, plectuntur Achivi*] Cela est certain, *le peuple paye les fautes des Rois*, comme dit Hesiode. Aussi Achille prie sa mere de demander à Jupiter qu'il favorise les Troyens, & que les Grecs soient repoussez jusques dans leurs Vaisseaux avec une tres-grande perte:

— ἵνα πάντες ἐπαύρωνται βασιλῆος.

afin, dit-il, *qu'ils joüissent tous de leur Roy.* Cette expression est belle & forte. En effet les peuples joüissent de leurs Rois, ou en goûtant les biens qu'ils leur procurent par leur sagesse, ou en souffrant les maux qu'ils leur attirent par leur imprudence. Ce qu'il y a de remarquable dans ce vers d'Horace, c'est que le mot *Achivi* signifie simplement les peuples, & qu'il ne designe pas moins les Troyens que les Grecs : comme le mot *Reges* com-

prend également les uns & les autres. Tout le ſujet de l'Iliade eſt expliqué dans ce vers ; car, à proprement parler, l'Iliade n'eſt qu'un fidele tableau des malheurs que les fautes des Rois font tomber ſur les peuples.

15 *Seditione, dolis, ſcelere atque libidine & ira*] Cette remarque d'Horace eſt certaine du coſté des aſſiegez, & du coſté des aſſiegeans ; on ne voit que ſedition, que tromperie, que crimes, que convoitiſe, & qu'emportement, tout cela regne également dans le camp des Grecs, & dans les retranchemens des Troyens. C'eſt pourquoy il faut rejetter la diſtinction que le vieux Commentateur a faite, en donnant *la ſedition* & *la fraude* aux Grecs, *le crime* & *la convoitiſe* aux Troyens, & *l'emportement* aux deux partis. *Seditione, dolis, apud Græcos: ſcelere atque libidine, apud Trojanos: & ira apud utroſque.* Ce paſſage d'Horace condamne le ſentiment de ceux qui ont cru que le Poëme Epique devoit eſtre l'éloge des vertus d'un Heros. Cela eſt entierement faux. Les vices ne ſont pas moins le ſujet d'un Poëme Epique que les vertus. Il n'y

a que vices dans l'Iliade, comme Horace l'a fort bien remarqué.

17 *Rursus quid virtus & quid sapientia possit, utile proposuit*] Aprés avoir parlé du sujet de l'Iliade, il propose celuy de l'Odyssée, dont le but n'est autre que de faire connoistre que la vertu & la sagesse sont le souverain bien des hommes, & qu'il n'y a qu'elles qui puissent les conduire seurement au travers de tous les precipices qui s'offrent à eux pendant tout le cours de leur vie.

18 *Utile proposuit nobis exemplar Ulyssem*] *Exemplar* est proprement l'original qui sert de modele, & sur lequel on fait les copies; comme il a dit dans l'Art Poëtique.

Respicere exemplar vitæ morumque jubebo
Doctum imitatorem, & veras hinc ducere voces.

Je veux qu'un savant Peintre regarde l'original de la vie & des mœurs, & qu'il tire de là des traits naturels qui expriment veritablement ce qu'il veut peindre. Ulysse est donc l'original qu'Homere nous propose, & que nous devons imiter dans toute la conduite de nostre vie.

19 *Qui domitor Trojæ multorum providus urbes & mores hominum*] Horace a traduit icy le commencement de l'Odyssée.

Ἄνδρα μοι ἔννεπε Μοῦσα πολύτροπον, ὃς μάλα πολλὰ
Πλάγχθη, ἐπεὶ Τροίης ἱερὸν πτολίεθρον ἔπερσε.
Πολλῶν δ' ἀνθρώπων ἴδεν ἄστεα καὶ νόον ἔγνω.

Muse, chantez-moy cet homme prudent, qui aprés avoir ravagé la sacrée ville de Troye, fut long-temps errant, visita les villes de plusieurs peuples, & s'instruisit à fond de leurs mœurs, &c.

Providus] πολύτροπος, prudent, sage, qui se fait à tout, qui s'accommode à tout.

20 *Latumque per æquor*] C'est encore la suite de ces vers de l'Odyssée:

Πολλὰ δ' ὅγ' ἐν πόντῳ πάθεν ἄλγεα ὃν κατὰ θυμόν.

Il souffrit sur la mer des maux & des inquietudes sans nombre.

21 *Dum sibi, dum sociis reditum parat*] C'est ainsi qu'Horace a traduit ce vers:

Ἀρνύμενος ἥν τε ψυχὴν καὶ νόστον ἑταί-
ρων.

tâchant de conſerver ſa vie, & de ramener ſes compagnons.

22 *Adverſis rerum immerſabilis undis*] Voilà un beau trait qu'Horace a ajoûté à ce qu'il a imité d'Homere. *immerſabilis* eſt un tres-beau mot, Horace l'a forgé ſur le mot ἀβάπτιστος, dont Pindare s'eſt ſervi dans la ſeconde Ode des Pyth. en diſant de quelle maniere il ſouffroit les calomnies. Ce paſſage eſt fort beau.

Ἅτε γὰρ εἰνάλιον πόνον ἐ
χοίσας βαθὺ σκευᾶς ἑτέρας, ἀβά.
πτιστός εἰμι φελλὸς ὣς
ὑπὲρ ἕρκος ἅλμας.

Car comme le liege nage ſur la ſurface de l'eau pendant que les filets ſouffrent au fond de la mer tous les efforts des ondes; je ſurmonte de meſme les flots de la calomnie ſans pouvoir jamais en eſtre ſubmergé.

23 *Sirenum voces*] Il dit la voix des Sirenes, parce que les Sirenes eſtoient des Courtiſanes qui habitoient trois petites Iſles prés de Caprées, vis-à-vis de Sarrentum, & qui attiroient les paſſans par les charmes de leur voix,

& les retenoient toûjours. Voicy ce qu'Homere en dit dans le XII. Livre de l'Odyssée, ℣. 38. *Vous arriverez premierement chez les Sirenes, qui enchantent tous les hommes qui abordent prés d'elles. Quand quelqu'un s'en est approché par mégarde, & qu'il a une fois entendu leur voix, jamais sa femme ni ses enfans n'ont le plaisir de le voir de retour dans sa maison, & de l'embrasser; ces Sirenes, par les douceurs de leurs chants, le retiennent toûjours. Elles sont dans une prairie où on voit tout autour des monceaux d'ossemens, & des cadavres encore entiers, que le Soleil acheve de secher. Passez donc sans vous arrester. Mais ne manquez pas d'emplir de cire les oreilles de vos compagnons, afin qu'aucun d'eux ne puisse entendre la voix de ces Enchanteresses. Pour vous, vous pouvez joüir de ce plaisir, si vous voulez, pourveu que vous ayez auparavant la precaution de vous faire bien lier au mast de vostre vaisseau, & d'ordonner que quand vous commanderez de vous délier, au lieu de vous obeïr, on vous lie alors davantage, &c.* Les loüanges qu'Homere donne aux chansons de ces Nymphes, ne

ſont point outrées ; voicy ce qu'elles chantent à Ulyſſe ſur ſon paſſage. C'eſt au vers 184. *Approchez d'icy , genereux Ulyſſe, l'ornement & la gloire des Grecs , arreſtez voſtre vaiſſeau prés de ce rivage , afin que vous puiſſiez entendre noſtre voix. Jamais perſonne n'a paſſé ces lieux ſans avoir auparavant admiré la douce harmonie de nos chants. On continuë ſa route aprés avoir eu ce plaiſir, & aprés avoir appris de nous une infinité de choſes : Car nous ſavons tous les travaux que les Grecs & les Troyens ont eſſuyez, par la volonté des Dieux , dans cette ſanglante guerre ; & rien de tout ce qui ſe paſſe dans ce vaſte Univers ne nous eſt caché.* Il y a là un naturel merveilleux ; & je ſuis perſuadé que ceux qui blâment aujourd'huy Homere, ne le connoiſſent que par quelques Traductions qui en ont eſté faites en noſtre langue, Mais ils me permettront de les avertir que ce n'eſt point Homere qu'ils liſent, & qu'au lieu de tout ce que ce grand Poëte a dit , les Traducteurs ont pris la liberté de ſubſtituer tout ce qu'ils ont penſé eux-meſmes. Et cela n'eſt pas égal , car aſſurément

Homere pensoit mieux qu'eux ; comme on peut le justifier par les deux passages que j'ay traduits. Ciceron estoit si touché de la beauté de cet endroit, qu'il l'a voulu traduire dans son troisiéme Livre *de finibus*, où il nous fait remarquer une grande adresse du Poëte, qui voyant que sa fiction ne seroit jamais approuvée, s'il faisoit qu'un aussi grand homme qu'Ulysse pust estre retenu par la seule douceur de quelques petites chansons ; luy fait promettre la science, qui, sans miracle, pouvoit faire oublier à Ulysse l'amour qu'il avoit pour son pays : car il n'y a rien de si fort dans l'esprit des hommes que la curiosité & l'envie de tout savoir.

Et Circes pocula nosti] Du fromage, de la farine, & du miel nouveau, détrempés dans du vin, avec certaines drogues, voilà la boisson avec laquelle Circé changea vingt-deux des compagnons d'Ulysse en pourceaux. Ulysse auroit eu le mesme sort, si Mercure ne luy avoit donné un preservatif admirable. Et ce preservatif estoit une plante qu'Homere appelle *Moly*, qui a la racine noire, & les fleurs blan-

ches comme le laict. Homere dit qu'il est impossible aux hommes d'arracher cette racine, il n'y a que les Dieux qui puissent l'arracher. Il n'est pas difficile de voir que c'est l'emblême de la Sagesse, que les hommes ne peuvent acquerir par tout leur travail, si Dieu ne la donne. C'est pourquoy Socrate disoit à Theagés : *Si Dieu le veut, vous ferez de grands progrés dans l'étude de la Sagesse; mais s'il ne le veut pas, vous travaillerez en vain.*

24 *Quæ si cum sociis stultus cupidusque bibisset*] Ce passage n'est nullement difficile ; cependant on y a fait une lourde faute: car on s'est imaginé qu'Horace disoit que si Ulysse avoit esté assez fol pour boire, comme ses compagnons, ce breuvage de Circé, il auroit esté comme eux. Et c'est ce qu'Horace ne dit point du tout; car il savoit qu'Ulysse avoit bu le breuvage que Circé luy donna. Ulysse le dit luy-mesme dans le Livre x. v. 318.

Αὐτὰρ ἐπεὶ δῶκέν τε καὶ ἔκπιον, οὐδέ μ' ἔθελξεν
Ῥάβδῳ πεπληγυῖα.

Aprés qu'elle m'eut donné la coupe, &

que j'eus bû, elle me frapa de sa baguette, mais sans aucun effet, &c. Que dit donc Horace ? Il dit que si Ulysse avoit bu comme un fol, & comme un homme entierement possedé par sa passion vicieuse, &c. *stultus cupidusque.* Il faut sous-entendre *ut.* Ulysse ne but pas ce breuvage comme un fol, mais aprés avoir pris le preservatif dont il avoit besoin, & qui le mit en état d'estre avec Circé sans aucun danger. Tous les plaisirs ne sont pas défendus au Sage ; il n'y a que ceux qui corrompent l'ame : les autres luy sont non seulement permis, mais on peut dire mesme necessaires. Et Socrate a fort bien prouvé que la sagesse ne pourroit estre le souverain bien de l'homme, si elle n'estoit accompagnée de la volupté.

25 *Sub domina meretrice*] Horace donne à Circé son veritable nom ; car c'estoit une Courtisane fort débauchée. On luy défera pourtant les honneurs divins, & du temps mesme de Ciceron elle estoit adorée par les habitans de Circeii.

26 *Vixisset canis immundus vel amica luto sus*] Horace choisit les deux

animaux les plus immondes, le chien & le pourceau. Car d'ailleurs Homere ne dit point que Circé changeast les hommes en chiens, il ne parle que de loups, de lions & de pourceaux.

27 *Nos numerus sumus, & fruges consumere nati*] Aprés qu'Horace nous a representé la prudence d'Ulysse, & le malheur que ses compagnons s'attirerent par leur brutalité; il fait voir qu'Homere ne s'est pas contenté de nous donner une seule image de nos desordres. Non seulement nous ressemblons aux compagnons d'Ulysse, mais tout ce que ce divin Poëte dit des Amans de Penelope, & de toute la Jeunesse de la Cour d'Alcinoüs, nous convient parfaitement; il ne faut que changer les noms.

Numerus sumus] *Numerus* est un terme de mépris quand on dit qu'un homme n'est qu'un nombre; car c'est ainsi que parlent les Grecs & les Latins; c'est à dire qu'il ne sert qu'à faire nombre, & qu'il n'a aucune qualité qui puisse le faire estimer. Euripide a dit de mesme:

Εἰδὼς μὲν οὐκ ἀριθμὸν, ἀλλ' ἐτητύμως

Ἀνδρ'

Ἄνδρ' ὄντα τὸν σὸν παῖδα. —
mot à mot, *ſachant bien que voſtre fils n'eſtoit pas un nombre, mais un veritable homme de cœur.* Quand on vouloit extrémement ravaler quelqu'un, on diſoit qu'il ne meritoit pas même d'être compté, & de faire nombre; & c'eſt de là que nous avons pris cette façon de parler, *ne faire aucun compte de quelqu'un.*

Fruges conſumere nati] Il faut joindre cette fin de vers avec *ſponſi Penelopes.* Car c'eſt de ces pourſuivans de Penelope qu'Homere a fait entendre qu'ils n'eſtoient nés, qu'ils ne vivoient que pour manger, & qu'ils ne penſoient à autre choſe; tout leur ſoin eſtoit de manger, danſer & chanter. *Quand ils ſont bien raſſaſiez,* dit Homere, *d'autres ſoins ſuccedent aux premiers, ils ne penſent qu'au chant & à la danſe, qui ſont les ſuites & les ornemens des feſtins.*

28 *Sponſi Penelopes*] C'eſtoit les Princes des Iſles voiſines d'Ithaque, & les principaux d'Ithaque meſme, qui s'eſtoient tous rendus chez Penelope, pour luy faire la cour.

Nebulones] Des débauchés qui n'ai-

ment que les tenebres, & qui ne font que des œuvres de tenebres; comme Socrate s'exprime en quelque endroit.

29 *Alcinoïque in cute curanda*] *Juventus Alcinoi*, la Jeunesse d'Alcinoüs, c'est à dire les jeunes gens de la Cour d'Alcinoüs, Roy de l'isle des Pheaques, aujourd'huy *Corfu.* La vie de ces jeunes gens estoit pleine de mollesse & d'oisiveté. Voicy comme Alcinoüs parle de sa Cour dans le VIII. Livre de l'Odyssée:

Αἰεὶ δ' ἡμῖν δαίς τε φίλη, κίθαρίς τε χοροί τε,
Εἵματά τ' ἐξημοιβὰ, λοετρά τε θερμὰ, καὶ εὐναί.

Les festins, la Musique, la danse, les habits, les bains chauds, le sommeil, & l'oisiveté, voilà toute nostre occupation.

Plus æquo] Car il est permis d'avoir soin de son corps jusqu'à un certain poinct, c'est à dire autant que le demandent la santé & la propreté.

30 *Cui pulcrum fuit in medios dormire dies*] C'est ainsi qu'Horace traduit le mot εὐναὶ du passage d'Homere, que je viens de rapporter.

31 *Ad strepitum citharæ cessatum ducere curam*] C'est ainsi qu'il faut lire

& non pas *cessantem. Cessatum ducere*, c'est à dire aller assoupir son ennuy, &c.

32 *Ut jugulent homines, surgunt de nocte latrones*] La force de ce raisonnement est tres-sensible. Il n'y a point de peine que les voleurs ne prennent, point de danger auquel ils ne s'exposent pour aller voler quelqu'un la nuit : & vous, pour faire quelque progrés dans l'étude de la Sagesse, vous ne pouvez vous resoudre à vous lever matin, & à combatre cette lâche mollesse qui vous retient dans vostre lict, où vous ne faites qu'échauffer vos vices.

De nocte] *à minuit*; comme *de die*, *à midy*.

33 *Ut te ipsum serves*] Car les passions sont autant de maladies de l'ame, & elles sont bien plus dangereuses que les maladies du corps.

34 *Si noles sanus, curres hydropicus*] Il compare les maladies de l'ame à l'hydropisie, qui est une des maladies qu'on augmente le plus quand on la flate. On peut voir les Remarques sur ce vers de l'Ode seconde du Livre II.

Crescit indulgens sibi dirus hydrops.

L'hydropique qui a de l'indulgence pour son mal, l'augmente en le flatant.

Curres hydropicus] On a mal expliqué ce *curres*, quand on a cru qu'il signifioit *tu courras au Medecin.* On devoit suivre le vieux Commentateur, qui a fort bien vû qu'Horace, en disant *curres hydropicus*, *vous courrez hydropique*, a fait allusion à la maniere dont on traitoit l'hydropisie : car on faisoit fort courir le malade, afin que cet exercice violent dissipast son enflure. Celsus dans le XXIII. Chapitre du Livre III. en parlant des remedes que doit faire l'hydropique ; *Multùm ambulandum, currendum aliquando est. Il faut qu'il se promene beaucoup, & qu'il coure quelquefois.* Et il ajoûte que les valets guerissent de cette maladie plus facilement que les Maistres ; *faciliùs in servis eum quàm in liberis tolli* ; parce que les valets courent & font beaucoup d'exercice, au lieu que les Maîtres sont ordinairement paresseux.

35 *Ni posces ante diem librum cum lumine*] Les Ouvriers des mestiers les plus vils perdent le manger & le dormir pour avancer leur ouvrage ; on n'en voit point qui ne soit avant le jour

à ſon travail. Mais les hommes du monde, comme dit fort bien Marc Antonin, ont moins d'eſtime pour la Sageſſe, qu'un Forgeron & un Tourneur n'en ont pour leur art. Il n'y a qu'un ſeul moyen d'acquerir la ſageſſe ; un travail aſſidu, qui prévienne meſme le jour. C'eſt ce que la Sageſſe dit elle-meſme dans le VIII. Chapitre des Proverbes : *Ego diligentes me diligo, & qui manè vigilant ad me, invenient me. J'aime ceux qui m'aiment, & ceux qui me cherchent de grand matin, me trouveront.* Et dans le VI. Chapitre de la Sageſſe, l'Auteur dit : *Qui de luce vigilaverit ad illam, non laborabit ; aſſidentem enim illam foribus ſuis inveniet. Celuy qui ſe levera de grand matin pour la chercher, ne ſe travaillera point, il la trouvera aſſiſe à ſa porte.*

36 *Si non intendes animum ſtudiis & rebus honeſtis.* Il ne ſuffit pas de ſe lever matin pour acquerir la ſageſſe, il faut joindre à cette diligence une application ſerieuſe, & la pratique des vertus. Autrement on feroit comme ces Philoſophes dont parle Ciceron, *qui diſciplinam ſuam, oſtentationem ſcientiæ, non legem vitæ putant ;* qui

travaillent à acquerir la Sageſſe pour une vaine oſtentation, & non pas pour en faire la regle & la loy de leur vie.

37 *Invidia vel amore vigil torquebere*] Le mot *vigil* fait la beauté & la force de ce paſſage. Car voicy le raiſonnement d'Horace. Si vous ne vous levez avant le jour pour étudier, & pour remplir les devoirs auſquels la Nature vous a deſtiné, l'Envie, l'Amour & toutes les autres paſſions ſe fortifieront ſi fort dans voſtre ame, qu'enfin elles vous empeſcheront entierement de dormir. Ainſi pour n'avoir pas voulu dérober à voſtre ſommeil les momens que vous luy donniez de trop, vous ſerez tombé dans une inſomnie continuelle, cauſée par le feu de vos paſſions, qui ne vous laiſſeront pas fermer l'œil. C'eſt une verité conſtante, cependant on l'a ſi mal compriſe, qu'on a expliqué ce paſſage comme ſi Horace diſoit, *Quand vous ſerez éveillé, vous ſerez tourmenté par l'Amour & par l'Envie.* Voilà des paſſions bien paiſibles & bien debonnaires, de laiſſer dormir juſqu'à midy ceux qu'elles poſſedent, & d'attendre

ainſi leur réveil. Horace ne met icy que l'Envie & l'Amour, parce qu'il n'y a point de paſſion que l'on ne puiſſe rapporter à l'une de ces deux-là.

38 *Quæ lædunt oculos, feſtinas demere, ſi quid eſt animum*] Voilà le funeſte aveuglement des hommes; dés qu'ils ſont malades, ils abandonnent au plus viſte leur corps entre les mains d'un Medecin, & ſouvent meſme d'un charlatan. Mais quand ils ſont en proye aux paſſions qui les devorent, ils different d'une année à l'autre de s'aller jetter entre les mains des Sages, qui ont ſeuls les remedes aſſûrez contre leur mal. Cependant noſtre corps n'eſt que l'inſtrument de noſtre ame, & noſtre ame c'eſt nous-meſme. Il eſt donc bien ridicule d'avoir tant de ſoin de ce qui n'eſt à nous que pour un moment, & de negliger ſi fort cet eſtre immortel qui fait noſtre eſſence.

39 *Eſt animum*] *Eſt* pour *edit*, *devore*, *ronge*, *conſume*.

40 *Dimidium facti qui cæpit, habet*] Les hommes ſont naturellement ſi pareſſeux, & leurs paſſions leur font trouver tant d'obſtacles à faire le bien, que quand ils ont pu ſurmonter tou-

tes ces difficultés, & qu'ils sont parvenus à l'entrée de la carriere, on a eu raison de dire que ce commencement est la moitié de l'action, & que leur course est à moitiè faite; car ce qui leur reste à faire n'est plus si difficile; Il n'y a pas de comparaison. Hesiode est le premier Auteur de ce proverbe, *ἀρχὴ δ' τ' ἥμισυ παντός, le commencement est la moitié de tout.* Mais Platon a encore encheri sur Hesiode, car il a dit, *que le commencement estoit la plus grande partie de toutes les actions. ἀρχὴ παντὸς ἔργου μέγιστον.*

Sapere aude] Pour aspirer à la Sagesse, il faut du courage, & ne pas se rebuter par les difficultés. C'est pourquoy Horace dit *aude, ose.* Virgile s'est servi heureusement du mesme mot en parlant du mépris des richesses, dans le VIII. Livre de l'Eneïde.

Aude, hospes, contemnere opes.

Mon hoste, ayez le courage de mépriser les richesses.

41 *Rusticus expectat dum defluat amnis*] Il compare un homme qui differe toûjours d'executer les resolutions qu'il a faites de s'appliquer à l'étude de la Sagesse, & que les moindres difficultés

difficultés rebutent, à ce Payſan de la fable, lequel n'ayant jamais vû de riviere, & en trouvant une ſur ſon chemin, s'arreſte, & attend, pour achever ſon voyage, que la riviere ait achevé de couler. On ne ſauroit voir d'image plus ſimple ni plus naturelle, & ces deux vers ſont d'un fort grand prix. Je ne doute pas qu'Horace ne faſſe alluſion à quelque fable qui étoit fort commune en ce temps-là. C'eſt pourquoy j'ay expliqué *ruſticus expectat : Il attend comme ce Villageois de la fable.*

43 *Quæritur argentum, puerisque beata creandis*] On ne s'eſt pas attaché à faire voir la liaiſon que ces vers ont avec les precedens, ni celle qu'ils ont entr'eux. Cela eſtoit pourtant fort neceſſaire. Horace fait voir icy les attachemens ordinaires des hommes, qui au lieu de chercher la Sageſſe, ne s'amuſent qu'à amaſſer du bien, à chercher quelque bon parti, & à faire travailler leurs terres, pour les rendre plus fertiles, ſoins entierement inutiles quand on a ce qui ſuffit.

Puerisque beata creandis uxor] *Uxor beata*, une femme riche, bien faite,

& de qualité. On cherche donc des femmes pour avoir des enfans, afin d'établir son nom sur la terre, comme si cela pouvoit rendre heureux.

44 *Et inculta pacantur vomere sylvæ*] On s'amuse à faire défricher des forests pour en faire des terres labourables ; parce que les terres où l'on a coupé les bois, sont bien souvent plus fertiles que les autres. Cruquius a fait icy une faute fort grossiere.

Pacantur] C'est une belle metaphore ; les terres deviennent douces & traitables par la charruë, avant cela elles sont sauvages & indociles. Virgile a dit de la mesme maniere, *tellus mansuescit*,

— ea nec mansuescit arando.
on ne l'adoucit point en la labourant.

45 *Quod satis est cui contigit*] Ce vers dépend de ce qui précede. Les hommes cherchent du bien, des enfans, des terres fertiles. Cependant ce n'est pas là ce qui peut rendre heureux : quand on a une fois ce qui suffit, on ne doit rien demander davantage. Voyez la Remarque sur le vers *Desiderantem quod satis est*, de l'Ode I. du Livre III. Horace ne blâme pas

les gens qui travaillent à avoir ce qui leur eſt neceſſaire pour vivre meſme avec aſſez de commodité : ce ſoin eſt loüable. Mais il blâme ceux qui ne trouvant jamais la fin de leurs deſirs, n'en donnent jamais à leurs ſoins.

46 *Non domus & fundus, non æris acervus & auri*] Une preuve certaine que tout ce qu'on a au delà de ce qui ſuffit, eſt entierement inutile ; c'eſt qu'il ne ſauroit ni guerir nos maux, ni ſoulager nos ennuis. Au lieu que la Sageſſe peut l'un & l'autre. Horace comprend dans ce ſeul vers ce qu'il a exprimé dans le vers 43. & 44. car *acervus æris & argenti* répond à *quæritur argentum. fundus* répond à *inculta pacantur vomere ſylvæ.* & *domus* répond à *puerisque beata creandis uxor.* car le mariage eſt le fondement des maiſons.

47 *Ægroto domini deduxit*] On peut voir les Remarques ſur ce vers de la premiere Ode du Livre III.

Quod ſi dolentem non Phrygius lapis, &c. S'il eſt donc certain que les colomnes de marbre ne peuvent appaiſer les douleurs du corps, & moins encore calmer les troubles de l'eſprit, &c.

48 *Non animo curas*] C'eſt ce que Varron avoit dit elegamment:

Non ſit theſauris non auro pectu' ſolutum
Non demunt animi curas ac relligiones
Perſarum montes, non atria divitis Craſſi.

Tous les treſors du monde ne peuvent rendre à l'eſprit ſa liberté. Les montagnes d'or, comme eſtoient celles des Perſes, ni les maiſons plus ſuperbes que celles de Craſſus n'appaiſent point les troubles de l'ame, ni la triſte ſuperſtition.

Valeat poſſeſſor oportet] Il faut qu'il ſoit ſain de corps & d'eſprit. Car *valeat* ſert à l'un & à l'autre.

49 *Si comportatis*] *Res comportata*, les biens qu'on a amaſſez. Cruquius a fait icy une diſtinction ridicule entre *bona comportata* & *bona portata.*

50 *Qui cupit aut metuit*] C'eſt la preuve de ce qu'il a dit, que pour eſtre heureux, & pour joüir tranquillement de ſes richeſſes, il faut eſtre ſain de corps & d'eſprit. La ſanté du corps toute ſeule eſt inutile : car dés qu'une ame eſt devorée par le deſir ou par la crainte, elle n'eſt plus en état

de goûter aucun plaisir. Il seroit encore plus aisé qu'un esprit fort sain fust heureux dans un corps malade, qu'il ne seroit possible qu'un esprit malade fust heureux dans un corps fort sain.

51 *Aut res*] Ce mot *res* comprend tous les biens qu'un homme peut avoir, meubles & immeubles.

52 *Ut lippum picta tabulæ*] Il y a des gens qui ont mal aux yeux, & que leur mal n'empesche pas de joüir de la veuë des tableaux, & d'y prendre plaisir. Mais ce n'est pas de ceux-là dont Horace parle, & c'est avoir envie de chicaner, que de critiquer sur cela ce vers. Il parle de ceux qui ont une ophtalmie seche, & que leur mal oblige d'avoir toujours ou du colyre, ou des emplastres sur les yeux; plus les couleurs sont vives, plus elles irritent leur mal.

Fomenta podagram] La goute est une humeur si acre & si interieure, qu'il n'y a point de remede exterieur qui puisse en arrester le cours. Il faut une regle de vie toute particuliere pour la guerir. Il en est de mesme des passions de l'ame, tous les remedes exterieurs n'y font presque rien, &

le malade qui eſpere de tromper ſon mal par le ſecours des grandeurs & des richeſſes, doit dire ce qu'Anacreon diſoit de ſon combat contre l'Amour:

Τί γὰρ βαλώμεθ' ἔξω
Μάχης ἔσω μ' ἐχούσης.

A quoy ſert de ſe deffendre au dehors, lorſque l'ennemy eſt au dedans ?

53 *Auriculas citharæ collectâ ſorde dolentes*] Cette comparaiſon eſt encore fort juſte & fort ſenſible : comme des oreilles travaillées par la douleur que cauſe l'abcés qui s'y eſt formé, ne ſont point du tout en état de goûter les plaiſirs de la Muſique: tout de meſme, une ame tourmentée par ſes paſſions ne ſauroit joüir des grandeurs, des richeſſes, &c.

54 *Sincerum eſt niſi vas quodcumque infundis aceſſit*] C'eſt la conſequence ſeure & inconteſtable qui ſe tire de toutes les veritez qu'il vient d'établir. Car puiſque ni les honneurs, ni les plaiſirs, ni les richeſſes ne peuvent guerir ni appaiſer une ame déchirée par ſes paſſions, il eſt aiſé de voir que c'eſt la faute du vaiſſeau qui corrompt tout ce qu'on y verſe. Horace a pris cette belle idée du VI. Livre de Lucrece,

ſes vers en ſont ſi beaux & ſi utiles, que je ne ſaurois m'empeſcher de les rapporter icy, on ne ſera pas faſché de les lire.

Nam cum vidit hic ad victum quæ flagitat uſus
Et per quæ poſſent vitam conſiſtere tutam,
Omnia jam ferè mortalibus eſſe parata:
Divitiis homines & honore & laude potentes
Affluere, atque bona natorum excellere fama:
Nec minus eſſe domi cuiquam tamen anxia corda,
Atque animum infeſtis cogi ſervire querelis:
Intellexit ibi vitium vas efficere ipſum,
Omniaque illius vitio corrumpier intus,
Quæ conlata foris & commoda cumque venirent,
Partim quod fluxum, pertuſumque eſſe videbat,
Ut nullâ poſſet ratione explerier unquam:
Partim quod tætro quaſi conſpurcare ſapore

Omnia cernebat, quæcumque receperat intus.

Veridicis igitur purgavit pectora dictis

Et finem ſtatuit cuppedinis atque timoris,

Expoſuitque bonum ſummum quo tendimus omnes

Quid foret, atque viam monſtravit tramite prono &c

Car ce Genie incomparable voyant que les hommes avoient déja trouvé & preparé tout ce qui eſt neceſſaire pour l'entretien, pour le plaiſir & pour la ſeureté de leur vie : qu'ils avoient à ſouhait les richeſſes, les honneurs, la reputation ; que leurs enfans rempliſſoient leurs deſirs, & couronnoient leur gloire, & que cependant il n'y en avoit pas un ſeul qui chez luy n'euſt l'ame chagrine & inquiete, & qui ne fuſt forcé de s'abandonner aux plaintes & aux ſoupirs : il connut que c'eſtoit là le deffaut du vaiſſeau, & que tout ce que l'on y verſoit ſe gâtoit & ſe perdoit par ce deffaut, tant parce que c'eſtoit un vaiſſeau percé que l'on ne pouvoit remplir en aucune maniere, que parce que la liqueur empoiſonnée dont il avoit d'abord eſté imbibé, corrompoit

tout ce qui entroit dedans. Pour remedier donc à ce desordre, il purgea les hommes par des paroles de verité; il marqua une fin à leurs desirs & à leurs craintes; il leur expliqua quel estoit le souverain bien où nous tendons tous; & leur donna un chemin aisé qui pouvoit les y conduire. Voilà l'explication de ce vers d'Horace, qui est parfaitement beau. *sincerum vas est*, un vaisseau bien entier, & qui n'a nulle mauvaise odeur. On peut voir les Remarques sur le vers 56. de la III. Satire du Livre I.

Sincerum cupimus vas incrustare.

55 *Sperne voluptates*] Il donne à Lollius des preservatifs contre les passions les plus dangereuses, & qui sont les liqueurs empoisonnées qui corrompent tout ce qu'il peut voir, goûter & sentir. Ces passions sont l'amour des plaisirs, l'avarice, l'envie & la colere, quatre vices ausquels Lollius estoit le plus porté, comme on l'a déja dit dans l'Argument.

Nocet empta dolore voluptas] Horace ne dit pas que *les plaisirs nuisent quand ils causent des douleurs*, ou *quand on les achete au prix de la douleur*; cela

eſt de trop mauvais ſens, & eſt même contraire au but d'Horace, qui pretend qu'il n'y a point de plaiſir criminel, car c'eſt de ces plaiſirs dont il eſt icy queſtion, qui ne ſoit ſuivi de la douleur. Ces plaiſirs donc, dit-il, ſont nuiſibles. Pourquoy ? parce qu'on les achete toûjours par la douleur. *Voluptas nocet, quia nimirum ſemper dolore empta eſt.* La douleur eſt toûjours le prix des plaiſirs, comme la mort eſt le prix du peché. Horace a traduit icy ce vers du Poëte Phœnicides :

Φευγ' ἡδονὴν φέρουσαν ὕστερον βλάβην.
Fuy la volupté, qui mene toûjours enfin la douleur.

56 *Semper avarus eget*] Au lieu du precepte, *fuyez l'avarice*, il preſente tout d'un coup les maux que l'avarice produit ; & le plus grand de ces maux c'eſt que l'avare eſt toûjours pauvre ; & que, comme dit fort bien Pub. Syrus, ce qu'il a, luy manque autant que ce qu'il n'a pas : *Avaro tam deeſt quod habet, quàm quod non habet.*

Certum voto pete finem] C'eſt ce que Lucrece dit, *ſtatue finem cuppedinis* ; marquez à vos deſirs une fin

que vous ne puiſſiez paſſer. Et cette fin doit eſtre *quod ſatis eſt*. Cruquius s'eſt trompé à ce paſſage, quand il l'a expliqué, *demandez aux Dieux immortels une fin pour vos deſirs*. Ce n'eſtoit pas là la Philoſophie d'Horace, comme nous l'avons vû ailleurs. On peut voir ce qui a eſté remarqué ſur le 15. vers de la Satire VI. du Livre II.

57 *Invidus alterius macreſcit rebus opimis*] L'Envie eſt une paſſion de l'ame, qui s'afflige du bien & qui ſe réjoüit du mal d'autruy. Et Platon dit fort bien qu'elle eſt fille de l'Emulation; c'eſt pourquoy elle ne ſubſiſte jamais qu'entre égaux.

58 *Invidia Siculi non invenêre Tyranni*] La Sicile ſemble avoir eſté la nourrice des Tyrans; car il n'y a point de pays au monde où il y en ait tant eu. Chaque ville avoit ſon Tyran: τύραννοι κατὰ πόλεις ἦσαν, comme dit Denis d'Halicarnaſſe, & Juſtin dans le Livre IV. Chap. II. *Poſt quem ſingulæ civitates in Tyrannorum imperium conceſſerunt, quorum nulla terra feracior fuit. Aprés le regne de Cocalus, chaque ville tomba entre les mains d'un Tyran; car jamais pays n'a eſté ſi fer-*

tile en Tyrans que la Sicile. Horace, en parlant des tourmens que ces Tyrans avoient inventez, fait ſans doute alluſion au Taureau d'airain que Phalaris, ce cruel Tyran d'Agrigente, fit faire pour y brûler tout vifs ceux qu'il vouloit faire mourir. Pindare parle de la cruauté de ce Phalaris dans l'Ode 1. des Pith.

Τὸν δὲ ταύρῳ χαλκέῳ καυ-
Τῆρα νηλέα νόον
Ἐχθρὰ Φάλαριν κατέχει παντᾶ φάτις.

La Renommée rend par tout odieux le nom de l'impitoyable Phalaris, qui brûloit les hommes dans un Taureau d'airain. Ce Taureau d'airain eſtoit fait de maniere que les cris des miſerables qui y eſtoient enfermez, reſſembloient parfaitement au mugiſſement des Taureaux.

59 *Qui non moderabitur iræ, infectum volet eſſe*] Les hommes ſont toûjours forcez de ſe repentir de ce que la colere les a obligez de faire ; car c'eſt une mauvaiſe Conſeillere. Et l'on trouve enfin, comme dit un Poëte Grec, que tout ce qu'elle a fait faire eſt toûjours mal fait.

Ἅπανθ' ὅσ' ὀργιζόμενος ἄνθρωπος ποιεῖ Ταῦθ' ὕστερον λάβοις ἡμαρτημένα.

60 *Dolor quod suaserit & mens*] *Dolor & mens*, la douleur & l'emportement. Car *mens* est icy dans la signification que luy donne son origine, *mens* venant de μένος, comme *gens* de γένος. Or μένος signifie la violence, l'emportement, *animi impetum*. C'est la veritable signification de ce passage, où il ne faut rien changer : car on pourroit peut-estre s'imaginer qu'Horace avoit écrit, *dolor quod suaserit amens.*

61 *Dum pœnas odio per vim festinat inulto*] J'ay vû des gens qui expliquoient ce vers de cette maniere : *Pendant qu'il se haste de punir par la force son ennemy, dont il ne s'est pas encore vengé.* En mettant *odio* au datif, & en le prenant pour *inimico*, la haine pour celuy qui en est l'objet. On ne peut pas dire que cette explication soit mauvaise ; mais elle ne me paroist pas si naturelle que celle-cy ; *Pendant que sa haine n'estant pas encore assouvie, il se haste de punir par la force son ennemy. odio inulto* est un ablatif. Et par cet ablatif Horace marque fort bien

la cauſe du deſir qu'on a de ſe vanger, c'eſt que la haine dont la colere a rempli noſtre cœur, n'eſt pas encore aſſouvie.

62 *Ira furor brevis eſt*] Cette définition eſt certaine, la colere n'eſt que l'agitation d'un ſang bilieux qui ſe porte au cœur avec rapidité; c'eſt pourquoy cette agitation violente ne peut eſtre de longue durée. Themiſtius diſoit dans l'Oraiſon de l'Amitié: ἐγὼ δ' οἶμαι τὴν ὀργὴν μανίαν ὀλιγοχρόνιον εἶναι. *Je ſuis perſuadé que la colere eſt une fureur qui dure peu de temps.* Et Ciceron dans le IV. Livre des Tuſculanes: *An eſt quidquam ſimilius inſaniæ quàm ira? quam bene Ennius initium dixit inſaniæ. Eſt-il rien qui reſſemble davantage à la fureur que la colere? Ennius l'appelle admirablement le commencement de la fureur.* C'eſt dans cette idée qu'Homere, qui peint toûjours les choſes par des images qui en expliquent la nature & les effets, compare la colere à une vapeur, à une fumée qui s'éleve dans le cœur.

——ἐν στήθεσσιν ἀέξεται ἠΰτε καπνός.

Il ſeroit difficile d'accorder cette dé-

finition de la colere avec les principes de Monſieur Deſcartes, qui établit deux ſortes de colere, l'une prompte, & l'autre lente. Je ne croy pas que cela ſoit dans la nature, & je crains bien que M. Deſcartes n'ait appellé colere lente la haine que la colere laiſſe dans le cœur pour y nourrir le deſir de la vengeance.

Furor brevis eſt] Ces deux mots, qui font la définition de la colere, marquent en meſme temps deux veritez tres-importantes, qui doivent nous obliger à combatre cette paſſion. La premiere, que c'eſt une fureur: Il faut eſtre bien ennemi de ſoy-même pour ne vouloir pas s'empeſcher d'eſtre furieux. Et la ſeconde, que c'eſt une *fureur de peu de durée*: Il faut eſtre bien foible & bien lâche pour ne vouloir pas ſoutenir un aſſaut qui doit durer ſi peu de temps.

Animum rege] *Animus* eſt ce qu'il a dit deux vers plus haut: *mens* c'eſt ce que les Grecs appellent θυμὸν, un eſprit poſſedé par la colere.

Qui niſi paret, imperat] Socrate eſt le premier qui a démontré cette verité. Comme il n'y a point de milieu

entre le bon & le mauvais, le bonheur & le malheur, la ſanté & la maladie, la folie & la ſageſſe ; il n'y en a pas non plus pour un eſprit emporté, entre l'obeïſſance & la tyrannie. Il faut qu'il commande en Maiſtre imperieux & abſolu, ou qu'il obeïſſe en eſclave; en un mot, qu'il ſoit ou noſtre ſujet, ou noſtre tyran.

63 *Hunc frænis hunc tu compeſce catena*] Il parle d'un eſprit furieux comme d'un cheval indompté, dont on ne peut ſe rendre le maiſtre.

64 *Fingit equum tenera*] Cette comparaiſon eſt née de l'idée du vers precedent. Comme un Eſcuyer dreſſe un jeune cheval, & luy enſeigne de bonne heure à obeïr à la main de celuy qui le monte ; tout de meſme les hommes doivent s'accoûtumer de bonne heure à obeïr à la raiſon.

66 *Cervinam pellem latravit in aula*] Pour accoûtumer les jeunes chiens à ſuivre la proye, l'exercice le plus ordinaire qu'on leur faiſoit faire, c'eſtoit de les faire courir & aboyer aprés une peau de Cerf qu'on leur montroit toute ſeule, ou aprés l'avoir fourrée de paille,

paille, afin que ce fuſt comme un veritable Cerf.

67 *Militat in ſylvis catulus*] *Militat*, *combat* : car la chaſſe eſt une eſpece de guerre, comme Xenophon l'a fort bien dit : ἔοικεν τῇ πολεμικῇ ἐπιστήμῃ ἡ κυνηγετική.

Nunc adbibe puro pectore verba puer] *Puro pectore*, *pendant que voſtre eſprit eſt encore pur & net à cauſe de voſtre grande jeuneſſe* : ou bien, *aprés avoir purifié voſtre eſprit par les avis que je vous donne, & par les verités que je vous enſeigne*. Dans le premier ſens, c'eſt une honneſteté qu'Horace fait à Lollius, en feignant d'eſtre perſuadé que les vices dont il luy parle n'ont point fait encore d'impreſſion ſur luy, & cela s'accorde fort bien avec la ſuite. Ce paſſage prouve inconteſtablement que Lollius eſtoit fort jeune quand Horace luy écrivit cette Epiſtre.

68 *Nunc te melioribus offer*] Laiſſez-vous conduire par des Maiſtres plus ſages & meilleurs que les paſſions.

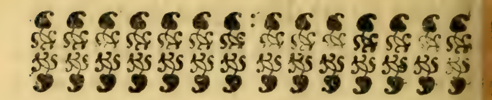
69 *Quo ſemel eſt imbuta recens*] Il reprend la metaphore du vaiſſeau, dont il s'eſt ſervi dans le 54. vers. L'ame eſt un vaiſſeau ; ſi la premiere tein-

ture qu'on verſe dans l'ame eſt bonne, elle s'y conſervera toûjours, & corrigera meſme la mauvaiſe odeur de ce qu'on y verſera dans la ſuite : mais ſi elle eſt mauvaiſe, elle corrompra toûjours tout; comme la premiere liqueur qu'on met dans un vaiſſeau neuf, luy donne un bon ou un mauvais gouſt, qui ſe communique à toutes les autres liqueurs dont on le remplit. C'eſt pourquoy quand un vaiſſeau eſtoit mal cuit, ou qu'il avoit quelque mauvaiſe odeur, les Anciens faiſoient une eſpece de leſſive dont ils l'imbiboient, & qui en luy faiſant perdre ce mauvais gouſt, luy en donnoit un fort bon qui duroit autant que le vaiſſeau meſme.

70 *Quod ſi ceſſas, aut ſtrenuus anteis, nec tardum, &c.*] Horace dit à Lollius: Si vous voulez marcher avec moy dans l'étude de la Sageſſe, nous irons d'un pas égal, & nous ferons le meſme progrés: mais ſi vous voulez ou demeurer derriere, ou paſſer devant, je ne vous attendray ni ne vous ſuivray. Ces deux derniers vers ne paroiſſent d'abord qu'une raillerie; mais cette raillerie renferme un precepte excellent, & un

des plus beaux fruits de la Sagesse. Quand on est dans cette heureuse lice, il faut aller son chemin sans regarder ceux qui courent avec nous : car d'attendre les derniers, c'est une marque de paresse & de lâcheté ; & de vouloir passer les premiers, c'est une marque d'empressement & d'envie. Or la Sagesse ne se trouve jamais ni dans l'un ni dans l'autre de ces deux états. Et c'est à quoy se rapporte cette belle reflexion de l'Empereur Marc Antonin, qui dit en quelque endroit, que la perfection des mœurs consiste à n'être ni empressé, ni paresseux ou lâche : μήτε σφύζειν, μήτε ναρκᾶν.





AD
JULIUM FLORUM.
EPISTOLA III.

JULI FLORE, *quibus terrarum militet oris*
Claudius Auguſti privignus, ſcire laboro.
Thracane vos, Hebruſque nivali compede vinctus,
An freta vicinas inter currentia turres,
An pingues Aſiæ campi colleſque morantur?
Quid ſtudioſa cohors operum ſtruit? hæc quoque curo,
Quis ſibi res geſtas Auguſti ſcribere ſumit?
Bella quis & paces longum diffundit in ævum?
Quid Titius Romana brevi venturus in ora?



A

JULIUS FLORUS.

EPISTRE III.

JULIUS FLORUS, je ſuis fort en peine de ſavoir en quels lieux du monde eſt preſentement Tibere. Eſt-il dans la Thrace & ſur les bords de l'Hebre, dont les neiges & les glaces retardent le cours ? Eſt-il retenu par l'Helleſpont, qui ſepare les celebres Chaſteaux de Seſte & d'Abyde ? ou fait-il quelque ſejour dans les fertiles Plaines, & ſur les delicieux coſteaux de l'Aſie ? A quoy s'occupe la ſavante Cour de ce jeune Prince ? Je n'ay pas moins d'envie de ſavoir qui ſe charge d'écrire les actions d'Auguſte. Qui eſt-ce qui entreprend de conſacrer à l'Immortalité l'hiſtoire de ſes guerres & de ſes Traités de paix ? Que fait Titius, dont les Ecrits ſeront bien-toſt les delices des Romains ; & qui mé-

Pindarici fontis qui non expalluit hauſtus?
Faſtidire lacus & rivos auſus apertos:
Ut valet? ut meminit noſtri? fidibuſne Latinis
Thebanos aptare modos ſtudet, auſpice Muſa?
An tragica deſævit & ampullatur in arte?
Quid mihi Celſus agit? monitus, multumque monendus,
Privatas ut quærat opes, & tangere vitet
Scripta, Palatinus quæcunque recepit Apollo:
Ne, ſi forte ſuas repetitum venerit olim
Grex avium plumas, moveat Cornicula riſum,
Furtivis nudata coloribus. ipſe quid audes?
Quæ circumvolitas agilis thyma? non tibi parvum
Ingenium, non incultum eſt, nec turpiter hirtum.
Seu linguam cauſis acuis, ſeu civica jura

priſant de boire dans les ruiſſeaux trop communs, & dans les ſources trop frequentées, a eu le courage d'aller étancher ſa ſoif dans la fontaine de Pindare. Comment ſe porte-t-il? Se ſouvient-il un peu de moy? Sous les auſpices d'une Muſe favorable, tâche-t-il d'accommoder les vers du Chantre de Thébes à nos tons Latins? ou s'efforce-t-il d'étaler ſur la ſcene les fureurs & la grandeur de la tragedie? Quelle eſt l'occupation de Celſus, qu'on a averti ſi ſouvent, & qu'on ne doit jamais ſe laſſer d'avertir de chercher des richeſſes dans ſon propre fonds, & de ne pas piller les Ecrits de la Bibliotheque d'Apollon Palatin, de peur qu'une troupe d'oyſeaux venant à redemander chacun ſes plumes, la Corneille dépoüillée de ſes couleurs dérobées, ne ſoit expoſée à la riſée de tout le monde. Mais vous-meſme qu'entreprenez-vous? quelles fleurs & quel Thyn allez-vous butiner en voltigeant legerement comme l'Abeille? Vous avez beaucoup d'eſprit, de ſavoir & de politeſſe, & vous réüſſirez également à plaider, & à répondre à ceux qui vous conſulteront.

Respondere paras, seu condis amabile carmen:
Prima feres ederæ victricis præmia. quod si
Frigida curarum fomenta relinquere posses,
Quo te cælestis sapientia duceret, ires.
Hoc opus, hoc studium parvi properemus & ampli,
Si patriæ volumus, si nobis vivere cari.
Debes hoc etiam rescribere, si tibi curæ
Quantæ conveniat Munatius. an malè sarta
Gratia nequicquam coit, & rescinditur? at vos
Seu calidus sanguis seu rerum inscitia vexat
Indomita cervice feros: ubicumque locorum
Vivitis, indigni fraternum rumpere fœdus,
Pascitur in vestrum reditum votiva juvenca.

Que ſi vous prenez le parti de vous attacher à la Poëſie, perſonne ne pourra vous diſputer le premier prix. Avec tous ces avantages ſi vous pouviez renoncer aux attachemens qui ne font qu'irriter vos paſſions, vous iriez auſſi loin que la Sageſſe deſcenduë du Ciel pourroit vous mener. Voilà l'application que nous devons tous avoir, petits & grands : voilà l'étude que nous devons faire, ſi nous voulons eſtre chers à noſtre patrie & à nous-meſmes. Vous eſtes auſſi obligé de me mander ſi vous avez pour Munatius les ſentimens de tendreſſe que vous devez avoir. Voſtre ancienne playe a-t-elle eſté ſi mal fermée qu'elle ſe r'ouvre encore? Mais enfin ſoit que la chaleur du ſang qui bout dans vos veines, ou que l'ignorance des choſes emporte vôtre eſprit encore jeune & fougueux, en quelqu'endroit que vous ſoyez tous deux, qui eſtes les gens du monde qui devriez le moins rompre l'union fraternelle, je vous avertis que j'éleve une Genice, que j'ay fait vœu de ſacrifier dés que vous ſerez de retour.

REMARQUES

SUR LA TROISIÉME EPISTRE DU LIVRE I.

HOrace écrit à Julius Florus, comme pour luy demander des nouvelles de ce qui se passoit à la Cour de Tibere, qui, par l'ordre d'Auguste, estoit allé en Orient avec une puissante armée. Mais son veritable dessein est de luy representer le grand préjudice que luy causent son avarice & son ambition; & de luy recommander de vivre bien avec son frere, & de ne plus rompre les liens d'une amitié qui doit estre sainte & inviolable. Cette Epistre fut écrite l'an de Rome DCCXXXIII. Horace estant âgé de quarante-six ans : ainsi elle est fort anterieure aux Odes IV. XIV. & XV. du Livre IV.

Juli Flore] Theodore Marcile pretend qu'il faut lire *Luci Flore*, parce que *Julius* ne peut estre ni le nom ni le surnom de ceux qui ne descendoient

pas de la famille des Juliens; & que ce Florus à qui Horace écrit, estoit Lucius Aquilius Florus, qui sortoit de la famille de ces Aquiliens dont parle Dion. Je répons premierement que Florus ne pouvoit pas estre de la famille de ces Aquiliens, puisqu'Auguste les avoit fait mourir aprés la défaite d'Antoine, comme le rapporte Dion dans le Livre LI. Et en second lieu je dis qu'il y avoit beaucoup de familles qui ne descendoient pas des Juliens, & qui en portoient pourtant le nom : mais c'estoit des familles de Province, à qui Jules Cesar, en leur donnant le droit de Bourgeoisie, avoit aussi donné la permission de porter le nom des Juliens. Ce privilege pouvoit donc avoir esté accordé à la famille de Florus comme à beaucoup d'autres, & cela suffit pour ne rien changer. Ce Florus est le mesme à qui il écrit l'Epistre II. du Liv. II. & qu'il appelle l'ami de Neron. C'est encore le mesme que Posthumus, à qui il adressa ensuite l'Ode XIV. du Livre II. qui fut faite long-temps aprés cette Epistre.

2 *Claudius*] Claude Tibere Neron,

qui ſucceda à Auguſte, & qui eſtoit fils de Tibere Neron, & de Livie. Il avoit quatre ans quand Auguſte épouſa ſa mere. Et quand Auguſte l'envoya en Orient, pour remettre Tigrane ſur le Thrône d'Armenie, il en avoit vingt-deux.

3 *Thracane vos*] Horace ignoroit où eſtoit Tibere, parce que cette expedition fut beaucoup plus prompte qu'on ne penſoit, & qu'on ne pouvoit pas toûjours ſavoir à Rome les lieux où il s'arreſtoit. *Thraca*, comme les Grecs diſent Θρήκη.

Hebruſque nivali compede vinctus] L'Hebre, fleuve de Thrace, qui eſt preſque toûjours couvert de glaces & de neiges. C'eſt pourquoy Horace l'a appellé le compagnon de l'Hyver, dans l'Ode xxv. du Livre I.

Aridas frondes hyemis ſodali
dedicet Hebro.

4 *An freta vicinas inter currentia turres*] C'eſt le détroit de l'Helleſpont, ſur les rivages duquel ſont les deux Chaſteaux *Seſte*, du coſté de l'Europe, & Abyde du coſté de l'Aſie, ſi celebres par les amours de Hero

& de Leandre. Ce ſont aujourd'huy les Dardanelles. Muſée les appelle *vicinas urbes*, Villes voiſines.

Σηστὸς ἔην καὶ Ἄβυδος ἐναντίον ἐγγύθι
πόντου.

Γείτονες εἰσὶ πόληες.

Seste & Abyde ſont vis-à-vis l'une de l'autre, ſur le rivage de la mer, deux villes voiſines. Du temps de Muſée il y avoit à chacune de ces villes, du coſté de la mer, une Tour qui ſervoit de Fortereſſe. Le meſme Muſée parle auſſi de la Tour de Seſte.

5 *An pingues Aſiæ campi colleſque morantur*] Il luy demande ſi la Cour de Tibere, pour ſe délaſſer de ſes fatigues, fait quelque ſejour dans les delicieuſes & fertiles Plaines de l'Aſie Mineure, qui ſont embellies de mille coſteaux, &c.

6 *Quid ſtudioſa cohors*] Le vieux Commentateur s'eſt trompé à ce paſſage, quand il a écrit qu'Horace parle de la Cohorte Pretorienne qui eſtoit dans la Legion de Druſus, & qui étoit toute compoſée de gens de la famille des Nerons: *Litterata, laborioſa Druſi legio, in qua cohors erat Præto-*

ria de familia Neronum, qui literarum erant amantes. D'où venoit cette legion de Drusus dans l'Armée de Tibere ? & comment peut-on penser que la Cohorte Pretorienne, qui estoit comme la Compagnie des Gardes du Corps, fust toute composée de gens de la famille des Nerons ? Il est certain que les Amis du Prince, & les Volontaires estoient ordinairement dans cette Compagnie. Mais ce Florus, Titius, Celsus estoient-ils de la famille des Nerons ? cela est ridicule. *Cohors* ne signifie icy que ce que l'on appelle la Cour d'un Prince, ceux qui suivent un Prince, & qui s'attachent à luy. Cette Cour de Tibere estoit pleine de gens de lettres qu'Auguste luy avoit donnez : c'est pourquoy Horace l'appelle *studiosa cohors*.

7 *Quis sibi res gestas Augusti*] Qui est-ce qui entreprend d'écrire les actions de Tibere, qu'il appelle *res gestas Augusti, les actions d'Auguste*, parce que Tibere les faisoit avec les troupes & sous les auspices de ce Prince, qui luy avoit presté ses troupes & ses Dieux, comme Horace s'explique dans l'Ode XIV. du Livre IV.

Te copias, te consilium & tuos
Præbente Divos.

Vous luy aviez donné vos conseils, vous luy aviez donné vos troupes, & vous luy aviez presté vos Dieux. Mais ce qui me paroist bien remarquable, c'est qu'Horace écrivoit sans doute ainsi pour faire plaisir à Auguste, & pour reprimer l'ambition & la vanité de ce jeune Prince, qui voyant qu'on avoit ordonné des sacrifices aux Dieux pour l'heureux succés de son expedition, en devint si fier & si orgueilleux, qu'il croyoit avoir tout fait luy seul, & qu'il pensoit déja à s'emparer de la Monarchie. Dion dans le Livre LIII. Ὅθ᾽ οὖν Τιβέριος, ἄλλως τε καὶ ἐπειδὴ θυσίαι ἐπὶ τούτῳ ἐψηφίσθησαν, ἐσεμνύνετο ὡς καὶ κατ᾽ ἀρετήν τι ποιήσας καὶ ἤδη γε καὶ περὶ τῆς Μοναρχίας ἐνενόει.

8 *Bella quis & paces*] Pendant le voyage de Tibere, Auguste, qui fut presque toûjours à Samos, finit plusieurs guerres, & donna la paix à plusieurs peuples. C'est pourquoy Horace demande avec raison qui estoit celuy qui se chargeoit d'apprendre à la posterité les guerres qu'Auguste

avoit heureuſement finies, & les avantageux Traités de Paix qu'il avoit faits.

9 *Quid Titius*] C'eſt Titius Septimius, à qui il adreſſe l'Ode VI. du Livre II. & pour lequel il écrit l'Epiſtre IX. de ce Livre. Il avoit fait des vers Lyriques, & des Tragedies. Le vieux Commentateur dit qu'on voyoit de ſon temps, au deſſous d'Aritia, le tombeau de ce grand Poëte : *Hujus autem inſigne monumentum eſt infra Aritiam.* Il n'y a pas d'apparence qu'il fuſt de la famille de ce Titius qui fut Conſul, & qui quitta le parti d'Antoine pour ſuivre Auguſte.

Romana brevi venturus in ora] Qui doit eſtre bien-toſt celebre parmi les Romains, &c. Les Ouvrages de Septimius n'avoient pas encore paru quand Horace écrivoit cette Epiſtre.

10 *Pindarici fontis qui non expalluit hauſtus*] Un beau vers & une heureuſe expreſſion, *qui n'a pas paſli en beuvant dans la fontaine de Pindare.* Il appelle boire dans la fontaine de Pindare, imiter ſon ſtile ; comme ſi Pindare avoit une fontaine particuliere, dont les eaux communiquaſſent l'entouſiaſme,

& la fureur : ou plûtoſt comme ſi les Ouvrages de Pindare eſtoient eux-mêmes cette fontaine : car il le compare ailleurs à un fleuve impetueux. C'eſt dans l'Ode II. du Livre XIV.

Monte decurrens velut amnis, imbres
Quem ſuper notas aluere ripas,
Fervet, immenſuſque ruit profundo
Pindarus ore.

Tel qu'eſt un fleuve impetueux qui deſcend des montagnes, & à qui les pluyes ont fait franchir ſes bords ; telle eſt la profonde éloquence de Pindare, dont rien ne peut arreſter la rapidité. Il ne faut donc pas s'étonner qu'un Auteur moderne, & les ridicules perſonnages qu'il introduit, s'y ſoient noyez dés le premier pas.

Expalluit] Ce mot répond fort bien à l'idée qu'Horace avoit de Pindare. Il trouvoit que la plus difficile & la plus dangereuſe de toutes les entrepriſes c'eſtoit celle de l'imiter ; comme il s'en explique ſi noblement dans la meſme Ode.

Pindarum quiſquis ſtudet æmulari, Iule, ceratis ope Dædalea,

Nititur pennis vitreo daturus
Nomina ponto.

Celuy qui se propose de suivre Pindare, vole avec des aisles de cire, comme un Icare audacieux, & il laissera bien-tost son nom à la mer qu'il rendra celebre par sa chute.

11 *Fastidire lacus & rivos ausus apertos*] Il appelle des lacs & des ruisseaux exposez à tout le monde, les Ouvrages des Poëtes Latins; & il loüe Septimius d'avoir eu le courage de les mépriser, pour ne s'attacher qu'à suivre Pindare.

Lacus] Properce s'est servi de la mesme figure, quand il a appellé des plaisirs ordinaires & communs, une eau puisée dans un lac.

Ipsa petita lacu nunc mihi dulcis aqua est.

Presentement je trouve fort bonne l'eau qui est puisée dans le lac.

Apertos] Où tout le monde peut aller puiser, qui sont exposez à tout le monde. Au lieu que Pindare est un fleuve dangereux, dont tout le monde n'approche pas impunément. Quand des gens sans force veulent

puiser de ses eaux, il ne manque jamais de les entraisner avec ses rivages, comme Horace a dit de l'Aufide:

Cum ripa simul avulsos ferat Aufidus acer.

13 *Thebanos aptare modos*] *Les modes Thebains.* C'est à dire les mesures des vers de Pindare qui estoit de Thebes ville de Bœotie. Horace demande si Septimius fait en Latin des vers Lyriques, à l'imitation de Pindare, & non pas s'il traduit Pindare en vers Latins.

14 *Desævit*] C'est pour *valde sævit*, est extrémement furieux, car la fureur doit regner dans la Tragedie.

Et ampullatur] *Ampulla* en Grec, κήκυθος, signifie proprement une phiole, une ampoule; d'où les Latins ont appellé *ampullas*, & les Grecs λήκυθοις, ces bouteilles, *bullas*, πομφόλυγας, qu'on éleve dans l'eau en soufflant dans un tuyau, parce qu'elles ressemblent au ventre des phioles; & comme ces bouteilles sont fort enflées & pleines de vent, on pourroit croire qu'on a appliqué cela à la Tragedie, dont la composition est enflée & majestueuse; &

qu'on a dit *ampullas* & *ampullari*, pour dire une compoſition enflée, *tumidam, inflatam*, comme dans l'Art Poëtique.

Projicit ampullas.——

Le Scholiaſte d'Hepheſtion remarque que Callimaque avoit appellé de meſme la Tragedie *Muſam Lecythiam, Muſam ampullatam*; nous dirions *Muſe empoulée*. Mais comme en Latin *ampulla* & *ampullari*, & en Grec λήκυθος & ληκυθίζειν ſont toûjours pris en bonne part, il y a plus d'apparence qu'ils ont eſté empruntez d'ailleurs. Les Latins appelloient *ampullas*, & les Grecs ληκύθους, les phioles où l'on mettoit l'huile, les boëtes où les Peintres mettoient leurs couleurs, & les petits vaſes où les Dames ſerroient leur fard. Et de là ils ont ſans doute employé ces mots pour marquer des diſcours bien travaillés, & où l'on avoit employé tout le fard & toutes les couleurs de la Rhetorique. Ciceron écrivant à Atticus, dit dans la 14. Lettre du Livre 1. *Totum hunc locum quem ego variè meis orationibus, quarum tu Ariſtarchus es, ſoleo pingere, de flamma, de ferro, noſti illas ληκύθους,*

valdè graviter pertexuit. Enfin il a fait entrer dans ſon diſcours, avec beaucoup de force & de gravité, tout cet endroit que je peins & que j'embellis de tant de manieres dans mes Oraiſons, dont vous eſtes l'Ariſtarque, & où j'employe tous ces ornemens, du fer, du feu, & vous connoiſſez toutes ces couleurs. Dans Ariſtophane, quand Eſchile dit d'Euripide, ληκύθιον ἀπώλεσεν, *ampullam perdidit, il a perdu ſon ampoule*; il veut dire qu'il a perdu ſa peine, & qu'il n'a fait que gaſter & employer inutilement ſes couleurs.

15 *Quid mihi Celſus agit*] Celſus Albinovanus, qui eſtoit Secretaire de Tibere, comme cela paroiſt par l'Epiſtre VIII. c'eſt le meſme que Pedo Albinovanus, dont il eſt parlé dans Ovide. Il ne nous reſte rien d'entier de luy qu'une Elegie ſur la mort de Mecenas, & une conſolation à Livie ſur la mort de Druſus. Mais ces deux Pieces furent faites quelque temps aprés cette Epiſtre. Et c'eſt peut-eſtre pourquoy on y trouve moins de ces larcins qu'Horace reproche icy à Albinovanus, qui apparemment avoit profité de ces avis.

16 *Privatas ut quærat opes*] Qu'il cherche des richesses qui luy appartiennent, & qui viennent de son fonds.

Et tangere vitet] *Tangere, toucher,* pour *furari, dérober,* d'où l'on a fait *tagax* pour *voleur.*

17 *Palatinus quæcumque recepit Apollo*] Il parle de la Bibliotheque Palatine qu'Auguste avoit faite tout autour du Temple qu'il avoit dédié à Apollon dans son Palais. Dion dans le Livre LIII. Τό τε Ἀπολλώνειον τό τε ἐν τῷ Παλατίῳ καὶ τὸ τεμένισμα τὸ περὶ αὐτὸ, τάς τε ἀποθήκας τῶν βιβλίων ἐξεποίησε καὶ καθιέρωσε. *Il acheva & dédia le Temple d'Apollon dans son Palais, avec un Bois tout autour, & une grande Bibliotheque.* Le plus grand honneur qui pouvoit arriver à un Poëte, c'étoit de voir ses Ouvrages & son portrait consacrés dans cette Biblioteque; comme on l'a déja remarqué sur la Satire IV. du Liv. I. Le vieux Commentateur nous apprend icy une particularité qui m'est fort suspecte. Il dit qu'Auguste avoit mis dans cette Bibliotheque sa Statuë sous la figure d'Apollon. *Cæsar in Bibliotheca sibi Statuam posuerat habitu ac statu Apol-*

linis. J'ay bien lû qu'Auguste vouloit passer pour fils ou pour favori d'Apollon ; mais je n'ay jamais lû qu'on ait fait de luy aucune Statuë sous la figure d'Apollon ; & moins encore qu'il ait placé luy-mesme une Statuë comme celle-là dans sa Bibliotheque. On pardonne à un Poëte amoureux d'avoir fait du portrait de son Bathylle le portrait d'Apollon, & du portrait d'Apollon celuy de son Bathylle: mais on n'auroit jamais pardonné à un Prince si religieux d'avoir fait de sa statuë la statuë de ce Dieu. Ce que le mesme Commentateur ajoûte qu'Horace avertit Celsus de ne pas piller les livres des Sibylles, est ridicule.

19 *Grex avium plumas moveat Cornicula risum*] Horace fait allusion à la fable d'Esope, que Gabryas a mise en vers.

Ἀλλοτρίοις πτεροῖσιν ἠμφιεσμένος
Ηὔχει κολοιὸς ὀρνέων ὑπερφέρειν,
Πρῶτον δὲ δῆρεν ἡ χελιδὼν ἡρπάκει,
Μεθ' ἣν ἅπαντες, εἶτα γυμνὸς εὑρέθη
Ἐπιμύθιον ὅτι
Τὸ ἐξ ἐράνου κάλλος διδύετο.

Le Geay se voyant paré des plumes de

tous les autres oyseaux , se vantoit d'estre plus beau qu'eux. Mais l'Hyrondelle estant venuë reprendre ce qui luy apartenoit, & tous les autres ayant suivi son exemple, le pauvre Geay se trouva tout nud. Le sens de la fable est, que les beautés empruntées ne durent pas longtemps. Horace a mis la Corneille pour le Geay, & avec raison, car le Geay est assez paré de ses plumes; au lieu que la Corneille estant toute noire, a besoin d'emprunter des plumes pour se parer. Hesychius explique mesme *κολοιός*, une petite Corneille. Lucien a profité de ce passage d'Horace, & il a, comme luy, comparé à la Corneille un homme qui se pare des Ouvrages d'autruy. Phedre a changé la fable d'Esope, en faisant que la chose se passe entre le Geay & les Paons. Lib. I. Fab. III.

21 *Quæ circumvolitas agilis thyma*] Il compare Florus à une Abeille. On peut voir les Remarques sur l'Ode II. du Liv. IV.

——Ego apis Matinæ
more modoque
Grata carpentis thyma per laborem
plurimum, &c.

Et

Et moy je ressemble à une petite Abeille, qui avec beaucoup de peine & de soin butine le Thyn, &c.

Non tibi parvum ingenium] Toutes ces negatives ne sont point pour diminuer les loüanges qu'il donne à Florus, mais au contraire pour les augmenter : car c'est une figure de diminution qui donne de la force à l'expression, lorsqu'elle semble l'affoiblir. *Non tibi parvum ingenium est, vous n'avez pas un petit esprit* ; c'est pour *tibi magnum ingenium est, vous avez un esprit fort vaste.* On peut voir ce qui a esté remarqué sur le 21. vers de la premiere Ode du Livre 1. Horace donne icy à Florus trois loüanges considerables ; qu'il a beaucoup d'esprit ; un esprit bien cultivé, c'est à dire enrichi de toutes sortes de belles connoissances ; & un esprit qui n'a rien de sauvage ni de dur, c'est à dire un esprit poli, & capable de faire paroistre avec éclat toutes ses richesses.

22 *Seu linguam causis acuis*] Jusques icy on a fait dépendre ce vers de ce qui suit ; au lieu qu'il faut le faire dépendre de ce qui précede. Car Horace ne dit pas à Florus que soit qu'il

plaide, qu'il explique le Droit, ou qu'il fasse des vers ; il remportera la couronne de Lierre. Cela est ridicule. Le Lierre n'estoit point du tout la couronne des Orateurs, ni des Jurisconsultes. Voicy comment il faut distinguer & ponctuer ce passage, où l'on s'est toûjours trompé.

——non tibi parvum
Ingenium est, non incultum est, nec turpiter hirtum,
Seu linguam causis acuis, seu civica jura
Respondere paras. Seu condis amabile carmen,
Prima feres ederæ victricis præmia.

Vous avez un esprit fort vaste, fort bien cultivé, & fort poli; soit que vous vous prepariez à déployer les voiles de l'Eloquence dans le Barreau, ou que vous preniez le parti de répondre à ceux qui iront vous consulter. Que si vous vous attachez à la Poësie, il ne faut pas douter que vous ne remportiez le premier prix, & que vous n'ayez la couronne de Lierre, qui est la recompense des Poëtes.

22 *Linguam causis acuis*] Mot à

mot, *soit que vous aiguisiez vostre langue pour les causes*; c'est à dire, soit que vous travailliez à vous former pour le Barreau. Car Horace parle à Florus comme à un homme qui n'a point encore pris de parti. Ciceron a dit de mesme dans le Brutus, *linguam acuere exercitatione dicendi.*

23 *Seu civica jura respondere paras*] *Respondere* est le propre terme pour parler des Avocats Consultans; c'est pourquoy on appelle leurs avis *responsa.* C'est ce qu'Horace dit dans la premiere Epistre du Livre second: *Clienti promere jura.*

Paras] Florus estoit encore alors trop jeune pour pouvoir estre Avocat Consultant. C'est pourquoy Horace dit, *paras, vous vous preparez.*

24 *Seu condis amabile carmen*] On pretend que Florus prit ce dernier parti, & qu'il préfera la Poësie à l'Eloquence, & à la science du Droit: car on le compte parmi les Poëtes Satiriques. Cette expression, *amabile carmen*, convient pourtant moins à la Satire que la Poësie Lyrique.

25 *Prima feres ederæ victricis præmia*] Ce vers ne se rapporte qu'au dernier

vers precedent, *seu condis amabile carmen*, comme je l'ay déja dit : car je ne croy pas qu'on puisse trouver d'exemple où l'on promette ni à un Orateur, ni à un Jurisconsulte, une couronne de Lierre, ni dans le stile propre, ni dans le stile figuré. Mais c'étoit la couronne ordinaire des Poëtes. C'est pourquoy Horace dit dans l'Ode 1. du Livre 1.

Me doctarum ederæ præmia frontium
Diis miscent superis.——

Pour moy, les couronnes de Lierre, qui sont la recompense des Poëtes, m'élevent au rang des Dieux. Et Virgile :

Pastores edera crescentem ornate Poëtam.

Bergers, couronnez de Lierre ce Poëte naissant.

26 *Quod si frigida curarum fomenta*] Il appelle l'avarice & l'ambition, avec tous les honneurs & toutes les richesses qu'elles produisent, de froids remedes contre les soucis ; parce qu'au lieu de les appaiser, elles ne font que les irriter davantage. Aussi Ovide a fort bien appellé les richesses *irritamenta malorum*.

27 *Quo te cælestis sapientia duceret ires*] Car il n'y a que nos passions vicieuses qui nous empeschent de suivre la Sagesse, & de parvenir à ce souverain bien qu'elle seule peut donner. *Cælestis sapientia*, *la Sagesse celeste*, car les Philosophes Payens estoient persuadez comme nous que la veritable Sagesse ne vient que du Ciel.

28 *Parvi properemus & ampli*] *Ampli* se dit proprement de ceux qui sont d'une naissance illustre, ou que la vertu a élevez aux premieres Dignités. Ciceron, *ampli homines*.

29 *Si patriæ volumus, si nobis vivere cari*] Voilà quels doivent estre le principe & la fin de toutes les actions des hommes, l'amour de leur patrie, & l'amour d'eux-mesmes. Les méchans, c'est à dire les vicieux, ne joüissent jamais ni de l'un ni de l'autre de ces deux biens; ils sont toûjours l'objet de l'aversion du public, & de leur haine particuliere: au lieu que les gens de bien, c'est à dire les Sages & les vertueux, goûtent toûjours & au dehors & au dedans une paix profonde que rien ne sauroit troubler. C'est une verité que Socrate a souvent de-

montrée. C'eſt pourquoy Platon dit fort bien dans une Lettre qu'il écrit aux amis & aux parens de Dion, que quoy qui puiſſe arriver à un homme qui ſouhaite de grandes & de belles choſes pour ſoy-meſme & pour ſon pays, il ne peut luy rien arriver qui ne ſoit beau & honneſte : *τὸν γὰρ τῶν καλλίστων ἐφιέμενον αὐτῷ τε καὶ πόλει, πάσχειν, ὅ τι ἂν πάσχῃ, πᾶν ὀρθὸν καὶ καλόν.* Celuy qui veut meriter l'amour de ſa patrie, doit neceſſairement aimer ſon prochain ; & celuy qui veut eſtre bien avec luy-meſme, doit neceſſairement aimer Dieu. Ainſi ces deux principes qu'Horace explique dans ce vers, & les preuves que Socrate en a données, ſe trouvent parfaitement conformes aux deux grands preceptes de la Religion Chreſtienne, qui ſont l'accompliſſement & la perfection de la Loy.

30 *Si tibi curæ quantæ conveniat Munatius*] Voicy la conſtruction de ce paſſage : *Si tibi Munatius tibi eſt tanta curæ quantæ conveniat eum eſſe tibi: Si vous avez pour Munatius autant de tendreſſe que vous en devez avoir.* Il eſt vraiſemblable que quelques intereſts domeſtiques avoient broüillé ces deux

freres, Julius Florus, & Munatius Plancus, & que le racommodement qu'on avoit fait n'estoit pas trop ferme : de la maniere mesme dont Horace écrit, il paroist que le plus grand tort estoit du costé de Florus.

31 *Munatius*] Ce Munatius estoit sans doute le fils de L. Munatius Plancus, à qui Horace adresse l'Ode VII. du Livre I. & Julius Florus estoit apparemment son frere de mere. Rien n'empesche pourtant qu'ils ne pussent estre freres germains, car la difference des noms ne marque pas le contraire. Julius Florus & Munatius Plancus ne sont pas plus differens que Murena & Proculeïus, qui estoient bien assurément freres de pere & de mere.

32 *An malè sarta gratia nequicquam coit & rescinditur*] Il parle de l'accommodement peu ferme de ces deux freres, comme d'une playe qui se ferme avant que d'estre bien guerie, & qui se r'ouvrant ensuite, ne devient que plus difficile à guerir. Car *sarcire, coire* & *rescindere* sont des termes empruntés des playes & des cicatrices, &c. Il est de l'amitié comme des corps naturels & artificiels. Quand on a joint

ensemble deux corps estrangers, s'il se desunissent & se décolent, on peut toûjours les remettre & les recoler. Mais quand un corps naturel vient à se rompre, on ne peut jamais remettre & réünir ses parties comme elles estoient auparavant. Tout de mesme quand la necessité a fait naistre l'amitié entre deux personnes, elles peuvent quelquefois se separer, il y a mille moyens de les remettre bien ensemble; mais l'amitié dont la nature a lié les freres, ne revient que tres-difficilement, quand elle est une fois rompuë; & quand mesme elle revient, elle laisse toûjours une cicatrice que la moindre chose fait r'ouvrir : θεραπεύεται μὲν ἕλκος, ἡ οὐλὴ μένει: *la playe guerit, mais la cicatrice demeure.*

At vos] Horace ne veut point entrer dans leurs differends; & malgré leur division, il veut toûjours les traiter comme freres, & ne pas separer leurs interests. Il paroist par ce passage que ces deux freres estoient ensemble prés de Tibere.

33 *Seu calidus sanguis*] Ces deux mots prouvent que Julius Florus & Munatius Plancus estoient fort jeunes, quand

quand Horace écrivoit cette Epiſtre; & par conſequent Munatius, dont il il eſt icy parlé, ne peut eſtre celuy de l'Ode VII. du Livre I. qui eſtoit Conſul plus de vingt ans avant que cette Lettre fuſt écrite. Aſſurément c'étoit ſon fils, & le meſme qui fut Conſul avec C. Silius, vingt ans aprés la mort d'Horace, c'eſt à dire l'an de Rome DCCLXV.

Seu rerum inſcitia vexat] Horace attribuë la diſſention ou la diviſion des freres, des amis, & en general des familles, à l'une de ces deux cauſes, ou à l'ignorance, ou à l'emportement; car l'une & l'autre aveuglent également l'eſprit, & l'empeſchent de ſe rendre à la raiſon qu'il ne ſauroit reconnoiſtre. Tous les deſordres & tous les malheurs des hommes ne viennent que de ces deux ſources-là. Torrentius, au lieu de ſaiſir le beau ſens que ce vers preſente naturellement, a mieux aimé ſuivre je ne ſay quel méchant manuſcrit qui avoit,

Heu calidus ſanguis, heu rerum inſcitia, vexat.

Mais il s'en faut bien que ce ſens-là

ne ſoit auſſi juſte & auſſi poli que le premier, il dit trop, & l'exclamation eſt peu juſte, elle n'a rien de naturel.

34 *Indomita cervice feros*] Il leur parle comme à de jeunes chevaux indomptez que l'on ne peut atteler.

35 *Indigni fraternum rumpere fœdus*] Il leur dit, que de rompre l'union fraternelle, c'eſt une action indigne d'eux. Les honneſtes gens, les hommes vertueux ne doivent jamais ſe porter à une extrémité ſi condamnable. Il n'y a rien de plus ſaint que l'amitié des freres, & rien de plus horrible que de la rompre. C'eſt comme ſi les pieds, les mains, les yeux, &c. qui ſont faits pour ſe ſecourir & ſe ſoulager les uns les autres, tâchoient de ſe ruiner & de ſe détruire. Cependant il n'y a rien de plus rare que de voir des freres unis, ils ſont le plus ſouvent comme les plats des balances, qui quand l'un ſe baiſſe, l'autre ſe hauſſe, & ne ſont pas un moment égaux.

Paſcitur in veſtrum reditum votiva juvenca] Horace eſtoit fort tendre pour ſes amis; & quand ils eſtoient abſens, il promettoit volõtiers aux Dieux

des ſacrifices, s'il les voyoit heureuſement de retour. C'eſt ce qu'il fit pour Photius Numida, quand il revint de la guerre d'Eſpagne ; comme il le dit dans l'Ode XXXVI. du Livre I.

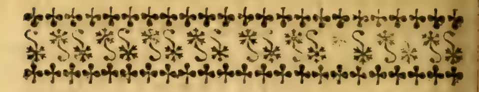
Et thure & fidibus juvat
Placare & vituli ſanguine debito
Cuſtodes Numidæ Deos.

Avec l'encens, la muſique & la victime que j'ay voüée, je veux remercier & appaiſer les Dieux Tutelaires de Numida. Et pour Auguſte quand il revint des Gaules, Ode II. Liv. IV.

Me tener ſolvet vitulus relicta
Matre, qui largis juveneſcit herbis,
In mea vota.

Et moy, pour me dégager de mon vœu, je n'auray qu'à immoler un jeune Taureau, que j'ay déja fait ſevrer, & qu'on éleve exprés dans nos pâturages.





AD
ALBIUM TIBULLUM,
EPISTOLA IV.

Albi, *noſtrorum ſermonum candide judex,*
Quid nunc te dicam facere in regione Pedana?
Scribere quod Caſſî Parmenſis opuſcula vincat?
An tacitum ſylvas inter reptare ſalubres,
Curantem quicquid dignum ſapiente bonoque eſt?
Non tu corpus eras ſine pectore. Dii tibi formam,
Dii tibi divitias dederant, artemque fruendi.
Quid voveat dulci nutricula majus alumno,
Quàm ſapere & fari ut poſſit quæ ſentiat, & cui



A TIBULLE.

EPISTRE IV.

TIBULLE, qui estes un Juge si sincere de mes Epistres & de mes Satires, que faites-vous donc maintenant dans vostre maison de campagne? Avez-vous l'ambition de faire plus d'Ouvrages que n'en fit jamais Cassius de Parme? ou vous contentez-vous de vous promener en silence dans les forests salutaires de l'Academie, & de vous attacher à tout ce qui est digne d'un homme de bien & d'un homme sage? Vous estes né avec beaucoup d'esprit; les Dieux vous ont fait d'une figure agreable; ils vous ont donné des richesses, avec le secret d'en joüir. Que peut souhaiter davantage une Nourrice à son Nourriçon, sinon qu'il soit honneste homme, qu'il puisse exprimer avec grace tous ses

Gratia, fama, valetudo contingat abunde,
Et mundus victus, non deficiente crumena?
Inter ſpem curamque, timores inter & iras,
Omnem crede diem tibi diluxiſſe ſupremum.
Grata ſuperveniet, quæ non ſperabitur, hora.
Me pinguem & nitidum bene curata cute viſes,
Quum ridere voles Epicuri de grege porcum.



ſentimens, qu'il ait de la reputation, du credit, de la ſanté, une table toûjours propre, & aſſez d'argent pour fournir à ſes beſoins? Au milieu de l'eſperance & de l'inquietude, de la colere & de la crainte, croyez que chaque jour eſt le dernier qui vous éclaire. Ainſi tous les momens que les Dieux ajoûteront à voſtre vie, vous feront agreables, parce que vous ne les aurez pas attendus. Quand vous voudrez rire & vous moquer d'un pourceau d'Epicure, vous n'avez qu'à me venir voir, vous me trouverez gros & gras, & en bon poinct.



REMARQUES
SUR LA QUATRIE'ME EPISTRE
DU LIVRE I.

TIBULLE ayant conſumé preſque tout ſon bien en folles dépenſes, & ſe voyant accablé de dettes, ſe retira à une maiſon de campagne qu'il avoit dans le païs des Pedaniens, où il eſtoit devoré par ſes chagrins. Le ſouvenir de ce qu'il avoit perdu, & la crainte de perdre encore ce qui luy reſtoit, le tourmentoient ſans ceſſe, & ne luy laiſſoient pas un ſeul moment de repos. Horace le ſachant dans cet état, luy écrit pour le conſoler, & pour luy redonner courage, ſans qu'il paroiſſe qu'il ait ce deſſein : car il luy écrit d'une maniere à luy perſuader que le deſordre de ſes affaires eſtoit inconnu à Rome, & qu'on attribuoit ſa retraite à l'amour de l'étude, & à la paſſion qu'il avoit pour la Poëſie. Mais il luy fait ſentir en même temps qu'il peut eſtre riche avec

le bien qui luy reſte ; & il luy donne un conſeil qui eſtoit fort propre à luy faire ſupporter courageuſement ſon malheur, & qu'il pouvoit luy donner ſans luy faire connoiſtre qu'il avoit découvert le veritable ſujet de ſon abſence & de ſon déplaiſir. Il finit par une plaiſanterie ſur luy-meſme, & ſur la ſecte d'Epicure, dont il faiſoit encore alors profeſſion. Voilà le ſujet de cette Epiſtre, qui fut écrite quelque temps aprés l'Ode XXXVI. du Livre I. & peu de temps avant la mort de Tibulle. Horace eſtoit âgé de XLVI. ou XLVII. ans.

I *Albi*] Le Poëte Tibulle eſtoit appellé *Albius Tibullus*. C'eſtoit un Chevalier Romain, & il deſcendoit ſans doute de quelque branche des Albiens, qui eſtoit une famille Conſulaire.

Sermonum noſtrorum candide judex] *Sermones* eſt un nom general qu'Horace donne à ſes Satires & à ſes Epîtres. Quoique Tibulle fuſt fort jeune, (car il eſtoit de vingt-trois ans moins âgé qu'Horace, & il n'en avoit pas encore vingt-quatre quand il mourut) il ne laiſſoit pas d'avoir une po-

liteſſe infinie, & un gouſt exquis, qui rendoient ſes Ouvrages parfaits, & ſa critique également fine & ſeure. Rien n'échapoit à ſa penetration, & au ſentiment delicat qu'il avoit de toutes les beautés & de tous les defauts d'un Ouvrage. Auſſi la Nature luy avoit-elle donné deux talens qu'elle met rarement enſemble, la force & la douceur, la tendreſſe & la majeſté. Par l'un il réüſſiſſoit admirablement à *pleurer les amours* dans des Elegies. Et par l'autre il chantoit noblement en vers heroïques les actions des Rois. Domitius Marſus, dans les quatre vers qu'il fit ſur la mort de ce Poëte dit fort bien :

Te quoque Virgilio comitem non æqua, Tibulle,
Mors juvenem campos miſit ad Elyſios :
Ne foret aut elegis molles qui fleret amores,
Aut caneret forti regia bella pede.

Tibulle, une mort injuste vous a envoyé à la fleur de voſtre âge dans les champs Elyſiens en meſme temps que Virgile, afin qu'il n'y euſt plus ſur la

terre de Poëte qui dans ses Elegies pust pleurer les tendres amours , ni chanter en vers heroïques les grandes actions des Rois.

2 *In regione Pedana*] Le païs des Pedaniens, dans le Latium, c'estoit le territoire de la ville appellée *Pedum*, dont il est parlé dans Tite-Live, & qui estoit apparemment la ville *Scaptia.* On pretend qu'elle estoit entre Preneste & Tibur.

3 *Scribere quod Cassi Parmensis opuscula vincat*] C'est une raillerie. Horace ne parle pas seulement icy de la beauté des Ouvrages, mais de leur nombre ; & c'est un ridicule qu'il donne en passant à ce Cassius Parmensis, qui se piquoit d'avoir plus de fertilité que personne, & de travailler le mieux sur le champ. Horace en a fait le portrait & l'Histoire dans ce peu de vers de la Satire x. du Liv. 1.

——amet scripsisse ducentos
Ante cibum versus, totidem cœnatus, Etrusci
Quale fuit Cassi rapido ferventius amni
Ingenium : capsis quem fama est esse librisque
Ambustum propriis.—

Qu'il s'admire d'avoir fait deux cens vers avant souper, & autant aprés: comme Cassius le Toscan, dont la fertile veine plus rapide qu'un fleuve impetueux, avoit produit tant de livres, qu'on dit que ses Ecrits ont suffi seuls à bâtir le bûcher fatal où il a esté bruslé. On peut voir là les Remarques.

Opuscula] Horace se sert de ce diminutif, parce que Cassius n'écrivoit presque que des Elegies & des Epigrammes. On luy attribuë aussi des Tragedies: & sur cela le vieux Commentateur rapporte que Varus, qu'Auguste envoya pour le tuer, & qui le brûla avec ses écrits, sauva du feu le Thyeste, cette belle Tragedie dont il est parlé dans Quintilien, & se l'attribua. Mais c'est assurément une méprise du Commentateur, ou de ceux qui luy ont donné ses Memoires. Ils ont confondu Varus avec Varius. La Tragedie estoit de ce dernier, & ce dernier n'avoit jamais eu la commission d'aller tuer Cassius.

4 *An tacitum sylvas inter reptare salubres*] On a pris ce vers au pied de la lettre, comme si Horace demandoit

à Tibulle s'il ſe promenoit dans ſes bois. Mais ce n'eſt pas là le ſens. Les bois dont il s'agit icy, ſont les bois qu'Horace appelle *Academi ſylvas*, dans l'Epiſtre II. du Livre II.

Atque inter ſylvas Academi quærere verum.

Et chercher la verité dans les bois d'Academus. C'eſt à dire dans les Ecrits des Philoſophes Academiciens. Horace demande donc à Tibulle ſi ſon occupation ordinaire n'eſt pas l'étude des livres de ces grands Philoſophes, qui ſeuls peuvent contenter la curioſité, & appaiſer la ſoif d'un homme qui cherche la verité, & qui travaille à ſe rendre veritablement vertueux. Ceux qui ont cru qu'Horace traite icy Tibulle d'Epicurien, ſe ſont fort trompez. L'Antiquité n'a jamais attribué des bois aux Epicuriens, mais des jardins : c'eſt pourquoy on les appelloit plaiſamment κηπογυνοκήπους, *les Rois des jardins*. Au lieu qu'elle a toûjours donné les bois aux Academiciens, comme on le verra dans les Remarques ſur cette ſeconde Epiſtre.

Tacitum] Dans un profond ſilence,

comme un homme qui médite serieusement sur ce qui fait le sujet de son estude.

5 *Curantem quicquid dignum sapiente bonoque est*] Car on trouve tout dans les écrits des Philosophes Academiciens, la douceur, la modestie, la temperance, la patience, la sagesse, en un mot toutes les vertus que doivent chercher les Sages & les gens de bien. Et ce sont les seuls qui puissent former le sens & la raison. C'est pourquoy Horace a fort bien dit dans l'Art Poëtique:

Scribendi rectè, sapere est principium & fons.
Rem tibi Socraticæ poterunt ostendere chartæ.

Le commencement & la source de bien écrire, c'est d'avoir bon sens. Et c'est ce que les Ecrits de Socrate vous pourront apprendre.

Sapiente bonoque] Il joint toûjours le Sage & l'Homme de bien, parce qu'il n'y a point d'autre sagesse que celle qui rend l'homme tel, & qui luy fait produire des fruits dignes d'elle. Dans l'Epistre XVI.

Neve putes alium sapiente bonoque beatum.

Et que vous ne croyiez qu'il y a d'autres gens heureux, que celuy qui est sage & homme bien. Il n'y a plus de veritable sagesse quand on separe l'homme de bien du Sage, Ciceron dans le III. Livre des Offices : *Hæc igitur est illa pernicies quod alios bonos, alios sapientes existimant. Voilà donc le mal, c'est que ces gens-là separent le Sage de l'homme de bien, &c.*

6 *Non tu corpus eras sine pectore*] Horace ne dit pas à Tibulle qu'il avoit autrefois de l'esprit & du bien. Cela seroit trop grossier, & il y auroit là un reproche trop dur & trop sensible : assurément il a mis, à la maniere des Grecs, *eras* pour *es*, *vous estiez* pour *vous estes* : & *Dii dederant*, les Dieux vous avoient donné, pour *Dii dederunt*, *les Dieux vous ont donné*. Mais cela ne sauve pas encore toute la difficulté de ce passage. Car comment Horace s'avise-t-il d'écrire à un homme ruiné, & que le desordre de ses affaires a obligé de se retirer à la campagne ; comment s'avise-t-il, dis-je, de luy

écrire, *les Dieux vous ont donné des richesses, & le secret d'en jouir?* N'est-ce pas faire souvenir Tibulle de son malheur, & faire repasser dans son esprit des idées fort tristes? Pour se tirer de l'embarras où cela jette, il ne faut que se souvenir de ce que j'ay dit dans l'Argument. Le but d'Horace est d'obliger Tibulle à se contenter des biens qui luy restent, & de ne plus penser à ceux qu'il a perdus. D'ailleurs il n'écrit pas à son ami une Lettre serieuse, mais une Lettre badine; comme si le veritable sujet de sa retraite estoit inconnu à Rome, & comme s'il ne s'estoit retiré que pour étudier avec plus de loisir. Ces sortes de ménagemens sont necessaires, sur tout dans les commencemens d'un malheur comme celuy qui estoit arrivé à Tibulle; & disposent mesme celuy à qui on écrit, à mieux recevoir les avis qu'on luy donne pour le fortifier contre son mauvais destin.

Sine pectore] Les Anciens disoient *pectus*, la poitrine, pour la sagesse, la prudence, l'esprit, à cause du cœur, que les Stoïciens regardoient comme le principe & la source de toutes les

vertus

vertus & de toutes les facultés de l'ame. C'est pourquoy Scipion estoit appellé *corculum*, c'est à dire *sage, prudent, &c.*

Dii tibi formam, dii tibi divitias] Tibulle estoit un des plus beaux hommes de Rome, & des mieux faits. Pour ses richesses elles estoient immenses. Il ne faut que voir ce qu'il en dit luy-mesme dans l'Elegie III. du Liv. III. & dans le Panegyrique de Messala, où il assure que ses biens estoient assez grands pour luy, pour les loups, & pour les voleurs.

Et domino satis, & nimium furique lupoque.

Mais Horace ne parle point icy des richesses que Tibulle avoit perduës, il parle de celles qui luy restoient; & par là il veut luy insinuer qu'il doit en estre content, & ne pas s'estimer pauvre.

Artemque fruendi] Les Dieux luy avoient si bien donné le secret de joüir de son bien, qu'à l'âge de vingt-deux ans il l'avoit presque tout mangé. Mais ce n'est pas ce qu'Horace veut dire. Il veut faire entendre à Tibulle que l'art de joüir de son bien n'est pas de

le prodiguer & de le jetter par les fenestres, c'est d'en faire un usage legitime, & de ne s'en servir que pour ses necessitez.

8 *Quid voveat dulci nutricula majus alumno*] Il n'y a rien de plus tendre que l'affection des Nourrices pour leurs nourriçons, elles font pour eux tous les vœux dont elles peuvent s'aviser; & comme dit Perse,

Hunc optent generum Rex & Reginæ puellæ
Hunc rapiant, quidquid calcaverit hic rosa fiat.

Qu'un Roy & une Reine le demandent pour gendre : que les jeunes filles transportées d'amour pour luy, l'enlevent, & que les roses naissent sous ses pas. Et comme les Nourrices sont ordinairement des personnes grossieres & mal élevées, & qu'elles ne connoissent point les biens qu'il faut demander aux Dieux, Perse ajoûte,

Ast ego nutrici non mando vota : negato
Jupiter hæc illi, quamvis te albata rogarit.

Mais moy je ne me repose pas sur les vœux d'une Nourrice : Jupiter, refusez à cet enfant ce qu'elle vous demande pour luy, quoy qu'elle vous le demande en habit blanc. Seneque a dit de la mesme maniere dans l'Epistre LX. *Etiamnum optas quod tibi optavit nutrix aut pædagogus, aut mater ; nondum intelligis quantum mali optaverint. Tu souhaites encore ce que ta nourrice, ton precepteur ou ta mere ont souhaité pour toy : & tu ne comprens pas encore quels grands maux ils t'avoient souhaitez.* Mais Horace en mettant parmi les vœux de cette nourrice, *sapere & fari quæ sentiat, qu'il soit sage, & qu'il puisse bien exprimer ce qu'il sentira* ; a raison de dire qu'on ne peut rien demander de mieux ; cela corrige tout le reste.

9 *Quam sapere & fari quæ sentiat*] D'estre sage, & de pouvoir bien exprimer ses pensées & ses sentimens, c'est ce qu'il entend dans le 6. vers, *Non tu corpus eras sine pectore.* Tibulle n'avoit, à proprement parler, que la derniere de ces deux qualités ; car il estoit fort peu sage. Mais Horace ne luy donne pas tant cela comme une loüange que comme un avis.

Il eſt vray que cet avis venoit un peu tard, car, comme dit fort bien Heſiode,

> Ἀρχομένου δὲ πίθου καὶ λήγοντος κορέ-
> σασθαι
> Μέσσοθι φείδεσθαι. δειλὴ δ᾽ ἐνὶ πυθμένι
> φειδώ.

Beuvez largement d'un tonneau quand il commence & quand il finit ; épargnez-le quand il eſt à la barre ; c'eſt s'aviſer trop tard que de l'épargner quand il eſt au bas. Cependant l'avis n'étoit pas entierement hors de ſaiſon, Tibulle avoit encore alors aſſez de bien pour vivre à ſon aiſe, en le ménageant, & en ſe corrigeant de ſes folies.

Et cui gratia, fama] Theodore Marcile liſoit *Et quî* pour *& ut*. Cela eſt aſſez vrai-ſemblable, & oſte toute la difficulté de la conſtruction. Cependant le *cui* peut ſubſiſter, les Latins ayant mis quelquefois *cui* pour *ei*.

10 *Gratia*] Ce mot ne ſignifie pas icy la bonne grace, mais le credit, les amis. Un homme comme Tibulle, jeune, riche, bien fait, de grande naiſſance, & de beaucoup d'eſprit, ne pouvoit pas manquer d'eſtre fort eſti-

mé, & d'avoir beaucoup de credit dans un siecle comme celuy-là, qui estoit si favorable au merite. Quand Ciceron écrit à Licinius Crassus, *Et tuis præcipias ut opera, consilio, auctoritate, gratia mea sic utantur, &c.* ce seroit une plaisante chose que l'on expliquast ce mot, *gratia mea utantur, qu'ils se servent de ma bonne grace,* au lieu de dire, *qu'ils se servent de tout mon credit.*

Valetudo contingat abundè] C'est ce que Perse dit :

Poscis opem nervis corpusque fidele senectæ.

Un corps fidele à la vieillesse me paroist heureusement dit.

11 *Et mundus victus*] Une table propre, c'est à dire égalcment éloignée de la mesquinerie & de la magnificence. Voyez les Remarques sur la Satire 11. du Livre 11.

Mundus erit qui non offendet sordibus, atque
In neutram partem cultus miser.—

L'homme propre est celuy qui ne choque ni par la saleté, ni par la magnifi-

cence, & qui n'a pas le malheur de pancher vers aucun de ces deux excés.

Non deficiente crumena] Sans avoir le déplaiſir de voir ſon dernier écu, comme dit Perſe, ſoûpirer inutilement au fond de ſa bourſe :

Nequidquam fundo ſuſpiret nummus in imo.

Horace veut faire ſentir à Tibulle que quoy qu'il n'ait pas ces richeſſes immenſes qu'il avoit autrefois, il luy en reſte encore aſſez pour vivre content, & meſme pour ſe dire riche. Je ne ſay ſi Tibulle profita de ces leçons, ou ſi ſon naturel le porta à les pratiquer; mais il paroiſt qu'il s'accoûtuma enfin à ſa pauvreté, qui ne luy parut plus ſi terrible : car il dit luy-meſme dans la 1. Elegie :

Me mea paupertas vitæ traducat inerti
Dum meus aſſiduo luceat igne focus.

Que ma pauvreté me faſſe paſſer une vie oyſive, pourvû que dans ma chambre j'aye toûjours bon feu.

12 *Inter ſpem curamque, timores inter & iras*] De l'intelligence de ce vers dépend celle de toute l'Epiſtre : car on

voit par là l'état où Tibulle se trouvoit, & ce qui oblige Horace à luy écrire. Tibulle s'estant retiré à la campagne aprés avoir mangé la plus grande partie de son bien, se voyoit encore en danger d'estre persecuté par ses creanciers, & de perdre ce qu'il avoit sauvé de ses débauches. Il ne faut qu'imaginer un homme en cet état, pour voir tout d'un coup que son cœur est en mesme temps rongé par la crainte, par l'esperance, par la colere, & par le chagrin. Voicy comme il se peint luy-mesme dans le panegyrique de Messala, aprés avoir parlé des grandes richesses qu'il n'avoit plus, il ajoûte :

Nunc desiderium superest. nam cura novatur
Quum memor anteactos semper dolor admonet annos.
Sed licet asperiora cadant, spolierque relictis.

Je n'en conserve que le regret de les avoir perduës. Car mon chagrin se renouvelle tous les jours, lors qu'une douleur trop fidelle me remet devant les yeux mes années passées. Mais quoy qu'il m'arri-

ve encore de plus grands malheurs, & que je me voye dépoüillé des biens qu me restent, &c. Voilà donc le chagrin & la douleur d'avoir perdu l: plus grande partie de son bien, & l: peur de perdre le reste. Ces passion ne peuvent estre dans le cœur sans l: colere & sans l'esperance. Ainsi voil: l'état où Tibulle estoit alors, fort bien éclairci. Dans cette extremité, que meilleur conseil pouvoit luy donne: Horace, que de se regarder comm devant mourir tous les jours? C'étoit le plus court chemin pour le déli vrer de toutes ces cruelles passions & pour faire naistre à leur place un joye qui ne pouvoit manquer d'estr toûjours égale; parce que les jour qui la feroient naistre, & qui l'entre tiendroient, seroient toûjours égaux & qu'il les recevroit tous comme u gain & comme un present que la for tune luy offriroit. Je me suis un peu étendu sur ce passage, parce qu'il me cette Epistre dans tout son jour, & qu'on n'avoit pas seulement pensé : l'expliquer.

13 *Omnem crede diem tibi diluxiss supremum*] C'estoit la maxime des Epi curiens

curiens. Seneque, en expliquant ce mot d'Heraclite : *Unus dies par omni est, Un jour est égal à tous les autres ;* dit dans l'Epiſtre XII. *In ſomnum ituri, læti hilareſque dicamus,*

Vixi & quem dederat curſum fortuna peregi.

Craſtinum ſi adjecerit Deus, læti recipiamus. Ille beatiſſimus eſt & ſecurus ſui poſſeſſor, qui craſtinum ſine ſolicitudine expectat. Quiſquis dixit vixi, quotidie ad lucrum ſurgit. Quand nous allons nous coucher, diſons gayement : J'ay vécu, & j'ay achevé la courſe que la Fortune m'avoit donnée. Si Dieu ajoûte le lendemain à noſtre vie, recevons-le avec joye. Celuy-là eſt ſeul heureux, & ſe poſſede tranquillement luy-meſme, qui attend le lendemain ſans chagrin. Tout homme qui peut dire le ſoir, j'ay vécu, ſe leve tous les matins pour un nouveau gain. C'eſt pourquoy Horace écrit à Thaliarchus, dans l'Ode IX. du Livre I.

Quem fors dierum cumque dabit, lucro Appone.

Et comme ſi vous aviez dû mourir au-

jourd'huy, comptez que vous gagnez les jours que la Fortune vous accordera. Les Chreſtiens peuvent pratiquer utilement cette maxime, mais par d'autres principes, & pour une autre fin.

14 *Grata ſuperveniet*] C'eſt à dire, vous la recevrez avec joye, & vous en aurez de l'obligation comme d'une choſe purement gratuite, qui ne vous eſtoit point duë, & que vous n'attendiez point.

Hora] Les Grecs & les Latins diſoient *l'heure* pour le temps.

15 *Me pinguem & nitidum*] Il ſe donne pour un exemple de ce qu'il luy conſeille. Et cette raillerie eſt fondée ſur ſa taille, car Horace eſtoit petit & gros. Auguſte, dans une Lettre qu'il luy écrivoit : *Sed ſi tibi ſtatura deeſt, corpuſculum non deeſt. Itaque licebit in ſextariolo ſcribas, cum circuitus voluminis tui ſit oncodeſtatos, ſicut eſt ventriculi tui. Mais au moins ſi la taille vous manque, l'enbonpoint ne vous manque pas. Et je penſe que vous pourriez tenir & écrire dans un boiſſeau, car la taille de voſtre livre reſſemble à la voſtre, elle eſt toute en groſſeur comme voſtre ventre.*

16 *Cum ridere voles Epicuri de grege porcum*] Il y avoit du temps d'Horace deux ſortes d'Epicuriens ; les Epicuriens rigides, c'eſt à dire les veritables diſciples d'Epicure, qui faiſoient conſiſter la volupté dans la pratique des vertus. Et les Epicuriens relâchez, ou les faux ſectateurs & les Sophiſtes de cette doctrine, qui la faiſoient conſiſter dans les infames plaiſirs de la débauche. Ces derniers avoient ſi fort décrié cette Secte (car les hommes ſont naturellement portez à juger de tout par le méchant coſté) qu'il n'y avoit point de raillerie qu'on ne fiſt des Epicuriens ſans diſtinction ; on les traitoit tous de pourceaux, on leur reprochoit qu'ils n'aimoient que la cuiſine, & qu'ils n'eſtoient nés que pour leur ventre. On peut voir l'Argument de la Satire IV. du Livre III. C'eſt ſur cela qu'eſt fondée cette raillerie d'Horace, qui s'appelle luy-même pourceau d'Epicure, pour faire rire Tibulle, & pour entrer dans ſes ſentimens : car eſtant Philoſophe Academicien, il y a de l'apparence qu'il n'épargnoit pas les Epicuriens, qui eſtoient ordinaire-

ment le joüet de tous les autres Philosophes. Ciceron, qui estoit Stoïcien, traite Pison de pourceau d'Epicure, dans la 16. Section de l'Oraison qu'il fait contre luy. *Confer nunc, Epicure noster, ex hara producte, non ex schola; confer, si audes, absentiam tuam cum mea. Nostre Epicure, qui sortez de*



AD TORQUATUM.

EPISTOLA V.

SI potes archaïcis conviva recumbere lectis,

Nec modica cœnare times olus omne patella

Supremo te sole domi, Torquate, manebo.

Vina bibes iterum Tauro diffusa, palustres

l'étable, & non pas de l'échole, comparez maintenant, si vous l'osez, comparez vostre absence avec la mienne. Quoique le mot *pourceau* ne soit pas fort poli ni fort agreable en nostre langue, il a fallu pourtant le conserver dans la traduction : car c'est le mot essentiel, & le beau nom que l'on donnoit à Epicure & à ses disciples.

A

TORQUATUS.

EPISTRE V.

SI vous pouvez vous resoudre à manger sur des licts à l'antique ailleurs que chez vous, & que vous soyez homme à vous contenter d'un petit plat d'herbes que nous mangerons tout entier, je vous attendray chez moy aprés le coucher du Soleil. Vous boirez d'un vin qui a esté serré sous le second Consulat de Torquatus, & qui est de la coste d'entre les

Inter Minturnas, Sinuessanumque Petrinum.
Sin melius quid habes, arcesse, vel imperium fer.
Jamdudum splendet focus, & tibi munda supellex.
Mitte leves spes, & certamina divitiarum,
Et Moschi causam. cras nato Cæsare festus
Dat veniam somnumque dies: impunè licebit
Æstivam sermone benigno tendere noctem.
Quo mihi fortunas, si non conceditur uti?
Parcus ob heredis curam, nimiumque severus,
Assidet insano. potare & spargere flores
Incipiam, patiarque vel inconsultus haberi.
Quid non ebrietas designat? operta recludit:

marests de Minturnes, & les montagnes de Sinuesse. Si vous avez quelque chose de meilleur à me donner, ordonnez que j'aille chez vous, sinon souffrez que je vous attende. Dés le matin on a travaillé à mettre la maison en état de vous recevoir, & tout y est d'une propreté charmante. Renoncez donc aux esperances frivoles, aussi bien qu'à l'envie demesurée d'amasser tant de bien, & remettez à un autre jour la cause de Moschus. Nous avons demain la feste de la naissance de Cesar, & cette Feste nous donne une entiere liberté de dormir la grasse matinée. Nous pourrons impunément passer la nuit à causer. A quoy nous sert la fortune, si l'on ne nous permet pas d'en joüir? Celuy qui épargne pour son heritier, & qui dans ce dessein mene une vie trop resserrée, n'est pas fort different du fou. Je commenceray le premier à boire & à répandre des fleurs. Je souffriray de passer mesme pour un franc débauché. Quels miracles ne fait pas tous les jours le vin? Il découvre les secrets les plus cachez; il fait qu'on prend pour argent comptant toutes ses es-

Spes jubet esse ratas : in prælia trudit inermem :
Solicitis animis onus eximit : addocet artes.
Fœcundi calices quem non fecêre disertum?
Contracta quem non in paupertate solutum?
Hæc ego procurare & idoneus imperor, & non
Invitus : ne turpe toral , ne sordida mappa
Corruget nares : ne non & cantharus, & lanx
Ostendat tibi te : ne fidos inter amicos
Sit qui dicta foras eliminet : ut coeat par
Jungaturque pari , Brutum tibi , Septimiumque ,
Et nisi cœna prior potiorque puella Sabinum
Detinet , assumam. locus est & pluribus umbris.
Sed nimis arcta premunt olidæ convivia capræ.

perances ; il donne du courage aux plus poltrons ; il oste aux cœurs abbatus le pesant fardeau de leurs inquietudes ; & il enseigne dans un moment tous les Arts. Qui est celuy que la bouteille n'a pas rendu éloquent ? Où est le pauvre qu'elle n'a pas délivré de sa misere ? Du reste, la seule chose à quoy je suis propre, & dont je me charge fort volontiers, c'est d'avoir soin que les couvertures des lits soient propres, que les serviettes soient bien blanches, que vous puissiez vous mirer dans les coupes, dans les assiettes, & dans les plats ; & qu'il n'y ait personne de contrebande qui puisse aller rapporter ce qu'on aura dit à table. Et afin qu'il n'y ait personne qui ne vous convienne, je m'en vais prier Brutus & Septimius. Nous aurons peut-estre aussi Sabinus, s'il n'est pas déja prié ailleurs, ou s'il n'a pas en teste quelque Maistresse qu'il nous préfere. Vous pourrez amener avec vous qui il vous plaira ; mais souvenez-vous que dans la saison où nous sommes, il n'est pas bon d'estre trop pressé à table, & que l'odorat en pâtit.

Tu, quotus esse velis, rescribe: & rebus omissis,
Atria servantem postico falle clientem.



Mandez-moy quel nombre vous voulez eſtre, & toutes choſes ceſſantes, dérobez-vous par la porte de derriere à cette troupe de clients qui aſſiegent voſtre cour.



REMARQUES

SUR LA CINQUIÉME EPISTRE DU LIVRE I.

HORACE écrit à Manlius Tor quatus, pour le prier à soupe la veille d'une grande feste. Il ne lu promet pas de luy faire bonne chere mais il s'engage à ne manquer à rie de ce qui dépend de la propreté, & à ne faire manger avec luy personn de contrebande, & dont on ne soi fort asseuré. On verra dans les Remarques, qu'il y a beaucoup d'apparenc que cette Epistre fut écrite l'an de Rome DCCXXVII. Horace estant dan sa quarante-septiéme année.

1 *Si potes archaïcis conviva recumbere lectis*]. *Archaïci lecti* ce sont de vieux licts, des licts à la vieille mode, qui se sentoient de la modestie des premiers Romains, & qui n'estoient enrichis ni d'or ni d'yvoire, comme ceux que le luxe avoit fait inventer depuis quelque temps. *Archaïci* est un mot

Grec, & Horace a dit *archaïci lecti*, comme Denys d'Halicarnasse, ἀρχαίαις τραπέζαις. *J'ay vû*, dit-il, *dans les Temples servir des soupers aux Dieux sur de vieilles tables de bois :* Ἐγὼ γοῦν θεασάμενος ἐν ἱεραῖς οἰκίαις δεῖπνα προκείμενα Θεοῖς ἐν τραπέζαις ξυλίναις ἀρχαϊκαῖς.

Conviva] Ce mot n'est pas mis simplement pour remplir le vers ; il explique une circonstance necessaire au fait. C'est que les hommes sont ordinairement fort difficiles sur les repas qu'on leur donne, un mets dont ils seroient fort contens chez eux, les choque chez les autres, & leur orgueil leur persuade toûjours qu'on ne les traite pas assez bien. Horace dit donc à Torquatus en raillant : *Si vous pouvez vous resoudre à manger chez les autres sur des licts antiques, &c.*

2 *Nec modica cœnare times olus omne patella*] Horace ne promet à Torquatus que des herbes, & encore en si petite quantité, qu'on sera obligé de manger tout, & qu'il n'y aura rien de reste. Dans le 74. vers de la Satire 1. du Livre II. Horace dit de mesme, que les soupers de Scipion &

de Lælius consistoient en herbes. *Donec decoqueretur olus, en attendant leur plat d'herbes.* On peut voir là les Remarques.

Times] *Si vous ne craignez pas, &c* Ce mot est plaisant ; comme si c'étoit une grande expedition pour un grand Seigneur comme Torquatus de se contenter d'un plat d'herbes.

Patella] Un petit plat, comme une assiete creuse, sur laquelle on offroit aux Dieux les premices des viandes avant que d'en manger.

3 *Supremo te sole*] *Au dernier Soleil.* C'est à dire au Soleil couchant. Dans la Loy des douze Tables : *Sol occasus suprema tempestas esto. Que le Soleil couchant soit la derniere heure du jour.* Un homme employé comme Torquatus ne pouvoit pas souper avant cette heure-là, non plus que Mecenas, dont il a dit dans la Satire VII. du Livre II.

——jusserit ad se
Mecænas serum sub lumina prima venire.

Mecenas vous ordonne t il d'aller le soir chez luy un peu avant qu'on allume les bougies? &c.

Torquate] Je suis persuadé que c'est le mesme L. Manlius Torquatus à qui il adresse l'Ode VII. du Livre IV. & qui fut Consul l'année de la naissance d'Horace. On ne manquera pas de m'opposer qu'Horace avoit pour le moins quarante ans quand il écrivit cette Epistre, & que si l'on joint ces quarante ans aux quarante-deux qui estoient l'âge legitime pour le Consulat, on trouvera que ce Torquatus avoit au moins quatre-vingts-deux ans quand Horace luy écrivoit. Or est-il qu'il n'est pas vrai-semblable qu'on prie un homme de quatre-vingts deux ans à passer la nuit en débauche. Cette objection seroit tres-solide, & il seroit mal-aisé d'y répondre, si l'âge legitime pour le Consulat avoit toûjours esté fixé à quarante-deux ans : mais ce qui s'observoit sous la Republique estoit fort negligé sous les Empereurs, qui donnoient facilement des dispenses d'âge, & qui faisoient des Consuls à vingt-cinq & à vingt ans. Je veux que ce Torquatus eust soixante & dix ans quand Horace le pria à souper : à cet âge on est encore en état de faire une débauche

comme celle qu'on luy propose. Theodore Marsile a cru trop legerement qu'icy Torquatus estoit C. Nonius Asprenas, qui estant tombé de cheval dans un Tournoy qu'Auguste faisoit faire & sa chute l'ayant rendu boiteux, reçut de ce Prince, pour recompense, un colier d'or, avec le privilege de porter le nom de Torquatus.

4 *Vina bibes iterum Tauro diffusa.* *Du vin qui a esté serré sous le second Consulat de Taurus. Iterum Tauro*, on sous entend *Consule*. Horace parle icy de Statilius Taurus, qui estant d'une naissance obscure, parvint par sa vertu, & par la faveur d'Auguste, aux plus grandes Dignitez. Il vainquit Lepidus, triompha de l'Afrique, fut Gouverneur de Rome & de toute l'Italie, & deux fois Consul : & l'élevation de sa maison fut si grande, que la fille de son petit-fils fut mariée à l'Empereur Neron. Son premier Consulat est marqué à l'année DCCXVI. Il avoit pour Collegue Agrippa. Et le second est à l'année DCCXXVII. Auguste estoit son Collegue. Horace promet donc à Torquatus du vin de ce second Consulat de Taurus. Il n'y a pas

pas d'apparence qu'il veüille loüer l'ancienneté de ce vin, qui n'eſtoit pas aſſez eſtimé pour eſtre gardé fort long-temps. Je ſuis perſuadé qu'il y a icy une raillerie, & que cette Epiſtre fut écrite ſous ce ſecond Conſulat de Taurus. Horace dit à Torquatus qu'il luy donnera du vin du ſecond Conſulat de..... Torquatus croit qu'il va luy nommer quelque ancien Conſul ; & au lieu de cela Horace luy nomme le Conſul de la même année. Cela fait une plaiſanterie qu'on ne trouvera peut-eſtre pas indigne d'Horace.

Diffuſa] C'eſt à dire du vin qui a eſté mis du tonneau ou de la cuve, dans les urnes & dans les vaiſſeaux où on vouloit le conſerver : car voilà ce que ſignifie proprement *diffundere vinum*. *Defundere* eſt tout le contraire, car il ſignifie, *vinum diffuſum fundere de cadis*, le verſer des vaiſſeaux dans la taſſe.

5 *Paluſtres inter Minturnas Sinueſſanumque Petrinum*] Le vin qu'Horace promettoit à Torquatus, eſtoit du vin qui croiſſoit dans le terroir marécageux de Minturnes, ſur les limites de la Campanie, & qui par conſe-

quent n'eſtoit pas des meilleurs. Mais pour déguiſer un peu la choſe, & pour ſe faire honneur, ſans pourtant rien dire de contraire à la verité, il luy dit que c'eſt un vin cru entre Minturnes & Sinueſſe ou Sinope, parce qu'aux environs de Sinope, & ſur une montagne qui eſtoit tout auprés, & qu'Horace appelle icy *Petrinum Sinueſſanum*, aujourd'huy *Rocca di monte Ragone*, on cueilloit un des meilleurs vins de l'Italie. C'eſt, à mon avis, la veritable explication de ce paſſage.

6 *Sin melius quid habes arceſſe, vel imperium fer*] On a fort mal expliqué ce vers: *Si vous avez de meilleur vin, faites-le porter, ou contentez-vous du mien.* Cela eſt ridicule, & ne peut jamais s'ajuſter avec ces mots, *imperium fer*. Horace dit à Torquatus: *Si vous avez quelque choſe de meilleur à me donner, priez moy à ſouper chez vous, & ſoyez le Roy du feſtin; ſinon, venez chez moy, & ſouffrez que je ſois le Maiſtre. Imperium fer*, c'eſt à dire, *ſine me Regem eſſe cœnæ*: venez chez moy, & permettez que je ſois le Roy du feſtin. Et ce Roy du feſtin c'eſt celuy

qu'il appelle dans les Satires *cœnæ pater & parochus.*

7 *Jamdudum splendet focus*] Il paroist par la suite que cette Lettre fut écrite en Esté. Et par là il est aisé de voir qu'Horace ne parle pas icy du feu de sa chambre, ni du feu de sa cuisine. Pour un plat d'herbes il ne falloit pas grand feu. *Focus* signifie icy la maison, qu'Horace designe par là, à cause des Dieux Lares qui estoient prés du foyer. Et ces mots, *jamdudum splendet focus*, signifient proprement, *il y a long-temps que ma maison est propre, & qu'on vous attend. splendet*, comme nous disons, *reluit de propreté*. Horace écrivoit de même à Philis dans l'Ode XI. du Livre IV.

Ridet argento domus.

On peut voir là les Remarques. Si on aime mieux entendre cecy du feu, il faut croire que c'estoit le feu qu'on faisoit pour chauffer les bains que celuy chez qui on soupoit, fournissoit ordinairement. C'est pourquoy dans l'Ode XIX. du Livre III. il demande à Telephus :

—quis aquam temperet ignibus,
Quo præbente domum?—

Qui nous fera chauffer le bain? qui nous donnera sa maison?

Tibi munda supellex] *Tibi, pour vous, en vostre honneur.*

8 *Mitte leves spes*] Horace appelle l'esperance *legere*, comme Euripide l'appelle *aislée.*

Πτηνὰς διώκεις, ὦ τέκνον, τὰς ἐλπίδας.

Mon fils, tu poursuis toûjours des esperances aislées. Car c'est le propre de l'Esperance de fuïr & de s'éloigner toûjours, & nous n'éprouvons que trop que ce que nous esperions, nous échape lorsque nous croyons le tenir. C'est pourquoy Sophocle, dans l'Antigone, appelle aussi l'Esperance πολύπλαγκτον, *vagabonde, qui ne s'arreste jamais*, & dont les démarches sont incertaines.

Ἁ γὰρ δὴ πολύπλαγκτος ἐλπὶς,
Πολλοῖς μὲν ὄνησις ἀνδρῶν,
Πολλοῖς δ' ἀπάτα
Κουφονόων ἐρώτων.

Car si l'Esperance toûjours errante &

ncertaine a esté utile à plusieurs, elle n a trompé un plus grand nombre, en eur remplissant l'esprit de passions.

Et certamina divitiarum] Ces combats des richesses, c'est à dire cette envie qui porte les hommes à vouloir surpasser les autres, & amasser plus le bien qu'eux. Cette expression ne peut estre mieux expliquée que par es derniers vers de la Satire premiere du Livre I.

Sic festinanti semper locupletior obstat:
Ut quum carceribus missos rapit ungula currus,
Instat equis auriga suos vincentibus, illum
Præteritum temnens extremos inter euntem.

Ainsi dans ces empressemens inquiets on trouve toûjours un plus riche, qui fait obstacle: comme dans les courses, quand es chariots sont partis de la barriere, le Cocher ne pense qu'à passer ceux qui le devancent, & ne songe plus à ceux qu'il a laissez derriere.

9 *Et Moschi causam*] Ce Moschus estoit un Rheteur de Pergame, qui avoit esté accusé d'empoisonnement,

& dont Torquatus, qui eſtoit fort élo
quent, devoit défendre la cauſe.

Cras nato Cæſare feſtus] Horace n
peut pas parler icy du jour de la nai
ſance d'Auguſte, car ce Prince eſtar
né le XXII. de Septembre, la veill
de ce jour-là ne ſauroit eſtre appellé
une nuit d'Eſté; comme il la deſign
dans l'onziéme vers. Il y a de l'appa
rence que c'eſt du jour de la naiſſanc
de Jules Ceſar, qui nâquit le XII. c
Juillet : & c'eſt ainſi que Porphyrio
l'a entendu, *Divi Cæſaris natalem ſ
gnificat*. Ce jour eſtoit encore alo
celebré avec beaucoup de pompe &
de magnificence, & meſme de rel
gion. Torrentius a crû qu'Horac
pouvoit parler icy du jour de la nai
ſance de quelque jeune Prince, c
quelque petit-fils d'Auguſte. Mais
n'eſt pas neceſſaire d'avoir recours
une conjecture ſans fondement.

10 *Dat veniam ſomnumque dies*
C'eſt une façon de parler aſſez rema
quable, *ce jour de feſte vous donne
congé & le ſommeil*; pour dire, c
jour de feſte, en vous donnant con
gé, vous laiſſe la liberté de dormir ju
qu'à midy, vous pourrez vous leve
fort tard.

Impunè] *Impunément*. C'eſt à dire, ſans qu'on ſe puiſſe plaindre de vous, & ſans que vous en ſoyez incommodé.

11 *Æſtivam ſermone benigno tendere noctem*] *Tendere noctem*, *faire durer la nuit*; *ſermone benigno*, *avec des diſcours ſur pluſieurs ſujets*; c'eſt à dire, en parlant de pluſieurs choſes agreables; & comme dit Varron, *ſermone jucundo & invitabili, & cum quadam illecebra & voluptate utili, ex quo ingenium venuſtius fiat & amœnius*. *Æſtivam noctem*, cette nuit d'Eſté, qui par conſequent eſt fort courte, & qui finiroit bien-toſt, ſi la converſation ne la prolongeoit.

12 *Quo mihi fortunas*] *Fortunas* au pluriel pour les richeſſes.

13 *Parcus ob heredis curam*] Torquatus travailloit beaucoup pour ſes heritiers, qu'il ne connoiſſoit pas peut-eſtre. Horace tâche de luy faire voir icy le ridicule de cette application, & de le guerir de cette folie. C'eſt dans ce meſme eſprit qu'il luy dit dans l'Ode VII. du Livre IV.

Cuncta manus avidas fugiens heredis, amico
Quæ dederis animo.

Rien n'échapera des mains de voſtre av.
de heritier, que ce que vous aurez don
né à vos plaiſirs.

Nimiumque ſeverus] *Severus*, triſte
morne, cruel, qui ſe traite dure
ment.

14 *Aſſidet inſano*] *Eſt aſſis prés d*
fol. C'eſt à dire, eſt ſemblable au fo
Le contraire de *aſſidere* c'eſt *diſſiden*
eſtre aſſis loin, pour dire n'eſtre pa
d'accord, eſtre en d'autres ſentimens
& par conſequent ne reſſembler point

15 *Patiarque vel inconſultus haberi*
Horace dit que dans la joye & dan
la débauche il ne ſe ſoucie pas de pai
ſer pour fou. Car, comme il dit dan
l'Ode XII. du Livre IV. il faut inter
rompre quelquefois par des momen
de folie ſes occupations ſerieuſes; &
il eſt bon de ſavoir eſtre fou à pro
pos.

Miſce ſtultitiam conſiliis brevem,
Dulce eſt deſipere in loco.

16 *Quid non ebrietas deſignat*] *De*
ſignare eſt un mot plein de force; i
ſignifie proprement faire des choſe
ſurprenantes, inoüies, & qu'on ne
pourroit attendre d'ailleurs. Et il ſe
prend

prend en bonne & en mauvaiſe part. Il eſt icy de la premiere maniere, & de la derniere dans la ſeconde Scene du premier Acte des Adelphes.

——modo quid deſignavit?

Quelle action ne vient-il pas de commettre?

Operta recludit] Si Horace veut dire par là que le vin tire les ſecrets des cœurs, il le blâme, bien loin de le loüer: auſſi a-t il mis dans l'Ode XVIII. du Livre I. parmi les effets pernicieux du vin, les ſecrets découverts.

Arcanique fides prodiga, perlucidior vitro.

Et l'infidelité prodigue du ſecret, & plus tranſparente que le verre. Mais *operta recludere* doit eſtre expliqué plus favorablement, & Horace ne parle que de ces petits ſecrets qu'on peut dire à table ſans bleſſer la fidelité que l'on doit à ſes amis. C'eſt ainſi qu'il a dit dans l'Ode XXI. du Livre III. en parlant à une bouteille:

—Tu ſapientium curas
Et arcanum jocoſo
Conſilium retegis Lyæo.

Vous ſeule vous avez l'art d'adoucir les ſoucis des Sages, & de vous rendre, en

badinant, la maistresse de leurs secrets. On peut voir des exemples de ces secrets découverts à table, dans l'Ode XXVII. du Livre I. & dans l'Ode XI. du Livre V.

17 *Spes jubet esse ratas*] Horace dit ailleurs à la bouteille :

Tu spem reducis mentibus anxiis.

Vous retablissez l'esperance dans les ames les plus abatuës : Et d'un tonneau, *qu'il est prodigue de nouvelles esperances : Spes donare novas largus.* Mais tout cela est foible auprés de cette expression, *spes jubet esse ratas*, qui signifie proprement que le vin fait joüir de tout ce qu'on espere ; qu'il change la nature de l'esperance, & la convertit en possession. Car l'esperance est de ce qu'on ne voit point ; & l'homme qui a bu, voit tout ce qu'il espere ; tout ce qu'il espere luy est hoc, s'il m'est permis de me servir de ce terme. C'est pourquoy Anacreon dit, que quand il a bu, il croit avoir toutes les richesses de Cresus, & qu'il ne songe qu'à chanter.

In prælia trudit inermem] C'est ce qu'Horace a parfaitement bien exprimé dans l'Ode XXI. du Livre III.

——addis cornua pauperi
Post te neque iratos trementi
Regum apices neque militum arma.

Vous donnez de la force & du courage au pauvre, qui aprés vos faveurs, ne craint ni la puissance formidable des Rois, ni les armes des Soldats. Il semble qu'il ait eu en vuë ces vers de Diphylus:

Ω πᾶσι τοῖσι φρονοῦσι προσφιλέστατε
Διόνυσε καὶ σοφώταθ' ὡς ἡδύς τις εἰ
Ὅταν ταπεινὸν μεγὰ φρονεῖν ποιεῖς μόνος,
Τὸν τὰς ὀφρυς αἴροντα συμπείθεις γε-
λᾶν,
Τόν τ' ἀσθενῆ τολμᾶν τι, τὸν δείλον θρα-
σεῖν.

O Bacchus, que les Sages vous font à bon droit la cour, & que vous faites de bien aux hommes, puisque vous savez seul enfler d'orgueil le pauvre, forcer à rire celuy que les soucis rendoient chagrin, donner de la force aux foibles, & inspirer du courage aux poltrons.

18 *Addocet artes*] Il veut dire que celuy qui a bu, est Orateur, Poëte, & qu'il fait de son esprit tout ce qu'il veut. Le Poëte Amphis avoit dit dans le mesme sens:

Ἐνλῷ ἄρ' ὡς ἔοικε, κἀν οἴνῳ λόγος
Ἔνιοι δ' ὕδωρ πίνοντες εἰσ' ἀβέλτεροι

Il me semble donc qu'il y a de l'éloquence dans le vin, & que l'eau émousse l'esprit à ceux qui la boivent. Et Theopompus:

Ἡ τρὺξ ἄριστόν ἐστιν εἰς εὐβουλίαν
Ταύτην πίνε, καὶ ῥᾶον ἔσῃ τὴν οὐσίαν.

Le jus de la vendange est merveilleux pour donner la sagesse, vous n'avez qu'à en boire, vos affaires en iront mieux.

19 *Facundi calices quem non fecêre disertum*] C'est la preuve de ce qu'il vient de dire, *addocet artes.* Dans l'Epistre XIX. Horace se moque des Poëtes de son temps, qui, sur ce qu'ils avoient oüi dire que le vin enseignoit à faire des vers, ne cessoient de boire nuit & jour.

—non cessavêre Poëtæ
Nocturno certare mero, putere diurno.

Aprés cet arrest si formel, les Poëtes jour & nuit n'ont cessé de boire.

20 *Contracta quem non in paupertate solutum*] *Contracta paupertas, une étroite pauvreté*, pour dire une fort grande

neceſſité, une grande miſere. Le vin dégage les hommes des liens de la pauvreté. C'eſt ce qu'il a dit dans l'Ode XVIII. du Livre I.

Quis poſt vina gravem militiam aut pauperiem crepat?

Qui eſt celuy qui aprés avoir bu, parle des peines de la guerre, ou des rigueurs de la pauvreté?

21 *Hæc ego procurare*] *Hæc*, les choſes qui ſuivent. *ne turpe toral, ne ſordida mappa. procurare*, avoir ſoin, &c.

Et idoneus imperor] Horace veut dire qu'il n'eſt propre qu'à avoir ſoin de ce qui regarde la propreté, & le choix des convives; & qu'il ne s'entend point à faire bonne chere.

Imperor] On veut qu'Horace ſoit le premier qui ait dit peut-eſtre avec trop de licence, *imperor* au paſſif. Mais on ſe trompe, & ce ſeul mot, *imperata facere*, prouve que ce verbe eſtoit paſſif long-temps avant qu'Horace s'en fuſt ſervi.

Et non invitus] Car Horace eſtoit naturellement fort propre; & il trouvoit que la meilleure partie de la bonne chere c'eſt la propreté.

22 *Ne turpe toral*] C'eſt ce qu'il appelle *illota toralia* dans la Satire IV. du Livre II.

Et Tyrias dare circum illota toralia
veſtes ?

Et vous mettriez les plus beaux tapis de pourpre ſur des licts dont les matelats n'auroient point eſté lavez ? Toralia eſtoient les matelats des licts ſur leſquels on ſe couchoit pour manger. Quand on prioit quelqu'un, on les couvroit d'ordinaire de beaux tapis. Mais icy Horace ne parle que des *toralia* ſans tapis, des couvertures, des matelats, afin que tout réponde à la ſimplicité des licts antiques qu'il décrit dans le premier vers.

Ne ſordida mappa] *Mappa*, une ſerviete. *mantile*, une nappe. On peut voir la Remarque ſur ce vers de la IV. Satire du Livre II.

Vilibus in ſcopis, in mappis, in ſcobe
quantus
Conſiſtit ſumptus ——

Les balais, les ſervietes, & la ſciure pour couvrir le plancher, ſont de ſi peu de frais, qu'il eſt honteux à tout le monde de n'en point avoir.

23 *Corruget nares*] *Ride les narines*, pour *fasse rider les narines*. Car c'est ce qui arrive à ceux qui voyent quelque chose de mal propre. Horace est le premier qui a hazardé ce mot, comme Quintilien l'a remarqué.

Ne non & cantharus & lanx ostendat tibi te] Ces deux negatives, *ne non* sont icy pour l'affirmative *ut. procurare ne non cantharus & lanx ostendat sibi se*, *Prendre soin que les coupes & les plats vous representent vostre image*; c'est à dire qu'ils soient si propres & si luisans, que vous puissiez vous y voir comme dans un miroir. Horace a parlé de cette propreté dans la Satire quatriéme du Livre second.

Magna movent stomacho fastidia, seu puer unctis
Tractavit calicem manibus dum furta ligurit:
Sive gravis veteri crateræ limus adhæsit.

On se dégoûte quand on voit empreinte sur une coupe la main du valet qui l'a lavée aprés avoir trempé ses doigts dans la sauce, ou quand une vieille coupe est

commme incruſtée de la craſſe que le temps y a attachée.

24 *Ne fidos inter amicos ſit qui dicta foras eliminet*] C'eſt ce qu'il y a de plus important. Celuy qui donne à manger, doit, ſur tout, prendre garde que parmi les conviés il n'y ait perſonne de ſuſpect, & qui puiſſe rapporter ce qu'on aura dit à table. Un rapporteur trouble toute la joye d'un repas en oſtant la liberté de parler. C'eſt pourquoy à tous les feſtins publics des Lacedemoniens il y avoit toûjours un des plus vieux qui diſoit aux autres, en leur montrant la porte, *Rien de ce qu'on a dit icy ne paſſe par là* : διὰ τούτων ἔξω λόγος οὐκ ἐκπορεύεται. Et c'eſt à quoy répond ce proverbe des Grecs : *Je hais le convié qui a de la memoire* : μισῶ μνήμονα συμπόταν. Cette fidelité & ce ſecret avoient paru ſi neceſſaires à table, que l'antiquité a conſacré à Bacchus l'oubli. Aujourd'huy les honnéſtes gens ſeroient trop heureux que l'on ne rapportaſt que ce qu'ils diſent. Mais il y a une eſpece d'animaux encore plus dangereux que les rapporteurs. Ce ſont ceux qui empoiſonnent tout ce qu'ils ont

entendu, & qui rediſent toûjours les choſes autrement qu'on ne les a dites.

Ut coeat par jungaturque pari] Le Maiſtre du feſtin ne doit pas ſeulement prendre garde qu'il n'y ait perſonne de ſuſpect ; mais il doit auſſi faire en ſorte que tous les conviez conviennent les uns aux autres, qu'ils ſoient amis, & qu'ils ayent à peu prés les meſmes inclinations. Car ſans cela il n'y a point de ſouper qui puiſſe eſtre agreable. Et Epicure a fort bien dit: *Ante circumſpiciendum eſt cum quibus edas & bibas, quàm quid edas & bibas: nam ſine amico viſceratio leonis ac lupi vita eſt. Avant que de demander ce qu'on mangera, il faut s'informer avec qui on mangera. Car la plus grand-chere ſans amis eſt un repas de lion & de loup.*

25 *Brutum tibi Septimiumque*] Pour faire voir à Torquatus qu'il obſerve exactement ce qu'il vient de dire, il luy nomme ceux qui ſouperont avec luy, & il fait ainſi leur eloge. Cela fait aſſez voir qu'on a eu tort de changer ces deux noms d'homme en deux noms de femme, & de lire, *Brutam Septimiamque.* Il ne faut pas s'imagi-

ner que ce Brutus fuſt celuy qui avoi tué Ceſar, il y avoit long-temps qu'i eſtoit mort. Je ne ſay ſi celuy-cy étoi de la meſme famille, ou ſi c'eſtoi quelqu'autre qui portoit ce nom. I y a eu encore des Brutus ſous le ba Empire.

Septimiumque] C'eſt le meſme Septimius dont il a eſté parlé dans l'Epiſtre III.

26 *Cœna prior*] Un meilleur ſouper ou plûtoſt un ſouper auquel il ſera déja engagé, où il aura déja promi d'aller.

Potiorque puella] Quelque jeun fille qu'il aimera mieux que noſtr ſouper. C'eſt le ſens de ce *potior*. Ca on a eu tort de conclure de là qu'il devoit y avoir des femmes à ce ſoupe d'Horace, & que ce *potior puella* devoit eſtre expliqué, *ſi quelque Maîtreſſe plus jolie que les femmes que nous aurons, ne le retient*. Cela eſt ridicule, Horace n'eſtoit pas aſſez peu galant pour dire une choſe ſi groſſiere, & qui auroit pu ſi fort mortifier celles qu'il auroit prié à ſouper.

Sabinum] C'eſtoit ſans doute Aulus Sabinus, Chevalier Romain, &

rand Poëte. Il avoit fait des Epiſtres omme celles d'Ovide, qui en parle n deux ou trois endroits de ſes Ouvrages. Les trois Epiſtres qu'on a enore, & qui portent ſon nom, ſont es Ouvrages ſuppoſez. Il ne nous eſte rien de luy, à moins que quelues-unes des Epiſtres que l'on lonne à Ovide, ne ſoient de ſa main. Le ſavant M. Voſſius eſtoit perſuadé qu'on luy devoit celle de Pâris à Heene, & celle d'Helene à Pâris: celle le Leandre à Hero, & celle d'Hero Leandre: celle d'Acontius à Cylippe, & celle de Cydippe à Acontius. Il avoit entrepris des Faſtes, & un autre Ouvrage qu'il appelloit Trœzene; mais il mourut avant que de les voir achevés. Ovide dans la XVI. Elegie du IV. Livre *de Ponto*.

Quique ſuam Trœzena, imperfectumque dierum
Deſeruit celeri morte Sabinus opus.

Et Sabinus, qui emporté par une mort trop prompte, n'a pu achever ſes Faſtes ni ſa Trœzene.

27 *Locus eſt & pluribus umbris*] On appelloit *ombres*, *σκιάς*, ceux qu'un

convié menoit à un festin sans qu'i y fussent invitez. Il en a esté par sur ce vers de la Satire VIII. du L vre I.

—quos Mæcenas adduxerat umbra.

Quand on invitoit quelqu'un, c'étoi une civilité qu'on luy rendoit, de lu faire entendre qu'il y auroit place à ta ble pour ceux qu'il voudroit mener & cela se faisoit afin qu'il eust le plai sir de mener ceux dont la compagni luy estoit la plus agreable. Plutarqu remarque fort bien qu'en cela on imi toit ceux qui en sacrifiant à quelqu Dieu, sacrifioient en mesme temps au Dieux qui habitoient dans le mesm Temple, & qui avoient un autel com mun, quoy qu'ils ne les nommassen pas chacun par leurs noms.

28 *Sed nimis arcta premunt olidæ convivia capræ*] Voilà une maniere de parler bien singuliere : *Les puantes chevres incommodent un festin où l'on est trop pressé.* Pour dire que cette puante beste, dont il a dit dans l'Ode XII. du Livre V.

—gravis hirsutis cubat hircus in alis:

se fait sentir quand on est trop pressé

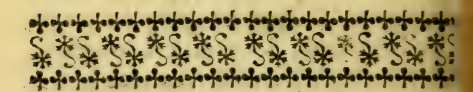
table pendant les chaleurs de l'Esté. Mais il est aisé de voir qu'en nostre langue une pareille expression seroit très-choquante, & sur tout dans une Lettre. Voilà pourquoy j'ay pris un autre tour. Chaque langue a ses tours & ses manieres, & ce qui est insuportable dans l'une, fait souvent une grace dans l'autre.

29 *Tu quotus esse velis rescribe*] Pour empescher d'estre surpris, & afin que celuy que l'on invitoit ne fust pas reduit à mourir de faim, s'il menoit avec luy une compagnie trop nombreuse, on le prioit d'en determiner & d'en marquer le nombre.

30 *Atria servantem*] *Atria*, les sales où se tenoient ordinairement les clients, les plaideurs qui attendoient leur Patron, leur Avocat. C'estoit aussi le lieu où se tenoient ceux qui alloient faire la cour aux Grands. C'est pourquoy Seneque disoit avec raison, *Errat qui amicum in atrio quærit. Celuy qui cherche un ami dans sa sale, se trompe fort.*

Postico] C'est la porte de derriere, que les Grecs appelloient ψευδόθυρον, *fausse porte.* C'est ce que Virgile dit

cacæ fores. Toutes les maisons de Grecs & des Romains avoient de ce fausses portes, comme cela paroist pa tous leurs écrits. Ces peuples estoien



AD NUMICIUM

EPISTOLA VI.

NIL admirari, propè res est una Numici,
Solaque quæ possit facere & servare bea tum.
Hunc solem, & stellas, & decedenti certis
Tempora momentis, sunt qui formidin nulla
Imbuti spectent. quid censes muner terræ?
Quid, maris extremos Arabas ditanti & Indos?
Ludicra quid, plausus, & amici dona Quiritis?
Quo spectanda modo, quo sensu credis & ore?

rop amis de leur liberté pour ne pas
e reserver une sortie toûjours libre,&
n moyen seur d'éviter les importuns
ui les iroient assieger.



A

NUMICIUS.

EPISTRE VI.

NE rien admirer est presque l'unique chose, Numicius, qui puisse nous rendre & nous faire vivre toûjours heureux. Il y a des hommes qui regardent sans aucun mouvement d'admiration ni de crainte le Soleil, les Etoiles, le cours reglé des Cieux, & le changement certain & invariable des Saisons. Quels sentimens croyez-vous donc que nous devions avoir pour les presens de la terre, & pour les tresors de la mer, qui enrichit les Indiens & les Arabes ? De quels yeux devons-nous regarder les spectacles, les applaudissemens & les

Qui timet his adverſa, ferè miratur eodem
Quo cupiens pacto. pavor eſt utriqu moleſtus :
Improviſa ſimul ſpecies exterret utrumque.
Gaudeat, an doleat : cupiat metuatne quid ad rem?
Si, quicquid vidit melius pejuſve ſu ſpe,
Defixis oculis, animoque & corpore torpet?
Inſani ſapiens nomen ferat, æquus iniqui,
Ultra quam ſatis eſt virtutem ſi petat ipſam.
I nunc, argentum, & marmor vetus, æraque & artes
Suſpice, cum gemmis Tyrios mirare colores :
Gaude quod ſpectant oculi te mille loquentem :
Gnavus mane forum, & veſpertinus pete tectum :

faveurs

ſaveurs du peuple? Celuy qui craint le contraire de toutes ces choſes eſt dans le meſme degré d'admiration que celuy qui les deſire ; & une égale frayeur les ſaiſit l'un & l'autre, dés qu'un objet terrible & imprévû ſe preſente devant eux. Car qu'importe qu'ils ſoient dans la joye ou dans la triſteſſe, dans le deſir ou dans la crainte, ſi la premiere choſe, bonne ou mauvaiſe, qui leur arrive contre leurs eſperances, ils ont toûjours les yeux attachez ſur cet objet, ils en perdent la raiſon, & deviennent entierement immobiles? Le ſage paſſe pour fol, & le juſte pour injuſte, s'ils pouſſent la vertu au delà de ſes juſtes bornes. Allez preſentement, admirez les richeſſes, es vieilles ſtatuës de marbre, les ouvrages de bronze, & tous les beaux arts; ſoyez frapé de l'éclat des pierreries, & de la beauté de la pourpre de Tyr: felicitez-vous de ce que quand vous parlez en public, le ſilence regne, & que tout le monde vous écoute avec attention : ne perdez point de temps, allez dés le matin à la Place, & ne retournez chez vous que le ſoir bien tard. NUM. Quoy, Mucius auroit eu

Ne plus frumenti dotalibus emetat agris
Mucius: indignum, quod ſit pejoribus ortus:
Hic tibi ſit potius quàm tu mirabilis illi.
Quicquid ſub terra eſt, in apricum proferet ætas,
Defodiet condetque nitentia. quum bene notum
Porticus Agrippæ & via te conſpexerit Appî,
Ire tamen reſtat Numa quo devenit & Ancus.
Si latus aut renes morbo tentantur acuto,
Quære fugam morbi. vis rectè vivere? quis non?
Si virtus hoc una poteſt dare, fortis omiſſis
Hoc age deliciis. virtutem verba putas, ut
Lucum ligna? cave ne portus occupet alter;

plus de bien de sa femme que je n'en auray de la mienne? HOR. Vous avez raison, cela est indigne, car il est bien moins que vous. Quoy, vous seriez forcé d'admirer Mucius plûtost que Mucius forcé de vous admirer? Mon cher Numicius, le temps met au jour ce qui estoit caché dans les tenebres, & cache dans les tenebres ce qui estoit au jour. Quand vous aurez receu bien des honneurs dans le Portique d'Agrippa, & que vôtre gloire & vostre pompe auront esté souvent admirées dans la voye Appienne, il faut pourtant enfin aller joindre les bons Rois Ancus & Numa. Si vous aviez quelque grand mal de reins, ou une violente douleur de costé, n'est-il pas vray que vous chercheriez à guerir promptement de cette maladie? Voulez-vous estre heureux? Qui est-ce qui ne le veut pas? Si la vertu seule peut vous procurer ce bonheur, attachez-vous à elle, en renonçant courageusement aux plaisirs. Estes-vous persuadé que la vertu n'est qu'un nom, comme un bois sacré n'est que du bois? partez, que personne n'arrive avant vous aux ports:

Ne Cibyratica, ne Bithyna negotia perdas.
Mille talenta rotundentur, totidem altera porro:
Tertia ſuccedant, & quæ pars quadret acervum.
Scilicet uxorem cum dote, fidemque, & amicos,
Et genus & formam regina pecunia donat:
Ac benè nummatum decorat Suadela, Venuſque.
Mancipiis locuples eget æris Cappadocum rex.
Ne fueris hîc tu. chlamydes Lucullus, ut aiunt,
Si poſſet centum ſcenæ præbere rogatus,
Quî poſſim tot? ait: tamen & quæram, & quot habebo
Mittam. poſtpaulo ſcribit, ſibi millia quinque
Eſſe domi chlamydum: partem vel tolleret omnes.
Exilis domus eſt, ubi non & multa ſuperſunt,
Et dominum fallunt, & proſunt furibus. ergo

ne perdez pas l'occaſion de trafiquer à Cybira ni en Bithynie : achevez d'amaſſer mille talens, ajoûtez-en encore mille, pouſſez juſqu'au troiſiéme millier : ne demeurez pas en ſi beau chemin ; que le quatriéme vienne bientoſt rendre le nombre pair. Car la richeſſe eſt une Reine qui donne une femme avec une groſſe dot, la fidelité, les amis, la nobleſſe & la beauté : Venus elle-meſme, & la Deeſſe de la perſuaſion font la cour à un homme riche. Le Roy de Cappadoce a une infinité d'eſclaves, mais il manque d'argent : gardez-vous bien d'eſtre comme luy. On dit qu'un jour Lucullus ayant eſté prié de preſter cent manteaux de pourpre pour la repreſentation d'une Tragedie : Le moyen, dit-il, d'en avoir un ſi grand nombre ? cependant je chercheray & je vous envoyeray tous ceux qui ſeront chez moy. Le lendemain il écrivit qu'il en avoit cinq mille, & qu'on pouvoit les prendre tous, ou une partie. Une maiſon eſt pauvre quand il n'y a pas beaucoup de choſes ſuperfluës, que le Maître ignore & qui accommodent les voleurs. Aprés cela ſi le bien eſt l'unique

Si res sola potest facere & servare beatum,
Hoc primus repetas opus, hoc postremus omittas.
Si fortunatum species & gratia præstat,
Mercemur servum, qui dictet nomina, lævum
Qui fodicet latus, & cogat trans pondera dextram
Porrigere. Hic multum in Fabia valet, ille Velina:
Cuilibet hic fasces dabit, eripietque curule
Cui volet, importunus, ebur. frater, pater, adde:
Ut cuique est ætas, ita quenque facetus adopta.
Si, bene qui cœnat, bene vivit: lucet, eamus
Quo ducit gula: piscemur, venemur: ut olim
Gargilius, qui manè plagas, venabula, servos,
Differtum transire forum populumque jubebat:
Unus ut è multis populo spectante referret

hose qui puisse vous rendre & vous
aire vivre toûjours heureux, travail-
ez plus que personne pour en amasser,
ne vous lassez point. Si c'est le faste &
e credit qui puissent procurer ce bon-
heur, achetons des Esclaves qui nous
disent les noms de chaque Bourgeois,
qui nous poussent doucement, pour
nous avertir de leur donner la main
pour leur aider à passer quelque em-
barras; & qui nous disent à l'oreille,
celuy-là est tout-puissant dans la Tri-
bu Fabienne, celuy-cy est le Maistre
dans la Tribu de Velies. Le Vieillard
qui vient à vous, peut donner & ôter
es faisseaux & le siege Curule à qui il
voudra. Sur ces avis, appellez l'un vô-
tre frere, l'autre vostre pere, & en
habile flateur adoptez-les chacun se-
lon son âge. Si celuy qui fait grand-
chere est heureux, dés la pointe du
jour allons où la bouche nous mene.
Ne pensons qu'à la pesche, qu'à la chas-
se, comme faisoit, il n'y a pas encore
long-temps, Gargilius, qui le matin
passoit au travers de la place Romai-
ne & de l'Assemblée du peuple, avec
ses toiles, ses pieux & ses Esclaves, afin
qu'au milieu de tout cet équipage on

Emtum mulus aprum. crudi tumidiqu lavemur,
Quid deceat, quid non, obliti: Cerit cera
Digni, remigium vitiosum Ithacensi Ulyssei:
Cui potior patria fuit interdicta volup tas.
Si, Mimnermus uti censet, sine amo re, jocisque
Nil est jucundum: vivas in amore, jo cisque.
Vive, vale. si quid novisti rectius isti:
Candidus imperti: si non, his utere me cum.



luy vist le soir rapporter un Sanglier qu'il avoit acheté. Jettons-nous dans le bain à l'issuë de table, sans nous mettre en peine ni d'honnesteté, ni de bien-séance, dignes d'estre écrits sur les registres de ceux de Ceré, & plus corrompus que les compagnons d'Ulysse, qui préfererent à leur patrie des plaisirs deffendus. Enfin si, comme Mimnerme l'a soûtenu, il n'y a rien d'agreable sans l'amour & sans les jeux, j'y consens. Vivez dans les jeux & dans l'amour. Adieu. Si vous avez de meilleures maximes, faites-m'en part; sinon, servez-vous des miennes.



REMARQUES SUR LA SIXIÉME EPISTRE DU LIVRE I.

LE plus court chemin pour gue-rir les hommes de leurs passions ce n'est pas toûjours de leur donne des armes pour les combatre separé ment les unes aprés les autres ; il vau mieux tâcher, s'il est possible, de le reduire toutes à un seul & même prin cipe. Car ce principe estant bien ex pliqué & bien connu, on réüssira toû jours mieux à les déraciner de nost cœur. Voilà le dessein d'Horace dan cette Epistre, où il veut faire voi que c'est à tort que nous cherchon nostre veritable bien dans les riches & dans les honneurs ; que tout qui excite dans nos cœurs la crainte c le desir, ne peut que nous estre fune te : que cette crainte & ce desir ne na sent que de l'admiration & de la su prise, & que par consequent, pour est veritablement heureux, il faut se c

faire de cette admiration, qui eſt la ſeule cauſe de tous nos maux, & entierement oppoſée à la vertu, qui conſiſte à avoir ſon eſprit dans une aſſiete ferme & tranquille, ſans qu'il puiſſe eſtre ſurpris, ému, ni étonné de quoy que ce ſoit. Ce precepte eſt merveilleux quand on s'en ſert avec les menagemens neceſſaires, & qu'on luy donne les bornes qu'il doit avoir. Car les Epicuriens le pouſſoient à un excés tres-pernicieux ; & le raiſonnement meſme qu'Horace tire de leurs principes, pourroit eſtre fort nuiſible, ſi on ne le corrigeoit par les lumieres de la verité & de la raiſon. Et c'eſt ce que je vais tâcher de faire dans les Remarques.

1. *Nil admirari*] Il y a une admiration raiſonnable & intelligente, qui porte les hommes à la vertu, & que Platon appelle, par cette raiſon, *la Mere de la Sageſſe.* Il eſt aiſé de juger que ce n'eſt pas de cette admiration dont Horace a voulu parler. Il parle de l'admiration vicieuſe & folle qui naiſt de l'ignorance, & qui porte les hommes à deſirer ou à craindre les objets auſquels elle s'attache. Pour eſtre

exempt de cette derniere admiration, il faut avoir une ame grande & genereuse, s'estre acquis par son travail une connoissance exacte des choses du monde, & de leurs principes, & avoir toûjours presens les exemples que nous fournissent les siecles passez, pour nous apprendre que hors la vertu, tout nous doit estre indifferent dans cette vie, & qu'il n'y a rien qui puisse nous faire ni bien ni mal : car Dieu, par son infinie sagesse, n'a pas mis entre les mains d'un autre le pouvoir de nous rendre ni heureux, ni malheureux. Ainsi il n'y a qu'un veritable Philosophe qui soit capable de surmonter cette admiration, & d'aquerir son contraire, c'est à dire l'*inadmiration*, s'il m'est permis de me servir de ce mot, l'*athaumastie*, que Democrite & les autres Philosophes ont tant vantée, & qui ne se trouve jamais que dans une ame intrepide, & que rien ne sauroit ni étonner ni troubler. Democrite & les autres Philosophes avoient tiré ce sentiment de l'Echole de Socrate, qui enseignoit qu'il n'y avoit rien d'admirable pour nous que nostre ame. Et c'est ce que Seneque a fort bien em-

ployé dans sa Lettre VIII. *Cogita in te præter animum nihil esse mirabile, cui magno nihil magnum est. Pensez qu'il n'y a rien d'admirable en vous que vostre ame; si elle est grande, elle ne trouve rien de grand.* On verra dans la suite que l'admiration dont il s'agit icy, embrasse le desir & la crainte.

Propè res est una] Il a esté remarqué ailleurs, que les Latins se servoient de *ferè* & de *propè* pour affirmer les choses plus modestement, sans vouloir pourtant affoiblir ou diminuer une proposition universelle.

Numici] On ne sauroit dire qui est ce Numicius à qui Horace écrit. Il y avoit à Rome une famille Patricienne de Numiciens, *gens Numicia*, qui portoit le nom du fleuve Numicius, dans le Latium, d'où elle estoit originaire; & l'on voit un Consul de ce nom, l'an de Rome CCLXXXIV. C'est sans aucun fondement qu'on a voulu mettre icy *Munati* à la place de *Numici*, comme si cette Epistre s'adressoit à Munatius Plancus, à qui il écrit l'Ode VII. du Liv. I. Horace a fait la premiere syllabe de *Munatius* lon-

gue, & celle de *Numicius* il la fait bréve.

2 *Facere & servare beatum*] Ces deux mots contiennent une definition admirable du veritable bonheur : c'est celuy qui est durable, & qui ne doit jamais finir. Toutes les choses qui nous procurent un bonheur d'un moment un bonheur à temps, s'il m'est permis de parler ainsi, sont fausses ; & nous ne devons rechercher que celles qui nous rendent & qui nous font toûjours vivre heureux : *quæ possunt facere & servare beatos.*

3 *Hunc solem & stellas*] A parler naturellement, s'il y a quelque chose qui puisse imprimer de la crainte aux hommes, ou exciter leur desir, en un mot, qui puisse attirer leur admiration ; c'est sans doute la structure merveilleuse de ce monde, le Soleil, les Etoiles, la constante varieté des saisons, le mouvement reglé des cieux &c. Cependant il y a eu des Philosophes qui ont regardé tout cela sans étonnement & sans surprise. Comment donc est-il possible que nous admirions des choses aussi viles & aussi méprisables que l'or, les pierreries,

les Charges, les Dignités, les applaudissemens, les honneurs, lorsque nous voyons qu'il y a des Sages qui ont eu la force de ne pas admirer ce qu'il y a de plus étonnant & de plus merveilleux dans le monde. Voilà le raisonnement d'Horace. Il l'a tiré des principes de Democrite, c'est à dire des principes d'Epicure: mais il faut marquer ce qu'il a de bon & de mauvais, afin qu'on ne puisse pas se tromper dans l'usage qu'on en doit faire. Il est certain que dans l'Univers nous ne voyons rien qui merite par luy-mesme nostre admiration. Les cieux, le Soleil, les étoiles, les saisons, &c. obeïssent comme nous aux ordres du Maistre Souverain qui a tout créé par sa parole. Tous ces grands objets peuvent bien nous servir à nous faire mépriser tout ce qui leur est inferieur; mais dans le mesme temps qu'ils refusent nostre admiration, ils nous crient de la donner à celuy qui les gouverne, & de ne la donner qu'à luy. Et c'est ce que ces Philosophes insensez ne faisoient pas; au contraire, par un aveuglement trop ordinaire à la sagesse des hommes, de cette veri-

té, que tous ces objets ſenſibles ne pouvoient faire ni noſtre bonheur ni noſtre malheur, ils tiroient cette conſequence fauſſe & pernicieuſe, que rien ne le pouvoit faire, & qu'il n'y avoit rien que nous deuſſions ni craindre ni deſirer : au lieu d'en tirer celle-cy, que toutes ces grandes choſes, qui ne pouvoient par elles-meſmes nous faire aucun bien ni aucun mal, nous diſoient qu'il y avoit au deſſus d'elles un Eſtre ſuperieur qui s'eſtoit reſervé ce droit, & qui ſeul pouvoit nous rendre veritablement heureux ou malheureux : par conſequent que c'eſtoit le ſeul que nous devions aimer & craindre.

Et decedentia certis tempora momentis] *Tempora*, les ſaiſons, qui ſont ſi reglées, qu'elles finiſſent toûjours dans le temps qui leur eſt marqué. Manile s'eſt ſervi de meſme de *tempora :*

—mittant in tempora ſignum.

Ils donnent le ſignal pour les ſaiſons.

4 *Sunt qui formidine nulla imbuti ſpectent*] *Formido* ne ſignifie pas ſimplement icy *frayeur*. C'eſt un mot qui, comme celuy d'*admiration*, n'embraſſe pas moins l'eſperance & le deſir que

la crainte : car il eſt impoſſible que la crainte ne ſoit pas toûjours accompagnée du deſir, ce ſont deux choſes inſeparables, & c'eſt ce que Lucrece appelle *Religion*. Quand Horace dit donc qu'il y a des hommes qui regardent les cieux ſans eſtre penetrez d'aucune crainte, il veut dire qu'ils les regardent ſans admiration, & ſans avoir leur eſprit troublé ni par la crainte ni par l'eſperance, ils n'en attendent ni bien ni mal. Et Horace veut ſans doute parler d'Epicure, qui, comme dit Lucrece, travailla le premier à ſoulager les hommes du peſant fardeau de la ſuperſtition qui les opprimoit, &

Quem nec fama Deum, nec fulmina, nec minitanti
Murmure compreſſit cœlum, ſed eo magis acrem
Virtutem inritat animi, confringere ut arcta
Naturæ primus portarum clauſtra cupiret.

Que ni tout ce qu'on diſoit des Dieux, ni les foudres, ni le bruit menaçant du ciel ne put retenir ; mais qui au contraire

sentit relever par là son courage, & augmenter l'envie qu'il avoit de rompre le premier les barrieres de la Nature. Il avoit connu que l'admiration & la superstition ne venoient que de l'ignorance.

Quippe ita formido mortales continet omnes
Quod multa in terris fieri, cœloque tuentur
Quorum operum caussas nulla ratione videre
Possunt ac fieri divino numine rentur.

Car les miserables mortels sont retenus dans la crainte, parce qu'ils voyent sur la terre & dans le ciel une infinité de choses dont ils ne peuvent en aucune maniere penetrer les causes, & qu'ils attribuent à la Divinité. Mais long-temps avant Epicure, Pythagore avoit dit que tout le fruit qu'il avoit tiré de la Philosophie, c'estoit de *ne rien admirer*, c'est à dire de ne rien desirer & de ne rien craindre.

5 *Quid censes munera terræ*] *Munera terræ, les presens de la terre;* c'est à dire l'or, l'argent, & tous les metaux que la terre donne, ou plûtôt qu'on luy arrache.

6 *Quid maris extremos Arabas ditantis & Indos*] Il faut repeter le mot *munera*, *les presens de la mer qui enrichit les Arabes les plus éloignez & les Indiens*. C'est à dire les perles, qui naissent principalement dans le *Sinus Persicus*, & dans la mer des Indes, aux environs de l'Isle de Zeilan. Pline, Liv. IX. Chap. XXXV.

7 *Ludicra*] Les jeux, les spectacles, qui sont l'occupation d'une infinité de gens. Si c'est une marque d'ignorance que d'admirer les spectacles que la Nature fournit, que peut-on penser de ceux que l'Art seul donne ? Les Stoïciens avoient ce precepte, Μὴ θαυμάζειν τὴν θέαν, *N'admirez point les spectacles*. Car ils estoient persuadez que les spectacles estoient contraires à la sagesse, & qu'ils ne corrigeoient personne de ses defauts. L'Empereur Marc Antonin a dit dans cette vuë, en parlant des Pieces de Theatre : Ἀλλὰ ἡ ὅλη ἐπιβολὴ τῆς τοιαύτης ποιήσεως καὶ δραματουργίας πρὸς τίνα ποτὲ σκόπον ἀπέβλεψε ? *Mais au fond quel est le sujet & le but de toutes ces representations?* Liv. XI. Art. VI.

Plausus] Tous les applaudissemens

du peuple, les applaudiſſemens que le peuple donnoit aux grands Orateurs quand ils parloient en public, ou aux grands Seigneurs quand ils revenoient à Rome aprés quelque voyage, ou qu'ils paroiſſoient dans les Theatres & dans les lieux publics. Un homme raiſonnable peut-il faire cas des applaudiſſemens d'un peuple dont les jugemens ſont toûjours faux, qui eſt inconſtant dans ſon chois, & qui n'admire que des chimeres?

Et amici dona Quiritis] *Quiris* n'eſt pas icy Mecenas, ou quelqu'autre Grand. Car il n'eſt pas icy queſtion des preſens que Mecenas pouvoit avoir faits à Numicius. *Quiris* c'eſt le peuple : comme dans cette formule des cris des enterremens, *Ollus Quiris letho datus eſt ; Un tel Citoyen eſt mort.* On peut voir les Remarques ſur l'Ode VII. du Livre II. *Dona Quiritis, Les preſens du peuple*, c'eſt à dire les Charges, les Emplois, dont le peuple eſtoit le maiſtre, comme nous l'avons déja vû ailleurs ; & qu'il donnoit le plus ſouvent à ceux qui les meritoient le moins. Voyez la Satire VI. du Livre I.

9 *Qui timet his adversa*] Aprés qu'Horace a parlé de ceux qui desirent les richesses, les spectacles, les applaudissemens, & les emplois; il parle icy de ceux dont l'ambition n'est pas si declarée, & qui semblent ne desirer pas tant toutes ces choses que craindre leurs contraires, la pauvreté, la solitude, le mépris & les refus. Il fait voir que cela ne vient que d'un seul & mesme principe, & que ces derniers, c'est à dire ceux qui craignent, ne sont pas moins dans cette admiration vicieuse que ceux qui desirent: car il est impossible que la crainte soit sans le desir, comme le desir ne sauroit estre non plus sans la crainte. Ce passage est fort beau & fort delicat, & la verité qu'il explique est d'une tres-grande utilité pour la Morale.

Ferè miratur eodem quo cupiens pacto] Il n'y a presque point de difference, celuy qui craint la pauvreté & les refus, admire autant que celuy qui desire les richesses & les emplois; & comme ils sont tous deux également dans l'admiration, ils sont aussi tous deux également dans la crainte. C'est pourquoy Ciceron a fort bien dit dans

l'Oraiſon pour Sextius : *Ei qui tali rumore tenetur ac ducitur, plauſum immortalitatem, ſibilum mortem videri neceſſe eſt. Celuy qui eſt charmé de ces ſortes de bruits, doit neceſſairement regarder les applaudiſſemens comme l'immortalité, & le mépris comme la mort.*

10 *Pavor eſt utrique moleſtus, improviſa ſimul ſpecies*] Une preuve que celuy qui craint & celuy qui deſire ſont tous deux également dans l'admiration, c'eſt qu'ils ſont frapez également des accidens imprévûs qui leur arrivent. Celuy qui craint le refus, & qui eſt refuſé contre ſon eſperance, eſt dans la meſme ſurpriſe & dans le même étonnement que celuy qui deſire une Charge, & qui n'a pu l'obtenir. Il faut donc neceſſairement que cela vienne du meſme principe. *Pavor* eſt une crainte, ou plûtoſt une ſurpriſe & un étonnement qui trouble l'eſprit, & qui l'empeſche de trouver aucun expedient. Dans cet état, pour me ſervir des paroles de Sophocle dans l'Oedipe :

οὐδ' ἔνι φροντίδος ἔγχος,
ᾧ τις ἀλέξεται.

On ne trouve dans ſon eſprit accablé an

une force pour donner du remede à ses maux.

11. *Improvisa simul species*] Ce mot, *species*, est tres-remarquable, il se dit proprement des accidens extraordinaires & surprenans, & il se prend en bonne & en mauvaise part, mais plus souvent en mauvaise part. Virgile dans le second Livre de l'Eneïde :

Non tulit hanc speciem furiata mente Chorœbus.

Alors Chorœbus saisi de fureur, ne put soûtenir cet horrible spectacle. Et dans le Livre IV. en parlant de Didon :

—neque enim specie famave movetur,

Elle n'est émuë ni de l'horrible idée de son action, ni du bruit qui alloit s'en répandre.

Exterret] Etonne, & trouble l'esprit.

12 *Gaudeat an doleat, cupiat metuatne, quid ad rem*] Horace prévient l'objection que Numicius pouvoit luy faire. *Quoy, celuy qui a de la douleur admire comme celuy qui a de la joye? & celuy qui craint, admire comme celuy qui desire? Ouy*, répond Horace, qu'un

homme ait de la joye ou de la douleur, qu'il desire ou qu'il craigne, cela ne fait rien à la chose, & ne change pas la nature de la proposition ; c'est toûjours l'admiration qui produit en luy cette douleur ou cette joye, cette crainte ou ce desir, puisque les biens & les maux qui luy arrivent contre son esperance, produisent en luy les mesmes effets. Ce passage estoit difficile, & l'on s'y estoit trompé.

13 *Melius pejusve sua spe*] *Spes* & *sperare* sont des termes communs qui se prennent en bonne & en mauvaise part, & qui marquent simplement l'attente où l'on est, soit du bien, soit du mal ; comme Didon a dit dans Virgile, *sperare dolorem*.

14 *Defixis oculis*] Les yeux entierement attachez sur l'objet de sa crainte ou de ses desirs. Ce qu'Horace dit icy *defixis oculis*, C'est ce qu'il a dit *fixæ pupulæ*, dans l'Ode v. du Livre v.

Interminato cum semel fixæ cibo
Intabuissent pupulæ.

Et qu'aprés que ses yeux seroient éteints en regardant toûjours avec de violens desirs

desirs ces viandes défenduës. Car on a toûjours les yeux attachez sur ce que l'on craint comme sur ce que l'on desire. Torrentius s'estoit trompé à ce mot.

Animoque & corpore torpet] Il est dans une langueur, dans un étonnement, & dans une espece de lethargie, que la grande attention qu'il a sur l'objet de sa crainte ou de ses desirs, ne manque jamais de causer.

15 16 *Insani sapiens & ultra quam satis est virtutem si petat ipsam*] Pour faire voir qu'il ne peut y avoir aucune exception à cette regle, & que l'admiration qui excite la crainte & le desir, ne peut estre que vicieuse, & par consequent nuisible ; c'est que quand elle auroit mesme la vertu pour objet, elle ne laisseroit pas d'estre condamnable, si elle excitoit pour cette vertu des desirs trop violens ; & qu'un homme qui voudroit pousser à l'excés la plus estimable de toutes les vertus, passeroit pour fou plûtost que pour sage. Car la vertu ne se trouve jamais dans l'excés. Et c'est dans ce sens que Ciceron dit dans le IV. Livre de ses Tusculanes : *Studia vel optima-*

rum rerum, ſedata tamen & tranquilla eſſe debent. Que *l'étude des plus excellentes choſes doit eſtre moderée & tranquille.* Et quelques pages aprés : *Etiamſi virtutis ipſius vehementior appetitus ſit, eadem ſit omnibus ad deterrendum adhibenda oratio. Si les deſirs que la vertu meſme excite dans nos cœurs, ſont trop violens, nous devons tous employer les meſmes remedes pour les moderer.*

17 *I nunc, argentum*] Horace a ſi bien prouvé ſa propoſition, que l'admiration eſt la cauſe de tous nos maux, & ſon contraire la cauſe de tous nos biens; qu'il ne craint pas de dire à ſon adverſaire : *Allez preſentement malgré tout ce que j'ay dit, laiſſez-vous éblouir à l'éclat de l'or, admirez les ſtatuës &c.* C'eſt une conceſſion ironique ou plûtoſt un deffy qu'Horace fait à Numicius.

Marmor vetus, æraque & artes] *Marmor vetus*, De vieilles ſtatuës de marbre. *Æra*, des ſtatuës de bronze ou des cuvetes; comme dans l'Ode VIII. du Livre IV. *artes*, les arts pour les ouvrages de l'art, les tableaux, les ſtatuës; comme dans la meſme Ode

—— divite me ſcilicet artium
Quas aut Parrhaſius protulit, aut ſcopus.

Si j'avois les beaux Ouvrages qu'ont mis au jour Parrhaſius & Scopus.

18 *Suſpice*] *Suſpicere* & *admirari* ſont ſynonymes. Le premier ſignifie proprement *regarder en haut*. Car tout ce qu'on admire, on le regarde toûjours au deſſus de ſoy.

Tyrios mirare colores] La pourpre de Tyr. Les meilleures huiſtres pour la pourpre ſe trouvoient dans les mers d'Afrique & de Tyr.

19 *Gaude quod ſpectant oculi te mille loquentem*] Comme les deux vers precedens ont un rapport aſſez manifeſte avec le 5. & le 6. vers, celuy-cy explique une des ſortes d'applaudiſſemens dont il a parlé dans le ſeptiéme vers.

20 *Gnavus mane forum, & veſpertinus pete tectum*] Ce vers, & les trois qui le ſuivent, ſont plus embaraſſez qu'ils ne paroiſſent ; & je ne ſaurois me diſpenſer de rapporter icy les principales difficultés qu'on y peut trouver. Premierement, on ne ſait ſi Horace

veut parler dans ce premier vers de l'exercice du Barreau, ou du commerce, ou des brigues & des sollicitations que ceux qui pretendoient aux Charges alloient faire dans la Place aux Assemblées, pour gagner les suffrages du peuple. Aprés cela on est en doute si ce vers, *ne plus frumenti*, est une suite du precedent, & s'il marque la fin & le but de celuy qui va à la place Romaine. Tirons-nous de ces embarras avant que de toucher aux autres. Je ne croy pas qu'on puisse recevoir l'opinion de Torrentius, qui soûtient qu'Horace dit à Numicius: *Allez plaider des causes depuis le matin jusqu'au soir, afin que personne n'amasse plus de bien que vous.* Du temps d'Horace l'Eloquence n'étoit pas un métier mercenaire ni lucratif, comme elle l'a esté depuis; & les plus grands Orateurs, qui estoient l'appuy des affligez, ne rapportoient le soir chez eux que la gloire & le plaisir d'avoir deffendu l'innocence & protegé la vertu. Toutes les Oraisons de Ciceron n'ont pas valu à cet Orateur Romain ce qu'un simple avis vaut aujourd'huy à un mediocre Avocat. As-

ſurément Horace parle icy de la place Romaine, où ſe faiſoit le commerce, & où on ſe rendoit pour les brigues & pour les ſollicitations. Mais ce qui marque manifeſtement que c'eſt pour les brigues & pour les ſollicitations qu'Horace dit icy à cet admirateur de ſe rendre de bon matin à la place, d'y eſtre des premiers, & d'en ſortir des derniers ; c'eſt que ce vers ſe raporte viſiblement à ce qu'il a dit dans le 7. *amici dona Quiritis*, *Les preſens du peuple qui vous eſt favorable.* On ne ſauroit le conteſter. Paſſons aux autres difficultés.

21 *Ne plus frumenti dotalibus emetat agris*] On peut ſoûtenir que ce vers dépend du precedent. Cependant je n'en croy rien, & je ſuis perſuadé qu'Horace les a ſeparez. Aprés avoir dit, *allez faire voſtre cour au peuple depuis le matin juſques au ſoir, & n'oubliez rien pour contenter voſtre ambition ;* il ajoûte : *faites vos efforts pour empeſcher que Mucius n'ait eu plus de bien de ſa femme que vous n'en aurez de la voſtre.* L'ambition & le deſir des richeſſes ſont ſouvent deux paſſions tres-differentes. Ce ſens-là eſt fort naturel.

Mais voicy une pensée qui, j'espere ne déplaira pas. Simeon du Bois, sa vant & exact Critique, a trouvé dan un Manuscrit ancien *me* au lieu de *ne*

Me plus frumenti dotalibus emeta agris
Mucius? ——

Et je ne doute pas que ce ne soit la ve ritable leçon : car elle nous découvr un sens qui me paroist tres-juste & tre beau. L'admirateur à qui tout cec s'adresse, voyant qu'Horace luy a fer mé la bouche, & qu'il ne peut plu deffendre l'admiration, prend un au tre parti, & pour excuser son ambitio & le desir qu'il a d'amasser du bien, veut faire entendre qu'il ne recherch pas les biens & les Emplois pour eux mesmes, mais pour n'avoir pas le dé plaisir de voir qu'un faquin, un v Esclave ait trouvé un meilleur part que luy. Voilà le dernier retranche ment de cet ambitieux, qui dit ave indignation : *Quoy, Mucius auroit pl de bien de sa femme que je n'en auro de la mienne?* Horace luy répon *Indignum, &c. Vous avez raison; ce est indigne, qu'un homme de neant so*

plus riche que vous : Quoy, il seroit au dessus de vous plûtost que vous au dessus de luy? Voicy le passage entier écrit comme il le doit estre.

NUM. *Me plus frumenti dotalibus emetat agris*
Mucius? HOR. *Indignum quod sit pejoribus ortus.*
Hic tibi sit potius quàm tu mirabilis illi?

On ne peut pas nier que ce tour-là ne soit plus vif & plus fin, & qu'il ne sente mieux le genie d'Horace. Quoy que je n'aye rien changé au texte, je n'ay pas laissé de le suivre dans la traduction.

22 *Dotalibus emetat agris Mucius?* Je ne saurois souffrir cette leçon qu'on pretend avoir trouvée dans les meilleurs Manuscrits:

—*Dotalibus emetat agris mutus &c.*

Mutus un muet, pour dire un homme qui n'est pas éloquent, qui ne plaide point. Cette correction est venuë de ceux qui pretendoient que ce vers, *Gnavus mane forum,* devoit estre expliqué du barreau. Mais ce n'est pas

aux Manuſcrits à corriger la raiſon
c'eſt à la raiſon à corriger les Manuſ
crits. Ce *mutus* eſt entierement ridi
cule. Je ſay bien que pour faire voi
que *Mucius* ne peut eſtre icy, Tor
rentius allegue que la famille des Mu
ciens eſtoit une des plus nobles & de
plus conſiderables de Rome. Mais ce
la ne conclud rien. La famille de
Muciens pouvoit eſtre la plus nobl
de Rome, ſans qu'on puiſſe infere
de là qu'il n'y avoit alors à Rom
aucun homme de baſſe naiſſance qu
portaſt ce nom de Mucius. Le Mu
cius dont Horace parle, ne pouvoit
il pas eſtre un Affranchi des Muciens
lequel portoit le nom de ſon Maiſtre
& qui s'eſtant pouſſé dans les Char
ges, avoit trouvé quelque grand par
ti? C'eſt aſſurément le ſens nature
de ce paſſage. Horace y donne en pa
ſant un coup de dent à Mucius, &
à ceux qui luy avoient donné une fem
me ſi riche.

23 *Hic tibi ſit potiùs quàm tu mira
bilis illi*] Il faut lire ce vers avec u
poinct interrogant à la fin. Horac
dit en ſe moquant : *Quoy, vous ſerie
forcé d'admirer cet homme-là plûtoſt qu
lu*

luy forcé de vous admirer ? Admirer quelqu'un, c'eſt le voir au deſſus de ſoy, le regarder avec envie.

24 *Quidquid ſub terra eſt in apricum proferet ætas*] Je puis dire qu'on n'a point connu le ſens de ces deux vers, ni le rapport qu'ils ont avec ce qui précede. On a cru ſe tirer aſſez bien d'affaire en expliquant ſimplement les mots, qui ſont aſſez intelligibles d'eux-meſmes. Mais je compte cela pour rien ; il faut déveloper la penſée d'un Auteur, & éclaircir la force & la fineſſe de ſon raiſonnement. Aprés qu'Horace s'eſt aſſez moqué de cet Admirateur, qui pour excuſer ſon ambition & ſon avarice, dit qu'il ne recher che les biens & les Emplois que pour ſoûtenir l'éclat de ſa naiſſance, & pour n'avoir pas le déplaiſir de voir des inconnus beaucoup plus élevez que luy : Il luy parle icy ſerieuſement. Il luy fait voir que ce pretexte eſt ridicule ; que cette envie ou cette jalouſie eſt vicieuſe en tout, & que de vouloir empeſcher qu'un inconnu ne vous devance & ne s'éleve au deſſus de nous, c'eſt vouloir s'oppoſer au cours de la Nature, & à la loy du

Temps qui éleve les uns & qui rabaiſſe les autres. Car & la Nature & le Temps doivent eſtre regardez comme une roüe qui en tournant, mene au deſſus ce qui eſtoit au deſſous, & au deſſous ce qui eſtoit au deſſus. Voilà la penſée d'Horace, qui applique admirablement à ſon ſujet deux vers que Sophocle dit en un autre ſens dans ſon Ajax, ℣. 658.

Ἅπανθ' ὁ μακρὸς κ' ἀναρίθμητος χρόνος
Φύει τ' ἄδηλα, κ φανέντα κρύπτεται.

La durée infinie du temps éleve ce qui eſtoit caché, & cache ce qui eſtoit élevé. Marc Antonin dit dans ſon 11 Livre, que toutes les choſes du monde font un cercle, qui en roulant ramene les ſiecles, & fait monter ce qui eſtoit en bas, & deſcendre ce qui eſtoit en haut.

25 *Quum bene notum*] C'eſt la preuve de ce qu'il vient de dire. En effet quand un homme a bien paru dans le monde, quelque conſtante qu'ait eſté ſa grandeur, il faut enfin qu'il faſſe place à un autre qui pouſſé par le temps, viendra luy ſucceder, & joüer ſon rolle.

26 *Porticus Agrippæ*] Agrippa avoit fait deux Portiques dans Rome. Le Portique de Neptune, qui estoit aussi appellé le Portique des Argonautes; parce qu'Agrippa l'avoit embelli de tableaux qui representoient l'histoire de Jason. Et l'autre le Portique d'Agrippa, qui fut aussi appellé ensuite le *Portique de l'heureux accident, Porticus boni eventûs*, & qui estoit prés du Pantheon, à l'entrée du Champ de Mars. Horace parle icy de ce dernier, parce que c'estoit le lieu le plus frequenté de Rome, à cause du voisinage du Champ de Mars, qui, comme la grande place Romaine, estoit le rendez-vous ordinaire des gens qui vouloient paroistre & se faire voir.

Et via te conspexerit Appî] La voye Appienne, qui estoit le chemin le plus frequenté de tous ceux qui menoient à Rome : car c'estoit le grand chemin de Brindes. Ceux qui avoient de grands équipages, & qui se piquoient de vivre avec éclat, aimoient fort à passer par ce chemin. C'est pourquoy Horace dit dans l'Ode IV. du Livre V. en parlant de Menas Affranchi de Pompée:

Et Appiam mannis terit.

Et il embarraſſe de ſon pompeux équipage tout le chemin Appien.

27 *Ire tamen reſtat Numa quo devenit & Ancus*] Horace, en luy diſant qu'il faut enfin mourir, le luy dit d'une maniere qui fait bien voir que cela eſt indiſpenſable, & que toute ſa grandeur ne l'empeſchera pas de payer à la mort un tribut que les plus grands & les meilleurs des Rois, comme Numa & ſon petit-fils Ancus Martius, n'ont pû ſe diſpenſer de payer. Voyez l'Ode VII. du Livre IV. Il eſt donc aiſé de voir que les plus grandes élevations ſont d'un tres-petit ſecours aux hommes, & que ce n'eſt pas ce qu'ils doivent chercher.

28 *Si latus aut renes morbo tentantur acuto*] Pour détruire tous les vains pretextes de cet ambitieux, il luy enſeigne que le veritable bonheur de l'homme ne conſiſte pas dans les Emplois & dans les richeſſes, mais dans la ſanté du corps, & dans la tranquillité de l'eſprit. Lucrece dans le Livre II.

—— nonne videre
Nil aliud sibi naturam latrare, nisi ut cum
Corpore sejunctus dolor absit, mente fruatur
Jucundo sensu, cura semota metuque?

Les hommes ne devroient-ils pas voir que la Nature ne demande sinon que n'ayant point de douleur, ils puissent joüir tranquillement & agreablement de leur esprit hors de toutes sortes de chagrins & de craintes? Ainsi donc, comme dans les maladies du corps on cherche les remedes qui peuvent guerir & non pas flater le mal, il faut faire de mesme dans les maladies de l'ame.

29 *Vis rectè vivere*] Vivre bien, c'est à dire vivre heureux, sans chagrin, sans crainte, &c.

30 *Si virtus hoc una potest dare*] Si les richesses, les honneurs, les Charges ne sauroient soulager les maladies du corps, moins encore sauroient-elles guerir les maladies de l'ame. Il faut donc necessairement que ce soit la vertu seule qui ait ce pouvoir. Cela a esté prouvé au long dans l'Epistre 11.

31 *Fortis omissis hoc age deliciis*] Dés qu'on est persuadé que c'est la vertu seule qui peut appaiser les troubles & les inquietudes de l'ame, il n'y a plus qu'à renoncer aux honneurs, aux richesses, aux plaisirs, qui non seulement sont des remedes inutiles mais qui ne servent qu'à irriter le mal. C'est ce qu'Horace entend par le mot *deliciæ*, *delices*, qu'il a pris sans doute de ces beaux vers de Lucrece:

Delicias quoque uti nullas substerner possint
Gratius interdum neque natura ipsa requirit.

Quand mesme on ne luy procureroit poin de delices. Car la Nature ne demand jamais rien de plus agreable ni de plu delicieux.

Virtutem verba putas ut lucum ligna] Quand on a bien pris de la peine pou prouver aux hommes que la vertu es leur souverain bien, il se trouve sou vent que l'on n'a encore rien fait: ca il y en a d'assez aveugles pour deman der qu'on leur prouve l'existence d la vertu, si j'ose parler ainsi; & qu'on leur oste la prévention où ils sont, qu

ce n'eſt qu'un vain nom & qu'une chimere que l'opinion a produite. Que répondre à des gens ſi injuſtes & ſi entêtez? On n'en peut rien eſperer : il n'y a donc qu'à les abandonner à leurs paſſions ; & c'eſt ce qu'Horace fait. On a pretendu qu'il avoit en vuë un mot de Brutus, qui aprés ſa défaite à la bataille de Philippes, prononça, en ſe tuant, ces deux vers, qu'un Poëte Grec donne à Hercule :

Ω τλῆμον ἀρετὴ, λόγος ἄρ' ἦσθ' ἐγὼ δέ σε
Ὡς ἔργον ἤσκουν, σὺ δ' ἄρ' ἐδούλευες τύχῃ.

Miſerable Vertu, tu n'es qu'un nom frivole ;
Je te croyois un bien, tu ne l'es qu'en parole,
Vile eſclave du ſort.——

Mais je n'ay garde de faire à Brutus cette injuſtice, de croire qu'il ait jamais dit une choſe ſi indigne de luy, & qu'à ſa mort il ſe ſoit aſſez démenti luy-meſme pour ruiner par un ſeul mot toute la gloire qu'il avoit acquiſe par toute la conduite de ſa vie. Que Dion les luy attribuë tant qu'on voudra, Plutarque, qui traite plus à fond

l'hiſtoire de Brutus, & qui parle au long de ſa mort, n'en dit rien; les dernieres paroles qu'il rapporte de Brutus ſont meſme entierement contraires à celles que Dion n'a pas fait difficulté de luy donner. Et ce n'eſt pas là une des moindres marques que Plutarque ait données de ſa ſageſſe & de ſon bon jugement, d'avoir rejetté un conte qui ne pouvoit avoir aucune apparence de verité. Du temps d'Horace il y avoit des Philoſophes qui ſoûtenoient encore cette malheureuſe opinion, que la vertu n'eſtoit qu'un vain nom, & que la volupté eſtoit le ſouverain bien des hommes. Voilà les gens qu'Horace combat. L'Empereur Marc Antonin a dit admirablement ſur ce ſujet, dans l'onziéme Livre en parodiant un vers d'Heſiode avec un vers d'Homere,

Μέμψονται δ' ἀρετὴν χαλεποῖς βάζοντες ἔπεσιν

——ἐμὸν δ' ἐγέλασσε φίλον κῆρ.

Les hommes blâment la vertu à tort & à travers, & tâchent de la décrier par leur vain babil; mais mon cœur n'en fait que rire. Car c'eſt ainſi qu'il faut ex-

pliquer ce passage que l'on n'avoit point du tout entendu, & dont on avoit fait tres-mal à propos deux articles.

Ut lucum ligna] Les Philosophes qui soûtenoient que la vertu n'estoit qu'une chimere, la comparoient ordinairement à la religion qu'on attribuoit aux Bois sacrez. Le peuple croyoit qu'il y avoit dans ces Bois quelque chose d'extraordinaire; & la pluspart des gens du monde & des Savans reconnoissoient qu'il n'y avoit rien de surnaturel. Cependant ces derniers ne laissoient pas de parler comme les autres, & d'attribuer à ces Bois une espece de Divinité. Il en est de mesme de la vertu, disoient ces Philosophes, les ignorans & les credules la croyent quelque chose de réel, & les Savans reconnoissent que ce n'est qu'un vain phantôme. Cependant les Savans, pour obeïr à la coûtume, en parlent comme les ignorans. Horace dit donc à cet ambitieux : *Mais peut-estre que vous estes du sentiment de ces Philosophes qui croyent que la vertu est une chimere, comme les Bois sacrez sont des Bois qui ne different en rien des Bois*

ordinaires & communs. C'eſt, à mon avis, la veritable explication de ce paſſage. Horace ſe contente de propoſer la choſe comme elle eſt, ſans découvrir ſon ſentiment ſur ce qui fait la comparaiſon; cela n'eſt pas de ſon deſſein. Ceux qui veulent lire comme il y a dans quelques Manuſcrits, *& lucum ligna*, de peur qu'il ne paroiſſe qu'Horace ait les ſentimens qu'il attribuë aux autres, ſont ſans doute trop ſcrupuleux. Il eſt certain qu'il faut lire, *ut lucum ligna.* Car cette comparaiſon eſt neceſſaire, & fonde tout le raiſonnement. Au lieu que ſi on lit, *& lucum ligna*, cela s'eloigne, & n'eſt plus du ſujet. Horace traite de la vertu indépendamment de la Religion; & il ſuit en cela ſes principes.

32 *Cave ne portus occupet alter*] C'eſt tout ce qu'il y a à dire à un homme qui croit que la vertu eſt une chimere: Allez, ſuivez vos paſſions, courez toutes les mers pour vous enrichir: que vos vaiſſeaux arrivent les premiers dans les ports des Villes marchandes. Car tout l'avantage eſt pour ceux qui arrivent les premiers. C'eſt ainſi que j'explique ce paſſage. On pourroit

croire aussi qu'Horace a dit *portus occupare* pour *portoria conducere, prendre la ferme des ports* pour les entrées & pour les sorties. Mais j'aime mieux le premier sens.

33 *Ne Cibyratica, ne Bithyna negotia perdas*] *De peur que tu ne perdes l'occasion du commerce de Cibyra & de Bithynie.* Cibyra estoit une grande ville de la Pisidie, à l'Orient du fleuve Xanthus. Elle avoit cent stades de tour; son ressort s'étendoit depuis Mylias jusques aux bords de la mer, vis-à-vis de Rhodes. Et elle seule armoit trente-deux mille hommes de pied, & deux mille chevaux. Les Cybirates parloient quatre sortes de langues; celle de Pisidie, celle des Solymes, la Greque, & la Lydiene. Leur principal commerce estoit en fer. Il y avoit une autre Cibyra dans la Phrygie, prés de Ptolemaïs. Strabon en appelle les habitans les *petits Cibyrates*, pour les distinguer de ceux qui habitoient la premiere *Cibyra*, qui estoit appellée *la grande*, Κίϐυρα ἡ μεγάλη. Strab. Le nom même *Cibyra* est un mot Phenicien qui signifie *grande*.

Bithyna] La Bithynie, region de

l'Asie Mineure, entre la Propontide, & le Royaume de Pont, avec lequel elle estoit jointe. C'estoit le rendez-vous pour le commerce de l'Asie & de l'Europe. Voyez les Remarques sur l'Ode VII. du Livre III.

34 *Mille talenta rotundentur*] *Rotundare, arrondir*, pour *perficere, parfaire.* Cela merite d'estre remarqué. Nous disons de mesme *un compte rond.*

35 *Et quæ pars quadret acervum*] C'est pour dire, amassez mille autres talens, pour achever le nombre de quatre mille. Ciceron a dit de mesme *quadrare sestertia*, pour dire, achever le nombre des sesterces, le remplir.

36 *Scilicet uxorem cum dote*] Cecy dépend du 21. vers,

Me plus frumenti dotalibus emetat agris
Mucius?

Quoy, Mucius auroit trouvé un meilleur parti que moy? Car c'est le sens de ce passage. Horace parle à un homme qui n'estoit pas marié.

37 *Et genus & formam Regina pecunia donat*] Horace parle icy selon le sentiment des avares, qui disoient

les richeſſes ce que les Stoïciens diſoient de la vertu. On peut voir la Satire III. du Livre II. ℣. 95.

Regina pecunia] *Regina*, *Reine*, pour *Deeſſe*. Car les Romains en avoient fait une Divinité, quoy qu'ils ne luy ayent jamais conſacré de Temple.

38 *Decorant Suadela Venuſque*] *Suadela*, la Deeſſe de la perſuaſion, que les Grecs appelloient *Peitho*. Plutarque met cette Deeſſe au nombre des Dieux qui préſidoient au Mariage; & c'eſt peut-eſtre par cette raiſon qu'Horace la joint icy avec Venus. Il vaut pourtant mieux prendre la choſe en general. *Suadela* rend éloquent, & *Venus* rend aimable.

39 *Mancipiis locuples eget æris Cappadocum Rex*] Horace veut faire voir à cet avare & à cet ambitieux, qui croit que le ſouverain bien eſt dans les richeſſes, il luy veut faire voir qu'il n'eſt pas aiſé de devenir riche, que ce deſſein eſt plus vaſte qu'il ne paroiſt, & qu'ainſi il n'eſt pas poſſible qu'un homme qui prend ce parti ſoit jamais heureux, parce qu'il ne peut jamais amaſſer les richeſſes qui peuvent procurer ce bonheur, & quand il a une

chose il luy en manque une autre. Or pour estre heureux il faut ne manquer de rien. C'est le sens de ce passage, qui avoit esté caché.

Cappadocum Rex] Quelques Interpretes ont cru qu'Horace met icy *le Roy des Cappadociens* pour un Marchand d'Esclaves, parce que les Romains appelloient les Esclaves *Cappadociens.* Perse dans la Satire VI.

——ne sit præstantior alter
Cappadocas rigida pingues plausisse catasta.

Que personne ne s'entende mieux que vous à faire valoir & à bien vendre les Cappadociens dans leur petite loge. Mais cela me paroist ridicule. Horace seroit fort grossier de dire à Numicius, *ne soyez pas comme les Marchands d'Esclaves.* D'ailleurs qu'est-ce qui empêchoit un Marchand d'Esclaves d'avoir de l'argent ? Ce commerce estoit assez lucratif. *Cappadocum Rex* est icy asseurément le Roy de Cappadoce. Horace dit de ce Roy qu'il estoit riche en Esclaves, mais qu'il n'avoit point d'argent, & cela est vray. Les Cappadociens estoient tous esclaves; ces

peuples eſtoient ſi fort nés pour la ſervitude, que quand les Romains voulurent les rendre libres, ils les refuſerent en diſant qu'ils ne pouvoient ſouffrir la liberté. D'un autre coſté l'argent y eſtoit ſi rare, qu'ils payoient les tributs au grand Roy en Chevaux & en Mulets; & que lorſque Lucullus eſtoit en Cappadoce, un Bœuf ne s'y vendoit qu'une drachme, ſix ſols, & un homme quatre drachmes, c'eſt à dire vingt-quatre ſols. C'eſt pourquoy Ciceron dans la premiere Lettre du VI. Livre à Atticus, dit en parlant de la Cappadoce, & de ſon Roy Ariobarzanes: *Et mehercule ego ita judico, nihil illo regno ſpoliatius, nihil Rege egentius. En effet je ſuis perſuadé qu'il n'y a rien de plus dénué d'argent que ce Royaume, rien de plus pauvre que ſon Roy.* Et c'eſt ce qui fonde la raillerie cachée qui eſt dans le raiſonnement d'Horace. La Cappadoce eſtoit un Royaume de l'Aſie Mineure, entre le Pont-Euxin, la petite Armenie, le Mont Taurus, & la Galatie.

40 *Ne fueris hic tu*] Gardez-vous bien d'eſtre comme le Roy de Cappadoce. C'eſt une raillerie fort deli-

cate. Horace veut faire comprendre à cet ambitieux & à cet avare, que puisqu'un Roy mesme ne peut estre riche en tout, il est ridicule à un particulier de pretendre trouver un veritable bonheur dans les richesses.

Chlamydes Lucullus, ut aiunt] Pour estre riche il ne suffit pas d'avoir toutes les choses necessaires, & de ne manquer de rien; il faut avoir de tout dans une si grande abondance, qu'on en ait pour soy & pour les voleurs, & qu'on n'en sache pas mesme le compte. Et c'est ce qu'il prouve par l'exemple de Lucullus. Qu'y a-t'il donc de plus ridicule que de faire consister son bonheur dans des biens dont on ne doit faire aucun usage, & que l'on doit mesme ignorer? Il n'y a rien de plus fin & de plus delicat que la maniere dont Horace combat cet ambitieux, en faisant semblant de luy ceder & de luy accorder tout.

41 *Si posset centum scenæ præbere rogatus*] Celuy qui demanda ces manteaux à Lucullus, estoit un Preteur qui vouloit donner des Jeux au peuple, selon la coûtume; & ces manteaux estoient des manteaux de pourpre,

pre, les mesmes que les Romains appelloient *paludamenta*.

43 *Sibi millia quinque*] Plutarque n'en met que deux cens; mais Horace embellit le compte.

45 *Exilis domus est*] C'est la consequence qu'Horace tire de ce qu'il vient de raconter de Lucullus. En effet il s'ensuit de cet exemple, qu'un homme ne peut estre appellé veritablement riche, s'il ne l'est en tout, comme Lucullus l'estoit en manteaux. Et cela prouve incontestablement que les hommes ne sauroient trouver le veritable bonheur dans les richesses. Plutarque a parlé de cet endroit d'Horace en racontant cette histoire de Lucullus, Εἰς ὃ καὶ Φλάκκος ὁ ποιητὴς ἐπιπεφώνηκεν, *&c.* ce qu'Amiot me paroist avoir mal traduit, *& pourtant le Poëte Horace faisant ce conte, y ajoûte une belle exclamation contre la superfluité.* Ce qu'Horace dit icy n'est point une exclamation, c'est une sentence qui fait un sens entier, qui resulte de ce qui précede; les Maîtres de l'Art l'appellent un *epiphoneme*, qui ne doit point estre confondu avec l'exclamation. D'ailleurs ce n'est

pas contre la ſuperfluité, au contraire c'eſt pour prouver la neceſſité de la ſuperfluité à ceux qui font conſiſter le ſouverain bien dans les richeſſes. Le mot *exilis* ſignifie *pauvre, vuide chetive*; comme dans l'Ode IV. du Livre I. *& domus exilis Plutonia, La maiſon de Pluton, où il n'y a rien à prendre.* Plutarque l'avoit fort bien expliqué : *Il n'y a point de richeſſe dans une maiſon*, quand, &c.

46 *Et dominum fallunt*] *Fallunt trompent*, pour *latent, ſont cachées, inconnuës, &c.*

47 *Ergo ſi res ſola poteſt*] Si aprés ce que je viens de dire pour établir la neceſſité du ſuperflu, tu crois encore que les richeſſes ſeules peuvent te rendre heureux, va donc, travaille ſans relâche à devenir riche. C'eſt une conceſſion pleine de moquerie, dont on ſe ſert avec ſuccés, quand on a prouvé le contraire de ce qu'on ſemble accorder.

Facere & ſervare beatum] Il employe encore les meſmes termes dont il s'eſt ſervi dans le ſecond vers. Car ce ſont les termes eſſentiels, & qui contiennent la ſeule veritable defini-

tion de ce qui peut faire le bonheur des hommes.

48 *Hoc primus repetas opus*] *Opus*, les moyens d'amasser des richesses.

49 *Si fortunatum*] Aprés avoir parlé des richesses en general, il parle des differens usages qu'on en peut faire : car ceux-cy les aiment pour estre magnifiques, & pour avoir du credit : ceux-là pour faire bonne chere ; & ces autres pour vivre dans l'amour & dans les plaisirs. Horace examine ces trois differens usages. Mais si tout cela ensemble ne peut rendre heureux, comme cela est certain, il est ridicule de penser que chacune de ses parties le puisse faire.

Species & gratia præstat] *Species*, la belle apparence, comme la magnificence dans les habits, dans le train, l'éclat des Charges, &c. *Gratia*, l'autorité, le credit. Torrentius a eu tort de prendre *species* pour la beauté, & *gratia* pour la bonne grace. Il n'est pas question de cela icy.

50 *Mercemur servum qui dictet nomina*] Les Romains qui pretendoient aux Charges, & qui vouloient gagner

la faveur du peuple, avoient toûjours auprés d'eux des Esclaves, dont la seule fonction estoit d'apprendre les noms de tous les Romains, & de les nommer à leurs Maistres, afin qu'ils pussent salüer chacun par nom & surnom. Car cette sorte de salut estoit une marque d'estime chez les Romains, comme chez les Grecs. Ces Esclaves estoient appellez *Nomenclatores.*

51 *Lævum qui fodicet latus*] *Fodere* & *fodicare latus*, c'est pousser quelqu'un pour l'avertir de faire quelque chose, sans qu'il paroisse qu'on l'ait averti. Terence dans l'Hecyre, Act. III. Scene V. LACH. *Dic jussisse te.* PHIDIP. *Noli fodere, jussi.* LACH. *Dites que vous l'avez fait.* PHIDIP. *Ouy, mais ne m'enfoncez pas les costes, &c.* Horace met *le costé gauche*, parce que les Esclaves se tenoient toûjours à la gauche de leur Maistre.

Et cogat trans pondera dextram porrigere] Et qui oblige son Maistre à donner la main à un Bourgeois qui passe dans la ruë, pour luy aider à passer un embarras, comme une poutre qu'on traisne, une grosse pierre

qui occupe la ruë. C'eſt le ſens naturel de ce paſſage, qu'on a voulu à toute force mal expliquer. Theodore Marcile luy a fait la violence la plus outrée dont on ait jamais oüi parler : car il a expliqué, *trans pondera dextram porrigere*, *corrompre le peuple par des largeſſes au delà des meſures preſcrites* : Et cela fondé ſur ce que dans Feſtus on trouve *publica pondera*, *les meſures publiques*, comme *quadrantal vini*, *congius vini*, qui doivent peſer tant de livres. Quelle miſere d'eſtre ſi ſavant !

52 *Hic multum in Fabia valet*] C'eſt ce que l'Eſclave dit à ſon Maiſtre.

Fabia, *Velina*] Ce ſont les noms de deux Tribus du peuple Romain. La Fabiene, ainſi appellée de la famille des Fabiens qui eſtoient de cette Tribu. Et la *Veline*, qui n'a pas eu ce nom de la ville de Velies dans la Lucanie, mais du Lac Velin, dans le païs des Sabins ; dont Virgile parle dans le VII. Liv. *fonteſque Velini*, & *qui roſea rura Velini*.

53 *Cuilibet hic faſces dabit*, *eripietque Curule*] *Faſces*, les faiſſeaux de verges, *ebur curule*, la chaiſe d'yvoire,

qui estoient les enseignes des premie-res Dignités, comme des Consuls, des Preteurs, des Ediles, &c.

54 *Importunus*] Inquiet, remuant, fâcheux, qui aime à faire du déplaisir, & à s'opposer à ce qu'on desire.

Frater, pater adde] C'est Horace qui reprend la parole, & qui dit à cet ambitieux : Ne vous contentez pas de faire ce que cet Esclave vous dit, & de saluer chacun par son nom ; appellez encore l'un vostre pere, l'autre vostre frere, selon les degrez de l'âge.

55 *Ita quemque facetus adopta*] *Facetus*, plaisant, ἀρέσκος, flateur, courtisan. C'est celuy que les Latins appelloient *blandum* & *festivum*. Comment peut on penser que le veritable bonheur se trouve dans une chose qui en ostant le repos, oblige à faire mille lâchetés & mille bassesses ?

56 *Si benè qui cœnat, benè vivit* Voicy le second usage qu'on peut faire des richesses. Mais il faudroit estre insensé pour croire pouvoir trouver là le veritable bonheur.

58 *Gargilius qui manè plagas*] Horace donne icy un plaisant ridicule : ce Gargilius, qui estant fort riche, &

voulant paſſer pour grand Chaſſeur, traverſoit Rome dés le matin à la vuë de tout le peuple, avec un grand équipage de chaſſe, & revenoit le ſoir avec un Sanglier qu'il avoit acheté. La folie de ceux qui pretendent trouver le ſouverain bien dans les richeſſes, eſt ſemblable à celle de ce Gargilius.

Plagas] Des filets fort ſerrez, des toiles à prendre les beſtes.

Venabula] Une eſpece de demi-pique dont le fer eſtoit fort large. C'eſt pourquoy Virgile a dit, *lato venabula ferro*. On s'en ſervoit à la chaſſe des beſtes fauves. Varron : *Nempe ſuos ſylvaticos in montibus ſectaris venabulo, aut cervos. Tu pourſuis dans les montagnes les Sangliers ou les Cerfs avec ta pique.*

59 *Differtum tranſire forum populumque jubebat*] Voicy une façon de parler bien extraordinaire, *tranſire forum differtum populumque*, pour *tranſire forum differtum populo*] Je ne croy pas qu'on en puiſſe trouver d'exemple. D'ailleurs voilà encore *populo* dans le vers ſuivant. Horace n'écrivoit pas avec tant de negligence. Monſieur le Fevre, dont la critique eſtoit ſi fine

& si exacte, a eu raison d'en estre cho
qué, & de corriger,

Dissertum transire forum pontemqu
jubebat.

Ce Pont estoit le Pont Sublicius o
Æmilius. Car ce Chasseur ne pouvan
aller chasser que dans la Toscane,
falloit necessairement qu'il passast pa
la Place Romaine, & par le Por
Æmilien.

60 *Populo spectante referret emptu*
mulus aprum] Comme ce Gargiliu
se trompoit le premier en faisant co
sister son bonheur à tromper le peu
ple, & à luy faire accroire qu'il avo
tué les Sangliers qu'il venoit d'ach
ter: tout de mesme, ceux qui veule
nous persuader qu'ils sont heureu
par leurs richesses, se trompent e
voulant nous tromper. Les richess
seules ne peuvent jamais donner qu
de faux plaisirs.

61 *Crudi tumidique lavemur*] Me
tons-nous au bain d'abord aprés le r
pas, pour pouvoir toûjours mange
& par ce moyen estre toûjours heu
reux. Les Anciens ont parlé du ba
aprés le repas, comme d'une intemp

ranc

rance horrible & funeste. Perse dans la III. Satire.

Turgidus hic epulis atque albo ventre lavatur
Gutture sulphureas lente exhalante mephites.

Celuy-là plein de viande, & le ventre tendu se jette dans le bain, son gosier exhalant avec peine une odeur empestée. Juvenal a aussi parlé de ces bains aprés le repas dans sa premiere Satire :

Pœna tamen præsens cum tu deponis amictus,
Turgidus & crudum pavonem in balnea portas.
Hinc subitæ mortes, atque intestata senectus.

Tu ne portes pas loin la peine de ton intemperance, lorsque le ventre plein, & sans te donner le temps de digerer un paon que tu viens de manger, tu te jettes dans le bain. Voilà doù viennent tant de morts subites ; voilà ce qui emporte tant de Vieillards qui meurent sans faire testament.

62 *Quid deceat quid non obliti*] Car ces bains aprés le repas estoient non

feulement contre la coûtume, mais auſſi contre les bonnes mœurs.

Cerite cera digni] Cære eſtoit une ville conſiderable de la Toſcane, ſur les bords de la mer, au voiſinage de Rome. On n'en voyoit plus que des mazures du temps de Strabon. Les Romains donnerent le droit de Bourgeoiſie plein & entier à tous ſes habitans, parce qu'ils avoient retiré les Preſtres & les Veſtales qui s'y eſtoient refugiés pendant la guerre des Gaulois. Quelque temps aprés ces meſmes habitans s'eſtant revoltez, & ayant fait quelques courſes dans le territoire de Rome, les Romains leur declarerent la guerre ; & enfin leur ayant pardonné leur crime, à cauſe de leur premier bienfait, ils leur laiſſerent le droit de Bourgeoiſie ; mais pour les punir, & pour en faire un exemple, ils les priverent du droit de ſuffrage. Depuis ce temps là, quand les Cenſeurs oſtoient ce droit de ſuffrage à quelqu'un, pour le noter d'infamie, on appelloit cela *l'écrire ſur le livre des Cerites* ; & le livre où on écrivoit eſtoit luy-meſme appellé *Tabulæ Cærites*, & *cera Cæritis*. Voilà

l'hiſtoire des Cærites, qu'on n'avoit point bien démeſlée, & à laquelle Aulugelle meſme s'eſt trompé. Mais ce n'eſt pas icy le lieu de traiter cela à fond, contentons-nous d'expliquer le paſſage d'Horace. L'application qu'il fait de l'hiſtoire de ces Cerites à ceux qui abandonnant la vertu, ſuivent les richeſſes, & s'abandonnent à leurs paſſions, eſt fort heureuſe. En effet, par cette lâche deſertion, les hommes ſe privent du droit de ſuffrage, que la vertu ſeule peut donner, & qui eſt le veritable caractere des hommes libres. Et on peut leur appliquer juſtement ce vers rapporté par Philon, & que Marc Antonin a adopté dans l'onziéme Livre:

Δοῦλος πέφυκας, οὐ μέτεστί σοι λόγου.

Tu es eſclave, il ne t'appartient pas de parler & de dire ton avis.

63 *Remigium vitioſum Ithacenſis Vlyſſei*] *Remigium* pour *remiges*, comme *ſervitium* pour *ſervi*. Horace appelle icy les Rameurs d'Ulyſſe ceux qu'il appelle ailleurs ſes compagnons.

64 *Cui potior patria fuit interdicta voluptas*] Il n'eſt queſtion icy que de

la bonne chere ; c'eſt pourquoy on a bien vû qu'Horace ne veut parler que des bœufs du Soleil, que les compagnons d'Ulyſſe mangerent en Sicile, quoy qu'Ulyſſe le leur euſt deffendu, & qu'il leur euſt declaré de la part de Tireſias & de Circé, que s'ils contrevenoient à ſes ordres, jamais ils ne reverroient leur païs. Homere dans le douziéme Livre de l'Odyſſée.

65 *Si Mimnermus uti cenſet*] Voilà le troiſiéme uſage que l'on peut faire de ſes richeſſes, c'eſt de s'en ſervir pour vivre dans l'amour, dans les jeux & dans les plaiſirs.

Mimnermus] Mimnerme eſtoit un Poëte d'Ionie, qui vivoit du temps de Creſus & de Solon, plus de ſix cens ans avant Noſtre-Seigneur. Il ne nous reſte que des fragmens de ſes Elegies & de ſes ïambes ; mais ces fragmens nous font voir que c'étoit un fort grand Poëte. Il réüſſiſſoit, ſur tout, admirablement à peindre l'amour & la volupté. Son ſtile eſt ſimple, poli & riche ; & l'on pourroit le comparer en tout à Ovide, ſi le ſtile du Poëte Latin eſtoit auſſi ſerré & auſſi

plein que celuy du Poëte Grec. Le vieux Commentateur dit que c'estoit un Poëte Epicurien ; mais il faut expliquer cela favorablement. Il a voulu dire que ce Poëte faisoit consister le souverain bien dans la volupté, comme Epicure le fit aprés luy. Car Mimnerme estoit plus de trois cens ans avant Epicure.

Sine amore jocisque nil est jucundum] Horace avoit en veuë ces vers de Mimnerme :

Τίς δὲ βίος, τί δὲ τερπνὸν ἄτερ χρυσῆς
Ἀφροδίτης ;
Τεθναίην ὅτε μοι μηκέτι ταῦτα μέλοι.

Quelle vie peut-on mener, & qu'y a-t'il d'agreable sans la belle Venus? que je meure quand je n'auray plus de part à ses plaisirs.

66 *Vivas in amore jocisque*] Horace dit cela en se moquant. Car il n'y a personne qui puisse soûtenir que le souverain bien se trouve dans les jeux & dans l'amour. C'est un sentiment trop indigne de l'homme, & il est aisé de voir que la Nature nous a creés pour quelque chose de plus grand & de plus parfait. *Ad ma-*

jora enim quædam nos Natura genuit & conformavit. Ciceron dans le premier Livre *de finib.*

67 *Si quid novisti rectius istis, candidus imperti ; si non, his utere mecum*] Horace, pour excuser la liberté de cette Epistre, qui est un peu forte, finit par un precepte des Stoïciens, qui enseignoient que les hommes doivent se faire part de leurs lumieres, & suivre toûjours celuy qui a la verité de son costé, sans écouter ni la honte, ni la jalousie, & pour empescher ces deux passions, qui sont les plus grands ennemis de la raison & de la verité, ils prouvoient que l'homme est aussi libre quand il se rend aux avis des autres, que quand il suit ses caprices & ses opinions. Il y a sur cela un passage admirable dans les Livres de l'Empereur Marc Antonin, comme on le verra bien-tost dans une Traduction qu'on en va donner avec des Remarques. Mais comme ceux qui ont la raison de leur costé ne peuvent pas toûjours la faire connoistre & aimer aux autres, les mesmes Stoïciens donnoient sur cela un precepte qui n'est

pas moins utile que le premier. Car ils disoient qu'il faut ou corriger les hommes, ou les souffrir. δίδασκε οὖν ἢ φέρε, enseigne-les donc, ou les souffre.





AD MÆCENATEM EPISTOLA VII.

QUINQUE *dies tibi pollicitus me rure futurum,*
Sextilem totum mendax desideror. atqui
Si me vivere vis sanum, rectéque valentem,
Quam mihi das ægro, dabis ægrotare timenti,
Mæcenas, veniam: dum ficus prima calorque
Designatorem decorat lictoribus atris:
Dum pueris omnis pater & matercula pallet:
Officiosaque sedulitas & opella forensis



A

MECENAS.

EPISTRE VII.

APRE'S vous avoir promis que je ne ferois à la campagne que cinq ou six jours, il se trouve que je suis un menteur ; car j'y ay déja passé tout le mois d'Aoust. Mais si vous voulez que je conserve ma santé, & que je me porte bien, Mecenas, la mesme liberté que vous me donneriez si j'estois malade, vous me la donnerez, s'il vous plaist, pendant que je crains de le devenir, sur tout lorsque les premieres Figues & les premieres chaleurs font marcher à toute heure les Crieurs d'enterrement, accompagnez de la noire troupe de leurs Officiers: Que les peres & les meres sont dans des allarmes continuelles pour leurs enfans, & que la necessité de faire sa cour, & les diverses affaires que l'on a

Adducit febres, & teſtamenta reſignat.
Quod ſi bruma nives Albanis illinet agris,
Ad mare deſcendet vates tuus, & ſibi parcet,
Contractuſque leget: te, dulcis amice, reviſet
Cum Zephyris, ſi concedes, & hirundine prima.
Non, quo more piris veſci Calaber jubet hoſpes,
Tu me feciſti locupletem. Veſcere ſodes.
Jam ſatis eſt. At tu quantùmvis tolle. Benigne.
Non inviſa feres pueris munuſcula parvis.
Tam teneor dono quam ſi dimittar onuſtus.
Ut libet: hæc porcis hodie comedenda relinques.
Prodigus & ſtultus donat quæ ſpernit & odit.
Hæc ſeges ingratos tulit, & feret omnibus annis.

Palais, ou pour ſoy, ou pour ſes
mis, cauſent des fiévres mortelles, &
ſont ouvrir tous les jours des teſta-
mens. Que ſi l'Hyver couvre de nei-
ge les campagnes d'Albe, voſtre Poë-
te ſe retirera vers la mer, ſe ménage-
ra beaucoup, lira tout courbé & bien
empaqueté dans ſa robe de chambre;
& ſi vous le voulez bien, ſe rendra prés
de vous au retour de la premiere Hy-
rondelle & des premiers zephirs. *Tout
le bien que je poſſede, je le tiens de vô-
tre liberalité* : & en m'enrichiſſant vous
n'avez pas fait comme les Calabrois, qui
preſſent leurs hoſtes de manger leurs
poires. Mangez donc, je vous en prie :
J'ay aſſez mangé. Mais prenez-en au
moins dans vos poches tant qu'il vous
plaira : je vous remercie. Vos petits
enfans ne ſeront pas faſchez que vous
leur portiez ces petits preſens : Je vous
ſuis auſſi obligé que ſi je m'en retour-
nois avec ma charge. Comme il vous
plaira, on va les donner tout à l'heure
à nos cochons. Le prodigue & le fou
donnent ce qu'ils n'aiment pas, & ce
qu'ils mépriſent; & ces ſortes de gens
ont & feront toujours des ingrats.
L'honneſte homme, l'homme ſage

Vir bonus & sapiens dignis ait esse p
ratus,
Nec tamen ignorat quid distent æra l
pinis.
Dignum præstabo me etiam pro lau
merentis.
Quod si me noles usquam disceder
reddes
Forte latus, nigros angusta fronte c
pillos:
Reddes dulce loqui, reddes ridere dec
rum, &
Inter vina fugam Cinaræ mœrere pr
tervæ.
Forte per angustam tenuis vulpecula
mam
Repserat in cumeram frumenti: pa
taque, rursus
Ire foras pleno tendebat corpore frustr
Cui mustella procul, si vis, ait, effuge
istinc,
Macra cavum repetes arctum, quem m
cra subisti.
Hac ego si compellar imagine, cuncta r
signo:
Nec somnum plebis laudo, satur a
tilium, nec

toûjours preſt à donner aux gens
bien. Il connoiſt pourtant fort la
ference qu'il y a entre l'argent &
Lupins. Je vous promets auſſi que
us n'aurez jamais lieu de vous plain-
de ma reconnoiſſance. Mais ſi vous
ulez que je ne vous quitte jamais,
dez-moy donc les forces de ma jeu-
ſſe, mes cheveux noirs, mon doux
ler, mon rire agreable, enfin la
ce que j'avois à me plaindre à ta-
de la fuite & des rigueurs de Cy-
e. Un Renard affamé eſtoit entré
jour par un petit trou dans un gre-
r; aprés s'eſtre bien rempli, il tâ-
oit de ſortir par le meſme trou, &
us ſes efforts eſtoient inutiles. La
lete qui vit ſa peine, luy dit en
pprochant: Veux-tu te tirer de
? tu repaſſeras par ce petit trou
and tu auras le ventre auſſi plat que
l'avois quand tu es entré. Si c'eſt
y qu'on deſigne par cette image,
uis preſt à rendre tout. Car je ne
s pas de ces gens qui aprés avoir fait
nd'chere, loüent la ſimplicité des
as du peuple, & le tranquille ſom-
il dont ils ſont ſuivis; & pour tous
treſors du monde, je ne renonce-

Otia divitiis Arabum liberrima muto.

Sæpè verecundum laudaſti : rexque p
terque

Audiſti coram, nec verbo parcius a
ſens.

Inſpice ſi poſſum donata reponere læti

Haud male Telemachus, proles p
tientis Ulyſſei,
Non eſt aptus equis Ithacæ locus : ut r
que planis

Porrectus ſpatiis, neque multæ prodig
herbæ.

Atreide, magis apta tibi tua dona
linquam.

Parvum parva decent : mihi jam non
gia Roma,
Sed vacuum Tibur placet, aut i
belle Tarentum.
Strenuus & fortis, cauſiſque Philipp
agendis
Clarus, ab officiis octavam circiter h
ram
Dum redit : atque foro nimium diſt
Carinas.
Jam grandis natu, queritur : conſpex
ut aiunt,

ois ni à ma pareſſe, ni à ma liberté.
Vous avez ſouvent loüé ma modeſtie
& ma retenuë. Je vous ay toûjours
donné tous les noms qu'on peut donner
à ſon bienfaiteur ; & quand j'ay
parlé de vous ailleurs qu'en voſtre preſence,
j'ay toûjours tenu les meſmes
diſcours. Eſſayez preſentement ſi je
pourray vous rendre ſans regret, &
avec joye, ce que j'ay reçu de voſtre
bonté. Le jeune Telemaque répondit
fort bien à Menelas, qui vouloit luy
donner des chevaux : Noſtre Ithaque,
luy dit-il, n'eſt point du tout propre
à nourrir des chevaux, car il n'y a ni
plaines, ni prez. Permettez donc,
Seigneur, que je vous laiſſe ces preſens
qui ſont plus à voſtre uſage. Les
petites choſes ſiéent bien aux petits.
A l'heure qu'il eſt je ne ſuis plus enteſté
de Rome, & je ne ſuis enchanté
que des delices de Tarente, ou de l'oiſiveté
de Tibur. Philippe, qui eſtoit
auſſi grand Orateur que grand Capitaine,
revenant un jour du Palais ſur
les deux ou trois heures aprés midy,
& ſe plaignant, comme eſtant déja
vieux, du chemin qu'il y avoit de là
au quartier des Carines, où il logeoit;

Adrasum quendam vacua tonsoris in umbra,
Cultello proprios purgantem leniter un gues.
Demetri (puer hic non læve jussa Phi lippi
Accipiebat) abi: quære, & refer und domo, quis,
Cujus fortunæ: quo sit patre, quove pa trono.
It: redit, & narrat, Vulteïum no mine Menam,
Præconem, tenui censu, sine crimine no tum,
Et properare loco & cessare, & quære & uti,
Gaudentem parvisque sodalibus, & lar certo,
Et ludis, &, post decisa negotia, Camp
Scitari libet ex ipso quæcunque refer dic
Ad cœnam veniat. non sane credere Me na:
Mirari secum tacitus. quid multa? be nigne,
Respondet. Negat ille mihi? Negat im probus & te

vit par hazard un certain Affranchi qui ſe faiſoit tranquillement les ongles dans la Boutique d'un Barbier. Demetrius, dit-il à ſon valet, va demander à cet homme-là d'où il eſt, qui il eſt, quelle fortune il a, & qui eſt ſon pere & ſon patron. Le valet va, revient, & luy rapporte que cet homme s'appelloit Vulteïus Menas, qu'il eſtoit Crieur public, qu'il avoit peu de bien, qu'il vivoit ſans reproche, qu'il ſavoit travailler quand il le faloit, & ſe repoſer de meſme, amaſſer du bien, & s'en ſervir; qu'il aimoit à vivre avec ſes égaux, à eſtre dans ſon ménage, à voir les jeux, & quand ſes affaires eſtoient faites, à aller ſe promener dans le Champ de Mars. Il me prend envie, dit Philippe, de luy entendre conter à luy-meſme tout ce que tu me dis là : va luy dire qu'il vienne ſouper chez moy. Le valet obeït; Vulteïus ne peut le croire, & s'étonne en luy-meſme tout interdit. Enfin il répond qu'on luy fait trop d'honneur, & qu'il n'a garde de l'accepter. Le valet va faire ſon rapport à ſon Maiſtre. Quoy, dit Philippe, il me refuſe? Ouy il vous refuſe opi-

Negligit, aut horret. Vulteïum manè Philippus
Vilia vendentem tunicato scruta popello
Occupat, & salvere prior jubet. ill Philippo
Excusare laborem, & mercenaria vin cla,
Quod non manè domum venisset, deniqu quod non
Providisset eum. Sic ignovisse putato
Me tibi, si cœnas hodie mecum. V libet. Ergo
Post nonam venies. nunc i, rem strenuu auge.
Ut ventum ad cœnam est, dicenda tacen da loquutus,
Tandem dormitum dimittitur. hîc u sæpè
Occultum visus decurrere piscis ad h mum,
Mane cliens & jam certus conviv jubetur
Rura suburbana indictis comes ire Lat nis.

niâtrément, dit le valet; & aſſurément ou il vous apprehende, ou il ne ſe ſoucie pas de vous. Le lendemain Philippe trouva ſon homme qui vendoit quelque méchante quinquaillerie à la populace. Il le prévient & le ſaluë. Luy, s'excuſe d'abord ſur ſon travail, & ſur les aſſujetiſſemens de ſa profeſſion, de ce qu'il n'eſtoit pas allé le matin à ſa porte, & enfin il luy demande pardon de ne l'avoir pas aperçu le premier. Je vous pardonne, dit Philippe, à condition que vous ſouperez aujourd'huy chez moy. Je vous obeïray, dit Vulteïus. Vous viendrez donc vers les quatre heures; allez, faites vos affaires. L'heure venuë, Vulteïus ne manque pas de ſe trouver au rendez-vous. Quand il eut bien mangé & fort longuement parlé à tort & à travers, l'heure du coucher venuë, on le congedia. Cela arriva pluſieurs fois. Enfin quand Philippe vit que le poiſſon mordoit volontiers à l'hameçon, & qu'il avoit là le matin un Courtiſan aſſidu, & le ſoir un convive ſeur, il le pria d'aller à la campagne avec luy paſſer les feſtes Latines. Quand ils ſont là, voilà Vulteïus qui ſe promene ſur un

Impositus mannis, arvum cœlumque Sabinum
Non cessat laudare. videt ridetque Philippus:
Et sibi dum requiem, dum risus undique quærit,
Dum septem donat sestertia, mutua septem
Promittit: persuadet uti mercetur agellum.
Mercatur. ne te longis ambagibus ultra
Quam satis est, morer, ex nitido fit rusticus, atque
Sulcos & vineta crepat mera: præparat ulmos:
Immoritur studiis, & amore senescit habendi.
Verum ubi oves furto, morbo periere capellæ,
Spem mentita seges, bos est enectus arando:
Offensus damnis, media de nocte caballum
Arripit, iratusque Philippi tendit ad ædes.
Quem simul aspexit scabrum intonsumque Philippus,
Durus, ait, Vultei, nimis attentusque videris

beau cheval, & qui ne peut se lasser de loüer le terroir & le climat de Sabine. Philippe le voit, & en rit de tout son cœur; & pendant qu'il ne cherche qu'à se délasser & qu'à se faire un divertissement de tout, il luy donne sept mille sesterces, luy en promet autant, & luy persuade d'acheter une petite maison prés de la sienne. Il l'achete. D'homme de ville (car il faut abreger le conte, & ne pas vous retenir trop long-temps) il devient homme de campagne: il ne parle plus que de sillons & de vignes; il prepare des Ormeaux, il seche sur ses pieds à force de travailler, & vieillit à vuë, d'envie d'amasser du bien. Mais lors qu'on luy eut dérobé ses brebis, que ses chevres furent mortes de maladie, que les moissons n'eurent pas répondu à ses esperances, & qu'on eut tué ses bœufs à force de les faire travailler; au desespoir de toutes ces pertes, sur le minuit il prend un cheval de somme, & dans une colere furieuse, il va tout droit à la maison de Philippe, qui le voyant dans un état si horrible & si negligé: En verité, luy dit-il, Vulteïus, vous me paroissez trop sauvage & trop épar-

Eſſe mihi. Pol, me miſerum, patrone vocares,
Si velles, inquit, verum mihi dicere nomen.
Quod te per Genium dextramque, Deoſque Penates.
Obſecro & obteſtor, vitæ me redd priori.
Qui ſimul aſpexit quantum dimiſſa petitis
Præſtent, maturè redeat, repetatque relicta.
Metiri ſe quemque ſuo modulo ac pede verum eſt.



gnant. Parbleu, mon Maistre, répondit Vulteïus, vous pourriez bien dire trop miserable, si vous vouliez me donner mon veritable nom. Je vous supplie & vous conjure au nom de vostre Genie, par vostre main droite, & par ces Dieux Penates, rendez-moy à mon premier mestier. En effet Philippe voyant de combien ce qu'il avoit quitté valoit mieux pour luy que le parti qu'il avoit pris, le fit retourner à l'heure mesme à sa premiere condition. Il est juste que chacun se mesure à son aulne, & se chausse à son pied.



REMARQUES

SUR LA SEPTIE'ME EPISTR[E]

DU LIVRE I.

HORACE écrit à Mecenas pour s'excuser de ce qu'il est[...] Tibur plus long-temps qu'il ne lu[y] avoit promis. Il luy dit que le soi[n] de sa santé l'empesche de retourne[r] à Rome pendant les chaleurs de [la] canicule ; & que si les neiges viennen[t] ce mesme soin l'obligera d'aller à T[a]rente, & qu'il ne se rendra prés d[e] luy qu'au Printemps. Il le loüe de [sa] liberalité ; & il luy fait connoist[re] qu'il n'a pas oublié que les bienfai[ts] dont il l'a comblé meriteroient qu'[il] fust plus assidu auprés de luy : mais [il] luy represente qu'il n'est plus en âg[e] ni en état de luy faire sa cour comm[e] auparavant : & il luy declare sans f[a]çon qu'il aimeroit mieux luy rendr[e] tout ce qu'il a reçu de luy, que d[e] n'avoir pas la liberté de vivre à sa fan[-]taisie. Il embellit cela, à sa maniere, d[e] deu[x]

deux ou trois contes fort plaisans. C'est une des plus belles Epistres d'Horace. Elle enseigne de quelle maniere on doit vivre avec les Grands. Il faut avoir pour eux toute l'assiduité & tous les égards qu'exigent l'amitié, le devoir & la reconnoissance, selon l'âge & l'état où l'on est. Mais un honneste homme ne reconnoist jamais des bienfaits par la perte de sa liberté. On cesse d'être vertueux quand on cesse d'estre libre. Horace estoit déja vieux, & c'est un de ses derniers Ouvrages.

1 *Quinque dies tibi pollicitus me rure futurum*] Quand Horace partit pour aller à Tibur sur la fin de Juillet, il promit à Mecenas qu'il ne seroit là que cinq jours; & il y a bien de l'apparence qu'il ne fit cette promesse que pour avoir la permission d'y aller. *Rure* pour *ruri*, ou *in rure*, à sa maison de campagne dans le païs des Sabins.

Sextilem totum] tout le mois d'Aoust, qui estoit appellé *Sextilis*, parce que c'estoit le sixiéme mois de l'année qui commençoit par le mois de Mars.

4 *Quam mihi das ægro, dabis ægrotare timenti*] Mecenas souffroit qu'Ho-

race se retirast à la campagne dés qu'il estoit tant soit peu malade. Ce Poëte se sert de cela pour luy representer qu'il doit avoir la mesme bonté pour luy quand il a peur de le devenir ; & cette raison est fort bonne quand le danger est manifeste. Les chaleurs de la Canicule & toute l'Automne sont fort dangereuses à Rome; & Horace tâchoit toûjours d'aller passer ce temps-là dans le païs des Sabins, qui estoit montagneux & froid. Voyés l'Epistre XVI, où il parle de la situation de sa maison.

5 *Dum ficus prima*] Les premieres figues qui viennent au commencement d'Aoust.

6 *Designatorem decorat lictoribus atris*] *Designatores* estoient des Huissiers qui marquoient les places dans les Theatres. Plaute dans le Prologue du Pœnulus :

Neu designator præter os obambulet,
Neu sessum ducat dum histrio in scena siet.

Que l'Officier qui marque les places, ne se promene point à nostre barbe, & qu'il ne place personne pendant que les Acteurs

ront sur la scene. Il y avoit de ces
)fficiers à toutes les ceremonies & à
utes les pompes publiques, pour
egler la marche & le rang de cha-
un. Il y en avoit donc aussi un à tous
s enterremens, pour regler la mar-
he du convoy. C'estoit un des prin-
paux Ministres de la Deesse Libiti-
e; & quand il alloit lever un corps,
estoit accompagné d'une troupe
'Officiers de funerailles, que Sene-
ue appelle *Libitinarios*, comme les
*ollinctores, Vespillones, Ustores, San-
apilarii, Præficæ, &c.* Tous ces gens-
vétus de noir marchoient en pom-
e devant cet Officier, comme les
Iuissiers marchoient devant les Ma-
istrats. Et c'est ce qui a fourni à Ho-
ice cette plaisante idée. Ces *Designa-
res*, c'est ce que nous appellons pro-
rement aujourd'huy des *Crieurs* d'en-
errement qui marchent aprés le corps
la teste du convoy, & sont suivis
'une troupe de garçons vétus de noir;
ce n'est pas la seule chose que nous
vons empruntée des Romains dans
os ceremonies.

7 *Dum pueris omnis pater*] Car cet-
e saison est mortelle à Rome. C'est

pourquoy Horace dit dans la VI. Satire du Livre II. *que c'est le principal revenu de la cruelle Libitine.*

Autumnusque gravis Libitinæ quæstus acerbæ.

On en a dit ailleurs la raison.

8 *Officiosaque sedulitas*] C'est à dire l'assiduité à faire sa cour aux Grands. *Officium facere*, faire sa cour.

Opella forensis] Horace appelle *opellam forensem* tous les devoirs, toutes les affaires qui obligent ceux qui sont à Rome d'aller au Palais pour servir quelqu'un, pour cautionner ou pour solliciter pour luy, &c. On en peut voir un exemple dans la Satire VI. du Livre II.

—Romæ sponsorem me rapis.

Quand je suis à Rome, vous ne manquez pas de m'entraisner au Palais.

9 *Et testamenta resignat*] *Ouvre les testamens*, c'est à dire, *fait mourir*: car on n'ouvre les testamens qu'aprés la mort du testateur.

10 *Quod si bruma nives*] Lambin pretend que ce *si* n'est point conditionnel en cet endroit, & qu'il mar

ue le temps. *si* pour *cum, quand.* Mais
n'a pas pris garde d'assez prés à ce
assage; quand le *si* est joint avec *quod,* il
e peut jamais estre que conditionnel.
Horace n'avoit dessein d'aller à Taren-
e qu'en cas qu'il neigeast; car les neiges
endent l'Hyver rude & incommode.
Mais si l'Hyver estoit doux & beau,
avoit resolu de retourner à Rome.

Albanis agris] *Dans les champs d'Al-
e*, c'est à dire dans la campagne de
Rome.

11 *Ad mare descendet Vates tuus*]
Vostre Poëte descendra vers la mer. C'est
dire, il ira à Tarente, où les Hyvers
ont toûjours doux, & les Printemps
ort longs; comme il le dit dans l'O-
e VI. du Liv. II.

Ver ubi longum tepidasque præbet
Jupiter brumas.—

Et sibi parcet] Il se ménagera, il
'épargnera. C'est à dire qu'il ne sera
as exposé à toutes les peines qu'il est
bligé de prendre quand il est à Rome,
& qui ruinent sa santé. Le vieux
Commentateur l'a expliqué, *il se ga-
antira du froid, sibi parcet à frigore:*
mais je ne suis pas de son avis.

12 *Contractusque leget*] Cruquius mal expliqué ce passage: *il lira peu, lira moins que de coûtume*: car ce n'es pas là le sens. Horace fait icy une ima ge, & par ces mots, *contractusque le get*, il marque l'action d'un homm frilleux, qui se rapetisse & qui se me presque le corps en double, afin qu le froid ait moins de prise sur luy.

13 *Et hirundine prima*] Car l'Hy rondelle paroist au commencement d Printemps. Hesiode, Vers 566.

> Τὸν δὲ μετ' ὀρθρογόη Πανδιονὶς ὦρτο χ λιδὼν
> Ἐς φάος ἀνθρώποις, ἔαρος νέον ἱστα μένοιο.

Aprés l'arcture, la plaintive Hirondell fille de Pandion, paroist aux homm au commencement du Printemps.

14 *Non quo more piris vesci Calab jubet hospes*] Le dessein d'Horace es de loüer Mecenas de sa liberalité, & de luy faire connoistre que quoy qu' se tienne si long-temps loin de luy, n'a pourtant pas perdu le souvenir d ses bienfaits, &c. Mais comme cett matiere auroit esté ennuyeuse, s'il l'a voit traitée serieusement, il se jett

dans le badinage, & quittant tout d'un coup Mecenas, il joüe une ſcene d'un Calabrois, qui veut donner à ſon hôte des poires qu'à ſon refus il doit donner à ſes pourceaux. Ce dialogue eſt fort plaiſant, Horace ſavoit bien que de faire rire les hommes, c'eſt le plus court chemin pour les appaiſer.

Calaber] Horace donne cela à un Calabrois, pour rendre le conte plus plaiſant en parlant luy-meſme ainſi de ſon païs. Car la Calabre faiſoit partie de la Poüille Peucetienne, où étoit Venuſe. C'eſt pourquoy Martial appelle Horace *Calabrois*, & ſa lyre, *Calabram lyram.*

16 *Benigne*] *Bene* & *benigne* ſont des mots dont on ſe ſervoit pour refuſer quelque choſe plus modeſtement. Les Grecs diſoient de meſme, καλῶς, & ἐπαινῶ, *fort bien : je vous remercie.*

17 *Non inviſa feres pueris munuſcula*] Cecy eſt fondé ſur une coûtume des Anciens. Ceux qui donnoient à manger, offroient à leurs conviés ce qu'il y avoit de meilleur à table, afin qu'ils l'emportaſſent chez eux; & on appelloit ces preſens *apophoreta*. Saint

Ambroiſe : *Qui ad convivium magnum invitantur, apophoreta ſecum reportare conſueverunt.* *Ceux qui ſont invitez à un grand feſtin, ont accoûtumé d'en remporter chez eux des plats tout pleins, &c.*

20 *Prodigus & ſtultus donat quæ ſpernit & odit*] Ceux qui ne donnent que de leur ſuperflu, ou que les choſes qu'ils mépriſent, peuvent bien eſtre appellez prodigues, mais ils ne peuvent jamais eſtre appellez liberaux. Le liberal eſt celuy qui donne avec choix & avec jugement, & qui donne des choſes dont il connoiſt le prix, & qui ne luy ſont pas indifferentes. Horace ne pouvoit jamais mieux loüer la liberalité de ſon bienfaiteur que par cette image contraire.

21 *Hæc ſeges ingratos tulit*] Ces ſortes de fous & de prodigues, qui donnent ce qu'ils mépriſent, & dont ils ne ſe ſoucient point, ne font jamais que des ingrats, c'eſt à dire qu'on n'a aucune reconnoiſſance des preſens qu'on en reçoit. Car la reconnoiſſance doit eſtre proportionnée au bienfait, & ce qui eſt donné de cette maniere ne merite pas le nom de bienfait, ou

tout au plus ne peut eſtre appellé que le dernier des bienfaits. Ciceron a donné ſur cela un precepte tres-judicieux & tres-ſolide dans ſon premier Livre des Offices : *Acceptorum autem beneficiorum ſunt delectus habendi : nec dubium quin maximo cuique plurimum debeatur. in quo tamen inprimis, quo quiſque animo, ſtudio, benevolentia fecerit, ponderandum eſt. Multi enim faciunt multa temeritate quadam ſine judicio, vel morbo, in omnes, vel repentino quodam, quaſi vento, impetu animi incitati : quæ beneficia æque magna non ſunt habenda, atque ea quæ judicio conſideratè, conſtanterque delata ſunt. Il faut mettre de la difference entre les bienfaits que l'on a reçus : car on ne peut pas douter qu'on ne doive avoir plus de reconnoiſſance, ſelon que le bienfait eſt plus grand. Il faut pourtant examiner & peſer, ſur toutes choſes, par quel eſprit, par quelle inclination, & de quelle maniere obligeante on nous a fait un preſent : car une infinité donnent ſans choix, ſans jugement, par une eſpece de maladie, indifferemment à tout le monde, ou emportez par des mouvemens ſubits, comme par un vent impetueux. Et ces ſortes*

de bienfaits ne doivent pas estre estimez si grands que ceux qui viennent du jugement, de la reflexion, & d'une volonté constante & determinée.

22 *Vir bonus & sapiens dignis ait esse paratus*] Ce n'est pas liberalité que de donner à des gens indignes, c'est faire un mauvais usage de ses richesses ; car la liberalité ne consiste pas à donner, mais à bien donner, *rectè dare.*

23 *Nec tamen ignorat quid distent æra lupinis*] Il connoist ce qu'il donne, & sait faire la difference entre le veritable argent, & les lupins dont les Comediens se servoient au lieu d'argent. Plaute dans le Pœnulus, Acte III. Scene II.

AGA. *Agite, inspicite : aurum est.* COL. *profecto, spectatores, comicum :*
Macerato hoc pingues fiunt auro in barbaria boves.

AGA. *Tenez, voyez, c'est de l'or.* COL. *Ouy ma foy, Messieurs, c'est de l'or de Comedie. C'est de cet or dont on se sert en Italie pour engraisser les bœufs.* Il paroist aussi par un passage de Justinien, dans le Code, que les Joüeurs se ser-

voient ſouvent de lupins au lieu d'argent, comme nous nous ſervons de Jettons & de marques. C'eſt dans le 1. Livre Cod. *de Aleatoribus. Si quis ſub ſpecie alearum victus ſit lupinis, vel alia quavis materia, ceſſet etiam adverſus eum omnis exactio. Si quelqu'un a perdu au jeu des lupins ou d'autres marques, celuy qui a gagné ne pourra ſe les faire payer.* Ces lupins eſtoient marquez à la marque de celuy qui tenoit la bourſe.

24 *Dignum præſtabo me etiam pro laude merentis*] Ce qui rend ce paſſage un peu difficile d'abord, c'eſt ce *pro* qui eſt ſeparé du participe: car voicy la conſtruction: *dignum præſtabo me etiam laude promerentis.* Horace dit que du coſté de la reconnoiſſance, il ſe rendra digne des loüanges de ſon bienfaiteur. Ce ſens me paroiſt beaucoup plus naturel que tous ceux qu'on a donnez à ce paſſage. Et je trouve que c'eſt faire violence au texte, que d'expliquer le mot *laude* par *liberalité.*

25 *Quod ſi me noles uſquam diſcedere*] Quoique la reconnoiſſance doive eſtre toûjours la meſme, on ne doit &

on ne peut pas la témoigner toûjours de la mesme maniere, & les assiduitez qu'on avoit quand on estoit jeune, on ne peut pas les avoir quand on est vieux. C'est pourquoy Horace dit hardiment à Mecenas que s'il veut qu'il soit toûjours avec luy, & qu'il ne le quitte jamais, qu'il luy rende donc ses premieres forces, ses cheveux noirs, les graces de sa jeunesse, &c. mais il n'a nullement en vuë de luy reprocher par là qu'il a usé ses plus belles années prés de luy, & qu'il a payé par là ses bienfaits. C'est un sentiment grossier dont Horace estoit incapable.

26 *Forte latus*] Il luy redemande ses forces pour pouvoir resister à la fatigue des voyages, & des débauches d'une Cour fort dereglée.

Nigros angusta fronte capillos] Le front petit estoit une beauté parmy les Grecs & les Romains. On peut voir les Remarques sur l'Ode XXXIII. du Livre I.

Insignem tenui fronte Lycorida.

Lycoris dont le petit front augmente les charmes. Nous ne sommes pas en cela

de leur gouſt. Mais chaque païs a ſes manieres. Ce paſſage prouve que quand Horace écrivoit cette Epiſtre, ſes cheveux eſtoient déja blancs.

27 *Reddes dulce loqui, reddes ridere decorum*] C'eſt ce doux parler & ce rire agreable que Sapho joint dans cette belle Ode à ſon Amie :

—καὶ πλάσιον ἀδὺ φωνᾶσας ὑπακούει
Καὶ γελώσας ἱμερόεν.—

Et qui vous entend parler avec tant de grace, & rire d'un air ſi charmant.

28 *Inter vina fugam Cynaræ mœrere protervæ*] Horace nous apprend auſſi ailleurs qu'il eſtoit fort jeune quand il aimoit Cynare, comme lors qu'il dit dans l'Ode I. du Livre IV.

Non ſum qualis eram bonæ
Sub regno Cynaræ.

Je ne ſuis plus celuy que j'eſtois ſous le regne de la belle Cynare. Et lors qu'il ſe vante dans l'Epiſtre XIV. que Cynare l'avoit aimé ſans intereſt,

Quem ſcis immunem Cynaræ placuiſſe rapaci.

Cette paſſion ne dura pas meſme long-

temps, parce que Cynare mourut fort jeune.

——sed Cynaræ breves
Annos fata dederunt.

Mais les Destins n'ont accordé à Cynare que peu d'années. Horace estoit donc fort propre alors à se plaindre agreablement à table des rigueurs d'une Maistresse, &c.

Fugam] Peut-estre qu'Horace parle icy de quelque départ de Cynare, qui l'avoit fort affligé: mais peut-estre aussi que par ce mot il entend simplement ce badinage de jeunes filles qui, pour éviter les poursuites d'un Amant, font semblant de fuir & de se cacher, pour se deceler ensuite elles-mesmes, si on ne les trouve pas assez tost: comme il a dit dans ce passage de l'Ode IX, du Livre I.

Nunc & latentis proditor intimo
Gratus puellæ risus ab angulo.

Et Virgile:

Et fugit ad salices, & se cupit antè videri.

29 *Fortè per angustam tenuis vulpe-*

ula rimam] Aprés qu'Horace s'est
xcusé sur son âge, de ne pouvoir
lus faire sa cour à Mecenas comme
uparavant, il prévoit bien que les
Courtisans, peuple envieux & ma-
n, ne manqueront pas de dire qu'il
ient ce langage, parce qu'il est en-
raissé des biens que Mecenas luy a
aits; mais que s'il estoit encore aussi
naigre & aussi affamé que quand il
int à la Cour de ce Favori d'Auguste,
on âge ne l'empescheroit pas d'estre
ort assidu. Il fait donc parler ces Cour-
isans dans cet apologue, & il leur ré-
ond ensuite avec une libertébeaucoup
lus estimable que la complaisance.

30 *Repserat in cumeram frumenti*]
Horace n'est pas l'auteur de cet apo-
ogue, il l'a pris dans Esope, qui a-
oit dit du Rat ce qu'Horace dit du
Renard; comme nous l'apprenons
'un passage de S. Hierosme, qui dit
n quelque endroit: *Docet Æsopi fa-
ula plenum muris ventrem per angus-
um foramen egredi non valere. La Fa-
le d'Esope nous apprend qu'un Rat qui
le ventre plein ne peut sortir d'un pe-
it trou.* Mais comme les Renards
'ont jamais mangé de bled, & que

cumeræ ſont de petits vaiſſeaux de terre ou de jonc, où les pauvres mettoient leur petite proviſion de bled, où par conſequent le Renard ne pouvoit rien trouver qui luy fuſt propre, ce changement me paroiſt mal fait. J'ay bien de la peine à croire qu'Horace ſoit tombé dans ce defaut, quelque petit qu'il paroiſſe; & je ſuis perſuadé qu'il avoit écrit,

Repſerat in cameram frumenti.

Camera frumenti c'eſt ce que Columele appelle *horreum camera contectum* un grenier en voûte. *Neque me prœterit ſedem frumentis optimam quibuſdam videri horreum camera contectum cujus ſolum terrenum, &c. Je ſay bien qu'il y a des gens qui ſoûtiennent que le lieu le plus propre à ſerrer le bled, c'eſt un grenier en voûte, dont le ſol à rez de chauſſée, &c.* Ces greniers bas ſont oppoſés à ceux que Varron appelle *granaria ſublimia, des greniers élevés.* Ce changement d'une ſeule lettre ſauve toute la contradiction qui paroiſt dans ce paſſage. Le Renard alloit dans ce grenier pour y chercher des fruits ou des poules, des pigeons & autre

res animaux que le bled y attire.

31. *Pleno corpore*] Cela est opposé à *nuis*, qui signifie le ventre plat & uide.

32 *Cui mustella procul*] La Belete 'estoit pas dans le grenier, elle pasoit, ou plûtost elle venoit pour enrer par le mesme trou. *Procul* signie *loin* & *prés*. Il est icy dans le derier sens.

33 *Macra cavum repetes arctum*] Il it icy *cavum* ce qu'il a appellé plus aut *rimam*, *une fente*, *un trou*.

34 *Hac ego si compellar imagine*] *Si on me designe par cette image*. C'est à ire, si l'on m'applique cette fable. Car *nage* signifie *fable*. On peut voir ce ui a esté remarqué sur la fin de la atire III. du Liv. II.

— hæc à te non multum abludit imago.

Cette image ne vous ressemble pas mal.

Cuncta resigno] Je suis prest à renre tout ce qu'on m'a donné. Il n'y voit que cela à répondre. Et bien oin que cette liberté deust offenser Mecenas, au contraire elle estoit obligeante pour luy, en ce qu'elle l'asuroit qu'Horace ne s'estoit jamais

attaché à luy par aucun motif d'interest. Aujourd'uy parmi tous ceux qui les Princes & les grands Seigneurs ont enrichis, on auroit peut-estre bien de la peine à en trouver un qui eust le courage & la vertu de dire comme Horace, *Reprenez vos richesses, j'aime mieux ma liberté.* Ce Poëte avoit déja témoigné à Mecenas son humeur libre & desinteressée; car il luy écrivoit dans l'Ode XXIX. du Livre I. en parlant de la fortune,

Laudo manentem: si celeres quatit
Pennas, resigno quæ dedit.

Si elle veut demeurer avec moy, j'en suis content; mais si elle bat des aisles pour se retirer, je luy rends sans peine tout ce qu'elle m'a donné. On peut voir là les Remarques. Horace accomplissoit parfaitement ce precepte des Stoïciens que Marc Antonin nous a conservé Ἀτύφως μὲν λαβεῖν, εὐλύτως δὲ ἀφεῖναι *Recevoir sans orgueil, & rendre sans peine.*

35 *Nec somnum plebis laudo satur altilium*] Horace dit qu'il n'est pas de ces gens qui, quand ils sont souls des meilleures viandes, & las de la bonne

chere, parlent avec éloge de la frugalité des repas du peuple, & du tranquille ſommeil dont ces repas ſobres ſont toûjours ſuivis. Il veut dire par là que l'amour du repos & de la liberté eſt en luy un ſentiment naturel dans la pauvreté comme dans les richeſſes; & que ce qu'il fait eſtant riche, il le feroit eſtant pauvre. Horace ſe contente d'oppoſer le ſommeil à la bonne chere, parce qu'il accompagne toûjours la ſobrieté.

Altilium] *Altiles*, ſup. *aves*, des oyſeaux engraiſſez en cage.

36 *Nec otia divitiis Arabum liberrima muto*] Il ne donneroit pas ſon repos & ſa liberté pour tous les treſors du monde. En effet la liberté eſt préferable à tous les treſors. *Les richeſſes des Arabes*, c'eſt à dire les richeſſes de l'Arabie Heureuſe, qui avoient paſſé en proverbe. Ces richeſſes venoient & de l'abondance du païs, & de ce que ce païs n'avoit eſté ſubjugué par les Romains que l'an de Rome DCCXXIX. On peut voir l'Ode XXIX. du Livre I.

Icci beatis nunc Arabum invides
Gazis.

Iccius, vous en voulez maintenant aux tresors de l'Arabie Heureuse.

37 *Sæpè verecundum laudasti*] Horace prend icy Mecenas mesme à témoin de son desinteressement & de sa reconnoissance. Vous mesme, luy dit-il, vous avez souvent esté forcé de loüer ma modestie, en voyant que je donnois des bornes à vostre liberalité. Car c'est moy seul qui vous ay empesché de me combler de nouveaux bienfaits. (Voyez l'Ode XVI, du Livre III. & l'Ode I. du Liv. V.) & pour ce qui est de ma reconnoissance, vous savez bien que je vous ay toûjours donné tous les noms que l'on peut donner à son bienfaiteur & à son Maistre : & ce que j'ay dit devant vous, je l'ay dit en vostre absence. Pour le reste, tout le bien que j'ay ne tient à rien, vous n'avez qu'à l'essayer, & vous verrez que je vous le rendray avec autant de joye que j'en ay eu en le recevant de vous. Voilà le sens de ces trois vers.

Rexque paterque audisti coram] *Rex* Roy, & *pater* pere, estoient les noms que l'on donnoit à son patron & à son bienfaiteur.

38 *Nec verbo parcius absens*] Car la veritable marque d'un esprit reconnoissant, c'est de tenir toûjours le même langage & present & absent. *Præsens absensque idem erit*, comme dit Terence.

40 *Haud malè Telemachus proles patientis Vlyssei*] Pour ne laisser aucun lieu à Mecenas de douter de la verité de ce qu'il vient de dire, qu'il est tout prest de luy rendre le bien qu'il a reçu de luy, il se sert de la réponse que Telemaque fait dans le IV. Livre de l'Odyssée, à Menelas qui luy vouloit donner des chevaux :

Ἵππους δ' εἰς Ἰθάκην οὐκ ἄξομαι, ἀλλὰ σοὶ αὐτῷ
Ἐνθάδε λείψω ἄγαλμα. σὺ γὰρ πεδίοιο ἀνάσσεις
Εὐρέος, ᾧ ἔνι μὲν λωτὸς πολὺς, ἐν δὲ κύπειρον,
Πυροί τε, ζειαί τε, ἠδ' εὐρυφυὲς κρῖ λευκόν.
Ἐν δ' Ἰθάκῃ οὔτ' ἂρ δρόμοι εὐρέες, οὔτε τι λειμών.
Αἰγίβοτος, καὶ μᾶλλον ἐπήρατος ἱπποβότοιο.

Je n'emmeneray point, dit-il, *vos che-*

vaux à Ithaque, mais je vous les laisseray icy, car ils sont necessaires à vos plaisirs. Vous commandez dans un grand païs, qui consiste en des campagnes spacieuses, où tout ce qui est necessaire pour la nourriture des chevaux, croist abondamment : au lieu que dans Ithaque il n'y a ni Plaines où l'on puisse faire des courses, ni Prez. Cette Isle n'est propre qu'à nourrir des Chevres ; & avec cela je l'aime encore mieux que les païs où l'on nourrit des chevaux. L'application qu'Horace fait de cette réponse est fort sensible. Tibur ou Tarente, c'est son Ithaque, où tous les biens que Mecenas luy avoit donnez luy estoient aussi inutiles que l'estoient à Telemaque les chevaux que Menelas luy offroit. Ce passage est fort beau, & la belle Morale qu'Horace en tire meritoit bien que celuy qui a traduit Homere, eust daigné luy faire grace, & le conserver dans sa Traduction. Il n'en a pas mis un seul mot. En verité c'est abuser de la liberté qu'on a aujourd'huy de mal traduire.

41 *Non est aptus equis Ithaca locus*] Ithaque, petite Isle de la mer d'Ionie,

à l'Orient de l'Isle de Cephalonie. C'estoit un païs fort rude & fort dur, comme son nom mesme le témoigne. Car Ithaque fut ainsi nommée de l'Hebreu *Athac*, qui signifie *dur, intraitable*. Elle estoit toute pleine de rochers. Ciceron : *Ithacam in asperrimis saxulis tanquam nidum affixam. Ithaque qui est comme un petit nid au milieu des rochers.*

42 *Ut neque planis porrectus spatiis, neque multæ prodigus herbæ*] C'est ainsi qu'Horace a traduit ce beau vers d'Homere :

Ἐν δ' Ἰθάκῃ οὔτ' ἂρ δρόμοι εὐρέες, οὔτε τι λειμών.

Dans Ithaque il n'y a ni Plaines où l'on puisse faire des courses, ni Prez.

43 *Magis apta tibi tua dona relinquam*] Il traduit ainsi ce vers,

——δῶρα σοι αὐτῷ
Ἐνθάδε λείψω ἄγαλμα.

Je vous les laisseray icy pour vos plaisirs.

44 *Mihi jam non regia Roma*] Desormais, dit-il, je n'aime plus Rome, où l'on est obligé de faire de la dé-

pense, & où par consequent les richesses sont necessaires. Rome est aujourd'huy pour moy ce que Sparte estoit pour Telemaque.

45 *Sed vacuum Tibur placet aut imbelle Tarentum*] Il appelle Tibur *vacuum*, vuide pour *tranquille*, comme le sont d'ordinaire les lieux peu habitez : & il appelle Tarente *imbelle*, *peu belliqueux*, parce que les Tarentins estoient fort effeminez, & que Tarente estoit une ville où regnoient le delices & la volupté.

46 *Strenuus & fortis, causisque Philippus agendis*] Horace finit cette Epître par un conte qui prouve que la liberté est un tres-grand bien, puisqu les hommes mesme les plus grossiers la préferent tous les jours aux richesses. On voit bien qu'il a pris plaisi à écrire ce conte, car il est plus lon qu'aucun qu'il ait fait, & il est écr aussi vivement & aussi naturellemen qu'il est possible. Il ne se peut rien d mieux. Mecenas ne le lut pas sans r re de la justesse & de la naïveté de l comparaison.

Philippus] C'est Lucius Martiu Philippus, dont il est tant parlé dan

Cicero

Ciceron. C'eſtoit un des plus grands Orateurs de ſon temps, & de plus, homme de grande qualité, de tres-grande conſideration. Il ſuffit de dire que c'eſtoit le beau-pere d'Auguſte, dont il avoit épouſé la mere, qui eſtoit fille de Julie ſœur de Ceſar. Horace en fait icy l'éloge en paſſant, pour plaire à ce Prince.

47 *Ab officiis*] de ſervir ſes amis, ou en plaidant luy meſme, ou en ſolicitant pour eux, ou en ſe rendant leur caution, &c.

Octavam circiter horam] Vers la huitiéme heure, c'eſt à dire vers les deux heures aprés midy.

48 *Atque foro nimium diſtare Carinas*] *Les Carines* eſtoient un quartier de Rome entre le Mont Eſquilin, & la Porte Capene. Car par un paſſage de Tite-Live il paroiſt manifeſtement que ceux qui entroient à Rome par la porte Capene, paſſoient par les Carines avant que d'arriver au Mont Eſquilin. *Fulvius Flaccus porta Capena cum exercitu Romam ingreſſus, media urbe per Carinas Eſquilias contendit.* Ainſi il y avoit aſſez loin de la Place Romaine au bout des Carines, où

eſtoit la maiſon de Philippe, laquelle il avoit euë de ſa femme Atia. Car c'eſtoit la maiſon où Auguſte eſtoit né. C'eſt pourquoy Servius dit : *Auguſtus natus in lautis Carinis.*

50 *Adraſum quendam*] *Adraſus* ne ſignifie pas icy *un homme frais raſé*, un homme à qui l'on vient de faire le poil, mais un Affranchi ; parce que c'eſtoit la coûtume de faire raſer les Eſclaves que l'on mettoit en liberté. Plaute dans la premiere Scene de l'Amphitryon :

> ——*quod ille faciat Jupiter*
> *Ut ego hic hodie raſo capite calvus capiam pileum.*

Ce que faſſe le grand Jupiter, afin qu'aujourd'huy, la teſte raſe, je puiſſe prendre le bonnet de la liberté. Voilà pourquoy Petrone dit de l'Affranchi Trimalcion, *pallio coccineo adraſum incluſerat caput : Il avoit caché ſa teſte raſe dans un capuchon de pourpre.* Les Eſclaves eſtoient ſimplement tondus en rond, ce que les Grecs appelloient κείρεσθαι περίσκαφα. On s'eſtoit trompé à ce paſſage.

Vacua tonſoris in umbra] *Umbr*

pour une boutique, où l'on eſt à couvert du Soleil. Les Grecs employent de meſme leur *σκιὰ*, *ombre. Vacua*, vuide, parce que c'eſtoit une heure où preſque tout le monde eſtoit retiré.

51 *Cultello proprios purgantem leniter ungues*] Il n'y avoit que les petites gens qui ſe fiſſent eux-meſmes les ongles. Les honneſtes gens, les gens du monde ſe les faiſoient faire par un Valet de chambre, ou par un Barbier. Plaute dans la IV. Scene du II. Acte de l'Aulularia.

Quin ipſi pridem tonſor ungues demſerat;
Collegit, omnia abſtulit præſegmina.

Bien plus, il ramaſſa & emporta toutes les rognures des ongles, que ſon Barbier venoit de luy couper. Les Dames ſe ſervoient pour cela de leurs femmes de chambre. Tibulle dans la IX. Elegie du Livre I.

Quid fuco ſplendente comas ornare, quid ungues
Artificis doctæ ſubſecuiſſe manu.

Pourquoy peindre vos cheveux? pour-

quoy vous faire couper les ongles par un femme adroite ? Porcia s'estant coupé un jour en se faisant les ongles, Brutus la gronda d'avoir fait l'office de s femme de chambre. Voilà donc la marque d'un Esclave, de se faire le ongles, & de se les faire dans la boutique mesme du Barbier.

52 *Demetri, puer hic non læve juss. Philippi accipiebat*] Le Latin dit *Demetrius, ce Valet n'executoit pas negligemment les ordres de Philippe.* Mai en nostre langue, ces parentheses qu réüssissent bien en Latin, ôtent tout la grace & toute la vivacité d'un conte, où nous ne voulons jamais rien voir de superflu, ni rien de ce qu l'imagination du lecteur ou de l'auditeur supplée sans peine. C'est pour quoy je me suis contenté de mettr *Demetrius, dit-il à son Valet.*

53 *Unde domo*] *De quel païs.* Comme dans Virgile, *qui genus? unde domo?* Et ailleurs, *qui Cærete domo.* E dans Suetone P. *Vitellius domo Nuceria.*

55 *Vulteium nomine Menam*] Philippe a fait demander quatre choses cet Affranchi: *unde domo*, d'où il est

quis, ce qu'il eſt, quelle profeſſion il a : *cujus fortunæ*, quelle fortune il a, s'il eſt pauvre, ou riche : *quo ſit patre quove patrono*, qui eſt ſon pere ou ſon patron. L'Affranchi répond d'abord à la premiere & à la derniere de ces queſtions, en diſant, *Vulteïum nomine Menam*. Car par ce nom propre *Menas*, il fait voir qu'il eſt Etranger, *Menas* eſtant pour *Menodorus*, ce qui eſt un nom d'Eſclave. Et par ce ſurnom, *Vulteïus*, il fait voir qu'il eſt Affranchi, parce que les Affranchis prenoient toûjours le nom de leurs Maiſtres. *Præconem* répond à *quis* : *tenui cenſu* répond à *cujus fortunæ*. Le reſte eſt une loüange.

56 *Præconem tenui cenſu*] Cet Affranchi eſtoit Crieur public, comme le pere d'Horace ; ainſi la comparaiſon ne pouvoit eſtre plus juſte.

57 *Et properare loco, ceſſare & quærere & uti*] Voilà un beau vers. *Loco* eſt pour *in loco*, *à propos* ; comme *dulce eſt deſipere in loco*. Et ce mot ſert aux quatre verbes. Car il y a un temps pour travailler, & un temps pour ſe tenir en repos : un temps pour amaſſer, & un temps pour joüir de ce

que l'on a amaſſé ; comme Salomon dit dans l'Eccleſiaſte, *tempus acquirendi, & tempus perdendi.* Toutes ces choſes ſont bonnes, quand elles ſont faites dans leur temps. C'eſt pourquoy le meſme Salomon ajoûte, *cuncta Deus fecit bona in tempore ſuo.*

58 *Gaudentem parviſque ſodalibus*] Il dit qu'il eſt content de vivre avec les gens de ſa condition, & qu'il n'a pas l'enteſtement de vouloir frequenter ceux qui ſont plus que luy. Le vieux Interprete a pourtant pris icy *ſodales* pour la femme & pour les enfans : *ſodalibus*, dit-il, *uxore & liberis :* mais je ſuis perſuadé qu'il ſe trompe.

Et lare certo] Il dit qu'il a une maiſon & une retraite ſeure, & qu'il n'eſt pas comme Menius, dont Horace dit ailleurs :

*Scurra vagus, non qui certum præſep
teneret.*

Un bouffon qui n'a ni feu ni lieu, & qui ne ſait le matin où il ſoupera le ſoir.

59 *Ludis*] Toutes ſortes de ſpectacles.

Et post decisa negotia, campo] Quand il avoit fait toutes ses affaires il aimoit à aller dans le champ de Mars, où les jeunes gens faisoient leurs exercices.

62 *Benignè respondet*] *Il répond, fort bien.* C'est à dire, *il vous remercie, il vous refuse.* On a parlé de ce mot sur le vers 16.

63 *Negat improbus*] *Improbus, méchant*, pour *opiniâtre.*

64 *Et te negligit aut horret*] *Horrere* & *horror* se disent proprement de la crainte & du respect que l'on sent quand on approche des choses saintes. Et comme les petites gens regardent les grands Seigneurs comme des Divinités, on a dit *horrere* & *horror* du respect qu'ils sentent, & du saisissement où ils sont quand ils les abordent : car ils sont tout interdits, & n'osent presque ni se remuer, ni parler.

65 *Vilia vendentem tunicato scruta popello*] *Popellus tunicatus*, le petit peuple, & les esclaves, qui ne portoient que la tunique sans robe. Car la robe estoit l'habit des hommes libres. Et un homme de condition n'auroit osé paroistre à Rome en tunique

ſans robe. C'eſt pourquoy quand un Officier d'Armée avoit manqué à ſon devoir, Auguſte, pour le punir, le faiſoit tenir debout tout le jour en tunique, ſans ceinture, devant la tente du General.

Vendentem] Ce Vulteïus eſtoit Crieur public; c'eſt pourquoy il ſemble que ſa profeſſion doit faire croire qu'il ne vendoit pas luy-meſme toutes ces vieilles utenciles, mais qu'il les faiſoit vendre, & qu'il préſidoit à la vente. Et c'eſt ainſi que Torrentius l'a entendu. Mais quelle apparence qu'on employaſt un Crieur public à vendre des choſes ſi mépriſables?

Scruta] *Scrutum* eſt un mot Grec, γρῦτον, qui ſignifie proprement toutes ſortes de vieilles ferrailles, & autres utenciles, comme celles que l'on vend icy ſur les Quais & ailleurs. Lucillius:

Quidni? Et ſcruta quidem ut vendat,
Scrutarius laudat
Præfractam ſtrigilem, ſoleam improbu'
dimidiatam.

Pourquoy non? puiſque les Marchands de vieille ferraille loüent bien leurs mar-

handises pour les vendre, & qu'ils van-ent une étrille toute rompuë, & un fer ui n'est plus que la moitié de ce qu'il stoit. Mais je croy que ce mot avoit ne signification plus étenduë, & u'il signifioit toutes sortes de mar-handises, comme celles que vendent es Merciers & les Quinqualiers : car e Scholiaste d'Aristophane nous ap-prend que les Anciens, au lieu de γρυτοπώλης, *scrutarius*, disoient ῥυπο-πώλης, *Seplasiarius, Mercier, Quin-qualier.*

66 *Occupat*] *Occupare*, prévenir, devancer. Pacuve dans sa Piece ap-pellée Dulorestes : *Is quis est? qui te, ni tu illum occupas, leto dabit. Qui est cet homme-là? c'est celuy qui t'ôtera la vie, si tu ne le préviens.* C'est ainsi qu'il faut lire ce passage qui est corrompu dans Nonius. Le mesme Auteur en rapporte aussi un de Var-ron, qui est fort beau & fort corrom-pu. Je l'expliqueray & le corrigeray en passant : *Crede mihi, plures dominos servi comedêre quàm canes. Quod si Ac-tæon occupasset, & ipse priùs suos canes comedisset, & non negasset saltatoribus, in theatro fieret.* Je lis à la fin : *Is nunc*

nec esset saltatoribus in theatro fabula Crois-moy, les Valets ont plus mang de Maistres que les chiens. Que si Ac teon avoit prévenu ses chiens, & qu'i les eust mangez, il ne seroit pas aujour d'huy sur nos theatres le sujet des Piece de nos Danseurs.

67 *Et mercenaria vincla*] Les lien de sa profession, c'est à dire la neces sité où il estoit de faire le métier d Quinqualier pour gagner sa vie, le mé tier de Crieur public ne luy donnan pas assez d'occupation.

68 *Quod non manè domum venisset* De ce qu'il n'estoit pas allé chez luy le matin pour luy faire sa cour ave les autres, comme c'estoit la coû tume.

71 *Post nonam venies*] Aprés la neuviéme heure du jour ; c'est à dir aprés les trois heures du soir.

72 *Dicenda tacenda locutus*] Comme font d'ordinaire les gens grossiers, qui n'ont pas accoûtumé de vivre avec les Grands. Ils disent tout ce qui leur vient dans la bouche, & parlent, comme nous disons, à tort & à travers.

73 *Hic ubi sæpè occultum visus, &c.*] Aprés ce premier repas Vulteius fut

fort assidu chez Philippe, il ne manquoit pas de luy faire la cour tous les matins, & de souper chez luy tous les soirs. Quand il eut donc pris goust à cette vie là, & qu'il eut bien mordu à l'hameçon, on le pria d'aller à la campagne, &c.

75 *Certus conviva*] Un convive asseuré, qui ne manque point, & qui a droit de venir sans estre prié.

76 *Indictis comes ire Latinis*] Philippe ne pouvoit aller à la campagne que pendant les feries. *Latinæ indictæ*, les feries Latines, qui estoient appellées *indictæ* & *conceptivæ*, parce qu'elles n'estoient pas marquées à un certain jour, comme celles que l'on appelloit *statas*; qu'elles estoient mobiles, & que le Consul les publioit pour le jour qu'il avoit choisi. On celebroit ces festes sur le mont d'Albe, en memoire du Traité de paix qui avoit esté fait par Tarquin le Superbe entre les Romains, les Herniques, les Volsques, & tous les peuples du Latium. Prés de cinquante Villes assistoient au sacrifice que l'on y faisoit à Jupiter d'un Taureau, dont chacun emportoit sa part. Pendant ces festes, qui duroient

quatre jours, Rome eſtoit preſque deſerte ; c'eſt pourquoy, de peur que les voiſins n'entrepriſſent alors quelque choſe contre elle, on créoit un Gouverneur ſeulement pour le temps que duroient ces feſtes. Auguſte dans une Lettre qu'il écrivoit à Livie, sur le ſujet de ſon petit neveu Tib. Claude, qui fut enſuite Empereur : *In Albanum montem ire eum non placet nobis, aut eſſe Romæ Latinarum diebus. Cur enim non præficitur urbi, ſi poteſt fratrem ſuum ſequi in montem? Nous ne trouvons pas à propos qu'il aille au mont d'Albe, ni qu'il ſoit à Rome pendant les feſtes Latines. Car pourquoy ne le fait-on donc pas Gouverneur de Rome, s'il eſt capable de ſuivre ſon frere au mont d'Albe pour cette ſolemnité?*

77 *Impoſitus mannis*] *Manni*, de petits chevaux à deux mains : on s'en ſervoit & pour la ſelle & pour le carroſſe. Il en a eſté parlé ailleurs.

Arvum cœlumque Sabinum non ceſſat laudare] Comme un homme qui n'étoit jamais ſorti de Rome depuis qu'il y avoit eſté mené. Le climat de Sabine eſt un des plus heureux de toute l'Italie. Horace l'a aſſez loüé dans ſes

Odes. Ciceron compare ce païs-là aux vallées de Tempé, quand il écrit à Atticus : *Reatini me ad ſua Tempé duxerunt. Ceux de Reate me menerent à leur Tempé.* C'eſt là qu'eſtoit cet excellent terroir appellé *Roſeus Campus, Roſea rura*, où l'herbe croiſſoit aſſez dans une nuit pour cacher une perche qu'on y auroit laiſſée le ſoir : *in quo relicta pertica non appareret propter herbam*, comme dit Varron.

80 *Dum ſeptem donat ſeſtertia*] Quand les Latins ont dit *ſeſtertia* au neutre, ils ont toûjours ſous-entendu *millia. Septem ſeſtertia* eſt donc icy pour *ſept mille ſeſterces*, qui font cent ſoixante & quinze écus de nôtre monnoye.

83 *Ex nitido fit ruſticus*] *Nitidi*, les gens de ville, qui ſont toûjours plus propres que ceux de la campagne.

84 *Sulcos & vineta crepat mera*] *Crepare*, parler ſouvent, parler à tous propos, &c.

Præparat ulmos] Il prepare des Ormeaux pour les marier avec la vigne.

86 *Verum ubi oves furto, morbo periêre capellæ*] Comme les Chevres s'é-

cartent beaucoup plus que les Brebis
il y a eu des gens qui ont cru qu'Ho
race devoit mettre,

Verum ubi oves morbo, furto periêr capellæ.

Mais il ne faut rien changer. Les Che
vres ſont encore plus ſujettes à mou
rir de maladie que les Brebis. C'eſ
pourquoy Varron dit, *Capras ſana ſanus nemo promittit, nunquam enin ſine febri ſunt. Perſonne de bon ſens n garantit que les Chevres ſoient ſaines car elles ont toûjours la fievre.* Auſſi n
les garantiſſoit-on d'ordinaire qu
pour le jour de l'achat. Et une gran
de marque que les Chevres ſont for
mal ſaines, c'eſt que la peſte ne man
que jamais de ſe mettre dans les grand
troupeaux, comme il arriva à Gabe
rius, Chevalier Romain, qui dan
l'eſperance que chaque Chevre lu
rapporteroit par jour un denier, eu
un troupeau de mille teſtes: mais au
lieu du profit qu'il attendoit, *brev omnes amiſit morbo*, il perdit tout ſon
troupeau, qui en fort peu de temp
mourut tout de maladie.

88 *Media de nocte caballum arripit*

'aballus ſe dit ordinairement d'un che-
al de charge, d'un gros cheval. C'eſt
quus ſagmarius, un cheval de ſome,
ogma, ſalma, ſoma. Arripit marque
fureur où eſtoit Vulteïus.

90 *Scabrum intonſumque*] Depuis
u'il avoit acheté cette petite maiſon
e campagne, il avoit laiſſé croiſtre
es cheveux; car les ſoins & les occu-
ations du ménage ne luy avoient pas
aiſſé le temps de ſe raſer la teſte: ainſi
avoit laiſſé perdre cette marque de
a liberté. Et cela n'arrive jamais qu'on
'ait effectivement perdu la liberté
neſme: car ce n'eſt pas eſtre verita-
lement libre que de n'avoir fait que
hanger de fers.

91 *Durus ait Vultei, nimis atten-
uſque videris*] *Durus* regarde le tra-
ail & la fatigue, & répond au mot
cabrum du vers precedent; & *atten-
tus* regarde le ménage & l'épargne, &
épond à *intonſum*.

96 *Qui ſimul aſpexit*] Il eſt fort
aturel d'entendre ce *qui* de Philippe,
ui s'eſtant fait rendre raiſon du deſ-
ein de Vulteïus, & ne pouvant pas
ier que cet Affranchi ne fuſt plus
eureux dans ſa premiere condition,

luy accorde ſa priere, & le renvoy
comme il eſtoit venu. Cependar
quelques Interpretes pretendent qu
le conte de Vulteïus & de Philipp
finit au vers precedent, & que ce
trois derniers vers ſont la moral
qu'Horace en tire. De ſorte que c
qui eſt entierement ſeparé, & e
pour *quicumque, tout homme qui*
&c. Il y en a meſme qui pretender
qu'il faut lire *qui ſemel aſpexit, &c*
On ne peut pas dire que ce ſens-là n
fuſt fort bon; mais j'aime mieux l'au
tre, où il ne faut rien changer. Ce
luy qui ſoûtient que *ſimul* eſt icy pou
ſimiliter, ſoûtient une choſe inoüi
dans la langue Latine.

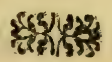
98 *Metiri ſe quemque ſuo modu
ac pede*] Cette ſentence eſt ſi plein
de verité & de ſageſſe, qu'on di
qu'elle avoit eſté écrite au Templ
de Delphes par Chilon, en ces ter
mes que Pindare a employés dans l
ſeconde Ode des Pythioniques:

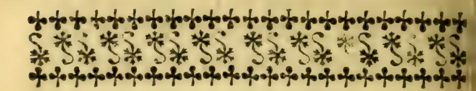
—χρὴ δὲ καθ' αὐτὸν ἀεὶ
Παντὸς ὁρᾷν μέτρον.

*Il faut dans toutes choſes ſe meſurer à ſ
propre meſure.* Les faux Apoſtres don
S. Pau

S. Paul parle dans le 10. ch. de la 11. Epiſtre aux Corinthiens,& dont il deſigne l'orgueil & la vanité par ces paroles, ἐν ἑαυτοῖς ἑαυτοὺς μετροῦντες, *qui ſe meſurent eux-meſmes en eux-meſmes*; ne faiſoient pas ce qu'Horace dit icy, ils ne ſe meſuroient pas à leur propre meſure, mais à la meſure qu'ils empruntoient de la bonne opinion qu'ils avoient d'eux-meſmes, & que l'amour propre rend toûjours fauſſe. Il y a donc bien de la difference entre *ſe meſurer en ſoy-meſme*, & *ſe meſurer à ſa propre meſure*. La premiere meſure eſt celle des orgueilleux & des fous, & la derniere celle des ſages.

Verum eſt] *Il eſt vray*, pour *il eſt juſte*, comme dans le vers 312. de la Satire III. du Livre II. La *verité* eſt ſouvent miſe pour la *juſtice*, & la *juſtice* pour la *verité*.





AD CELSUM ALBINOVANUM EPISTOLA VIII.

CElso, *gaudere, & benè rem ge- rere, Albinovano,*
Musa rogata refer, comiti scribæqu Neronis.
Si quæret quid agam: dic, multa & pul cra minantem,
Vivere, nec rectè, nec suaviter. hau quia grando
Contuderit vites, oleamque momord rit æstus:
Nec quia longinquis armentum ægrot in arvis.
Sed quia mente minus validus quàm cor pore toto,
Nil audire velim, nil discere, quod lev ægrum:

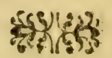


A CELSUS ALBINOVANUS

EPISTRE VIII.

MA Muse, allez, je vous prie, de ma part souhaiter toute sorte de joye & de prosperité à Celsus Albinovanus, qui est à la suite de Tibere, & qui a l'honneur d'estre Secretaire de ce jeune Prince. S'il vous demande ce que je fais, dites-luy qu'avec toutes les belles choses que j'ay dites, & toutes les grandes promesses que j'ay faites, je ne puis trouver les moyens de bien vivre, ni de vivre agreablement. Ce n'est pas que la gresle ait battu mes vignes; que le chaud ait tué mes Oliviers; ni que j'aye dans des pâturages eloignez des troupeaux malades: mais c'est qu'estant beaucoup plus infirme d'esprit que de corps, je ne veux ni rien écouter, ni rien apprendre qui puisse me soulager; que j'ay un dé-

Fidis offendar medicis, iraſcar amicis;
Cur me funeſto properent arcere veterno:
Quæ nocuere ſequar, fugiam quæ profore credam:
Romæ Tibur amem ventoſus, Tibure Romam.
Poſt hæc, ut valeat, quo pacto rem gerat & ſe:
Ut placeat juveni, percontare, utque cohorti.
Si dicet, rectè: primum, gaudere, ſubinde
Præceptum auriculis hoc inſtillare memento,
Ut tu fortunam, ſic nos te, Celſe, feremus.



gouſt extrême pour mes plus fideles Medecins ; que je me fâche tout de bon contre mes amis qui veulent me tirer d'une ſi funeſte lethargie ; que je fuis ce qui me feroit utile, & cours aprés tout ce qui m'a eſté pernicieux ; & qu'enfin je ſuis ſi inconſtant, qu'à Rome je ſouhaite d'eſtre à Tibur, & dés que je ſuis à Tibur, il me tarde d'eſtre à Rome. Aprés cela demandez-luy comment il ſe porte, comment il gouverne ſes affaires, & comment il ſe gouverne luy-meſme ; s'il eſt bien dans l'eſprit du Prince, & s'il eſt aimé de ceux de ſa Cour. S'il vous dit que tout va bien, réjoüiſſez-vous en d'abord avec luy, & enſuite ſouvenez-vous de luy dire ce petit mot à l'oreille : De la meſme maniere, Celſus, que vous ſupporterez voſtre fortune, nous vous ſupporterons auſſi.



REMARQUES
SUR LA HUITIE'ME EPISTRE
DU LIVRE I.

HORACE fait icy un portrait de luy-mesme, où la foiblesse & la misere des hommes sont bien naturellement peintes. Dans une santé parfaite, pendant le cours d'une fortune reglée & suivie, & ce qui est encore plus étonnant, avec presque toutes les lumieres de la sagesse, ils ne laissent pas de se trouver quelquefois abandonnés de leur raison, & d'estre livré en proye à une inquietude dont il ne connoissent pas le sujet, & à un inconstance continuelle, qui trouble tout le repos de leur vie. Voilà l sens de cette Epistre, par laquelle Horace verse dans le sein de Celsus la douleur qu'il a de se voir si malheureu sans pouvoir trouver de remede. L vieux Interprete pretend que ce n'étoient pas là les defauts d'Horace, & qu'il ne s'en accuse que pour pouvoi

les reprocher à ſon ami. Horace eſtoit aſſurément tres-capable de cette politeſſe, dont il a donné des marques ailleurs. Mais en verité ce qu'il dit luy convient trop bien, & luy reſſemble trop pour qu'on puiſſe croire que ce n'eſt là que le portrait de Celſus. Il ſeroit plus raiſonnable de dire qu'en avoüant luy-meſme ſa foibleſſe, & en déplorant les malheurs où elle le jette, il a en vuë de corriger ſon ami des meſmes défauts qui le rendent malheureux. Cette Epiſtre fut écrite la meſme année que la troiſiéme à Julius Florus. Horace avoit quarante-ſix ans.

1 *Celſo*] Celſus Pedo Albinovanus. Voyez ce qui a eſté dit ſur le 15. vers de la troiſiéme Epiſtre.

Gaudere & benè rem gerere] Il a exprimé le ſalut que les Grecs mettoient à la teſte de toutes leurs Lettres, *χαίρειν καὶ εὐπράττειν*, *gaudere, & benè rem gerere, ſe réjoüir, & bien faire ſes affaires.*

2 *Refer*] Il dit à ſa Muſe de rapporter à Albinovanus le ſalut qu'Albinovanus luy avoit envoyé dans une Lettre qu'il luy avoit écrite.

Comiti scribæque Neronis] On appelloit *Comites* ceux qui estoient de la Cour des Princes, ou de la suite des Officiers ou Magistrats qui alloient gouverner les Provinces, ou conduire les Armées; & c'estoient ces Courtisans qui composoient ce qu'on appelloit proprement *cohortem*. Catulle

Pisonis comites, cohors inanis.

3 *Dic multa & pulcra minantem*] Comme un homme qui avoit entrepris d'écrire contre les vices, & de montrer aux hommes le chemin qu'ils devoient tenir pour estre heureux. C'est le sens de ce passage, qui prouve qu'Horace fait son portrait plûtost que celuy de Celsus. Il a dit de mesme de luy dans la Satire III. du Liv. II.

Atqui vultus erat multa & præclara minantis.

Cependant vous aviez l'air d'un homme qui promettoit de grandes & de belles choses. Pulcra minantis, Philosophica promittentis, dit fort bien le vieux Commentateur. *Minari*, *menacer* pour *promettre*.

4 *Vivere nec rectè nec suaviter*] Voilà le

le plus déplorable état où l'on puiſſe eſtre, de ne pouvoir ni bien vivre, ni vivre agreablement. *Rectè vivere, bien vivre*, c'eſt vivre ſelon les regles de la morale, & dans la pratique des vertus. *Vivere ſuaviter, vivre agreablement*, c'eſt vivre dans les plaiſirs, ſans reconnoiſtre d'autres regles que ſes paſſions. Si les hommes pouvoient trouver le moyen de *vivre agreablement*, ſans s'aſſujetir à *bien vivre*, peut-eſtre trouveroit-on des raiſons pour excuſer leur choix : mais en verité quand on renonce aux ſolides plaiſirs de la vertu, on ne doit pas eſperer de trouver long-temps ſon compte dans les faux plaiſirs du vice. C'eſt une ſuite & une dépendance du *bien vivre* que le *vivre agreablement*.

Haud quia grando contuderit vites] ſous ces accidens ordinaires Horace comprend tout ce qui peut arriver de fâcheux ou pour la ſanté, ou pour la fortune. Car naturellement il ne devroit y avoir que ce qui nuit ou à l'une, ou à l'autre, qui puſt cauſer des chagrins. Mais nous ſommes ſi malheureux, que quand toute la Nature ſemble agir de concert pour nous faire

vivre en repos, nous nous livrons à nous-mesmes une cruelle guerre, & nous nous faisons des chagrins sans sujet.

5 *Oleamque momorderit æstus*] Le trop grand chaud est autant ennemi de l'Olivier que le trop grand froid. Columelle, liv. v. chap. VIII. *Nulla ex his generibus aut perfervidum, aut gelidum statum cœli patitur. Aucune de ces especes d'Oliviers ne peut souffrir un climat ni trop froid, ni trop chaud.* Et Theophraste dans le premier Livre des Plantes : Ἐὰν γὰρ συγκαυθῇ ἢ βρεχθῇ συναποβάλλει τὸν καρπόν. *Car s'il est touch du chaud ou de la pluye, il perd so fruit.*

6 *Nec quia longinquis armentum a grotet in arvis*] *Longinquis in arvis* dans des pâturages éloignez, comm dans la Calabre & dans la Lucanie où les Bergers menoient leurs trou peaux, l'Esté dans l'une, & l'Hy ver dans l'autre. On peut voir les Re marques sur la premiere Ode du Li vre v.

7 *Sed quia mente minus validus quà corpore toto*] D'un costé rien ne ma que mieux la misere de l'homme qu

ces chagrins & ces inquietudes qu'il ſe fait ſans aucun ſujet apparent, & tres-ſouvent au milieu de ſes proſperitez les plus grandes. Mais d'un autre coſté auſſi rien ne marque mieux ſa grandeur : car ces inquietudes ſecretes & ces chagrins cachez ne viennent que de ce qu'eſtant né pour des biens veritables & ſolides, il ne trouve en ce monde que de faux biens, qui loin de le contenter, luy donnent un dégouſt dont il ſent les effets ſans en connoiſtre la cauſe.

8 *Nil audire velim, nil diſcere quod levet ægrum*] Voilà l'effet ordinaire des maladies de l'eſprit & du corps : on a en horreur les remedes, & on recherche tout ce qui eſt pernicieux, comme il le dit dans l'onziéme vers.

9 *Fidis offendar medicis, iraſcar amicis*] Par ces fideles Medecins dont il parle, il entend les anciens Philoſophes, qui dans leurs écrits ont donné aux hommes des remedes contre ces chagrins, en leur dévelopant tous les ſecrets de la Nature, en les muniſſant contre les frayeurs de la mort, & en leur faiſant connoiſtre les biens dont ils doivent joüir dans une ſeconde vie.

10 *Cur me funesto properent arcere veterno*] Ce *cur* dépend des verbes *irascar* & *offendar*. *Je suis fasché de ce que, &c.* Horace appelle cette maladie *veternum*, parce qu'elle le tenoit dans un profond assoupissement, & dans une funeste lethargie. Catulle l'appelle *stolidum veternum*, dans ces beaux vers *ad Coloniam*, où il explique admirablement ce que c'est que cette lethargie.

Talis iste meus stupor, nil videt, nihil audit.
Ipse quis sit, utrum sit, an non sit, id quoque nescit.
Nunc eum volo de tuo ponte mittere pronum,
Si pote stolidum repentè excitare veternum
Et supinum animum in gravi delinquere cœno,
Ferream ut soleam tenaci in voragine mula.

Tel est le sot dont je te parle, il ne voit rien, n'entend rien; il ne sait qui il est, il ignore mesme s'il est. C'est luy que je veux jetter de ton pont en bas, la teste la premiere, pour voir s'il pourra tout

d'un coup dissiper cette stupide lethargie & laisser dans la bouë cette pesanteur, comme une mule laisse son fer dans un bourbier.

12 *Romæ Tibur amem ventosus, Tibure Romam*] C'est cette mesme legereté que son valet luy reproche dans la Satire VII. du Livre II.

Romæ rus optas, absentem rusticus urbem
Tollis ad astra levis.—

Quand vous estes à Rome, vous voudriez estre aux champs; & quand vous estes aux champs, vostre inconstance vous porte à ne vouloir que le sejour de Rome, que vous élevez jusques au ciel.

Ventosus] Inconstant & leger comme le vent. Il dit de mesme dans l'Epistre XIX. *ventosæ plebis, de la populace inconstante.* Brutus dans une Lettre qu'il écrit à Ciceron, appelle Lepidus *ventosissimum*, tres-inconstant. En effet, Ciceron écrivant à Cassius sur le sujet de ce mesme Lepidus, dit: *scelus affinis tui Lepidi, summamque levitatem & inconstantiam. Vous connoissez sans doute le crime, & la grande legereté & inconstance de vostre beau frere*

Lepidus. Je m'étonne que Cruquius ait pû se tromper à ce mot, en l'expliquant *glorieux, vain.*

14 *Ut placeat juveni*] à Tibere Neron.

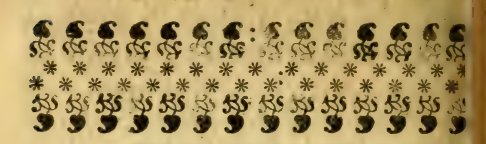
16 *Præceptum auriculis hoc instillare memento*] C'est une metaphore prise des liqueurs qu'on verse goute à goute, pour n'en rien laisser perdre.

17 *Ut tu fortunam, sic nos te, Celse, feremus*] Horace donne icy, en riant, un excellent precepte à Celsus, qui, sans doute, avoit quelque disposition à s'enorgueillir du credit qu'il avoit dans cette Cour. Si ceux qui sont le mieux auprés des Princes vouloient connoistre les sentimens qu'on a pour eux, ils n'auroient qu'à s'examiner bien eux mesmes, car il est constant qu'on les hait ou qu'on les aime selon le bon ou le mauvais usage qu'ils font de leur faveur.

Feremus] Ce mesme terme doit servir à *fortunam. Ut tu fortunam feres, comme tu suporteras ta fortune.* En effet, il ne faut pas s'imaginer que la bonne fortune soit un fardeau fort leger, il est tres-difficile à porter, &

il faut pour cela une vertu extraordinaire, comme Ariſtote l'a fort bien dit dans ſes Morales : *ἄνευ γὰρ ἀρετῆς οὐ ῥᾴδιον φέρειν ἐμμελῶς τὰ εὐτυχήματα. Sans la vertu il n'eſt pas aisé de ſupporter comme il faut la bonne fortune.*



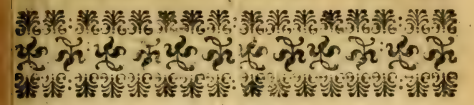


AD

CLAUD. NERONEM

EPISTOLA IX.

SEPTIMIUS, *Claudi, nimirum intelligit unus,*
Quanti me facias. nam quum rogat, & prece cogit,
Scilicet, ut tibi se laudare & tradere coner:
Dignum mente domoque legentis honesti Neronis.
Munere quum fungi propioris censet amici,
Quid possim videt, ac novit me valdius ipso.
Multa quidem dixi, cur excusatus abirem:



A CLAUDE TIBERE NERON.

EPISTRE IX.

ASSUREMENT, mon Prince, s'il y a un homme au monde qui ſache parfaitement combien vous avez d'eſtime & de conſideration pour moy, c'eſt Septimius: car il ne ſe contente pas de me prier, il va juſqu'à me faire violence pour m'obliger à vous le recommander, & à luy procurer quelque accés chez vous. Il faut avoüer auſſi qu'il eſt digne d'avoir quelque part à la bienveillance de Tibere, & d'eſtre reçu dans la maiſon d'un Prince qui ſait ſi bien connoiſtre & diſtinguer les honneſtes gens. Comme il eſt perſuadé que je ſuis auprés de vous ſur le pied de ces amis qui ont les premieres entrées, il voit & connoiſt mieux que moy ce que je puis. Veritablement j'ay dit tout ce que j'ay pu pour

Sed timui, mea ne finxisse minora putarer,
Dissimulator opis propriæ, mihi commodus uni.
Sic ego, majoris fugiens opprobria culpæ,
Frontis ad urbanæ descendi præmia: quod si
Depositum laudas ob amici jussa pudorem,
Scribe tui gregis hunc, & fortem crede bonumque.



m'excuſer. Mais enfin j'ay apprehendé qu'il ne cruſt que je faiſois le modeſte en diſſimulant mon credit, & que je n'eſtois bon que pour moy-même. Ainſi, pour éviter un ſoupçon ſi honteux, je ſuis devenu plus hardi qu'un bouffon & qu'un paraſite. Si vous ne trouvez pas mauvais que pour obeïr aux ordres de mon ami, j'aye pris cette liberté, je vous ſupplie de le recevoir chez vous,& de croire qu'il a toutes les qualités qui peuvent luy faire meriter cet honneur.



REMARQUES

SUR LA NEUVIÉME EPISTR

DU LIVRE I.

ENTRE tous les devoirs de la v
civile, il n'y en a point où l'c
ait besoin de tant de discretion & c
tant de prudence que lorsqu'il s'ag
de recommander un ami. Mille cho
ses concourent à rendre la pratiqu
de ce devoir tres-delicate & tres-diff
cile, sur tout quand on a à écrire à c
grands Seigneurs. Cette Lettre qu
Horace écrit icy à Tibere, pour lu
recommander Septimius, en est ur
preuve. Ce Poëte estoit assez avai
dans les bonnes graces de ce jeur
Prince, & la faveur mesme qu'il avo
auprés d'Auguste, luy donnoit que
que privilege. D'ailleurs il connoisso
& aimoit Septimius comme luy-m
me; & Septimius estoit d'une naissanc
distinguée & d'un merite connu. C
pendant il écrit avec une tres-granc
retenuë; il fait connoistre que cett

Lettre luy a esté arrachée par importunité, & il en demande pardon comme d'une liberté qu'il ne luy appartenoit pas de prendre. Mais en mesme temps il ne laisse pas de rendre justice à Septimius, & de satisfaire à tout ce que l'amitié exigeoit de luy. Cela réüssit si bien, que Septimius eut beaucoup de part à la bienveillance de Tibere; & cette bienveillance servit ensuite à l'approcher d'Auguste qui l'honora toûjours de son affection. Cette Epistre fut écrite avant la troisiéme.

1. *Septimius*] C'est le mesme Titius Septimius dont il est parlé dans l'Epistre III. & auquel Horace adressé l'Ode VII. du Livre II.

Claudi] C'est Claude Tibere Neron. Il estoit appellé Claude, parce qu'il descendoit de l'ancienne famille des Claudiens depuis Appius Clausus, dont il est parlé dans Virgile, & qui fut ensuite nommé Appius Claudius.

Nimirum intelligit unus quanti me facias] Je m'étonne que ceux qui ont pris ce commencement de Lettre fort serieusement, ne se soient pas aperçus qu'il est ridicule de cette maniere. En effet un homme comme Horace

pouvoit-il écrire à un Prince comme Tibere, *Septimius connoiſt mieux que perſonne l'eſtime & la conſideration que vous avez pour moy?* Ces mots, *quanti me facias*, ſont un peu trop forts dans leur ſens naturel. Mais ce n'eſt pas la premiere fois que l'on n'a pas connu la raillerie d'Horace. Elle étoit pourtant icy aſſez ſenſible : car il n'y a pas un mot qui ne la faſſe ſentir. *Nimirum* & *intelligit*, & *unus*, *&c.* ce ſont autant de termes de raillerie, & il ſeroit inutile de le prouver.

2 *Nam cum rogat & prece cogit*] Il me paroiſt qu'on s'eſt trompé, quand on a cru que ce *cum* & celuy du cinquiéme vers doivent marcher enſemble, & eſtre liez par une conjonction qu'Horace a obmiſe. Cela rendroit le paſſage obſcur & embaraſſé ; & ce n'étoit pas là le defaut d'Horace, comme nous l'aſſure Quintilien. *Nam cum rogat & prece cogit*, ſignifie mot à mot, *car lors qu'il me prie, c'eſt alors qu'il me force, &c.* Il veut dire que les prieres de Septimius ne ſont pas modeſtes & retenuës comme les prieres doivent l'eſtre ; mais que c'eſt une veritable violence. La conjonction *&*

e prend icy pour *etiam* ; & de cette
naniere le ſens me ſemble fort beau.

3 *Laudare*] Ce mot ne ſignifie pas
cy *loüer*, mais *recommander, faire con-
noiſtre*.

Et tradere] C'eſt le propre terme
pour dire *donner quelqu'un*, le placer,
e faire entrer au ſervice de quelque
grand Seigneur, luy procurer ſon ami-
ié ; comme dans l'Epiſtre XVIII.

*Fallimur & quondam non dignum
tradimus.*

*Nous nous trompons quelquefois, &
nous donnons des gens indignes de l'hon-
neur que nous leur procurons.*

4 *Dignum mente domoque*] C'eſt ce
qu'Horace ajoûte à la priere que Sep-
timius luy fait : car il ſeroit ridicule de
penſer que ce fuſſent les paroles de
Septimius meſme.

Legentis honeſta] *Legentis* n'eſt pas
icy le participe du verbe *legere*, lire ;
mais de *legere* choiſir. *legentis honeſta*,
qui choiſit des perſonnes de merite, &c.

5 *Munere cum fungi propioris cenſet
amici*] Horace excuſe icy en quelque
maniere la violence dont Septimius a
uſé pour luy arracher cette Lettre

de recommandation. Septimius s'eſt imaginé, dit-il, que j'ay l'honneur d'eſtre ſur le pied de vos amis les plus familiers, & qui ont chez vous les premieres entrées ; & ainſi il connoiſt mieux que moy-meſme le credit que je puis avoir auprés de vous. C'eſt encore une raillerie.

Propioris amici] La coûtume des Princes & des grands Seigneurs, de diſtinguer leurs Courtiſans par les differentes entrées qu'ils leur donnent chez eux, eſt fort ancienne. Seneque aſſure que C. Gracchus & Livius Druſus, Tribuns du peuple, en ſont les auteurs. *Apud nos*, dit-il dans le chapitre XXXIV. du VI. livre des Bienfaits, *primi omnium Gracchus & mox Livius Druſus inſtituerunt ſegregare turbam ſuam, & alios in ſecretum recipere, alios cum pluribus, alios cum univerſis. Parmi nous Gracchus, & aprés luy Livius Druſus, ont commencé à ſeparer la foule de leurs Courtiſans, en recevant les uns en particulier, les autres avec plusieurs, & les autres avec tout le monde.* Les premiers eſtoient appellés *primi amici*, & *primæ admiſſionis*, les amis de la premiere entrée ; les ſeconds, *ſecundi*

di amici & *secundæ admissionis*, les amis de la seconde, & les derniers, *inferiores amici*, & *ultimæ admissionis*, les amis qui n'avoient que les dernieres entrées. Cet usage qui avoit esté long-temps interrompu, fut rétabli par Tibere, qui, comme Suetone nous l'apprend, partagea sa Cour en ces trois classes, & appella la derniere la classe des Grecs, parce que les Grecs étoient des gens dont on faisoit alors peu de cas, & qui n'entroient que les derniers chez ce Prince. Quand Horace dit donc *propioris amici*, il veut dire *amici primæ admissionis*, d'un ami qui a les premieres entrées, & qui est admis dans le secret. Cette coûtume se perdit encore aprés Tibere, fut renouvellée ensuite par d'autres Empereurs, & prit enfin de si fortes racines sous Constantin, qu'elle s'est toûjours conservée depuis, & qu'il n'y a pas d'apparence qu'on la puisse perdre. Aussi est-il bien juste que les Princes ayent le mesme privilege & la mesme liberté que se donnent mesme les particuliers, de recevoir les gens chez eux à differentes heures, les uns plûtost, les autres plus tard, selon qu'ils leur sont

ou agreables ou necessaires.

7 *Multa quidem dixi cur excusatus abirem*] Dans l'opinion où estoit Septimius, qu'Horace avoit beaucoup de credit auprés de Tibere, il n'avoit pas tort d'exiger de luy une Lettre de recommandation. Mais Horace qui savoit ce qui en estoit, avoit tort de l'accorder, s'il n'estoit pas assez bien auprés de ce Prince. C'est pourquoy aprés avoir excusé Septimius, il s'excuse aussi luy-mesme, en disant qu'il avoit resisté long-temps avant que de le donner.

8 *Sed timui mea ne finxisse minora putarer*] Cette crainte d'Horace estoit fondée sur ce qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'estant si bien auprés d'Auguste, il ne fust pas un peu en faveur auprés de Tibere son beau-fils.

10 *Sic ego majoris fugiens opprobria culpæ*] Il n'y a rien de plus fascheux à un honneste homme que de passer pour méchant ami, & pour un homme qui n'est bon que pour luy-même: il aime encore mieux s'exposer à passer pour trop hardi & pour importun.

11 *Frontis ad urbanæ descendi præ-*

mia] Cette façon de parler me paroist assez extraordinaire & assez difficile, & je croy qu'Horace est le seul qui ait dit *descendere ad præmia urbanæ frontis*. Mais tâchons de l'expliquer. Comme les Grecs appelloient les bouffons ἀστείους, les Latins les appelloient de mesme *urbanos*. Plaute dans le Trinum. Act. I. Scene II.

Nihil est profectò stultius, neque stolidius, &c.
Quam urbani assidui cives, quos scurras vocant.

Il n'y a rien de plus fol ni de plus sot que ces gens oisifs qu'on appelle bouffons.

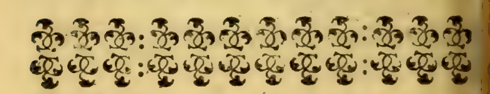
Et Horace dans l'Epistre XV.

——*urbanus cœpit haberi*
Scurra vagus.——

Suetone en rapportant un bon mot qui fut dit à Vespasien, écrit, *quidam urbanorum non infacete. Un des bouffons de la Cour luy dit plaisamment*, *frons urbana* est donc icy pour *frons scurrilis*, le front d'un bouffon; c'est à dire le front d'un homme *hardi, impudent*, & qui ne garde nulles mesures : car les bouffons ont toutes ces

qualités. Et *descendere ad præmia frontis urbanæ*, c'est *imiter l'effronterie de ces gens-là.* C'est cette effronterie & cette impudence, *depositus pudor*, qu'il appelle *præmia urbanæ frontis*, la recompense & le prix d'un bouffon. Car c'est là tout le partage des bouffons, que l'effronterie, qui se nourrit & s'augmente par la pratique de ce bel art.

13 *Scribe tui gregis*] Il dit *scribe*,



AD

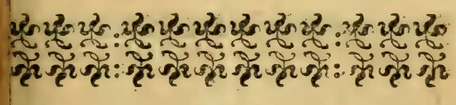
FUSC. ARISTIUM

EPISTOLA X.

URBIS *amatorem Fuscum salvere jubemus*
Ruris amatores : hac in re scilicet una
Multum dissimiles, ad cetera pene gemelli.
Fraternis animis quidquid negat alter & alter,
Annuimus pariter vetuli notique columbi.

parce que ces amis & ces Courtisans du Prince estoient écrits sur son état. Cet état, qui estoit entre les mains du Secretaire, tenoit lieu des Brevets qu'on donne aujourd'huy.

Fortem crede bonumque] Ces deux mots renferment toutes les loüanges qu'on peut donner à un honneste homme. C'est ce que les Grecs disoient καλὸν κ' ἀγαθόν.



A

FUSCUS ARISTIUS

EPISTRE X.

NOus qui n'aimons que la campagne, salüons de tout nostre cœur Fuscus qui n'aime que la ville; en cela seulement fort differens & dans tout le reste entierement semblables, & quasi jumeaux. Car comme deux veritables freres, nous avons tous deux les mesmes sentimens sur tout. Enfin nous sommes comme les deux vieux

Tu nidum ſervas : ego laudo ruris a
mœni
Rivos , & muſco circumlita ſaxa , ne
muſque.
Quid quæris? vivo & regno , ſimul iſt
reliqui
Quæ vos ad cælum effertis rumore ſe
cundo.
Utque ſacerdotis fugitivus , liba re
cuſo :
Pane egeo jam mellitis potiore placen
tis.
Vivere naturæ ſi convenienter opor
tet ,
Ponendæque domo quærenda eſt area pri
mum ,
Noviſtine locum potiorem rure beato?
Eſt ubi plus tepeant hiemes? ubi gra
tior aura
Leniat & rabiem canis , & moment
leonis ,
Quum ſemel accepit ſolem furibund
acutum?
Eſt ubi divellat ſomnos minus invia
cura?

Pigeons de la fable. Vous gardez le nid, & moy je vante les ruisseaux d'une campagne delicieuse, les rochers couverts de mousse, & les forests. M'en demandez-vous la raison? C'est que je vis & que je suis plus heureux qu'un Roy dés le moment que j'ay quitté tout ce que d'une commune voix vous élevez jusques aux nuës: que comme un Esclave qui s'est enfui de la maison d'un Sacrificateur, je suis las de gâteaux, & qu'à l'heure qu'il est je demande à me nourrir de simple pain, que je trouve beaucoup meilleur que les offrandes les plus somptueuses. *Mais raisonnons un peu, je vous prie.* S'il faut vivre conformément à la nature, & qu'avant toutes choses il soit question de chercher une place à bien situer une maison; connoissez vous de lieu plus propre qu'une belle campagne? Est-il ailleurs un lieu où les hyvers soient plus doux, & où les frais zephirs prennent plus de soin d'adoucir la rage de la canicule, & de moderer les fureurs du lion quand le Soleil est une fois entré dans le Signe? Y en a-t-il où les soucis qu'enfante l'envie interrompent moins

Deterius Libycis olet aut nitet herba la pillis?
Purior in vicis aqua tendit rumper plumbum,
Quam quæ per pronum trepidat cum mur mure rivum?
Nempe inter varias nutritur ſylva co lumnas,
Laudaturque domus longos quæ proſpic agros.
Naturam expellas furca, tamen uſqu recurret,
Et mala perrumpet furtim faſtid victrix.
Non qui Sidonio contendere callid oſtro
Neſcit Aquinatem potantia vellera f cum,
Certius accipiet damnum, propiuſve m dullis,
Quam qui non poterit vero diſtingue falſum.
Quem res plus nimio delectavêre, cundæ.

le sommeil? Toutes les diverses couleurs de vostre marbre d'Afrique valent-elles nostre gazon, l'odeur & l'émail de nos prairies? & oseriez-vous dire que l'eau qui coule malgré elle dans des tuyaux de plomb pour aller abreuver les quartiers de Rome, vaille celle de nos ruisseaux, qui suivant leur pente, coulent avec un si doux murmure? Les beautez naturelles ont tant de pouvoir sur nous, que vous tâchez de les imiter, en enfermant au milieu de Rome des forests entieres entre les portiques de vos jardins, & que vous ne trouvez rien de plus beau qu'une maison à la ville, qui ait la vuë sur de vastes campagnes. Chassez la nature avec violence, elle reviendra pourtant toûjours, & victorieuse de vos efforts, elle chassera vos dégoûts vicieux. Le Marchand qui ne connoist pas que la fausse pourpre d'Aquinum dispute de l'éclat & de la beauté avec la veritable pourpre de Sidon, ne sera pas assurément exposé à faire des pertes si considerables, ni qui le touchent de si prés, que l'homme qui ne sait pas discerner le faux d'avec le vray. Celuy qui prend trop de plaisir aux fa-

Mutata quatient. si quid mirabere, pones
Invitus. Fuge magna: licet sub paupere tecto
Reges & Regum vita præcurrere amicos.
Cervus equum pugna melior communibus herbis
Pellebat: donec minor in certamine longo
Imploravit opes hominis frænumque recepit:
Sed postquam victor violens discessit ab hoste,
Non equitem dorso, non frænum depulit ore.
Sic, qui pauperiem veritus, potiore metallis
Libertate caret, dominum vehet improbus, atque
Serviet æternum: quia parvo nesciet uti.
Cui non conveniet sua res, ut calceus olim,
Si pede major erit, subvertet. si minor, uret.
Lætus sorte tua vives sapienter, Arist

veurs de la Fortune, n'en ſupportera jamais les revers avec fermeté. Et tout ce que vous admirerez, vous le quitterez avec peine. Fuyez donc les grandeurs. Sous un humble toict de chaume, on peut eſtre plus heureux que les Favoris des Rois, & que les Rois mêmes. Un jour le Cerf chaſſoit d'un pâturage commun le Cheval qui n'étoit pas ſi aguerri que luy. Aprés un long combat, le Cheval plus foible implora le ſecours de l'homme, & reçut un mors de ſa main. Mais aprés qu'il eut aſſouvi ſa fureur, & qu'il ſe fut défait de ſon ennemi, il ne fut plus en ſon pouvoir de ſe défaire de l'Ecuyer qui le montoit, ni du frein qu'il avoit dans la bouche. Tout de meſme, celuy qui craignant la pauvreté, a renoncé à ſa liberté, plus precieuſe que les richeſſes, portera toûjours un Maître, & ſera toûjours eſclave, parce qu'il n'a pas ſu ſe contenter de peu. Quand le bien n'eſt pas proportionné à nôtre état, c'eſt comme un ſoulié qui bleſſe s'il eſt trop petit, & qui nous fait broncher s'il eſt trop grand. C'eſt pourquoy, Ariſtius, vous ferez fort ſagement de vous contenter de ce que

Nec me dimittes incastigatum, ubi plura
Cogere quam satis est, ac non cessare videbor.
Imperat aut servit collecta pecunia cuique,
Tortum digna sequi potius quam ducere funem.
Hæc tibi dictabam post fanum putre Vacunæ,
Excepto quod non simul esses, cetera lætus.



vous avez. Et je vous permets de me faire des reproches quand vous me verrez tourmenter & perdre mon repos pour amasser plus de bien qu'il ne m'en faut. L'argent est nostre tyran, ou nostre esclave : or il est plus juste qu'il nous obeïsse que si nous luy obeïssions. Je vous ay écrit cette Lettre derriere le vieux Temple de la Deesse des gens libres, & des paresseux, & n'ayant rien qui pust troubler ma joye, excepté que vous n'estiez pas avec moy.



REMARQUES

SUR LA DIXIE'ME EPISTRE

DU LIVRE I.

HORACE aimoit tant la campagne, qu'il ne pouvoit se lasser d'en parler, & d'en vanter le sejour. On a vû ce qu'il en a dit dans ses Odes & dans ses Satires. Il traite la mesme matiere dans ses Epistres : car comme il ne perdoit point d'occasion de quitter Rome pour aller à sa petite maison des Sabins, il recevoit souvent des plaintes de ses amis, qui ne pouvoient souffrir ses longues absences; & par consequent il estoit souvent obligé de deffendre ce goust qui le portoit à se retirer. Voilà ce qui a donné occasion à cette Lettre, qui n'est qu'une réponse aux plaintes de Fuscus Aristius, entierement opposé au sentiment d'Horace, & qui n'aimoit que le sejour de Rome. Ce Poëte parle donc icy des avantages que la campagne a sur la ville. Il fait voir

que ce ſejour eſt plus conforme à la nature, qui ne demande que des choſes ſimples, & un air pur. Il prouve meſme que ce gouſt là eſt ſi naturel aux hommes, que quoy qu'ils tâchent de l'étouffer par l'avarice & par l'ambition, il ne laiſſe pas d'eſtre toûjours le plus fort, & de vaincre le mépris & le dégouſt qu'ils ont pour la retraite, puiſqu'il les oblige à ſe faire à la ville une eſpece de campagne & de ſolitude, par les grands jardins & les grands bois qu'ils enferment dans leurs maiſons. Il inſinuë enſuite que ce qui rend les villes ſi frequentées, c'eſt l'aveuglement des hommes, qui ne ſachant pas diſtinguer le vray d'avec le faux, preferent à leur liberté les moyens d'amaſſer des richeſſes. Ce qu'il accompagne d'un apologue tres-agreable, & qui vient admirablement à ſon ſujet. Il exhorte ſur cela Fuſcus Ariſtius à ſe moderer, & à joüir tranquillement de ſon bien, & il le prie, s'il veut reprendre quelque choſe en luy, que ce ne ſoit pas le gouſt qu'il a pour la ſolitude, & qu'il attende à luy faire des leçons quand il le verra ſe tourmenter pour devenir plus ri-

che, & renoncer entierement à son repos. Il finit par une sentence tres-veritable, que les hommes sont toûjours ou les maistres ou les esclaves de leur argent, sans qu'il puisse y avoir aucun milieu. Voyons en détail toutes les beautez de cette Epistre. Horace n'estoit pas jeune quand il la fit.

Urbis amatorem Fuscum] C'est le mesme Fuscus Aristius, à qui il adresse l'Ode XXII. du Livre I. & qui luy joüa le tour qu'il raconte dans la Satire IX. du Livre I.

—ecce
Fuscus Aristius occurrit mihi carus, &c.

Sur ces entrefaites arrive Fuscus Aristius mon intime ami.

3 *Ad cætera penè gemelli*] *Gemellus* pour *similis, semblable*, parce qu'il n'y a rien qui doive naturellement estre plus semblable que les jumeaux. Les Grecs ont dit de la mesme maniere ἀδελφὸν, *frere*, pour ἴσον, *pareil*.

4 *Fraternis animis*] Cette expression vient du mot *gemelli* du vers precedent.

Quidquid negat alter & alter] Il faut repeter le verbe *negat*. La plus

grande marque de l'amitié, c'eſt la conformité des ſentimens, & l'union des volontés : & comme dit Saluſte, *Idem velle atque idem nolle, ea demum firma amicitia eſt.*

5 *Annuimus pariter, vetuli notique columbi*] C'eſt ainſi qu'il faut lire, & non pas *pariter vetulis notiſque columbis. Pariter* dépend du verbe *annuimus*, & *vetuli notique columbi* eſt une appoſition, comme parlent les Grammairiens. *pariter columbis* n'eſt pas Latin, pour dire *comme des pigeons.*

Vetuli notique columbi] Comme deux Pigeons vieux amis, & qui ſe connoiſſent depuis long-temps. Il paroiſt par ce paſſage, que la fable des deux Pigeons, l'un cazanier, & l'autre voyageur, que Monſieur de la Fontaine a ſi bien contée, eſtoit connuë de ce temps-là : car Horace y a fait alluſion. Le mot *vetuli* prouve qu'il eſtoit vieux quand il écrivit cette Lettre.

6 *Tu nidum ſervas*] *Tu gardes ton nid.* C'eſt à dire, tu demeures dans ta maiſon que tu as à la ville, comme le Pigeon cazanier demeuroit dans ſon nid.

7 *Musco circumlite saxa*] Les cailloux couverts de mousse verte, qu'on trouve sur les bords des fontaines & des ruisseaux. C'est pourquoy Virgile appelle les fontaines *muscosi fontes*. Et Catulle dit :

Rivus muscoso prosilit è lapide.
Un ruisseau jallit d'un rocher couvert de mousse.

8 *Quid quæris*] C'est une façon de parler dont on se servoit quand on vouloit en peu de mots rendre raison de quelque chose. Et elle répond à ce que nous disons en nostre langue, *que voulez-vous que je vous dise? que voulez vous savoir davantage?* Ciceron dans la 1. Lettre du 11. Livre à Atticus : *Verum præclare Metellus impedit & impediet. Quid quæris? est Consul, φιλόπατρις & , ut semper judicavi, natura bonus. Mais Metellus l'empesche & l'empeschera fort bien. Que voulez vous que je vous dise? il est Consul, il aime sa patrie, & il m'a toûjours paru d'un bon naturel.*

Vivo & regno simul ista reliqui] C'est de cette forte persuasion que venoient ces desirs impatiens de revoir sa maison de campagne.

O Rus, quando te aspiciam? quandoque licebit
Nunc veterum libris, nunc somno & inertibus horis
Ducere solicitæ jucunda oblivia vitæ?

O ma petite maison de campagne, quand te reverray-je? quand me sera t-il permis d'aller goûter tantôt dans la lecture des anciens livres, & tantôt entre les bras du sommeil & de l'oisiveté, le delicieux oubli de cette vie fatigante & tumultueuse? Satire VI. Livre II. Ce qu'il dit icy, qu'il vit & qu'il est Roy quand il est dans sa petite solitude, est encore moins fort que ce qu'il dit dans la même Satire, lorsqu'il appelle les nuits qu'il y passe, & les repas qu'il y fait, des nuits & des repas des Dieux, *ô noctes cœnæque Deûm!* Il faut bien prendre garde que ces deux mots, *vivo & regno*, font tout le sujet de cette Epistre, qui a deux parties. Dans la premiere, Horace prouve qu'il n'y a que la vie de la campagne qui soit une veritable vie. Et dans la seconde, il établit qu'il n'y a qu'à la campagne où l'on joüisse d'une veritable liberté, qui est la royauté du Sage.

Simul iſta reliqui quæ vos ad cælum effertis] *Iſta*, toutes les choſes qu'i comprend dans ces vers de l'Od XXIX. du Livre III. où il dit à Me cenas :

Omitte mirari beatæ
Fumum & opes ſtrepitumque Romæ.

Et ceſſez d'admirer la fumée, les riche ſes & le bruit de Rome.

9 *Rumore ſecundo*] C'eſt à dire ave les acclamations & les applaudiſſe mens de tout le peuple. C'eſt ce qu Ciceron dit *ſecundo populo*.

10 *Vtque ſacerdotis fugitivus liba re cuſo*] Horace veut dire qu'on a bea vanter la ville, elle luy eſtoit ce qu eſtoient les gâteaux aux valets de Preſtres, leſquels n'eſtant nourris qu de ces gâteaux que l'on offroit au Dieux, en eſtoient ordinairement l las, qu'ils s'enfuyoient ſeulement pou aller manger ailleurs du pain noir qu' ils trouvoient mille fois meilleur.

11 *Pane egeo jam*] *Jam*, à l'heur qu'il eſt, à l'âge que j'ay. Comme l pain eſt meilleur que les gâteaux : un eſtomac vieux & uſé ; de meſme la campagne eſt meilleure que la vill

un esprit mur qui est las du bruit & les affaires.

12 *Vivere naturæ si convenienter oporet*] Il va prouver sa premiere proposition, que la vie de la campagne est la seule qui puisse estre appellée une veritable vie. Vivre convenablement à la nature, c'est choisir tout ce qui peut luy estre utile & la réjoüir, & rejetter tout ce qui peut l'affliger & luy estre contraire. C'est ce que les Philosophes appellent *convenienter congruenterque naturæ vivere*. Ζῆν ὁμολογουμένως τῇ φύσει. Diogene Laërce dans la vie de Zenon. Et c'est ce qu'Horace dit ailleurs, *intra naturæ fines vivere*, vivre dans les bornes que la nature prescrit, c'est à dire, suivre toutes ses regles, & savoir bien démesler ce qu'elle demande necessairement d'avec ce qu'elle ne demande point.

Quid latura sibi, quid sit dolitura negatum.

13 *Ponendæque domo quærenda est area primum*] Car dans le dessein de vivre conformément à la nature, le premier soin c'est celuy de bâtir une maison commode. Hesiode dans son

Traité de l'Agriculture, met enſem ble ces trois choſes, labourer, plan ter & bâtir.

—ος σπεύδει μὲν ἀρμένος ἠδὲ φυτεῦσαι Οἶκον τ' εὖ θέσθαι.—

Qui ſe hâte de labourer, de planter, & de bien placer une maiſon. Mais la mai ſon eſt la premiere : Οἶκον μὲν πρώτιστα.

14 *Noviſtine locum potiorem ru beato*] Horace appelle *beatum rus*, un campagne heureuſe, celle qui eſt, pou me ſervir des termes de Varron, *i bona regione, quæ bonum cælum habea & bonum ſolum, dans un bon païs, ſou un bon ciel, & dans un bon fonds.*

15 *Eſt ubi plus tepeant hyemes? ul gratior aura*] Une campagne ne pe eſtre appellée heureuſe, ſi on n'y a d l'ombre l'Eſté, & du Soleil l'Hyve *æſtate habeat umbram, hyeme ſolem.*

16 *Et rabiem canis, & momenta le nis*] *Canis*, le Chien, & le Lion ſo deux conſtellations de dix-neuf éto les chacune. Le Soleil entre dans l Signe du Lion à la mi-Juillet ; & l Chien, dont la canicule, autremen le Sirius, eſt une étoile, paroiſt ſi jours aprés. Manile les joint auſſi en

semble dans ce beau passage du cinquiéme Livre :

Quum vero in vastos surgit Nemeus hiatus
Exoriturque Canis, latratque canicula flammans,
Et rabit igne suo, geminatque incendia Solis.

Mais lorsque le Lion de Nemée fait voir sa vaste gueule, que le Chien se leve, & que la Canicule enflammée & pleine de rage, aboye, & qu'elle redouble les ardeurs du Soleil. Les Anciens, tant Grecs que Romains, croyant que la Canicule contribuoit beaucoup à rendre les chaleurs excessives, luy faisoient des sacrifices pour l'appaiser. Et ces sacrifices ordinaires estoient de Chiennes rousses. *Rutilæ canes immolantur, ut ait Ateius Capito, canario sacrificio pro frugibus deprecandæ sævitiæ caussa sideris caniculæ.* Festus.

18 *Est ubi divellat somnos minus invida cura*] *Invida cura*, les soucis qui naissent de l'envie, laquelle habite bien plus les villes que la campagne.

19 *Deterius Libycis olet aut nitet herba lapillis ?*] Le plus beau marbre

d'Afrique, dont les Romains se servent pour paver leurs planchers, n'est pas plus propre, ni plus agreable à la vuë que le gazon que la campagne fournit. Et le gazon a cet avantage sur le marbre, que dans le mesme temps qu'il plaist aux yeux, il contente aussi l'odorat. Lucrece, en parlant des avantages que les habitans de la campagne ont sur les habitans des villes, dit que s'ils n'ont pas des maisons où l'on voye éclater l'or & l'argent, & où des statuës dorées tiennent des flambeaux pour éclairer durant la nuit; ils ont des choses qui font plus de plaisir.

Attamen inter se prostrati in gramine molli
Propter aquæ rivum, sub ramis arboris altæ
Non magnis opibus jucundè corpora curant:
Præsertim cum tempestas arridet, & anni
Tempora conspergunt viridantes floribus herbas.

Mais pourtant couchez tous ensemble sur le tendre gazon, le long d'un ruisseau, sous

ſous les branches des arbres, ils font, ſans beaucoup de dépenſe, des repas delicieux, ſur tout quand la ſaiſon eſt riante, & que la nature prend plaiſir à émailler les vertes prairies d'une infinité de fleurs. Virgile a tâché d'imiter ce paſſage de Lucrece dans ſon Moucheron, & dans ſes Georgiques : mais dans l'un & l'autre endroit on trouvera qu'en voulant ſurpaſſer ou égaler ſon Auteur, il a fait des efforts inutiles, & qu'il eſt demeuré bien au deſſous; tant il eſt vray que quelque eſprit que l'on ait, on a toûjours du deſavantage à copier un original ſi parfait.

Lapillis] Il ſe ſert de ce diminutif *lapillis*, parce qu'on tailloit le marbre en pluſieurs petits carreaux qu'ils peignoient de diverſes couleurs.

20 *Purior in vicis aqua tendit rumpere plumbum*] On ne boit à la ville que les eaux que l'on y conduit par des tuyaux de plomb; & à la campagne on puiſe dans les ſources meſmes. Quel eſt donc le plus agreable & le plus propre, ou de recevoir ces eaux des mains meſmes de la Nature, qui nous les preſente avec toute leur pureté;

ou de les prendre des mains des hommes, qui ne nous les donnent qu'aprés les avoir tenuës dans une longue captivité qui les a tres-ſouvent alterées & corrompuës?

Vici] Les quartiers : car *vici* étoient proprement une portion de ce qu'on appelloit *regiones*. Et ils avoient des Commiſſaires qui eſtoient appellez *Vicomagiſtri*.

Tendit rumpere plumbum] Car l'eau en coulant dans ſes longs tuyaux cherche toûjours à ſe faire jour, & à ſortir de cette priſon. Ainſi ce n'eſt que malgré elle qu'elle va dans les villes : au lieu qu'à la campagne elle ſe donne elle-meſme & ſe preſente avec toute ſa beauté.

21 *Quam quæ per pronum trepidat* Comme il a dit dans l'Ode III. du Livre II.

——& obliquo laborat
Lympha fugax trepidare rivo.

Et où une eau rapide ſe haſte de parcourir les détours de ſon lict tortueux.

Pronum rivum] Un ruiſſeau qui va en pente, qui deſcend. Il ne faut point du tout lire *planum*.

22 *Nempe inter varias nutritur ſylva columnas*] Ce mot, *nempe*, ſert admirablement aux preuves de fait & d'autorité, contre leſquelles toute la chicane eſt inutile. Horace, aprés avoir marqué une partie des avantages que la campagne a ſur la ville, que les Hyvers y ſont plus chauds, & les Eſtés plus froids ; que l'envie y eſt moins connuë ; que le gazon eſt plus beau & plus commode que le marbre ; & que les eaux y ſont plus pures & plus ſaines, ſans aller plus loin, prouve tout d'un coup ſa propoſition, en faiſant voir que ceux qui préferent la ville à la campagne, tâchent cependant d'enfermer, s'il m'eſt permis de parler ainſi, la campagne dans la ville ; puiſqu'ils n'épargnent rien pour avoir à leurs maiſons de grands jardins, où l'on voit des eſtangs, des prez, & des bois environnés de grands portiques à colomnes de marbre, &c.

Inter varias nutritur ſylva columnas] Les Romains faiſoient une exceſſive dépenſe pour avoir des jardins d'une grandeur prodigieuſe, où il y euſt des champs, des prez, des bois, &c. On peut voir ce qui a eſté remarqué ſur

l'Ode III. du Livre II. C'eſt de ces bois dont Horace parle à Lycé, quand il luy dit dans l'Ode x. du Livre III.

Audis quo ſtrepitu janua, quo nemus
Inter pulcra ſitum tecta remugiat
Ventis? ——

N'entendez-vous point avec quel bruit ces vents mugiſſent à cette porte, avec quel bruit ils s'engouffrent dans le bois de voſtre jardin? En cet endroit, *inter pulcra ſitum tecta*, peut eſtre la meſme choſe que dans cette Epiſtre, *inter varias columnas*. Car en ce temps-là les grands Seigneurs environnoient de grands portiques à colomnes les bois de leurs jardins; comme cela paroiſt par ce paſſage. Cependant Tibulle a dit dans l'Elegie III. du Livre III.

Et nemora in domibus ſacros imitantia
lucos.

Et cette expreſſion, *in domibus*, pourroit bien reſſembler à celle d'Horace, *inter pulcra tecta*; & en ce cas-là on pourroit s'imaginer que les Romains avoient au delà de leurs jardins des apartemens où ils eſtoient conduits

par des portiques à colomnes qui environnoient ces bois. C'eſt pourquoy Tibulle a dit *domos* ce qu'Horace appelle *tecta*. Car Theodore Marcile s'eſt aſſurément trompé quand il a pretendu que dans tous ces endroits il eſt parlé des bois que les Romains avoient ſur les toits de leurs maiſons, & contre leſquels Seneque declame dans ſa Lettre CXXII. *Non vivunt contra naturam, qui pomaria in ſummis turribus ſerunt? quorum ſylvæ in tectis domorum, ac faſtigiis nutant, inde ortis radicibus, quo improbè cacumina egiſſent? Quoy, ceux-là ne vivent-ils pas contre la Nature, qui font des vergers ſur le haut des Tours? qui ont ſur les toits de leurs maiſons des foreſts qui pouſſent leurs racines dans les lieux meſmes où on n'auroit autrefois osé ſouhaiter de leur voir porter leur teſte?* Comment peut-on s'imaginer des bois environnez de portiques à colomnes ſur les toits des maiſons? Aſſurément Marcile avoit oublié l'hiſtoire que Vitruve rapporte du Mathematicien Licinius, qui découvrit l'extravagance de la Peinture d'une ſcene d'Apaturius Alabandin, en faiſant voir au peuple qu'il eſt ri-

dicule de metre des porches ſur des toits. *Car qui a jamais vû*, dit-il, *que des colomnes ſoient poſées ſur les maiſons?*

Varias columnas] Des colomnes de marbre de diverſes couleurs, de marbre de Phrygie. Comme il a dit *varios lapides* dans la Satyre IV. du Livre II.

24 *Naturam expellas furca, tamen uſque recurret*] Ce que font les gens entêtez des villes, en enfermant de vaſtes campagnes dans leurs jardins. Cela ſeul prouve que le gouſt de la campagne eſt naturel à l'homme. Son avarice, ſon ambition, & les autres paſſions dont il eſt rempli, combatent ce gouſt naturel, & le chaſſent ſouvent avec violence. Mais il revient toûjours, & ſurmonte en quelque maniere ces malheureux dégouſts qui l'avoient chaſſé, & qui ſont contraints de le ſouffrir. Car on a beau faire, le naturel eſt invincible, on ne ſauroit le cacher, comme dit fort bien Pindare: ἄμαχον δὲ κρύψαι τὸ συγγενὲς ἦθος. Ceux qui préferent la ville à la campagne, le font par des mouvemens étrangers, qui les maiſtriſent; & on peut les

comparer à des arbres que l'on plie par force, & qui dés que cette force cesse ou se relâche, retournent à leur premier pli.

25 *Et mala perrumpet furtim fastidia victrix*] Le naturel reviendra à la dérobée, & percera tous ces dégoûts pernicieux qui l'avoient chassé, & qui luy avoient donné du mépris pour la campagne. Horace appelle *mala fastidia* l'avarice, l'ambition, & les autres passions, qui sont proprement des maladies qui corrompent l'ame, & qui la dégoûtent de tout ce qui luy est proprement bon. Torrentius, au lieu de prendre un si beau sens qui se presente si naturellement, a mieux aimé suivre quelques manuscrits, où il y a,

Et mala perrumpet furtim fastigia victrix.

& il a trouvé à propos de joindre *mala* avec *natura*, qu'il explique *pervicax, callida, opiniâtre, rusée*; & pour *perrumpet fastigia*, il pretend que c'est ce que nous disons en nostre langue, que ne pouvant entrer par la porte, il entrera par la feneſtre ou par le toit. Mais pour peu que l'on examine cette

explication, on la trouvera inſoûtenable, & entierement contraire au ſens d'Horace.

26 *Non qui Sidonio contendere callidus oſtro*] Voicy la ſeconde partie de l'Epiſtre, où il prouve la ſeconde propoſition, *regno*, qu'il regne quand il eſt à la campagne : car *regner* c'eſt joüir d'une entiere liberté. Mais comme les hommes ſeduits par leurs paſſions prennent ordinairement le faux pour le vray, il tâche d'abord de les guerir de ces préjugés vicieux, en leur faiſant voir le dommage infini que ces préjugés cauſent. Et pour cet effet il ſe ſert d'une comparaiſon tirée du negoce. Comme un Marchand qui ne ſauroit pas diſtinguer la fauſſe pourpre d'avec la veritable, ſe ruineroit aſſurément, à plus forte raiſon doit-on croire que celuy-là ſe ruine, qui ne ſait pas diſtinguer le vrai d'avec le faux.

Sidonio contendere callidus oſtro] *Oſtrum Sidonium, la pourpre de Sidon, de Tyr.* Il en a eſté aſſez parlé. On s'eſt trompé ſur ce paſſage, quand on a prétendu que *contendere* ſignifie icy *conferre*, comparer ; & qu'Horace dit

que

que celuy qui ne ſait pas comparer la pourpre de Sidon avec celle d'Aquinum, &c. Quand *contendere* a cette ſignification, il eſt toûjours ſuivi de la prépoſition *ad* ou *cum* : mais il eſt inoüi qu'on ait jamais dit *contendere aliquid aliquo* ſans prépoſition. *Contendere* ſignifie icy diſputer. Et Horace dit que celuy qui ne ſait pas qu'on fait à Aquinum une fauſſe pourpre qui diſpute de la beauté avec la pourpre de Sidon, ſe ruinera aſſurément en achetant de la fauſſe pourpre pour de la pourpre veritable, &c.

27 *Aquinatem potantia vellera fucum*] Ce paſſage nous apprend que du temps d'Horace les Marchands d'Aquinum contrefaiſoient ſi bien la pourpre de Sidon, qu'ils la faiſoient paſſer pour la veritable pourpre. Car dans tous les temps les Marchands ont eſté ce qu'ils ſont aujourd'huy. Et Ciceron a fort bien dit, *nil liberale unquam habuit officina.* Vitruve enſeigne dans ſon ſeptiéme livre de quelle maniere on imitoit la veritable pourpre.

28 *Propiuſve medullis*] C'eſt ce que nous diſons en noſtre langue, *ni qui ſe touche davantage.* Les pertes que les

hommes font en achetant de méchante marchandiſe pour de bonne, ſont des pertes qui ſe font hors d'eux, & qui ſont par conſequent peu conſiderables. Mais les pertes qu'ils font en prenant le faux pour le vray, ſont des pertes qui ſe font en eux, c'eſt la meilleure partie d'eux-meſmes qu'ils perdent.

30 *Quem res plus nimio delectavêre ſecundæ*] La Fortune, que les hommes adorent, a placé ſon trône dans les Villes, & dans les Cours des Rois; c'eſt là où elle promet de diſtribuer ſes faveurs à ceux que l'ambition portera à luy rendre hommage. Mais c'eſt là auſſi qu'elle trompe toſt ou tard tous ceux qu'elle a attirez : car outre qu'elle vend toûjours bien cherement ce qu'elle promet de donner, comme elle eſt l'inconſtance meſme, elle ôte ſouvent le ſoir ce qu'elle a donné le matin; & ceux qu'elle avoit accoûtumés à ſes graces, n'ont plus la force de ſouffrir ſes caprices ni ſes changemens. Au lieu qu'à la campagne vous trouvez une fortune toûjours égale, qui dépend toûjours de vous, & qui eſt toûjours preſte à vous donner plus que vous ne luy avez demandé.

31 *Quatient*] *commovebunt*, étonneront, abatront.

Si quid mirabere, pones invitus] Cela ne peut eſtre autrement, il eſt impoſſible que les hommes quittent ſans regret & ſans deſeſpoir les choſes dont ils ont fait l'objet de leur adoration & de leur culte. Quelle folie donc de ne pas s'attacher toûjours à des choſes qui dépendent uniquement de nous?

32 *Licet ſub paupere tecto Reges & Regum, &c.*] Il n'y a rien de plus vray; dans une petite maiſon de campagne, loin de l'envie & de l'ambition, on peut vivre plus heureux que les Favoris des Rois, & que les Rois meſmes. Témoin ce Vieillard dont Virgile parle dans le IV. Livre des Georgiques, lequel dans un petit coin de terre qui ne portoit ni bled ni vin, & qui n'eſtoit propre à nourrir aucun bétail, égaloit pourtant par les biens de l'eſprit, les richeſſes des Rois.

Regum æquabat opes animis.

34 *Cervus equum pugna melior communibus herbis*] Tout homme qui obeït à ſon ambition, ou à quelque autre paſſion dereglée, reçoit chez

luy un Maiſtre, ou plûtoſt un Tiran qui luy oſte le plus grand bien qu'il ait reçu de la Nature, qui eſt la liberté. Et c'eſt ce qu'Horace prouve par la fable du Cheval & du Cerf. Cette fable n'eſt pas de ſon invention, il l'a empruntée du Poëte Steſichore, qui s'en ſervit tres-à propos en parlant aux Hymeriens, ſur ce qu'ils alloient établir des Compagnies de Gardes à Phalaris qu'ils avoient élu leur General. Pour leur repreſenter donc la faute qu'ils faiſoient, il leur dit : *Un Cheval avoit autrefois un pré à luy ſeul. Un Cerf y entra, & gâta toute l'herbe. Le Cheval voulant ſe vanger, alla trouver l'Homme, & luy demanda ſi par ſon moyen il ne pourroit pas tirer vengeance de ſon ennemi. L'Homme luy répondit que cela ſeroit aisé, pourvû qu'il vouluſt recevoir un frein, & ſouffrir qu'il montaſt ſur luy avec ſes armes. Le Cheval y conſentit, reçut l'Homme, & ſe vengea du Cerf ; mais il fut depuis ce temps-là l'eſclave de celuy qui l'avoit ſecouru. Prenez donc bien garde, Meſſieurs, que la meſme choſe ne vous arrive, & qu'en voulant vous vanger de vos ennemis, vous ne vous aſſujetiſ-*

siez à un Maistre. Horace a mis la fable à sa maniere, & y a changé ce qu'il a trouvé à propos. Phedre l'a aussi changée, car il a mis un Sanglier au lieu d'un Cerf, & un gué au lieu d'un pré. Mais c'est toûjours le mesme sens ; car c'est pour dire que les hommes, pour des choses de neant, tombent tres-souvent dans une dure servitude.

35 *Donec minor in certamine longo*] *Minor*, ἥττων, *inferior*, qui n'est pas si fort, qui est vaincu. Horace ajoûte cette circonstance qui est tres-vraisemblable.

37 *Sed postquam victor violens discessit ab hoste*] *Violens* n'est pas icy une epithete, mais une raison. *Violens* ce *violent.* En effet ce naturel impetueux & violent fut cause de son malheur.

40 *Dominum vehet improbus*] *Improbus*, sans relâche. On peut l'expliquer aussi, *devenu homme de neant*, & de pire condition, puisqu'il n'a plus sa liberté, & qu'il obeït à ses passions.

42 *Cui non conveniet sua res*] Comme le corps est la mesure des habits, il le doit estre aussi des richesses, de la mesme maniere que le pied est la

mesure du soulié. Quand on dit que le corps est la mesure des richesses, on entend facilement que c'est ce qui convient à chacun, & ce que la Nature demande pour son entretien. Epictete s'est servi de la mesme pensée, qu'il avoit empruntée, comme Horace, des premiers Stoïciens. Μέτρον τῆς κτήσεως τὸ σῶμα ἑκάστῳ, ὡς ὁ πούς ὑποδήματος. Ἐὰν μὲν οὖν ἐπὶ τούτου στῇς, ἕξεις τὸ μέτρον, καὶ τὴν ἐπιβάθραν. Ἐὰν δ' ὑπερβῇς, ἀφῆκας ὡς κατακρημνοῦ σεαυτόν. οὕτω γίνεται κατάχρυσον ὑπόδημα, εἶτα πορφυροῦν, εἶτα κεντητόν. ὑπερβῇ γὰρ τὴν χρείαν τοῦ ποδός. Τὸ αὐτὸ, καὶ ἐπὶ τῆς κτήσεως, ἐὰν ὑπερβῇ σῶμα, ὅρος οὐδεὶς ἔτι. *La mesure des richesses*, dit-il, *c'est le corps de chacun, comme le pied est la mesure du soulié. Si tu t'en tiens là, tu garderas la mesure: mais si tu passes, il faut necessairement que tu tombes dans un abysme qui n'a point de fond. Si tu ne t'en tiens pas à ton pied, tu auras des souliers dorez. Ensuite tu en auras qui seront tout de pourpre. Et enfin tu en auras de brodez. Il en est de mesme des richesses; dés qu'on a une fois passé les bornes, & qu'on ne s'en tient pas à la mesure du corps, on ne trouve plus où s'arrester, il n'y a plus de fin.*

44 *Lætus ſorte tua*] Content de la portion, de l'heritage que la Nature vous a donné ; car c'eſt ce que ſignifie proprement *ſors*, ce qui tombe en partage à chacun.

Vives] Les futurs ſervent ſouvent pour les imperatifs : *vives*, tu vivras, pour *vive, vis*. Les Latins & les Grecs ont pris cela des Orientaux.

45 *Nec me dimittes incaſtigatum*] Au lieu de me gronder de ce que je préfere la campagne à la ville, reſervez-vous à me gronder quand vous verrez que je ne pratiqueray pas les conſeils que je vous donne, & que ne me contentant pas du bien que j'ay, je tâcheray d'en amaſſer davantage.

47 *Imperat aut ſervit collecta pecunia cuique*] Il n'y a point là de milieu, les richeſſes ſont nos eſclaves ou nos tyrans. Seneque a profité de cet endroit, quand il dit dans ſon Traité de la vie heureuſe : *Divitiæ apud ſapientem virum in ſervitio ſunt ; apud ſtultum, in imperio. Les richeſſes ſont eſclaves chez le ſage, elles ſont Reines chez le fol.* C'eſt la meſme choſe de toutes les paſſions. On peut voir les Remarques ſur ce vers de la 11. Epiſtre.

Qui nisi paret, imperat.

48 *Tortum digna sequi potius quàm ducere funem*] On s'est fort tourmenté pour trouver ce que c'est que *sequi funem*, & *ducere funem*, *suivre la corde*, & *mener la corde.* Mais ce n'est point du tout la corde dont Terence parle dans la VII. Scene du IV. Acte des Adelphes, où Demea dit à Micion :

Tu inter eas restim ductans saltabis.

Vous danserez avec elles, & ce sera vous qui menerez le branle. Ce n'est pas non plus le Κόρδαξ des Grecs, c'est la corde dont il est parlé dans le 19. vers de la Satire VI. du Livre II.

Qui jam contento, jam laxo fune laborat.

Cette corde, dis-je, que les enfans tenoient chacun par un bout, & avec laquelle ils tâchoient de s'entraisner les uns les autres. On peut voir là les Remarques. Cela convient parfaitement à ce passage. Les richesses ne doivent jamais entraisner le Maistre, c'est le Maître qui doit entraisner les richesses. *Pecunia magis vinci debet quàm vincere.*

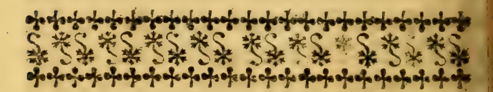
trahi quàm trahere. L'argent doit plûtôt estre vaincu que vaincre, estre entraisné qu'entraisner. Et c'est de cette corde qu'il faut entendre le *funis contentionis*, & *contentiosus funis*, dont parle Tertulien, sur tout dans ce passage, qui exprime admirablement ce jeu. *Sed non decet ultra de auctoritate Scripturarum ejusmodi funem contentiosum alterno ductu in diversa distendere. Mais sur l'autorité des Ecritures il ne faut pas davantage tirer à soy chacun à son tour cette corde de dispute & de contention.*

49 *Hæc tibi dictabam post fanum putre Vacunæ*] *Vacune* estoit le nom de la Deesse des hommes libres, & des gens oisifs. On pretend que c'estoit Diane, ou Cerés, ou Venus, ou la Victoire. Mais Varron soûtient que c'est Minerve, parce que l'étude de la Sagesse est la chose du monde qui demande le plus de loisir. Elle estoit adorée particulierement dans le païs des Sabins; & elle avoit un Temple & un Bois que Pline appelle *Vacunæ nemora*, sur le Mont *Fiscellus*, prés des sources de la Riviere *Negra*, ou *Nar*. De la maison d'Horace on voyoit le

derriere de ce Temple, qui n'estoit plus que de vieilles mazures. C'est pourquoy il l'appelle *putre* ; car son culte estoit abandonné, & il n'y avoit plus que les paysans qui, aprés la recolte de leurs fruits, celebroient sa feste au mois de Decembre. Ovide dans le sixiéme Livre des Fastes :

Nunc quoque cum fiunt antiqua sacra Vacunæ,
Ante Vacunales stantque sedentque focos.

Et encore aujourd'huy quand on celebre



AD BULLATIUM.

EPISTOLA XI.

Quid *tibi visa Chios, Bullati, notaque Lesbos?*
Quid concinna Samos? quid Crœsi regia Sardis?

la feste de l'ancienne Vacune, les paysans sont assis devant le foyer de cette Deesse. Horace ne date sa Lettre de derriere le Temple de Vacune, que pour insulter à son ami en badinant, & pour le faire souvenir par là de la liberté & du grand loisir dont il joüissoit à Tibur.

50 *Quod non simul esses*] De ce que vous n'estes pas icy avec moy, & qu'en renonçant à l'entêtement que vous avez pour la ville, vous ne venez pas apprendre icy à avoir du goust pour la campagne.



A

BULLATIUS.

EPISTRE XI.

QUE vous semble de Chio, Bullatius, & de la celebre Lesbos? Que dites-vous de la belle Samos, & de Sardis, où estoit le riche Palais de Cresus? Comment avez-vous trouvé

Smyrna quid, & Colophon? majora, minorane fama?
Cunctane præ Campo & Tiberino flumine sordent?
An venit in votum Attalicis ex urbibus una?
An Lebedum laudas, odio maris atque viarum?
Scis, Lebedus, quam sit Gabiis desertior atque
Fidenis vicus: tamen illic vivere vellem:
Oblitusque meorum, obliviscendus & illis,
Neptunum procul è terra spectare furentem.
Sed neque qui Capua Romam petit, imbre lutoque
Aspersus, volet in caupona vivere, nec qui
Frigus collegit, furnos & balnea laudat,
Ut fortunatam plenè præstantia vitam.

Smyrne & Colophone? Sont elles au dessus ou au dessous de leur reputation ? Toutes leurs beautés ne sont-elles point à comparer aux beautés de nostre champ de Mars, ou de nostre Tibre? Souhaiteriez-vous de faire vôtre sejour dans quelqu'une des villes d'Attalus? ou vous arresteriez-vous à Lebedus, à cause de l'aversion que vous avez pour la mer, & pour les incommodités du voyage ? BULL. Savez-vous ce que c'est que Lebedus? HOR. Un bourg plus desert que Gabies & que Fidenes. BULL. Cependant je voudrois de tout mon cœur passer là ma vie, oublier mes parens, estre oublié d'eux, & n'avoir d'autre plaisir que de voir de dessus le rivage toutes les fureurs de Neptune. HOR. Mais ni ceux qui venant de Capouë à Rome ont esté bien moüillez & bien crotez, ne voudroient pourtant pas vivre toûjours dans la premiere hôtellerie qu'ils rencontrent ; ni celuy qui a souffert un grand froid, ne vante pas les fours & les bains, comme si c'estoient des lieux qui pussent faire passer une vie heureuse & tranquille. Quoy! parce que vous aurez essuyé quelque grosse

Nec, si te validus jactaverit Auster in alto,
Idcirco navem trans Ægæum mare vendas.
Incolumi Rhodos & Mitylene pulcra facit, quod
Penula solstitio, campestre nivalibus auris,
Per brumam Tiberis, Sextili mense caminus.
Dum licet, & vultum servat Fortuna benignum,
Romæ laudetur Samos, & Chios & Rhodos absens.
Tu, quamcunque deus tibi Fortunaverit horam
Grata sume manu: nec dulcia differ in annum:
Ut quocunque loco fueris, vixisse libenter
Te dicas. nam si ratio & prudentia curas,
Non locus effusi late maris arbiter, aufert:
Cælum, non animum mutant, qui trans mare currunt:

tempeſte en paſſant la mer, eſt-ce une raiſon pour vendre voſtre vaiſſeau au premier port où vous arriverez? Mon cher Bullatius, ſi vous aviez l'eſprit entierement gueri de vos paſſions, toute la beauté de Rhodes & de la charmante Mitylene ſeroit pour vous ce qu'un gros manteau eſt en Eſté, un ſimple calçon en Hyver, au mois de Janvier le Tibre, & le feu au mois d'Aouſt. Croyez-moy, pendant qu'on le peut, & que la Fortune eſt favorable, il faut vanter à Rome le ſejour de Samos, de Chio, & de Rhodes. Venez donc profiter, & remercier cette Deeſſe, des momens heureux qu'elle vous offre. Ne remettez pas à une autre année à joüir de ſes faveurs. Venez, afin que vous puiſſiez dire qu'en quelque lieu que vous ayez eſté, vous y avez vécu content & avec joye. Car s'il eſt vray, comme on n'en peut pas douter, que c'eſt la raiſon & la prudence, qui gueriſſent ſeules nos chagrins, & non pas les lieux qui dominent ſur une vaſte mer; s'il eſt vray que ceux qui traverſent l'Ocean, changent de climat, & non pas d'eſprit, toute la peine que nous prenons eſt

Strenua nos exercet inertia: navibus atque
Quadrigis petimus benè vivere. quod petis, hic est,
Est Ulubris: animus si te non deficit aequus.



inutile ; ce n'eſt qu'une laborieuſe oiſiveté. Nous cherchons le bonheur par mer & par terre. Ce que vous cherchez eſt icy comme là, il eſt meſme à Ulubres, ſi vous avez un eſprit tranquille & égal.



REMARQUES

SUR LA ONZIE'ME EPISTRE

DU LIVRE I.

IL eſt quelquefois aſſez difficile de bien démeſler le deſſein d'une Lettre. Mais ſon Auteur ne doit pourtant pas toûjours eſtre accuſé de l'obſcurité que nous y trouvons. Les Lettres ont cela de particulier, qu'elles peuvent en meſme temps eſtre & fort intelligibles pour ceux à qui on les adreſſe, & fort embaraſſées pour les autres, ſur tout pour ceux qui les liſent dix-ſept cens ans aprés qu'elles ont eſté écrites. Ainſi ſans en rejetter la faute ſur Horace, nous pouvons fort bien trouver que le ſujet de cette Epiſtre eſt obſcur. Car quoique l'on ne ſe ſoit pas encore plaint de cette obſcurité, elle ne laiſſe pas d'eſtre grande. Je ne ſai ſi je pourray la diſſiper. Voicy ce qui m'a paru de plus vraiſemblable. Bullatius eſtoit un homme inquiet, qui pour quelque

chagrin domeſtique, eſtoit allé voyager, dans l'eſperance que le changement de lieu pourroit luy faire oublier le ſujet de ſes inquietudes, & pour excuſer le long ſejour qu'il faiſoit en Aſie, il diſoit hautement qu'il eſtoit las de la mer, & des fatigues d'un ſi long voyage. Horace luy écrit ſur cela pour le deſabuſer, & pour hâter ſon retour. Il ſe moque d'abord de cette excuſe lâche & frivole dont il ſe ſervoit. Il luy repreſente enſuite, que s'il avoit l'eſprit dans une bonne aſſiete, comme il le diſoit apparemment, & s'il avoit oublié ce qui s'eſtoit paſſé, tous les charmes des villes d'Aſie ne pourroient le retenir plus long-temps, & qu'il aimeroit mieux venir joüir à Rome des faveurs que la Fortune luy offroit; & enfin il luy fait valoir cette verité, que comme les hommes en quittant un lieu ne ſe quittent pas eux-meſmes, & ſe portent toûjours avec eux, le changement de climat ne peut ni guerir leurs paſſions, ni les rendre heureux; que tout le mouvement qu'ils ſe donnent pour chercher ce bonheur, eſt entierement inutiles, & que cette felicité ſe trouve également par tout,

puiſqu'elle conſiſte à eſtre le maiſtre de ſon eſprit, & à le rendre tranquille. Cela ſuffit pour détromper ceux qui ont cru que cette Lette ne fut écrite qu'aprés le retour de Bullatius.

1 *Quid tibi viſa Chios*] Chio, une des grandes Iſles de la mer Egée, entre Lesbos & Samos. C'eſtoit la patrie d'Ion le Tragique, de Theopompus l'Hiſtorien, & je croy d'Homere meſme.

Bullati] Ce Bullatius n'eſt connu que par cette Lettre d'Horace. Je n'ay jamais lu ſon nom ailleurs.

Notaque Leſbos] Lesbos, aujourd'huy *Metelin*, nom qui luy eſt reſté d'une de ſes principales villes, appellée Mitylene. Cette Iſle eſt particulierement recommandable par la naiſſance du ſage Pittacus, du Poëte Alcée, de Sapho, d'Arion, du Muſicien Terpandre, & d'Hellanicus Hiſtorien.

2 *Quid concinna Samos*] Samos, aujourd'huy encore Samo, au deſſous de Chio, vis-à-vis d'Epheſe. Horace l'appelle *concinna*, à cauſe de ſa beauté, & de ſa fertilité. L'une & l'autre ſont fort vantées par les Anciens, qui luy

ont mesme appliqué ce proverbe, *φέρει καὶ ὀρνίθων γάλα*, *Les Poules y ont du lait.* C'estoit la patrie du Tyran Polycrate, de Pythagore, & de ce Creophyle qui logea autrefois Homere chez luy.

Quid Crœsi regia Sardis] Sardis, Capitale de la Lydie, & celebre par la Cour de Crœsus. Elle n'est pas si ancienne que la guerre de Troye.

3 *Smyrna quid*] Ephese estoit appellée autrefois *Smyrne* : car dans ce vers du Poëte Callinas, *Σμυρναίους δ' ἐλέησον*, *Ayez pitié des Smyrniens*, il faut entendre les Ephesiens. Mais la division s'estant mise parmi les habitans d'Ephese, ceux qui estoient proprement appellez Smyrniens, se separerent des autres, & allerent bâtir la ville appellée Smyrne, sur les bords du fleuve Hermus, dans un lieu qui estoit habité par les Leleges. Smyrne d'aujourd'huy est à vingt stades de cette ancienne Smyrne.

Colophon] C'estoit encore une ville d'Ionie, sur le rivage de la mer entre Ephese & Smyrne. Devant cette ville estoit le Bois d'Apollon de Claros, si celebre par les oracles qu'on y ren-

doit. La Cavalerie de Colophone étoit la meilleure de toute l'Aſie. On dit qu'elle faiſoit toûjours pancher la victoire du coſté du parti qu'elle ſoutenoit. Et de là eſt venu le proverbe des Grecs & des Latins, *imponere Colophonem*, *mettre Colophone*, pour dire, achever heureuſement une choſe, en venir à bout. Xenophanes Phiſicien, qui avoit fait un Poëme Satirique, qu'on appelloit *Silles*; & Mimnerme, excellent Joüeur de flute, & meilleur faiſeur d'Elegies, eſtoient de Colophone.

5 *An venit in votum Attalicis ex urbibus una*] Une des villes d'Attalus, c'eſt à dire une des villes d'Aſie, dont Attalus avoit eſté Roy, & qu'Attalus Philometor, le dernier de cette famille, avoit donnée aux Romains.

6 *An Lebedum laudas*] Lebedus, autre ville d'Ionie, à ſix-vingts ſtades au deſſus de Colophone, ſur le bord de la mer. C'étoit le rendez-vous ordinaire des Comediens de tout le païs depuis l'Helleſpont. Ils alloient là tous les ans pour y celebrer des feſtes à l'honneur de Bacchus qui eſtoit leur Patron.

7 *Scis Lebedus quam ſit Gabiis deſertior.*] Je ne croy pas que la Langue Latine ſouffre que l'on diſe, *Scis quam Lebedus ſit deſertior Gabiis* ; au moins je ne me ſouviens pas d'en avoir jamais vu d'exemple ; & toutes les regles veulent qu'on diſe, *ſcis quanto deſertior ſit*, *&c.* Je ne doute point qu'Horace n'ait écrit,

Scis Lebedus quid ſit?

comme il y a dans quelques Manuſcrits. Sur ce qu'Horace a demandé à Bullatius s'il ſe plaiſoit à Lebedus, il feint que Bullatius luy répond : *Savez-vous ce que c'eſt que Lebedus?* Et il répond luy-meſme : *Un bourg plus deſert que Fidenes & que Gabii.* Bullatius continuë: *J'aimerois pourtant mieux vivre là*, *&c.* Horace ſe ſert ſouvent de ces ſortes de dialogues, qui réveillent le Lecteur, & donnent de la grace au diſcours.

Gabiis deſertior atque Fidenis vicus] On ſait par Strabon que Lebedus eſtoit un lieu aſſez deſert plus des trois quarts de l'année, & qu'il n'étoit frequenté que pendant que les Comediens y ſejournoient pour joüer

leurs Pieces, & celebrer les festes de Bacchus. Et c'est pourquoy les Lebediens les recevoient avec tant de joye. *Gabii* sur le chemin de Preneste, à vingt milles de Rome, & Fidenes, à six milles, sur le bord du Tibre, à l'embouchure du Teveron. L'une & l'autre avoient esté autrefois des villes tres-considerables, & avoient tenu teste aux Romains. Mais ce n'estoit plus que de petits bourgs fort deserts du temps d'Horace. Elles n'avoient pu se relever depuis qu'elles avoient esté détruites par les Romains.

8 *Tamen illic vivere vellem*] C'est Bullatius qui répond, & qui dit, que quoique Lebedus soit plus desert que Gabies, il aimeroit pourtant mieux vivre là qu'à Rome avec les sujets de déplaisir qu'il y avoit eus.

9 *Oblitusque meorum, obliviscendus & illis*] Ce vers prouve assez que c'est Bullatius qui parle, & non pas Horace. Car Horace estoit étranger, & fils d'un Affranchi qui n'avoit nuls parens. Ce vers sert encore à faire conjecturer que Bullatius avoit reçu quelque déplaisir de ses parens, & que ce fut

fut là ce qui luy rendit odieux le ſejour de Rome.

10 *Neptunum procul è terra ſpectare furentem*] Car Lebedus eſtoit ſur le rivage de la mer. Ce ſentiment eſt admirablement bien peint au commencement du ſecond Livre de Lucrece.

Suave mari magno turbantibus æquora ventis
E terra magnum alterius ſpectare laborem.
Non quia vexari quemquam eſt jucunda voluptas,
Sed quibus ipſe malis careas quia cernere ſuave'ſt.

Lorſque les vents agitent la mer, il eſt doux de voir de deſſus le rivage les peines de ceux qui ſont batus de la tempeſte, non pas que ce ſoit un plaiſir de voir quelqu'un en danger, mais c'eſt qu'il eſt bien agreable de voir à quels maux on n'eſt point exposé.

11 *Sed neque qui Capua Romam petit*] Horace tourne icy en ridicule le pretexte frivole dont Bullatius ſe ſervoit pour excuſer ſon ſejour en Aſie. Car il diſoit qu'ayant eſté fort maltraité par la mer, il ne vouloit plus

s'exposer à un semblable danger. Horace luy dit que c'est justement comme si un homme qui auroit esté moüillé sur le chemin de Capouë à Rome, vouloit passer sa vie dans la premiere hôtellerie, pour ne pas s'exposer à estre moüillé une seconde fois. Ou comme si un homme qui auroit eu froid, vouloit passer le reste de ses jours dans le premier four, ou dans les premieres estuves qu'il rencontreroit, &c.

14 *Ut fortunatam planè præstantia vitam*] Si le bonheur consistoit à n'être pas moüillé, ou à n'avoir point de froid, la premiere hôtellerie & le premier four qui se presenteroient, pourroient rendre heureux. Mais si cela est ridicule à penser; il n'est pas moins ridicule de voir un Romain qui, pour s'épargner les fatigues du voyage, veut passer sa vie loin de son païs.

15 *Nec si te validus jactaverit auster*] *Validus*, fort, violent. C'est le vent de Midy, qu'il appelle ailleurs *enragé*.

16 *Idcirco navem trans Ægeum mare vendas*] On n'a jamais vû personne qui pour avoir essuyé une tempeste,

vende ſon vaiſſeau au premier Port où il aborde. Ce découragement ſeroit encore plus condamnable que l'opiniâtre perſeverance de ces Marchands avares, qui aprés pluſieurs naufrages, ne laiſſent pas de faire radouber leurs navires pour ſe remettre en mer.

17 *Incólumi Rhodos & Mitylene pulcra facit*] Ce paſſage eſt aſſez obſcur, parce qu'on ne voit pas bien la liaiſon qu'il a avec ce qui précede; & c'eſt ce qu'on a toûjours negligé d'éclaircir. Aprés qu'Horace s'eſt moqué de la frivole raiſon de Bullatius, il prévient la ſeule choſe qu'il pouvoit alleguer pour ſa juſtification, qu'il ne penſoit plus au chagrin qu'il avoit eu; mais que la beauté des lieux le retenoit, & qu'il eſperoit de vivre là plus heureux quà Rome. Et c'eſt ce qu'Horace combat, en luy faiſant voir que s'il eſtoit vrai qu'il euſt l'eſprit bien gueri, ni Mitylene, qui eſtoit la plus belle ville de Lesbos, ni toutes les beautés de l'Iſle de Rhodes, ne ſeroient pas capables de luy faire oublier ſon païs. *Incolumis* eſt icy ce qu'il dit dans le dernier vers *animus æquus*, un eſprit tranquille, qui a ſurmonté

tout ce qui pouvoit l'inquieter & le chagriner.

18 *Pænula solstitio*] Rhodes & Mitylene, & les plus belles villes, sont aussi inutiles au Sage qu'un gros manteau est inutile en Esté. Horace veut dire que si Bullatius avoit l'esprit dans une bonne assiete, il ne feroit pas là un si long sejour. *Pænula*, en Grec φαινόλης, une espece de manteau que l'on prenoit contre la pluye & contre le froid. C'estoit proprement un manteau de campagne, & *lacerna* un manteau de ville. Le premier estoit plus long que l'autre. Mais il ne faut pas s'imaginer que ce fussent des manteaux larges comme les nostres; ils estoient comme ces mantelines de cuir que portent les Pelerins; & on les vestoit, c'est à dire qu'on passoit la teste par l'ouverture, & ils s'arrétoient sur les épaules.

Solstitio] Au Solstice d'Esté, qui est environ le vingt-quatriéme de Juin, le Soleil estant au huitiéme degré du Cancer. On appelle les solstices, parce que le Soleil semble s'arrester, & n'avancer pas davantage ni vers le Septentrion au solstice d'Esté, ni vers

le Midy au ſolſtice d'Hyver.

Campeſtre nivalibus auris] *Campeſtre* eſtoit comme un tablier de lin, dont ceux qui faiſoient leurs exercices tout nuds dans le champ de Mars, ſe ceignoient pour ne rien faire voir d'indecent. Vulcatius dans la vie d'Avidius Caſſius : *Proceſſit nudus, campeſtri ſolo tectus. Il parut tout nud, & ceint ſeulement d'un tablier.* Saint Auguſtin dans le chap. XVII. du XIV. Liv. de la Cité de Dieu : *Porrò campeſtria Latinum quidem verbum eſt, & ex eo dictum quod juvenes qui nudi exercebantur in campo pudenda operiebant ; unde qui ita ſuccincti ſunt, campeſtratos vulgus appellat.* Campeſtre, περίζωμα. De *campo* on a fait *campeſtre*, comme de *fano*, *faneſtre* ; de *lana*, *laneſtre*, &c.

20 *Dum licet & vultum ſervat Fortuna benignum*] Il l'exhorte à revenir à Rome, pendant qu'il le peut, que ſa ſanté le luy permet, & que la Fortune luy eſt encore favorable. Il y a ſans doute icy quelque choſe que nous ne ſaurions deviner, & que nous entendrions fort aiſément, ſi toutes les particularités de la vie de Bullatius nous eſtoient connuës. Peut-eſtre

veut-il luy faire entendre que quelques affaires domeſtiques demandent ſon retour, afin qu'il puiſſe profiter des favorables diſpoſitions où l'on continuë d'eſtre pour luy, & ne pas les laiſſer perdre. Peut-eſtre auſſi eſt-ce pour quelques avantages du coſté de la Cour.

21. *Roma laudetur Samos*] Comme s'il luy diſoit : Je n'empeſche pas que vous ne vantiez les beautés de ces Iſles, mais je veux que vous veniez les vanter à Rome.

22 *Tu quamcumque Deus tibi fortunaverit horam*] Il le preſſe de venir joüir des faveurs que la Fortune luy offre, & de ne pas perdre pour une bagatelle, un bien qu'il ne retrouveroit peut-eſtre jamais. Ce vers & le vers ſuivant ont eſté ſuſpects à Cruquius, qui les croyoit ſuppoſez, parce, dit-il, qu'il s'agit icy d'un changement de lieu, & non pas d'un changement de temps. Mais il ſe trompe; il s'agit auſſi d'un changement de temps, puis qu'Horace a déja dit, *dum licet*, & qu'il veut faire apprehender à Bullatius que s'il differe ſon retour, il ne retrouvera plus les choſes dans un état ſi favorable.

24 *Ut quocumque loco fueris*] *Ut* pour *ita ut.* Horace veut faire cesser le chagrin que Bullatius avoit contre Rome, & obliger ce Voyageur à se mettre en état de venir avoüer qu'il peut vivre aussi heureux à Rome qu'en Asie : car le changement de lieu ne guerit pas les chagrins, & par tout on est suivi de ses inquietudes.

Scandit æratas vitiosa naves
Cura. —

25 *Nam si ratio & prudentia curas*] Il est certain que les hommes n'ont d'autre remede contre leurs chagrins que la raison & la prudence ; il n'y a que ces vertus interieures qui puissent combatre & déraciner des maux interieurs : les changemens de lieu peuvent les suspendre pour un temps, mais aprés ce moment ils reviennent plus furieux & plus incurables.

26 *Non locus effusi late maris arbiter*] *Un lieu arbitre de la mer.* C'est à dire un lieu qui domine sur la mer. Cela est dit par raport à Lebedus, où Bullatius a dit qu'il aimeroit à passer sa vie, & à voir Neptune en fureur bouleverser les flots.

27 *Cælum non animum mutant qui*

trans mare currunt] Pithagore avoit dit : Τόπων μεταβολαὶ οὔτε φρόνησιν διδάσκουσιν, οὔτε ἀφροσύνην ἀφαιροῦνται. *Les changemens de lieu n'enſeignent pas la ſageſſe, & n'ôtent pas la folie.* Eſchines dit heureuſement contre Demoſthene : οὐ γὰρ τὸν τρόπον, ἀλλὰ τὸν τόπον μετήλλαξας. *Car tu n'as pas changé de mœurs, mais ſeulement de lieu.* Au reſte il me paroiſt qu'on a fait une faute conſiderable à ce paſſage en le finiſſant à *currunt*, comme ſi le ſens eſtoit entier & complet. Il y auroit de l'inconſequence dans le raiſonnement d'Horace, s'il diſoit : *La raiſon & la prudence gueriſſent les chagrins, le lieu n'y contribuë en rien : donc ceux qui paſſent les mers, changent de lieu, & non pas d'eſprit.* Je dis que ce raiſonnement n'eſt pas juſte ; car ceux qui changent de lieu, peuvent porter avec eux la raiſon & la prudence, comme ceux qui n'en changent point. Ce qui a trompé tous les Interpretes, c'eſt qu'Horace a ſupprimé dans ce vers le *ſi* qu'il faut repeter neceſſairement en ponctuant le paſſage de cette maniere :

— nam ſi ratio & prudentia curas,
Non locus, effuſi late maris arbiter aufert,

Cœlum non animum mutant qui trans
mare currunt,
Strenua nos exercet inertia.

Reprenez le *ſi* : *ſi cœlum : Si c'eſt la raiſon & la prudence qui chaſſent les chagrins, & non pas le lieu : ſi ceux qui changent de climat ne changent pas pour cela d'eſprit, nous nous donnons une peine bien inutile, &c.* De cette maniere la penſée eſt juſte, & le ſens fort beau. Mais afin qu'on ne trouve pas cette ſuppreſſion du *ſi* fort extraordinaire, on n'a qu'à voir l'Ode XVIII. du Livre III. où Horace l'a ſupprimé ſix fois, & où il fait dépendre douze vers d'un ſeul *ſi*. Et l'Ode XIV. du meſme Livre, où il y a encore un exemple bien remarquable de la même liberté.

Benè vivere] C'eſt pour *beatè vivere*, vivre heureux, comme les Grecs ont dit, *εὖ ζῆν*. On trouve dans Ciceron, *benè vivere* pour *faire bonne chere*, & comme nous diſons, *bien ſouper* : mais c'eſt dans une occaſion qui en determine le ſens.

28 *Strenua nos exercet inertia*] Ce *ſtrenua inertia* eſt une expreſſion tres-heureuſe, pour dire une *peine inutile*,

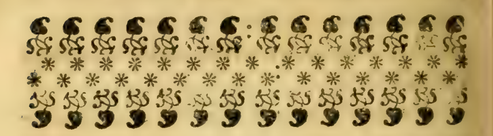
& comme qui diroit un *travail oisif:* & ce travail oisif c'est ce qui suit *navibus atque quadrigis petimus benè vivere. Nous cherchons le bonheur par mer & par terre.* C'est ce que le Philosophe de Chinon a dit à sa maniere, *travailloit rien ne faisant, rien ne faisoit travaillant.* Seneque a voulu imiter ce mot, *strenua inertia*, dans le 12. chap. du 1. Livre de la tranquillité de la vie, par *inquieta inertia:* mais *inquieta inertia* n'approche pas de *strenua inertia*, il s'en manque bien. Cruquius & le vieux Commentateur s'estoient fort trompez en expliquant *inertia, stultitia.*

29 *Quod petis hic est*] Voilà pourquoy il appelle *travail oisif* la peine inutile qu'on prend d'aller chercher loin ce qu'on a si prés. Marc Antonin a dit admirablement dans le Liv. x. *Sois persuadé que ce petit coin de terre est comme les autres lieux, qu'on y est aussi bien & qu'on y trouve les mesmes choses que sur le sommet d'une montagne, & sur le rivage de la mer, &c.*

30 *Est Ulubris*] *Ulubræ* estoit un petit bourg prés de Velitres, dans le Latium. Bullatius y avoit peut-estre

une maiſon, ou plûtôt Horace a mis *ulubres* pour un lieu ſauvage & inhabité, où l'on peut eſtre auſſi heureux qu'ailleurs.

Animus ſi te non deficit æquus] *Animus æquus*, c'eſt *bonus animus*, un eſprit que rien n'ébranle ni n'étonne, & que rien ne fait pancher d'aucun côté. C'eſt l'ἀϑυμία des Grecs, dont Democrite avoit fait un volume entier, & que Seneque a fort bien définie: *Animus qui ſemper æqualis ſecundoque curſu eat, propitiuſque ſibi ſit, & ſua lætus aſpiciat, & hoc gaudium non interrumpat, ſed placido ſtatu maneat, nec attollens ſe unquam, nec deprimens.* Cette expreſſion, *animus æquus* eſt empruntée des balances, qui ſont égales quand elles ſont dans l'equilibre: & voicy un paſſage de Ciceron qui le prouve manifeſtement. Il demande à Atticus s'il devoit partir pour ſe trouver à Rome le premier de Janvier. *Magna res eſt: an probas, ſi ad Kalendas Jan. cogitamus? meus animus eſt æquus, &c. C'eſt une affaire tres-importante: approuvez-vous que je me trouve là le premier de Janvier? mon eſprit ne panche d'aucun coſté, pourvû que, &c.*



AD

ITIUM.

EPISTOLA XII.

FRUCTIBUS *Agrippæ Siculis, quos colligis, Icci,*
Si rectè frueris, non eſt ut copia major
Ab Jove donari poſſit tibi. tolle querelas,
Pauper enim non eſt cui rerum ſuppetit uſus.
Si ventri benè, ſi lateri eſt pedibuſque tuis, nil
Divitiæ poterunt regales addere majus.
Si forte in medio poſitorum abſtemius herbis
Vivis & urtica, ſic vives protinus ut te
Confeſtim liquidus fortunæ rivus inauret:
Vel quia naturam mutare pecunia neſcit,
Vel quia cuncta putas una virtute minora.

A

ITIUS.

EPISTRE XII.

ITIUS, ſi vous faites un bon uſage des revenus des biens qu'Agrippa poſſede en Sicile, & que vous tenez de luy; il n'eſt pas au pouvoir de Jupiter meſme de vous faire plus riche. Ceſſez donc de vous plaindre & de ſoûpirer. Celuy qui a les choſes neceſſaires, n'eſt nullement pauvre. Si vous avez de quoy eſtre bien nourri, bien chauſſé, bien vétu, que pourroient ajoûter à ces richeſſes les richeſſes des Rois? Que ſi d'avanture au milieu de cette abondance vous vivez d'herbes & d'ortyes, vous eſtes auſſi content que ſi la Fortune avoit fait couler tout d'un coup des ruiſſeaux d'or chez vous, ſoit parce que l'argent ne ſauroit changer nos inclinations, ou parce que vous preferez la vertu à

Miramur ſi Democriti pecus edit agellos,
Cultaque, dum peregre eſt animus ſine corpore velox:
Quum tu inter ſcabiem tantam & contagia lucri,
Nil parvum ſapias, & adhuc ſublimia cures?
Quæ mare compeſcant cauſæ, quid temperet annum:
Stellæ ſponte ſua, juſſæne vagentur & errent:
Quid premat obſcurum lunæ, quid proferat orbem:
Quid velit & poſſit rerum concordia diſcors:
Empedocles, an Stertinium deliret acumen.
Verum ſeu piſces, ſeu porrum & cæpe trucidas,

toutes choſes. Aprés cela nous étonnerons-nous que Democrite ait laiſſé ſes biens en friche, & les ait abandonnez aux troupeaux de ſes voiſins, pendant que ſon eſprit dégagé des liens du corps, s'élevoit au deſſus des choſes humaines, puiſque nous voyons qu'au milieu des ordures qui regnent aujourd'huy, & de cette amour du gain, qui a infecté preſque tous les eſprits, vous n'avez aucune penſée terreſtre, & que vous vous attachez encore à connoître les ſecrets merveilleux de la Nature; ce que c'eſt qui empeſche la mer de franchir ſes bornes; ce qui peut cauſer cette admirable varieté des ſaiſons; ſi les étoiles marchent par le propre mouvement de leur volonté, ou par les ordres d'un Eſtre ſuperieur qui leur a marqué leur route: ce qui fait dans la Lune cette viciſſitude toûjours égale de lumiere & d'obſcurité: que ſignifient & que peuvent ces principes des choſes, toûjours oppoſés & toûjours unis: lequel c'eſt qui a rêvé de Stertinius ou d'Empedocle, dans l'explication qu'ils ont voulu dõner de l'accord de ces qualités contraires. Mais ſoit que vous égorgiez des poiſſons pour vos

Utere Pompeio Grospho: & si quid petet, ultro
Defer. nil Grosphus nisi verum orabit & æquum.
Vilis amicorum est annona, bonis ubi quid deest.
Ne tamen ignores quo sit Romana loco res,
Cantaber, Agrippæ, Claudi virtute Neronis
Armenius cecidit. jus imperiumque Phraates
Cæsaris accepit genibus minor. aurea fruges
Italiæ pleno diffudit copia cornu.



repas, ou que vous n'égorgiez que des poireaux & des oignons, je vous prie d'accorder vostre amitié & vostre protection à Pompeius Grosphus. C'est un honneste homme qui ne vous dira rien que de vray, & ne vous demandera rien que de juste. Les amis sont à fort bon marché quand il manque quelque chose aux gens de bien. Avant que de fermer cette Lettre, il faut vous apprendre les nouvelles qu'on vient de recevoir. L'Espagnol est enfin entierement subjugué par Agrippa, l'Armenien par Tibere, & Phraate à genoux a reçu la Couronne & le Sceptre des mains de ce jeune Prince. L'abondance a versé dans toute l'Italie ses plus riches tresors.



REMARQUES
SUR LA DOUZIE'ME EPISTRE
DU LIVRE I.

POUR bien entrer dans le ſens de cette Lettre, & pour en connoître l'eſprit, il faut ſavoir que cet Itius, Fermier des Terres qu'Agrippa avoit en Sicile, eſtoit un homme fort avare, & qui, pour excuſer ſes épargnes, ſe plaignoit eternellement de ſa pauvreté. Horace le raille ſur cela agreablement par une eſpece de dilemme qu'i luy fait: Car, luy dit-il, ou vous joüiſ ſez de voſtre bien, ou vous n'en joüiſ ſez pas: Si vous en joüiſſez, vous n'a vez pas ſujet de vous plaindre, vou eſtes auſſi riche qu'un Roy: Et ſ vous n'en joüiſſez pas, vous n'e eſtes pour cela ni moins à voſtre aiſe ni moins heureux; puiſque cette no joüiſſance ne vient que du mépris qu vous avez pour les richeſſes, & du ca que vous faites de la vertu. L'étude d la Sageſſe vous tient lieu de tout, &

vous estes sur cela d'un si grand exemple, que nous ne devons plus admirer le desinteressement de Democrite, qui aima mieux se donner à la Philosophie, que de conserver son bien qu'il laissa en proye à ses voisins. Tout cela n'est qu'une ironie fondée sur ce qu'Itius estoit effectivement Philosophe, & qu'il avoit joint la connoissance de la Philosophie à celle de la Morale. Aprés les railleries, Horace luy recommande les interests de Pompeïus Grosphus, & luy fait part des nouvelles importantes que l'on venoit de recevoir à Rome de l'entiere défaite des Espagnols par Agrippa; & du succés des armes de Tibere, qui avoit remis Tigrane sur le Thrône d'Armenie, & Phraate sur celuy des Parthes. Ce qui fait voir que cette Epistre fut écrite l'an de Rome DCCXXXIV. Horace estant âgé de quarante-six ans.

1 *Fructibus Agrippæ Siculis*] Il y a de l'apparence qu'aprés la défaite de la Flote du jeune Pompée, prés de Messine, Auguste donna à Agrippa, pour le recompenser de ses services, quelques Terres en Sicile. Je ne say mê-

me s'il ne luy donna pas le gouvernement de l'Isle.

Quos colligis Icci] C'est *Itius*, & non pas *Iccius*; & le mesme à qui il adresse l'Ode XXIX. du Liv. I. Itius avoit traité avec Agrippa des droits & des revenus qu'il avoit en Sicile, & qu'Auguste luy avoit donnés. Car Itius n'estoit ni l'homme d'affaires d'Agrippa, ni son Procureur.

Si rectè frueris] *Si vous en joüissez bien.* C'est à dire, si vous ne vous refusez rien de ce qui vous est necessaire, & qui vous fait plaisir. Car *frui* marque une joüissance plus entiere & plus parfaite qu'*uti*, comme cela a esté remarqué ailleurs.

2 *Non est ut copia major ab Jove donari possit*] En effet un homme qui sait joüir de son bien, & qui en tire de quoy satisfaire à ses besoins & contenter ses passions, est aussi riche qu'il peut estre.

3 *Tolle querelas*] On aura beaucoup de peine à se tirer de ce passage, si l'on ne reçoit ce qui a esté dit dans l'argument.

4 *Pauper enim non est cui rerum suppetit usus*] Car c'est la privation qui

fait la pauvreté. Celuy qui a, ne peut jamais eſtre appellé pauvre.

5 *Si ventri bene, ſi lateri eſt pedibuſque tuis*] C'eſt ce que nous diſons en noſtre langue, *ſi tu es bien nourri, bien chauſſé & bien vétu.* Mais ce vers ne doit pas ſeulement eſtre entendu de la nourriture, il embraſſe auſſi les plaiſirs de l'Amour. Car Horace a eu en vuë ces beaux vers que Plutarque attribuë à Solon, & que l'on trouve aujourd'huy parmi les Sentences du Poëte Theognis.

Ἶσόν τι πλουτοῦσιν ὅτῳ πολὺς ἄργυρός ἐστι,
Καὶ χρυσὸς, καὶ γῆς πυροφόρου πεδία,
Ἵπποι θ' ἡμίονοί τε καὶ ᾧ τὰ δέοντα πα-
ρέστι,
Γαστρί τε καὶ πλευραῖς, καὶ ποσὶν ἁβρὰ
παθεῖν.
Παιδός τ' ἠδὲ γυναικός, ὅταν δέ κε τοῖς
δ' ἀφίκηται
Ὥρη, σὺν δ' ἥβῃ γίγνεται ἁρμόδιος,
Ταῦτ' ἄφενος βροτοῖσι. —

Car c'eſt ainſi qu'il faut lire ce paſſage: *Celuy qui a quantité d'or & d'argent, beaucoup de terres labourables, & de grands haras de chevaux & de mulets, n'eſt pas plus riche que celuy qui a juſte-*

ment de quoy estre bien nourri, bien chaussé, bien vétu. Que si avec cela ils ont l'un & l'autre une belle Maîtresse, dont la jeunesse réponde à la beauté, voilà le comble des richesses. C'est là le sens d'Horace, Lambin a eu tort de chercher une autre explication.

7 *Si fortè in medio positorum*] Voilà la seconde partie du dilemme. C'est le contraire de ce qu'il a dit.

Abstemius] Ce mot signifie proprement *qui ne boit point de vin.* Mais il se prend aussi en general pour un homme sobre, qui mange peu.

8 *Et urtica*] Les Anciens mangeoient l'ortye sauvage, qu'on appelle l'ortye femelle, quand elle estoit fort tendre. Et non seulement ils la trouvoient agreable au goust, mais ils la croyoient un preservatif contre les maladies. Le Medecin Phanias avoit fait un Traité de ses proprietés & de ses vertus. On en mange encore aujourd'huy en certains lieux.

Sic vives protinus] Il n'est pas aisé d'exprimer icy la force de ce *protinus.* Il signifie proprement *tout d'une suite, tout d'un train.* Et Horace veut dire qu'il est persuadé que quoy qu'Itius

vive dans l'abſtinence, ſa vie eſt une ſuite de bonheur dont rien n'interrompt le cours. C'eſt une ironie.

Ut te confeſtim liquidus fortunæ rivus inauret] Cet *ut* a trompé les Interpretes, car il ne ſignifie pas icy *afin que*, rien ne peut eſtre plus éloigné du ſens d'Horace. Mais il ſignifie *comme ſi*, & il eſt pour *ut ſi*, ou *quaſi*, & cela eſt ordinaire aux Latins. Horace dit donc qu'Itius eſt auſſi gay & auſſi content pendant tout le cours de ſa vie qu'on eſt d'ordinaire dans le moment que l'on vient de recevoir de la Fortune quelque preſent conſiderable, & que l'on n'avoit pas attendu.

9 *Fortunæ rivus*] Cela me paroiſt remarquable, *un ruiſſeau de la Fortune*. Je ne me ſouviens pas de l'avoir lû ailleurs. Horace fait alluſion aux fleuves qui rouloient l'or dans leurs eaux, comme le Pactole & le Tage.

10 *Vel quia naturam mutare pecunia neſcit*] Comme on n'a point du tout compris le ſujet de cette Lettre, on a fort mal expliqué ce vers. Horace fait ſemblant de croire que le contentement qu'Itius trouve dans ſa frugalité, ou plûtoſt dans ſon abſtinence,

vient de l'une de ces deux raiſons ; ou parce qu'il eſt perſuadé que les richeſſes ne peuvent pas changer le naturel des hommes, c'eſt à dire qu'elles ne peuvent pas calmer leurs inquietudes, & les rendre heureux ; ou parce qu'il eſt convaincu que quand bien elles pourroient contribuer en quelque maniere à leur bonheur, elles ſont toûjours moins eſtimables que la vertu. Mais l'une & l'autre de ces deux raiſons ſont également ironiques.

12 *Miramur ſi Democriti pecus edit agellos*] On accuſe Horace d'avoir attribué à Democrite ce qu'on a dit d'Anaxagoras, que pour mieux vaquer à la contemplation des choſes celeſtes, il abandonna ſon bien, & le laiſſa en proye aux troupeaux de ſes voiſins. Mais Ciceron eſt un bon garand d'Horace ; car il dit dans le cinquiéme Livre *de finib. Democritus dicitur oculis ſe privaſſe certè ut quam minimè animus à cogitationibus abduceretur, patrimonium neglexit, agros deſeruit incultos, &c. On dit que Democrite ſe priva de la vuë ; mais il eſt au moins bien certain qu'afin que ſon eſprit fuſt plus libre, & moins détourné de ſes meditations,*

meditations, il negligea ſon bien, & laiſſa ſes terres en friche, &c. Democrite eſtoit d'Abdere, ville de Thrace, & il vivoit environ quatre cens cinquante ans avant noſtre-Seigneur.

13 *Dum peregrè eſt animus ſine corpore velox*] Horace ſuit icy l'idée des Platoniciens, qui en parlant des fonctions de l'ame, s'expliquoient comme ſi dans la meditation elle ſe détachoit veritablement du corps pour s'élever au deſſus des choſes terreſtres, & pour s'aprocher des objets qu'elle veut enviſager. C'eſt pourquoy Ariſtophane fait dire par Socrate, dans la III. Scene du I. Acte des Nuées:

—— οὐ γὰρ ἄν ποτε
Ἐξεῦρον ὀρθῶς τὰ μετέωρα πράγματα
Εἰ μὴ κρεμάσας τὸ νόημα, καὶ τὴν φροντίδα
Λεπτὴν καταμίξας ἐς τὸν ὅμοιον ἀέρα.

Il eſt vray, je n'ay jamais bien penetré les choſes, que quand j'ay ſuſpendu mon eſprit, & meſlé mes pensées les plus déliées avec l'air le plus ſubtil. Et dans la premiere Scene de l'Acte ſecond, pour ſe mieux moquer de la Philoſophie, il luy fait dire:

Μὴ νῦν περὶ σαυτὸν εἶλε τὴν γνώμην ἀεί.
Ἀλλ' ἀποχάλα τὴν φροντίδ' ἐς τὸν ἀέρα,
Λινόδετον ὥσπερ μηλολόνθην τοῦ ποδός.

Ne retiens point ton esprit, donne-luy l'essor, laisse-le voler où il voudra, comme le Haneton que les enfans attachent à un filet. Mais tout le ridicule qu'Aristophane tâche de donner à cette opinion, n'empesche pas qu'elle ne renferme une verité tres-constante, que ce n'est qu'en se détachant de la matiere que nostre ame peut connoître la verité.

Animus] Il y a de la difference entre *animus* & *anima* : *animus* est la principale & la plus noble partie de l'ame, c'est par luy que nous pensons; & l'on peut dire qu'il est à l'ame ce que l'ame est au corps. C'est le νοῦς ἐπιβήτωρ, *mens auriga*, comme dit Platon : au lieu que l'ame est le char & les chevaux que ce premier conduit. C'est pourquoy les Platoniciens & les Stoïciens appelloient *animum* τὸ ἡγεμονικόν. Cette difference n'est pas sensible en nostre langue, qui employe également le mot *ame* pour exprimer

& *animum* & *animam*, *l'ame* & *l'esprit*, comme les Grecs ont ſouvent compris l'un & l'autre ſous le mot ψυχή.

Velox] Il fait alluſion aux aiſles que Platon donne à l'ame.

14 *Quum tu inter ſcabiem tantam & contagia lucri*] On a mal expliqué ce vers, comme ſi ces deux paſſions, l'amour du gain, & l'amour des belles choſes, ſe trouvoient également dans Itius. Rien n'eſt plus contraire à la penſée d'Horace, qui dit ſimplement que l'exemple d'Itius eſt plus étonnant que celuy de Democrite, parce qu'Itius s'attache à l'étude de la Philoſophie au milieu d'un ſiecle corrompu, où l'on ne penſe qu'à un gain ſordide, qui infecte tous les eſprits. *Scabies* & *contagia lucri* ne ſont pas dans Itius, mais autour d'Itius. Ce ſont les vices du ſiecle, & non pas les vices d'Itius. Mais il faut toûjours ſe ſouvenir qu'Horace raille.

15 *Sublimia cures*] *Sublimia*, τὰ μετέωρα, les choſes celeſtes. C'eſt ce qu'il explique dans la ſuite. On a vu dans l'Ode XXIX. du Livre I. qu'Itius avoit eſté fort attaché à la Philoſophie, & que l'envie d'aller à la guerre contre

les Arabes, avoit un peu étouffé ce gouſt de l'étude. Mais enfin ce gouſt reprit le deſſus.

16 *Quæ mare compeſcant cauſæ*] Ce qui empeſche la mer de paſſer les bornes qui luy ſont marquées, & qui ſont plus baſſes qu'elle.

Curve ſuos fines altum non exeat æquor?

comme dit Properce. C'eſt une queſtion qui a exercé les Aſtronomes & les Phyſiciens. Mais leurs raiſons ne ſatisferont jamais perſonne; & l'on ſera toûjours obligé de recourir au principe des Theologiens, que Dieu ayant ramaſſé les eaux qui couvroient toute la terre, & leur ayant marqué leur lieu, elles ne peuvent plus ſans ſon ordre, reprendre la place qu'elles ont quittée, & enfraindre la loy qui leur a eſté impoſée par ce Maiſtre de l'Univers.

Quid temperet annum] Ce qui fait la varieté des ſaiſons. C'eſt ce qu'il a dit dans l'Ode XII. du Liv. I. *Variiſque mundum temperat horis : Tempere le monde par des ſaiſons differentes.*

17 *Stellæ ſponte ſua, juſſæne*] Si les Planetes & les Etoiles marchent par le mouvement de leur propre volonté,

ou s'il y a un Moteur qui leur donne ce mouvement. C'eſt à dire, s'il y a une Providence qui dirige les mouvemens des Cieux, &c.

18 *Quid premat obſcurum Lunæ, quid proferat orbem*] Ce vers ſe peut entendre des apparences ordinaires de la Lune, qui ne luit point lorſqu'elle eſt dans la conjonction, parce qu'alors il n'y a que ſa partie haute qui ſoit éclairée du Soleil, & que ſa partie baſſe, qui eſt tournée vers nous, n'en eſt point éclairée, & qui ne commence à luire qu'à meſure qu'elle s'en éloigne. On peut auſſi l'entendre des éclipſes de Lune, lorſque l'ombre de la terre l'empeſche de recevoir la lumiere du Soleil : & ces éclipſes ſont plus ou moins grandes, ſelon que la Lune eſt alors plus prés de la terre, & qu'elle eſt plus ou moins enfoncée dans ſon ombre.

19 *Quid velit & poſſit rerum concordia diſcors*] Voilà une heureuſe expreſſion, *la concorde diſcordante des choſes*, pour dire les quatre elements dont les qualités contraires nourriſſent & entretiennent tout. Ovide a dit de meſme dans le VIII. Liv. des Metam.

—*& discors concordia fœtibus apta est.*

Et Manile:

Sitque hæc concordia discors.

C'est sur cela qu'un Ancien a dit, *que la guerre est la mere de toutes choses :* πόλεμος ἁπάντων πατήρ. On peut voir l'admirable petit Traité *de Mundo*, qu'on attribuë à Aristote. Il y a un Chapitre entier, διὰ τί ὁ κόσμος ἐκ τῶν ἐναντίων ἀρχῶν συνεστηκὼς, οὐ διαφθείρεται. *Pourquoy le monde estant composé d'elemens contraires, ne perit point.*

20 *Empedocles an Stertinium deliret acumen*] Empedocle, celebre Physicien de Sicile, qui vivoit quatre cens cinquante ans avant Nostre-Seigneur, & plus de quatre-vingts ans avant Aristote. Pour accorder les difficultés qu'il trouvoit à dire que les qualités contraires des elemens faisoient subsister le Monde, il avoit imaginé une amitié & une haine qui venoient au secours de ces qualités contraires, & qui causoient l'union ou la dissolution des corps. Voicy ses termes :

Ἄλλοτε μὲν φιλότητι συνερχόμεν' εἰς ἓν ἅπαντα

Ἄλλοτε δ' αὖ δίχα πάντα φορεύμενα νείκεος ἔχθει.

Quelquefois l'amitié nous joint ensemble, & quelquefois la haine nous divise & nous desunit. C'est ceque Ciceron touche en passant, quand il dit dans son Traité de l'Amitié : *Agrigentinum quidem doctum quendam virum carminibus Græcis vaticinatum ferunt quæ in rerum natura, totoque mundo constarent, quæque moverentur, ea contrahere amicitiam, dissipare discordiam. On dit qu'un savant homme d'Agrigente a exposé dans ses vers, que toutes les choses qui sont dans la Nature, & qui ont du mouvement, sont unies par l'amitié, & dissipées par la discorde.* Aristote a refuté ce sentiment. Mais Stertinius, c'est à dire les Stoïciens, pour se tirer d'embarras, avoient recours à la Providence, qui par une application continuelle, entretenoit le monde, & le faisoit subsister. Horace dit donc qu'Itius recherchoit laquelle de ces deux opinions estoit la plus probable.

21 *Verum seu pisces, seu porrum & cæpe trucidas*] *Seu pisces, si tu manges des poissons*, répond à la premiere partie du dilemme, *si rectè frueris, si vous*

joüissez bien, &c. Car les Anciens ne trouvoient rien de meilleur & de plus delicat que le poisson, qu'ils appelloient par excellence *opsonium*, à cause de sa delicatesse, comme le rapportent Athenée & Plutarque. C'est ainsi que dans l'Andriene de Terence, Davus dit, *paululum obsoni*, en parlant des poissons qu'on avoit achetez pour le souper du bon-homme. Et voilà pourquoy Homere ne fait manger que de la viande à ses Heros, & jamais de poisson; parce que les Heros doivent mener une vie simple comme des Religieux. *Seu porrum & cape, Si tu ne manges que des oignons & des porreaux*, répond à la seconde partie, *si fortè abstemius herbis vives & urtica: si la sobrieté vous porte à ne vous nourrir que d'herbes & d'ortyes.* Et c'est ce qui prouve manifestement la division que j'ay faite de cette Lettre, & le sens que je luy ay donné.

Trucidas] *Trucidare* ne se dit proprement que du meurtre des hommes. Horace l'employe en parlant des poissons; parce que selon les dogmes de Pythagore, qu'Empedocle avoit mis en vers, les ames des hommes pas-

ſoient quelquefois dans les animaux. Mais en meſme temps Horacc fait ſervir ce terme aux porreaux & aux oignons, parce que les Pythagoriciens croyoient qu'il y avoit du ſang, & qu'ils prenoient pour des veines les lignes rouges dont ils ſont parſemez. Les Brachmanes, qui ſont les Pythagoriciens d'aujourd'huy, ont encore la meſme ſuperſtition.

22 *Utere Pompeio Groſpho*] C'eſt ce Groſphus à qui il adreſſe l'Ode XVI. du Livre II. d'où il paroiſt meſme qu'il eſtoit de Sicile, car il luy dit :

Te greges centum, Siculæque circum
Mugiunt vaccæ.——

Vous avez cent troupeaux de brebis qui paiſſent ſur vos collines ; cent troupeaux de bœufs & de geniſſes de Sicile, qui mugiſſent dans vos prairies. Le nom meſme de Groſphus témoigne aſſez qu'il eſtoit étranger : pour le ſurnom qu'il portoit, il ne faut pas s'en embaraſſer, c'eſtoit le nom du Patron, qui demeuroit ordinairement à ſes Affranchis. Ce Groſphus avoit eſté ſans doute à un des Pompées ; & c'eſt de là apparemment que venoient les affaires

qui luy estoient survenuës en Sicile, & le besoin qu'il avoit de la protection d'Itius pour recouvrer son bien, qui aprés la défaite du jeune Pompée, avoit esté envelopé & compris dans ce qu'Auguste avoit donné à Agrippa.

24 *Vilis amicorum est annona*] Cette expression est heureuse ; l'année est bonne pour acquerir des amis, quand il manque quelque chose aux gens de bien.

26 *Cantaber Agrippæ, Claudi virtute Neronis Armenius*] Agrippa défit & subjugua entierement les Espagnols l'an de Rome DCCXXXIV. & la mesme année Auguste avoit envoyé en Asie Tibere, qui affermit Tigrane sur le Thrône d'Armenie, & remit Phraate sur celuy des Parthes. Horace releve icy cette expedition d'Armenie comme une chose fort glorieuse. En effet on en fit des sacrifices à Rome. Cependant il est certain que Tibere ne fit rien de merveilleux, ni qui répondist à ce grand équipage de guerre : à son arrivée il trouva presque tout fait.

28 *Cæsaris accepit genibus minor*] Il décrit la posture de Phraate, qui estant à genoux, reçut le diadéme des mains

de Tibere, qui estoit assis sur un espece de Thrône ou de Tribunal.

29 *Italiæ pleno diffudit Copia cornu*] Cette abondance & cette richesse commencerent en ce temps-là, mais elles augmenterent considerablement trois ou quatre ans aprés: car alors l'Empire Romain se vit dans l'état le plus florissant où il eust jamais esté. On peut voir l'admirable description qu'Horace en fait dans l'Ode v. du Liv. IV.

Copia] C'est icy une Deesse.

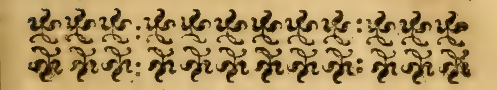


AD

VINNIUM ASELLAM.

EPISTOLA XIII.

Ut proficiſcentem docui te ſæpè diuque,
Auguſto reddes ſignata volumina, Vinni,
Si validus, ſi lætus erit, ſi denique poſcet:
Ne ſtudio noſtri pecces, odiumque libellis
Sedulus importes opera vehemente miniſter.
Si te fortè meæ gravis uret ſarcina chartæ,
Abjicito potius, quàm quo perferre juberis
Clitellas ferus impingas: Aſinæque paternum
Cognomen vertas in riſum, & fabula fias.
Viribus utêris per clivos, flumina, lamas.



MEMOIRE POUR VINNIUS ASELLA.

EPISTRE XIII.

SELON les longues & frequentes leçons que je t'ay données avant ton départ, Vinnius, tu rendras à Auguste ces volumes bien cachetez, s'il se porte bien, s'il est en bonne humeur, & s'il les demande; de peur qu'en voulant me servir tu ne me déserves, & qu'un trop grand empressement ne fasse maudire l'ouvrage & l'Auteur. Si tu te trouves trop chargé d'un si gros paquet, jette-le plûtost en chemin que d'aller le jetter lourdement où tu as ordre de le porter, & que de faire par là tourner en risée le surnom que tu as eu de ton pere, & estre le sujet des railleries des Courtisans. Sers-toy de toutes tes forces sur les montagnes, dans les guez, & dans les méchants chemins. Quand tu auras surmonté

Victor propoſiti ſimulac perveneris illuc,
Sic poſitum ſervabis onus, ne fortè ſub ala
Faſciculum portes librorum, ut ruſticus agnum:
Ut vinoſa glomos furtivæ Pyrrhia lanæ:
Ut cum pileolo ſoleas conviva tribulis.
Ne vulgo narres te ſudaviſſe ferendo
Carmina quæ poſſunt oculos aureſque morari
Cæſaris. oratus multa prece, nitere porro,
Vade, vale: cave ne titubes, mandataque frangas.



toutes ces difficultés, & que tu ſeras arrivé, ſouviens-toy de tenir ces livres de bonne grace, comme je t'ay montré. Ne les mets pas ſous le bras, comme un païſan porte un agneau : comme tu as vû à la Comedie l'yvrogneſſe Pythias tenir la laine qu'elle a dérobée: ou comme un convive de Tribu porte ſes pantoufles & ſon bonnet quand il va à un ſouper de Confrerie. Sur tout ne va pas dire étourdiment que tu as bien ſué en portant des vers qui pourront occuper les yeux & les oreilles d'Auguſte. Va de ce pas je t'en conjure, ne t'arreſte pas davantage, parts, Adieu. Prens bien garde de ne pas broncher, & de ne pas envoyer à vau l'eau tous mes ordres.

REMARQUES

SUR LA TREIZIE'ME EPISTRE

DU LIVRE I.

HORACE envoyoit à Auguste la premiere Lettre du second Livre, *Quum tot sustineas, & tanta negotia solus*, par un homme du païs des Sabins; & comme ceux qui n'ont jamais vû la Cour, font ordinairement tout de mauvaise grace & à contretemps quand ils approchent des Princes; ce Poëte, pour prévenir ce ridicule qui devoit tomber sur luy, & ne se fiant pas trop aux leçons qu'il avoit déja données à son Envoyé, & qu'il luy avoit fait repeter plusieurs fois; luy met en main des instructions par écrit, afin qu'il les étudiast en chemin. Car ce n'est pas une Lettre, mais un Memoire, une instruction qu'Horace donne luy-mesme à Vinnius; & ce n'est qu'une pure badinerie. Mais par cette badinerie Horace ne laisse pas de faire fort bien sa cour à Auguste, & de

de le divertir : car il ſavoit bien que ce Memoire ſeroit vu du Prince. Sous la figure de ce Villageois il a peint admirablement ceux qui eſtant accoûtumez à une vie obſcure, paroiſſent tout d'un coup à la Cour ſans en connoître ni les mœurs ni les manieres : & il n'y a rien de plus naturel que ce portrait. Heinſius en avoit connu la beauté quand il a écrit dans ſon Traité de la Satire : *Huc ſpectat venuſtiſſima illa ad Aſellam epiſtola, quam cum libris ſuis ad Auguſtum mittit ; in qua lepide umbraticorum mores, cum principibus ſiſtuntur, aut ad eos ſe conferunt, deſcribit. C'eſt cette peinture de caracteres qu'Horace a eu en vuë dans la charmante Lettre qu'il donne à Vinnius Aſella quand il l'envoye porter ſes Ouvrages à Auguſte. Car il y decrit admirablement les manieres des gens obſcurs, lors qu'ils ſe preſentent devant les Princes.*

1 *Ut proficiſcentem docui te ſæpè diuque*] Ce n'eſt pas proprement une Lettre, c'eſt une inſtruction qu'Horace donne à Vinnius, afin qu'en la liſant il puiſſe ſe ſouvenir des leçons qu'il luy avoit données avant ſon dé-

part ; & cela eſt plus plaiſant qu'une Lettre. On avoit fort mal expliqué ce vers.

Sæpè diuque] Horace avoit fait pluſieurs leçons à ce Vinnius , & ces leçons avoient eſté fort longues.

2 *Auguſto reddes ſignata volumina*] Il luy recommande expreſſément de rendre à Auguſte ſes paquets bien cachetez : car un homme de village étoit fort propre à les laiſſer prendre & ouvrir, ſur tout à la Cour, où il y a toûjours aſſez de gens qui ne laiſſent pas échaper l'occaſion de ſe divertir de la groſſiereté & de la ſimplicité d'un tel porteur.

Vinni] Il y avoit à Rome *gens Vinnia*, la famille des *Vinniens* ou *Viniens*, comme il y a dans les Medailles & dans les Inſcriptions. Mais je ne croy pas qu'elle fuſt du temps d'Auguſte, elle eſt plus nouvelle. Ce Vinnius dont Horace ſe ſert, eſtoit, ſans doute, un de ces cinq peres de famille qui compoſoient le petit hameau d'Horace, & dont il parle dans l'Epître qui ſuit celle-cy. Le vieux Commentateur nous apprend que ce Vinnius s'appelloit *C. Vinnius Fronto*.

3 *Si validus, ſi lætus erit, ſi denique poſcet*] C'eſt ce qu'il a dit dans la Satire I. du Livre II.

> —*niſi dextro tempore Flacci*
> *Verba per attentam non ibunt Cæſaris aurem*

Les vers d'Horace n'iront jamais que fort à propos interrompre les grandes occupations de Ceſar. Car ce *dextrum tempus*, ce moment favorable pour les vers, c'eſt lors qu'Auguſte ſe porte bien, qu'il eſt de belle humeur, & qu'il les demande. Si l'une ou l'autre de ces conditions manque, Horace deffend de les luy donner. Voyez les Remarques ſur le 63. vers de la Satire III. du Livre I. & ſur la premiere Epiſtre du Liv. II. Il faut avoir pour tous ſes amis les meſmes égards qu'Horace avoit pour Auguſte. Ciceron en uſoit de meſme avec Brutus, à qui il écrit: *Itaque ei præcepi quem ad te miſi, ut tempus obſervaret epiſtolæ tibi reddendæ. Nam quemadmodum coram qui nos intempeſtivè adeunt, moleſti ſæpè ſunt: ſic epiſtolæ offendunt non loco redditæ. J'ay expreſſement chargé celuy que je vous envoye de bien prendre ſon temps*

pour vous rendre cette Lettre. Car comme ceux qui nous abordent à contre-temps, ſont tres-ſouvent incommodes : de meſme les Lettres qu'on nous rend mal à propos, nous chagrinent & nous mettent de mauvaiſe humeur.

4 *Odiumque libellis*] Car il n'y a rien qui rende l'Auteur & l'Ouvrage ſi haïſſable que les contre-temps.

5 *Opera vehemente*] *Opera vehemens*, un empreſſement trop grand, & qui ne garde ni meſures ni bornes. Terence dans l'Heautontimorumenos, Acte III. Scene I.

——ah
Vehemens in utramque partem, Menedeme, es nimis.

Ah, Menedeme, vous outrez tout, & vous paſſez d'une extrémité à l'autre.

6 *Si te forte mea gravis uret ſarcina charta*] Comme cette Lettre, *Quum tot ſuſtineas*, eſtoit aſſez longue, elle eſtoit miſe en pluſieurs rouleaux ; & Horace en parle comme d'un fardeau fort peſant qui pouvoit incommoder le porteur. Peut-eſtre meſme que pour augmenter la plaiſanterie, ce porteur eſtoit fort petit. Cela ne pouvoit pas

manquer de faire rire Auguste qui railloit toûjours Horace de ce que ses Ouvrages étoient trop petits; & qui se plaignoit toûjours, comme quand il luy écrivoit : *Vereri autem mihi videris ne majores libelli tui sint quam ipse es. Il semble que tu craignes que tes livres ne soient plus grands que toy.*

8 *Clitellas ferus impingas*] *Ferus*, comme un asne sauvage. Horace fait allusion au surnom de Vinnius, qui s'appelloit *Vinnius Asina*, comme nous dirions *Vinnius l'Asne.*

Asinaque paternum cognomen in risum vertas] Les surnoms tirez de l'Asne estoient assez ordinaires chez les Romains. La famille des Anniens avoit celuy d'*Asella*; celle des Claudiens, celuy d'*Asellus*; & celle des Semproniens avoit celuy d'*Asellio*. Et de tout temps ces noms bizarres ont donné lieu aux plaisanteries & aux équivoques des railleurs. Je n'en rapporteray qu'un exemple tiré du XXIII. Livre de Tite-Live, que j'expliqueray en passant, parce qu'on ne l'a pas entendu. Claudius Asellus, Chef de la Cavalerie Romaine, se battoit un jour en combat singulier avec Jubellius

Taurea, Chef de la Cavalerie de ceux de Nole, prés de Naples. Comme leurs chevaux estoient fort adroits, & qu'ils avoient un champ libre, les combatans évitoient tous les coups qu'ils se portoient, & leur combat ressembloit plûtost à un jeu qu'à une affaire serieuse. Taurea dit au Romain: *Poussons nos chevaux dans ce chemin bas & étroit, où nous serons forcez de combatre de pied ferme.* Le Romain qui ne demandoit qu'à vuider la querelle, & à joindre son ennemi, poussa aussi-tost son cheval; mais Taurea, au lieu de le suivre, ne songea qu'à se tirer d'affaires par un bon mot: il luy dit, en faisant allusion à son nom, *Minimè sis, Cantherium in fossa:* c'est à dire, *N'attens pas que je te suive, voilà mon asne dans le fossé.* Toutes les explications qu'on a données à ce passage sont froides, & n'expliquent nullement la raillerie de ce fanfaron.

10 *Viribus utêris per clivos*] Il continuë la mesme plaisanterie, comme si ce petit homme estoit fort chargé de cet Ouvrage, & comme si le voyage estoit fort long.

Flumina] en passant les guez.

Lamas] *Lama* eſt un grand bourbier, qu'on appelloit auſſi *lacuna* & *luſtrum*. Ennius :

Sylvarum ſaltus, latebras, lamaſque
lutoſas.

12 *Sic poſitum ſervabis onus*] *Sic poſitum*, en le tenant comme je t'ay montré. Il veut qu'il les tienne dans ſes bras. *Servabis*, tu les garderas juſques à ce qu'Auguſte te les demande. Ce terme répond à *poſcet* du troiſiéme vers.

Ne forte ſub ala faſciculum portes librorum] Il ne veut pas qu'il porte ce paquet ſous l'aiſſelle. Cette delicateſſe me paroiſt remarquable, elle n'eſt pas mal fondée, & il n'eſt pas difficile d'en voir la raiſon.

14 *Ut vinoſa glomos furtivæ Pyrrhia lanæ*] Pyrrhia eſtoit le nom d'une Servante qui dans une Comedie de Titinius, déroboit des pelotons de laine. Et comme ce Vinnius avoit vû ſans doute pluſieurs fois cette Piece, Horace le fait ſouvenir de cette image qui avoit aſſurément frapé ce Villageois. Je croy que cette Piece de Titinius eſtoit *Fullones*, les Foulons.

15 *Ut cum pileolo ſoleas conviva Tribulis*] Horace parle icy aſſurément *de Tribulibus ruſticis*, des Villageois qui étoient de la meſme Tribu. Quand ces bonnes gens alloient ſouper les uns chez les autres, ils ne manquoient jamais de porter ſous le bras des pantoufles & un chapeau; les pantoufles, pour s'en ſervir dans la maiſon du feſtin, ſelon la coûtume dont il a eſté parlé ſur le vers 76. de la Satire VIII. du Livre II. Et le chapeau, pour le mettre ſur la teſte à leur retour: car comme ils alloient ſouper quelquefois fort loin, & qu'ils ſe retiroient fort tard, ils avoient beſoin de ce chapeau pour ſe garantir des injures de l'air.

16 *Ne vulgo narres te ſudaviſſe ferendo*] Voilà un deffaut ordinaire à ces ſortes de gens, pour ſe faire de feſte, ils parlent inceſſamment de la peine qu'ils ont priſe, & des ſervices qu'ils ont rendus. Cela eſt ridicule partout, & plus ridicule à la Cour.

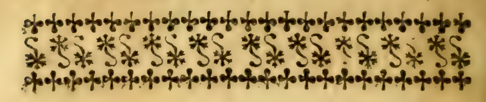
17 *Quæ poſſunt oculos aureſque morari*] Il faut remarquer icy la retenuë & la modeſtie d'Horace. Il envoye ſes vers à Auguſte, cependant il ne dit pas que ſes vers ſeront lus de ce Prince, mais

mais qu'ils pourront eſtre lûs. Il l'eſpere, mais il n'oſe s'en aſſurer.

18 *Nitere porro*] *Niti* eſt marcher avec peine, & comme un homme chargé.

19 *Cave ne titubes*] Prens garde que tu ne bronches. Il luy parle comme à un aſne qui bronche, & qui rompt ou caſſe les choſes dont on l'a chargé.





AD VILLICUM SUUM.

EPISTOLA XIV.

*V*ILLICE *ſylvarum & mihi me reddentis agelli,*
Quem tu faſtidis, habitatum quinque focis, &
Quinque bonos ſolitum Bariam dimittere patres:
Certemus, ſpinas animone ego fortius, an tu
Evellas agro: & melior ſit Horatius, an res.
Me quamvis Lamiæ pietas & cura moratur
Fratrem mœrentis, rapto de fratre dolentis
Inſolabiliter: tamen iſtuc mens animuſque
Fert, & amat ſpatiis obſtantia rumpere clauſtra.



A L'INTENDANT
DE SA MAISON.
EPISTRE XIV.

INTENDANT de mes bois & de mon petit hameau qui me rend à moy-mesme, & que tu méprises, quoy qu'il ait cinq feux, & qu'il envoye à Varia cinq bons Senateurs, *quand il arrive dans le païs des affaires considerables :* voyons qui sait le mieux arracher les épines, toy de tes champs, moy de mon cœur ; & lequel est en meilleur état ou ma terre ou moy. A l'heure qu'il est, je suis retenu icy par la pieté & par la douleur de Lamia qui pleure son frere, & qui ne peut se consoler de sa mort. Cependant mon cœur & mon esprit me portent à ma petite maison, ils aiment à rompre leurs liens, & à franchir les barrieres qui les arrestent. En un mot je ne trouve d'heureux que ceux qui vivent à la campagne;

Rure ego viventem, tu dicis in urbe beatum.
Cui placet alterius; sua nimirum est odio sors.
Stultus uterque locum immeritum causatur iniquè.
In culpa est animus qui se non effugit unquam.
Tu mediastînus tacitâ prece rura petebas,
Nunc urbem & ludos & balnea villicus optas.
Me constare mihi scis, & discedere tristem,
Quandocumque trahunt invisa negotia Romam.
Non eadem miramur: eo disconvenit inter
Meque & te. nam quæ deserta & inhospita tesqua.
Credis, amœna vocat, mecum qui sentit: & odit
Quæ tu pulcra vocas. fornix tibi & uncta popina
Incutiunt urbis desiderium, video, & quod

& toy, que ceux qui vivent à la ville. Quand nous regardons avec envie la condition des autres, c'est une marque bien seure que la nostre nous déplaist : mais nous sommes fols & injustes l'un & l'autre d'accuser de nos dégoûts & de nostre malheur un lieu qui n'en est nullement la cause. La faute vient de nostre esprit, qui ne peut jamais se fuïr luy mesme. Quand tu estois chez moy à la ville le dernier de tous mes valets, tu faisois des prieres secretes pour devenir valet des champs : & presentement que tu es valet des champs, & le maistre des autres, tu soûpires aprés Rome, ses spectacles & ses bains. Pour moy je suis toûjours le mesme, & rien n'égale ma douleur quand de maudites affaires m'entraînent à Rome. Nous n'admirons pas tous deux les mesmes choses, voilà d'où vient la difference de nos sentimens. Car ce que tu appelles des lieux sauvages, deserts & inhabitez ; ceux qui pensent comme moy les appellent des lieux delicieux, & ne peuvent souffrir ceux dont tu es charmé. Les Demoiselles & le cabaret réveillent dans ton cœur le desir de la ville, je le voy bien ; & tu es au

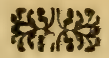
Angulus iste feret piper & thus, ocius uva:
Nec vicina subest vinum præbere taberna
Quæ possit tibi: nec meretrix tibicina, cujus
Ad strepitum salias terræ gravis. & tamen urges
Jampridem non tacta ligonibus arva: bovemque
Disjunctum curas, & strictis frondibus exples.
Addit opus pigro rivus, si decidit imber,
Multa mole docendus aprico parcere prato.
Nunc, age, quid nostrûm concentum dividat, audi.
Quem tenues decuêre togæ, nitidique capilli:
Quem scis immunem Cynaræ placuisse rapaci:
Quem bibulum liquidi media de luce Falerni:
Cœna brevis juvat, & prope rivum somnus in herba.

desespoir de ce que le petit coin que tu habites porteroit plûtost du poivre & de l'encens que des raisins; qu'il n'y a ni taverne voisine où tu puisses aller boire; ni de joüeuse de flûte qui te fasse part de ses faveurs, & qui par ses rustiques sons t'excite à sauter lourdemēt sur la terre. Avec toutes ces miseres il faut encore travailler sans relasche à des champs qui depuis tres-long-temps n'ont senti la bêche, avoir soin des bœufs qui reviennent du travail, leur donner leur soul de feüilles; Et quand on pense avoir quelques momens de repos & de loisir, au moins pendant la pluye, il faut, malgré qu'on en ait, se mettre à faire des levées pour forcer un ruisseau à épargner une prairie trop exposée à son cours. Ecoute donc presentement la difference de nos raisons. Moy à qui les habits magnifiques & les cheveux parfumez ne messeyoient pas autrefois; qui, comme tu sais, trouvay le secret de plaire à Cynare sans le secours des presents; & qui aimay à boire dés le matin comme un autre: je n'aime plus aujourd'huy que de legers repas & un doux sommeil le long d'un ruisseau sur un gazon verd.

Nec luſiſſe pudet, ſed non incidere ludum.
Non iſtic obliquo oculo mea commoda quiſquam
Limat, non odio obſcuro morſuque venenat:
Rident vicini glebas & ſaxa moventem.
Cum ſervis urbana diaria rodere mavis:
Horum tu in numerum voto ruis. invidet uſum
Lignorum & pecoris tibi calo argutus, & horti.
Optat ephippia bos piger, optat arare caballus.
Quam ſcit uterque, libens, cenſebo, exerceat artem.



Ce n'est pas que j'aye honte de m'estre diverti, mais c'est que j'en aurois de ne mettre pas fin à mes divertissemens. Quand je suis à ma campagne, personne ne regarde avec envie les biens dont j'y joüis; & on ne les empoisonne ni par les traits de la médisance, ni par ceux d'une haine cachée. Mes voisins rient de me voir remuer les mottes & les pierres dans mon champ. Pour toy tu aimes mieux venir ronger à la ville le petit ordinaire qu'on y donne aux Esclaves, tu ne souhaites que d'en venir augmenter le nombre. C'est là l'objet de tous tes vœux; & le premier de ces Esclaves, plus fin que toy, t'envie le bois, le cheval & le jardin dont tu disposes. Le bœuf paresseux souhaite d'estre à la selle, & le cheval de selle ne demande qu'à labourer. Mon avis est que chacun fasse volontiers le métier qu'il sait faire.



REMARQUES
SUR LA QUATORZIE'ME EPISTRE
DU LIVRE I.

HORACE avoit à ſa maiſon de campagne un Maiſtre valet, qui dégoûté d'un état qui avoit eſté long-temps l'objet de ſes deſirs, ſoûpiroit aprés ſa premiere condition, qui étoit d'eſtre à la ville le valet des autres Eſclaves. Ce Poëte, qui eſtoit retenu à Rome par un devoir auſſi triſte que pieux, & qui avoit autant d'impatience de retourner à la campagne que ſon valet avoit d'envie de revenir à la ville; luy écrit cette Lettre pour le corriger de cette inconſtance, dont il luy marque les cauſes; & pour luy faire honte de ce qu'il oſe ſe trouver malheureux dans un lieu qui ſeul fait tout le bonheur de ſon Maiſtre, & qui luy redonne meſme la vie dont il ne joüit point ailleurs. Cette Lettre eſt fort belle, c'eſt proprement une loüange de la vie champêtre, comme l'Epître x.

1 *Villice ſylvarum*] On a eu tort de croire que *villicus* eſtoit toûjours le Maiſtre des valets de la campagne. *Villicus* eſt un terme vague, qui ne ſignifie qu'*Intendant*, *Gouverneur*, *Maiſtre*; & qui eſt toûjours determiné par ce qui ſuit. Catulle a dit *Villicus ærari* pour le Garde du Treſor, l'Intendant des Finances:

Villicus ærari quondam, nunc cultor agelli.

Et Juvenal a dit *Villicum urbis*, le Gouverneur de la Ville, *Præfectum urbis*.

Pegaſus attonitæ poſitus modo villicus urbi.

On trouve meſme dans les Inſcriptions *Villicus ab alimentis*, l'Intendant des vivres; & *Villicus à plumbo*, celuy qui fournit le plomb. Voilà pourquoy Horace a ajoûté *ſylvarum*, & *agelli*, pour faire entendre qu'il parloit à l'Intendant de ſa maiſon de campagne, au maiſtre valet.

Et mihi me reddentis agelli] Dans l'Epiſtre x. il a dit qu'il ne vivoit que quand il eſtoit à ſa maiſon dans le païs

des Sabins. On peut voir là les Remarques.

2 *Habitatum quinque focis*] La maiſon d'Horace n'eſtoit pas ſeule, elle eſtoit accompagnée de cinq maiſons qui en dépendoient.

3 *Quinque bonos ſolitum Bariam dimittere patres*] Les Romains avoient établi dans chaque reſſort des Magiſtrats qui devoient connoiſtre de tous les differends qui arrivoient dans les lieux qui leur eſtoient attribuez. Et quand il y avoit des affaires conſiderables qui regardoient toute la Communauté, ces Magiſtrats aſſembloient tous les Chefs de famille de leur reſſort, leſquels eſtoient autant de Senateurs qui avoient leur voix. Voilà ce qu'Horace veut faire entendre quand il dit que ſa petite maiſon envoyoit à Varia cinq Senateurs : car la maiſon d'Horace eſtoit dans le territoire de Varia, petite ville entre cette maiſon & Tibur. Je ne voy pas pourquoy Theodore Marcile a mieux aimé expliquer ce paſſage comme ſi Horace diſoit que ſa maiſon envoyoit aux Marchés & aux Foires de Varia cinq peres de famille.

Bariam] Il faut dire *Variam.* Car Varia estoit une petite ville dans le païs des Sabins, entre Tibur & la maison d'Horace, sur le Teveron. Car la maison d'Horace estoit huit milles au dessus de Tibur, sur la voye Valerienne.

Patres] Il appelle ces bons Villageois *Patres*, parce que c'estoient les Senateurs que l'on appelloit au Conseil de Varia.

4. *Spinas animone ego fortius an tu evellas agro*] Cette expression est heureuse en ce que le mot *épine* ne sert pas moins à marquer les vices de l'ame que le mauvais naturel d'un champ.

5 *Et melior sit Horatius, an res*] *Res* est icy pour *ager*, à moins qu'Horace n'eust écrit *rus*, ce qui n'est pas necessaire.

6 *Me quamvis Lamiæ pietas & cura moratur*] Il y avoit deux freres de ce nom, Lucius Ælius, & Quintus Ælius Lamia. Horace a parlé de l'un des deux dans les Odes XXVI. & XXXVI. du Livre I. & il luy a adressé l'Ode XVII. du Livre III. Mais il n'est pas aisé de decider lequel c'estoit. Voicy toute la lumiere que je puis donner à

une chose si ancienne & si obscure. Lucius Lamia estoit plus vieux qu'Horace, puisqu'il briguoit la Preture la mesme année que Cesar fut tué, c'est à dire l'an de Rome DCCIX. Cela paroist manifestement par les Lettres que Ciceron écrivoit à Brutus, pour luy recommander les interests de ce Lucius Lamia. D'un autre costé je trouve qu'un Lamia fut Consul pour la premiere fois l'an de Rome DCCLV. dix ans aprés la mort d'Horace. Il n'y a donc pas d'apparence que ce Consul fust le mesme Lucius Lamia que Ciceron favorisoit : car aprés avoir brigué la Preture, il n'auroit pas attendu quarante-six ans son premier Consulat. C'est ce qui me persuade qu'Horace parle icy de la mort de Lucius, & que Quintus est celuy qu'il a celebré dans ses vers, & dont la douleur le retenoit à Rome quand il écrivit cette Lettre.

7 *Fratrem mœrentis rapto de fratre dolentis insolabiliter*] Voilà un fort beau vers, & qui exprime admirablement l'affliction de Quintus Lamia. Cette affliction estoit tres-juste, car non seulement il pleuroit un frere,

mais un frere qui estoit le premier du Senat, qui avoit beaucoup de credit, & dont le merite estoit encore plus grand que la naissance, quoy qu'il descendist de cet ancien Lamus Roy des Lestrigons, dont il est parlé dans Homere. *Vir summo splendore, summa gratia, magnificentissimo munere Aedilitatis*, comme parle Ciceron, qui ajoûte en un autre endroit, qu'il n'y avoit point d'homme dont le commerce luy fust plus agreable, *jucundissima consuetudo, ut nullo prorsus plus homine delecter.*

8 *Tamen istuc*] Quoique je sois retenu à Rome par un devoir tres-necessaire, cependant je brûle d'envie d'aller aux champs; & toy que toutes sortes de raisons obligent de demeurer aux champs, tu meurs d'envie de revenir à Rome. C'est la force de ce *tamen.*

Mens animusque] Quand les Anciens ont dit *mens animusque*, & *mens animi*, ils ont vulu exprimer par là toutes les facultés de l'ame. *Mens regarde* la partie superieure & intelligente; & *animus*, qui est pour *anima*, regarde la partie inferieure & sensible,

la source des passions & du sentiment.

9 *Et amat spatiis obstantia rumpere claustra*] C'est une metaphore tirée des barrieres des lices, *rumpere claustra obstantia spatiis*, rompre, franchir les barrieres qui ferment la lice, & qui empeschent de courir.

11 *Cui placet alterius, sua nimirum est odio sors*] C'est une suite necessaire, quand on porte envie à la condition d'autruy, on hait toûjours la sienne; & ce qu'il y a de plaisant, c'est qu'un autre aime ce que nous haïssons: car, comme dit Publius Syrus:

Aliena nobis, nostra plus aliis placent.

12 *Stultus uterque locum immeritum causatur*] Quand tu dis que ceux qui vivent à Rome, & que je dis que ceux qui vivent à la campagne, sont les seuls heureux, nous faisons sottement tous deux d'attribuer aux lieux une vertu qu'ils n'ont pas. Car ce n'est pas le lieu qui fait le bonheur des hommes, par tout on peut estre heureux & malheureux. On peut voir ce qui a esté dit sur l'Epistre XI.

13 *In culpa est animus qui se non effugit*

fugit unquam] Les dégoûts que nous avons pour certains lieux, ne viennent pas des lieux mesmes, mais de nostre esprit qui nous suit par tout, & qui porte par tout ses vices.

14 *Tu mediastinus tacita prece rura petebas*] Aprés avoir dit que c'est une folie d'esperer que l'on sera plus heureux dans ce lieu-là que dans celuy-cy ; il va montrer que l'on peut avoir pourtant des raisons de préferer un lieu à un autre : & par là il fait voir la difference qu'il y avoit des raisons qui portoient ce maistre valet à souhaiter de revenir à Rome, à celles qui le portoient luy à préferer le sejour de la campagne. Cela est necessaire pour l'intelligence de cette Epistre, dont on n'a fait voir ni la suite ni la liaison.

Mediastinus] Les Latins appelloient *Mediastinos* les derniers des valets, ceux qui estoient obligez de se tenir toûjours là pour recevoir les ordres des autres valets, & pour faire les fonctions les plus viles, comme porter du bois, puiser de l'eau, chauffer le bain, verser l'eau sur ceux qui se baignoient. C'est pourquoy *Mediastinus* est sou-

vent pris pour *Aquariolus.* Le Glossaire, *Mediaſtinus, Præfuſor*, παραχύτης, περιχύτης, *Mediaſtinus, Verſeur d'eau.* Quand le grand Caton envoya ſon fils à l'armée, il luy donna ce precepte parmi pluſieurs autres : *Ille Imperator, tu illi ac cæteris Mediaſtinus. C'eſt ton General, & tu es le dernier de ſes valets :* pour luy dire qu'il ne devoit rien trouver au deſſous de luy, & obeïr à tous les ordres qui luy viendroient de ſa part, ou de la part de ſes Lieutenans.

Tacitâ prece rura petebas] Ce valet, qui eſtoit à Rome le dernier de tous les valets d'Horace, ſouhaitoit d'eſtre envoyé à la campagne, pour eſtre un peu mieux traité ; mais cette condition luy paroiſſoit ſi fort au deſſus de luy, qu'il n'oſoit la ſouhaiter qu'en ſecret.

15 *Nunc urbem & ludos & balnea villicus optas*] Preſentement que non ſeulement on t'a envoyé à la campagne, mais encore que tu y es devenu l'Intendant & le Maiſtre, ce que tu n'aurois jamais oſé eſperer, &c. *Villicus*, il faut ſous-entendre *factus.* Il ſemble que Columelle a eu ce paſſage

en vuë quand il a conseillé aux Maîtres de ne donner jamais l'intendance d'une maison de campagne à un valet accoûtumé aux plaisirs de la ville : *ne ex eo quidem ordine qui urbanas ac delicatas artes exercuerit. Socors & somniculosum genus id mancipiorum otiis, campo, circo, theatris, aleæ, popinæ, lupanaribus consuetum nunquam non easdem ineptias somniat.* Ces sortes de valets, dit-il, sont paresseux & endormis, accoûtumez qu'ils sont à l'oisiveté, au champ de Mars, au Cirque, au theatre, au jeu, au cabaret, aux lieux infames, ils ont toûjours les mêmes sottises dans l'esprit.

16 *Me constare mihi scis*] Nous avons pourtant vu qu'on luy a reproché dans les Satires qu'il estoit inconstant, & qu'il n'estoit pas plûtost parti d'un lieu qu'il vouloit y retourner. Mais sans doute qu'en vieillissant Horace se corrigea de ce defaut ; & c'est ce qui me persuade qu'il estoit déja vieux quand cette Lettre fut écrite.

18 *Non eadem miramur, eo disconvenit inter meque & te*] La difference du goust des hommes, & de leurs inclinations, vient des differens objets

qui les frapent, & qui excitent leurs desirs. Mais ces desirs viennent toûjours de la mesme source, qui est l'admiration; & ils sont bons ou mauvais, selon que cette admiration est juste ou injuste.

19 *Nam quæ deserta & inhospita tesqua*] *Tesqua* ou *Tesca*, en Grec *δάσκια*, sont proprement des lieux élevez, couverts de bois, & d'un accés difficile. Actius dans le Philoctete:

Quis tu es mortalis qui in deserta Lemnia
Et tesca te adportas loca?—

Qui es-tu toy qui viens dans ces deserts de Lemnos, dans ces lieux inaccessibles & inhabitez? Voyez Festus. Il faut se souvenir que la maison d'Horace étoit de tous côtez environnée de bois & de colines.

20 *Amœna vocat*] *Amœna* est l'epithete propre des lieux delicieux. Virgile, *Amœna vireta fortunatorum nemorum*. De là vient qu'on appelloit les lieux agreables *amœnia. amœnia, αἱ ἀκταί.*

21 *Uncta popina*] *Uncta* est icy ou pour *riche, bien fournie*, où l'on étale

beaucoup de viande ; comme Juvenal a dit, *unctamque Corinthum :* ou pour mal-propre, sale ; comme il a dit *uncta aqua*, dans la II. Satire du Livre II. de l'eau *sale :* & *unctis manibus* dans la Satire V. du mesme Livre, *des mains mal-propres. Uncta popina* est, comme il a dit ailleurs, *immundis popinis ;* & comme dans Lucilius :

Infamem, immundam turpemque odisse popinam.

24 *Nec vicina subest vinum præbere taberna*] Voilà pourquoy ce valet appelloit ce lieu-là *inhospita*, desert & inhabité, parce qu'il n'y avoit pas de cabaret où il pust aller boire.

26 *Cujus ad strepitum*] *Strepitus* seul marque souvent un son dur & une harmonie grossiere, telle qu'on devoit l'attendre d'une Menestriere de village, & de telles gens. On peut voir ce qui a esté remarqué sur l'Ode III. du Livre IV.

O testudinis aureæ
Dulcem quæ strepitum Pieri temperas.

Divine Muse, qui reglez les accords harmonieux de ma lyre.

Salias terra gravis] Cela exprime fort bien les danſes lourdes & peſantes des payſans, qui frapent rudement la terre, comme pour ſe vanger de la peine qu'elle leur fait ; comme il a dit dans l'Ode XVIII. du Livre III.

Gaudet inviſam pepuliſſe foſſor
Ter pede terram.

Si nos Vignerons prennent plaiſir à ſauter de toute leur force ſur la terre qu'ils prennent pour leur plus grande ennemie.

Et tamen urges] On a fort mal expliqué ce paſſage, & je n'ay pas vu un ſeul Commentateur qui ne s'y ſoit trompé. Car ce n'eſt point Horace qui parle, il ne fait que rapporter les plaintes de ſon valet, dont c'eſt icy la ſuite. Ce valet dit que quoy qu'il n'ait à la campagne aucune des douceurs qu'on trouve à la ville, il eſt cependant accablé d'un travail tres-rude. *Urges arva*, tu ne ceſſes de travailler dans des champs, on te fait travailler ſans relâche.

27 *Jam pridem non tacta ligonibus arva*] C'eſt pour exagerer la peine qu'il a : car les terres qui n'ont pas eſté travaillées depuis long-temps ſont

plus fortes & plus dures que les autres.

28 *Disjunctum*] Le soir quand on délie les bœufs aprés le travail. Caton n'oublie pas de mettre entre les devoirs du *Villicus* ce soin des bœufs : car il dit dans le Chapitre v. *Boves maxima diligentia curatos habeto.* On peut voir le III. Chapitre du II. Livre de Columelle, où il enseigne ce qu'il faut faire quand on délie les bœufs, *boves cum ab opere disjunxerit.*

Strictis frondibus exples] Ils nourrissoient les bœufs de feüilles d'Ormeau, de Peuplier, de Figuier & de Chêne, le plus long-temps qu'ils pouvoient. Caton dans le Chapitre 30. *Bubus frondem ulmeam, populneam, querneam, ficulneam usquedum habebis dato.*

29 *Addit opus pigro rivus*] *Pigro*, c'est à dire *cessanti*, qui n'auroit rien à faire, si, &c. Ce valet se plaint de ce que le mauvais temps, le temps de pluye, en interrompant son travail ordinaire, ne luy laisse pourtant aucun loisir : car alors au lieu de se reposer, il faut empescher les ruisseaux d'inonder les prez, & les détourner par des levées. Et quand cela est fait,

si la pluye continuë, on trouve à faire mille autres choses qui, si elles étoient negligées, occuperoient les momens d'un beau temps que l'on peut mieux employer ailleurs. Virgile dans le 1. Livre des Georgiques:

Frigidus agricolam si quando continet imber, &c.

Et Caton dans le 2. & le 39. Chapitre, *Vbi tempestates malæ erunt, quid fieri possit.*

30 *Multa mole*] *Moles*, un mole, une levée pour empêcher l'eau d'inonder ce que l'on veut conserver.

31 *Nunc age quid nostrum concentum dividat*] Aprés avoir fait le portrait de son valet, il va faire le sien, & marquer en quoy ils se ressembloient autrefois, & en quoy ils sont aujourd'huy si differens. *Concentus, union, ressemblance, conformité.* On ne l'avoit point entendu.

32 *Quem tenues decuère togæ nitidique capilli*] Il y a icy une plaisanterie que l'on n'a point du tout connuë. C'est qu'Horace, pour rendre plus juste la comparaison qu'il veut bien faire de son valet & de luy, commence

son

ſon portrait par la premiere vie qu'il a menée dans ſes jeunes ans, & qu'il oppoſe à celle que ſon valet avoit menée à Rome. Ce valet avoit joüé, hanté les cabarets, frequenté les vilains lieux; & Horace avoit fait la meſme choſe, & l'on ne peut rien voir de mieux ſuivi que cette oppoſition. Mais voicy la difference qu'il y a dans la ſuite; le valet voudroit faire encore la meſme vie, & Horace y a entierement renoncé : le valet a oublié les maux qu'il a ſoufferts à Rome : & Horace ſe ſouvient des plaiſirs que la campagne luy a procurés. J'eſpere qu'on ne trouvera pas cette remarque inutile pour la parfaite intelligence de cette Lettre.

Tenues togæ] Des robes d'une étoffe tres-fine. Horace eſtoit fort propre, & meſme fort magnifique, comme on l'a déja remarqué ailleurs.

33 *Quem ſcis immunem Cynaræ placuiſſe rapaci*] Il paroiſt par ce paſſage, que ce valet eſtoit un ancien domeſtique d'Horace, qu'il avoit eſté même ſon confident, & que pour le recompenſer de ſes longs ſervices, Horace luy avoit donné l'intendance de ſa

maiſon des champs. Il a eſté parlé de Cynare ſur l'Ode I. & ſur l'Ode XIII. du Livre IV.

34 *Media de luce*] Comme il a dit ailleurs, *de medio potare die.* On peut voir les Remarques ſur la premiere Ode.

35 *Cœna brevis juvat*] Juſques icy Horace & ſon valet ont eſté égaux; mais ils ſont bien differens dans la ſuite, en ce qu'Horace n'aime que les repas ſimples & courts, & que ſon valet ſoupire aprés les cabarets.

36 *Nec luſiſſe pudet, ſed non incidere ludum*] Nous avons eſté tous deux également débauchés, dit Horace, je n'en ay point de honte, mais j'en aurois de continuer la meſme vie, & tu ne me reſſembles pas.

37 *Non iſtic obliquo oculo*] L'Envie a toûjours les yeux de travers; *obliquo lumine cernens*, Ovide dans le portrait qu'il fait de cette Deeſſe.

38 *Mea commoda limat*] *Limat, terit, deterit*; diminuë, conſume, emporte, comme le vieux Commentateur l'a fort bien expliqué. Torrentius demande comment on peut emporter, diminuer quelque choſe avec

les yeux. Je m'étonne qu'il ait fait cette demande, & qu'il ne se soit pas souvenu que c'estoit la superstition des Anciens de croire qu'un œil envieux diminuoit ce qu'il regardoit, & qu'il en corrompoit la joüissance.

Non odio obscuro] *Une haine obscure*, pour une haine cachée, qui est la plus dangereuse; sur tout quand elle est déguisée sous le nom d'amitié; *& fallacibus blanditiis velatur*, & cachée sous des douceurs trompeuses. Ce qui a fait dire à un Ancien, *pejor odio amoris simulatio.*

39 *Rident vicini*] Une marque qu'on ne me porte point d'envie, c'est que mes voisins rient & sont ravis de me voir travailler comme eux.

40 *Cum servis urbana diaria rodere mavis*] *Diaria*, l'ordinaire que l'on donnoit tous les jours aux valets. *Demensum.* Cet ordinaire estoit beaucoup plus petit à la ville qu'à la campagne : car on proportionnoit leur nourriture à leur travail. Voilà pourquoy Horace se sert du verbe *rodere*, *ronger*, qui marque non seulement la petite quantité, mais aussi la méchante qualité du pain qu'on leur donnoit

à la ville. Horace fait voir à ſon valet le ridicule de ſes ſouhaits.

41 *Invidet uſum lignorum & pecoris tibi calo argutus*] Tu envies la condition de mes valets de ville, & mes valets de ville envient la tienne; car ils te trouvent fort heureux d'avoir bon bois pour te chauffer, bons chevaux pour te porter, & bon jardin pour te bien nourrir. C'eſt le ſens de ce paſſage.

49 *Calo argutus*] Ce n'eſt pas icy le nom d'un vil Eſclave. *Calo* eſt le meſme que *calator*, *nomenclator*, un Eſclave qui ſe tenoit toûjours prés de ſon Maiſtre pour luy dire les noms de ceux qui l'approchoient, & pour faire ſes meſſages : ainſi c'eſtoit l'Eſclave le plus conſideré & le mieux traité de la maiſon. Horace fait voir par là à ſon valet que ce n'eſt pas un méchant galopin, un *mediaſtinus*, tel qu'il eſtoit autrefois, qui luy envie ſon bonheur, mais le premier & le plus neceſſaire de ſes domeſtiques. *Argutus*, adroit, fin, ruſé.

43 *Optat ephippia bos piger*] Voilà ce qui reſulte de ce qu'il vient de dire, c'eſt que le bœuf voudroit eſtre à la

ſelle, & le cheval voudroit labourer. Le bœuf tient icy la place du *villicus*, du valet de campagne ; & le cheval tient la place du valet de ville, du *calo argutus*.

Ephippia] C'eſt un mot Grec qui ſignifie la ſelle & la couverture d'un cheval, *ſtratum*.

44 *Quam ſcit uterque, libens, cenſebo*] *Libens* ne ſe doit pas joindre avec *cenſebo*, mais avec *exerceat*. Il faut que chacun exerce de bon cœur, & ſans aucune repugnance, le métier qu'il ſait faire. Horace a pris ce vers dans les Gueſpes d'Ariſtophane,

Ἔρδοι τις ἣν ἕκαστος εἰδείη τέχνην.

que Ciceron a traduit,

Quam quiſque norit artem, in hac ſe exerceat.

Avant que de quitter cette Epiſtre, il eſt bon de prévenir un ſcrupule que certaines gens pourroient avoir ſur la maniere dont Horace écrit icy à un valet de campagne. Ce n'eſt guere la coûtume que telles gens ſoient ſi intelligens. On ſe tromperoit ſi on raiſonnoit de cette maniere, les valets

à qui l'on donnoit ces ſortes d'emplois, eſtoient ordinairement habiles. Columelle écrit en quelque endroit, qu'on peut employer à cela des ignorans, pourvû qu'ils ayent de la memoire : *Poteſt etiam illiteratus, dummodo tenaciſſimæ ſit memoriæ, rem commodè adminiſtrare.* Ce qui ſuppoſe qu'on y employoit d'ordinaire des gens lettrés. On peut voir ce qui eſt remarqué ſur l'Epiſtre 11. du Liv. 11. où il eſt parlé de l'érudition des Eſclaves.

Fin du huitiéme Tome.

